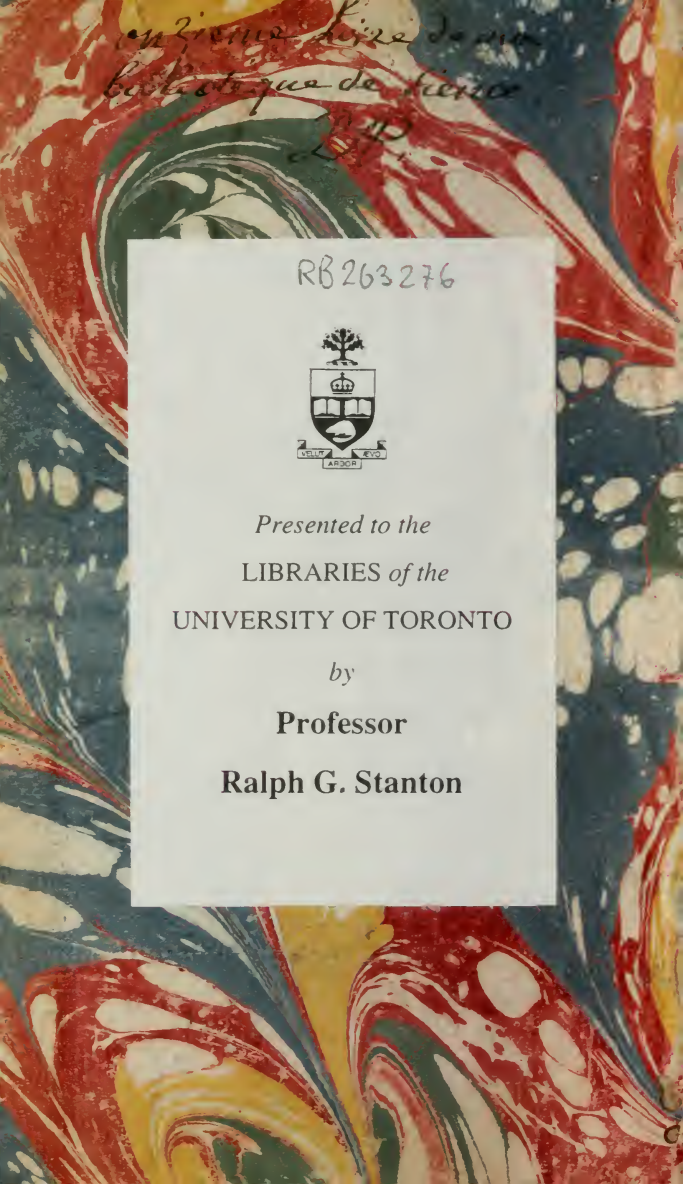


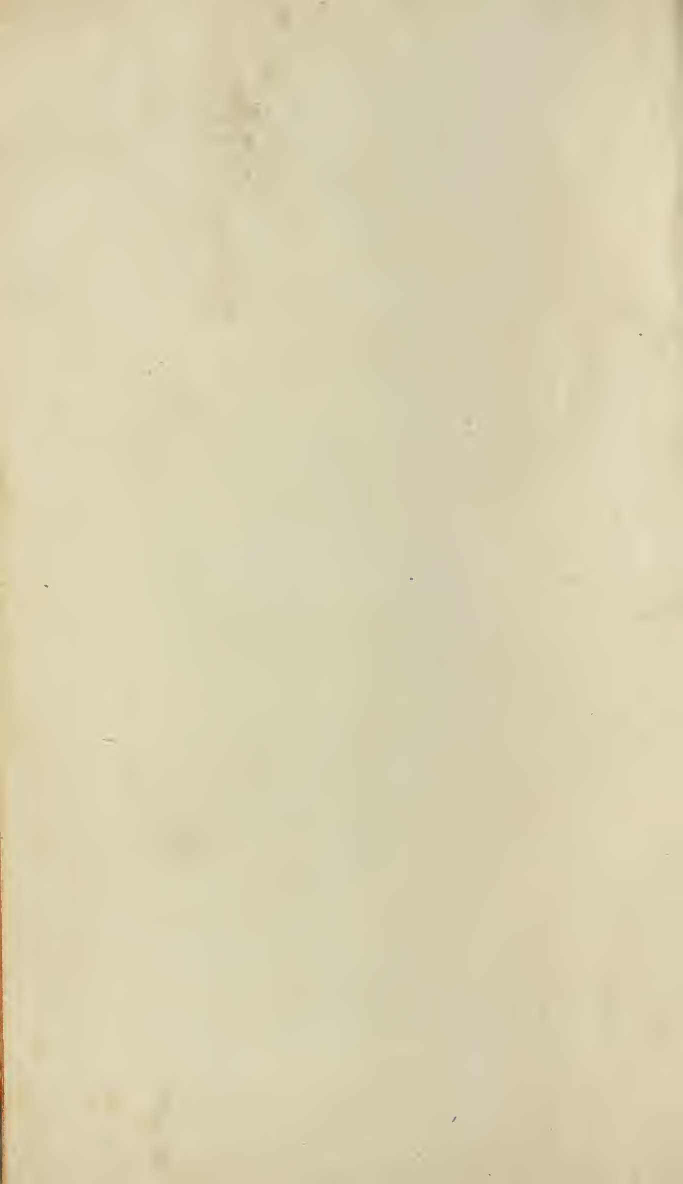






[illegible]

N





PHILIP. HECQUET D. REG. ET ANCIEN DOIEN DE LA FAC
DE MED. DE PARIS.

Né a Abberille le 11. Fev. 1661. et Mort a Paris le 11 Avril 1737

Dans son art il n'oublia rien
Pour sonder a fond la nature ;
Mais la Science du chrestien
Lui parut toujours la plus sure.
A ces deux traits, Lecteur, augure
Qu'il fut grand Medecin mais plus homme de bien.

Le Bel pinx. *J. Daull.*

LA MEDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES;

Par feu M. PHILIPPE HECQUET, *Docteur-Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

Nouvelle Edition, revûë, corrigée ſur le Manuſcrit de l'Auteur, & augmentée de Notes par M. BOUDON, Docteur en Médecine.

On y a joint la Vie de l'Auteur, avec un Catalogue raiſonné de ſes Ouvrages.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chés { CLOUSIER, à l'Ecu de France, DAVID, Fils, à la Plume d'Or, DURAND, à S. Landry, & au Griffon, } Ruë S. Jâques. DAMONNEVILLE, à S. Etienne, Quai des Aug.

M D CC XLII.

Avec Approbations, & Privilége du Roi.

Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem. Pſ. 40.

Heureux celui qui ſçait diſcerner le miſerable pour le ſoulager.



A MESSIEURS LES DOYEN ET DOCTEURS-RÉGENS de la Faculté de Médecine de Paris.



ESSIEURS,

*J'*AI *l'honneur de vous présenter un Ouvrage entrepris en faveur des Pauvres par feu M.* HECQUET,

Docteur-Régent & ancien Doyen de la Faculté. Cet Ouvrage sera pour la postérité une preuve bien édifiante de la tendresse que ce sçavant Médecin a toûjours euë pour les Pauvres. Vous le sçavez, MESSIEURS, *il les portoit dans son cœur : tout lui paroissoit facile lorsqu'il s'agissoit de leur être utile ; & l'ardeur qu'il avoit à les servir, le faisoit même quelquefois descendre dans des détails, que la science orgueilleuse traite de petitesse, mais dont les yeux de la foi, & même ceux de l'humanité, connoissent tout le prix.*

Ce fut chez vous, MESSIEURS, *qu'il apprit à servir utilement cette partie des hommes qui ne sont ordinairement malheureux que parce qu'ils ont besoin du secours des autres. Il entra dans la Faculté avec ces heureuses dispositions d'esprit & de cœur, qui font saisir avidement le bon & le vrai par-tout où il se trouve. Quels hommes se présentérent alors à ses*

yeux! Que d'éxemples, que de modèles à ſuivre! Car, ſans parler des DURETS, *des* BAILLOUS, *des* FERNELS, *des Simon* PIETRES, *& de tant d'autres noms reſpectables, que d'éxemples vivans ne trouva-t-il pas dans une Compagnie qui paſſa toûjours, & qui paſſe encore aujourd'hui, pour la premiére Ecole du monde! Les connoiſſances s'y ſont perfectionnées à un point qui ne laiſſe rien à déſirer, & qui ôte à la poſtérité, juſqu'à l'eſpérance de vous ſurpaſſer. Qu'il eſt beau de ſçavoir allier avec de ſi hautes connoiſſances, cette bonté douce & compatiſſante, qui ſemble mettre de niveau avec les foibles, ceux qui veulent être utiles à tous!*

C'eſt ce que l'on voit avec édification dans ces Aſſemblées qui ſe tiennent chaque ſemaine dans vos Ecoles, où l'on répond à toutes les Conſultations des Pauvres, ſans que jamais ni le nombre. ni le défaut

d'éducation de ceux qui viennent vous consulter, paroissent ralentir votre zèle.

J'ai souvent été témoin de la peine que ressentoit M. HECQUET, *de ce que ses infirmités continuelles ne lui permettoient pas, depuis plusieurs années, de participer à ces œuvres de charité. C'est pour y suppléer en quelque façon que pendant les derniéres années de sa vie, il s'est principalement occupé à écrire pour le soulagement des Pauvres.*

Honoré pendant long-tems de la confiance, & dépositaire des intentions de cet illustre Médecin, j'ose vous présenter son Ouvrage, comme un gage précieux des sentimens de vénération dont il a toûjours été pénétré pour la Faculté. Vous savez, MESSIEURS, *que je n'ai rien negligé, ni du côté des soins, ni du côté de la dépense, pour coopérer, autant qu'il m'a été possible, à l'éxactitude de cette Edition. La*

protection dont vous avez bien voulu honorer la premiére, acquérera sans doute à cette seconde un nouveau degré de mérite.

J'ai l'honneur d'être, avec un très-profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,
LACHERIE.

APPROBATION
de Messieurs les Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS, anciens Doyens & Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour éxaminer un Manuscrit intitulé : *La Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres*, par feu M. HECQUET, Docteur-Régent & ancien Doyen de la même Faculté, avec la Vie de l'Auteur, & la Préface ; Avons trouvé ce Livre plein d'érudition, & contenant ce qu'il y a de plus sage & de plus utile dans la cure des Maladies. L'Auteur y fait éclater par-tout le zèle ardent & la charité qu'il a toûjours eu pour les Pauvres. Fait à Paris, le 15. Janvier, mil sept cent trente-neuf.

BARON, RENEAUME, & COL DE VILARS.

Vû le Certificat de Mrs BARON, RENEAUME, & COL DE VILARS, qui avoient été nommés par la Faculté pour éxaminer le Manuscrit intitulé : *La Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres*, par feu M. HECQUET, ancien Doyen & Docteur-Régent ; Nous jugeons, pour la Faculté, que cet Ouvrage ne peut être que très-utile au Public. A Paris, ce 19. Janvier 1739.

CHOMEL, Doyen.

AUTRE APPROBATION.

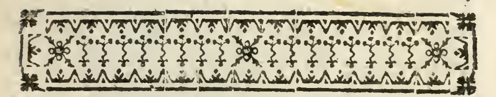
NOUS soussignés, ancien Doyen & Docteurs-Régens de la Faculté de Mèdecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour éxaminer cette seconde Edition de la *Médecine, Chirurgie, & Pharmacie des Pauvres*, procurée par les soins de M. Lacherie; Avons trouvé que les additions que M. BOUDON, Médecin, a faites à cet Ouvrage, & l'ordre qu'il y a établi, le rendent plus conforme aux vûës de son illustre Auteur, & plus utile aux personnes charitables. A Paris, ce 22. Janvier 1742.

BARON, BERTRAND, LEHOC, & BELLOT.

NOUS, Doyen de la Faculté de Médecine dans l'Université de Paris, vû l'Approbation de Mrs BARON, BERTRAND, LEHOC, & BELLOT, nommés pour éxaminer la seconde Edition de la *Médecine, Chirurgie, & Pharmacie des Pauvres*, par feu M.

HECQUET, ancien Doyen ; Eſtimons que cet Ouvrage ſera très-utile au Public, & conſentons qu'il ſoit imprimé. A Paris, le vingt-neuf Janvier mil ſept cent quarante-deux.

COL DE VILARS, Doyen.



PREFACE DE L'EDITEUR.

LE Public ayant bien reçû la premiére Edition de cet Ouvrage, qui parut en 1740, il y a lieu d'espérer que le soin que j'ai eu de rendre celle-ci plus éxacte & plus ample, lui attirera un accueil encore plus favorable. Tout le monde sçait trop bien quel étoit le profond sçavoir & l'habileté du célèbre M. HECQUET, Auteur de ce Livre, pour qu'il soit nécessaire de m'étendre ici la-dessus : Et l'Homme d'esprit * qui a écrit la Vie de cet illustre Médecin, en a si bien fait connoître le mérite & celui de tous ses Ouvrages,

* M. de S. MARC.

que je ne puis mieux faire que de renvoyer le Lecteur à cette Vie (*a*), qui étant écrite d'un ſtile épuré, & d'une maniére auſſi intéreſſante que judicieuſe, ne lui plaira pas moins qu'elle l'inſtruira.

Il eſt aiſé de voir que l'Ouvrage de la *Médecine des Pauvres*, étant fait exprès pour eux, intéreſſe par cela-même toute la Société Civile. Pour le prouver, je me contenterai de rapporter les réfléxions par où débute, dans ſa Préface, le premier Editeur (*b*) de ce Livre. „ Il en eſt des Pauvres dans un Etat à-peu-près „ comme des ombres dans un „ Tableau ; ils font un contraſte „ néceſſaire, dont l'humanité gémit quelquefois, mais qui honore les vûës de la Providence. „ C'eſt ſans doute l'ambition, la

(*a*) Elle ſe trouve à la fin du Tome III. de cette Edition.

(*b*) M. l'Abbé ***.

„ vanité, la bizarerie des Hom-
„ mes, qui a établi parmi eux l'af-
„ fligeante diſtinction qui s'y trou-
„ ve; mais c'eſt la ſageſſe qui l'en-
„ tretient. Il eſt donc néceſſaire
„ qu'il y ait des Pauvres; mais il
„ ne faut point qu'il y ait des mi-
„ ſérables: ceux-ci ne ſont qu'à
„ la honte de l'humanité; ceux-là
„ au-contraire entrent dans l'or-
„ dre & l'œconomie politique.
„ Par eux l'abondance règne dans
„ les Villes, toutes les commodi-
„ tés s'y trouvent, les Arts fleu-
„ riſſent, &c. „

Ces réfléxions m'engagent à rapporter ce qu'ajoûte de ſuite le même Editeur, ſur le deſſein & l'utilité en général de cet Ouvrage.
„ Tant d'avantages que l'on re-
„ tire des Pauvres, ne deman-
„ dent-ils pas qu'on leur fourniſſe
„ au-moins ce qui eſt néceſſaire
„ pour ſupporter patiemment la
„ dureté de leur condition: l'in-

„ térêt public, l'humanité même
„ nous dictent là-dessus des le-
„ çons, ausquelles un bon cœur
„ ne se refusa jamais. Cette bonté
„ d'ame, cette effusion de cœur,
„ étoit le caractère principal de M.
„ HECQUET, Auteur de cet Ou-
„ vrage. Ce savant Médecin, pé-
„ nétré de tendresse pour les Pau-
„ vres, qu'il a toûjours chéris &
„ secourus avec un zèle infatiga-
„ ble, pendant tout le tems d'une
„ vie traversée par des infirmités
„ continuelles, a voulu même
„ après sa mort, leur être de quel-
„ que utilité. Il ne s'agit donc uni-
„ quement ici que du service des
„ Pauvres : C'est pour eux seuls,
„ c'est pour les précautionner con-
„ tre les impressions de nombre
„ de Charlatans ausquels ils se li-
„ vrent souvent sans réfléxion,
„ parce qn'ils ne cherchent qu'à
„ guérir promptement, que M.
„ HECQUET a voulu leur laisser,

„ comme un héritage ſur lequel
„ ils avoient un droit acquis, le
„ fruit des ſavantes réfléxions qu'u-
„ ne expérience conſommée lui a
„ fait faire pendant une longue
„ ſuite d'années. Ce n'eſt pas ce-
„ pendant que cet Ouvrage ſoit
„ propre à être mis entre leurs
„ mains ; il faut, pour le lire uti-
„ lement, avoir de ces principes
„ qui ſont le fruit de l'éducation.
„ Car il n'en eſt pas de ce Traité
„ comme de quelques autres, qui
„ ont parû à-peu-près ſous le mê-
„ me titre, dans leſquels il ne s'a-
„ giſſoit que de Formules de re-
„ mèdes appliquables à telles ou
„ telles maladies. Celui-ci ne va
„ à la pratique des remèdes, qu'a-
„ près avoir promené ſon Lecteur
„ dans la théorie la plus profon-
„ de ; par-tout il remonte à la cau-
„ ſe, avant que de propoſer des
„ moyens pour ſe bien conduire
„ ſur les effets. „

Ce Livre, comme ſon titre l'annonce, eſt diviſé en trois Parties générales, en *Médecine*, *Chirurgie*, & *Pharmacie*. Le premier Editeur en a fait quatre, ayant partagé en deux la Médecine. J'ai gardé cette diviſion dans la nouvelle Edition.

La PREMIERE PARTIE comprend environ les deux tiers de la *Médecine des Pauvres*. L'Auteur y parle d'abord des Cauſes de la Santé, qui conduiſent naturellement à celles des Maladies. Il traite enſuite en général du bon & du mauvais uſage des Remèdes. Delà il paſſe aux Maladies particuliéres, auſquelles il applique les remèdes qu'un long uſage lui avoit démontré être les plus efficaces. C'eſt ce qui forme le premier Volume.

La SECONDE PARTIE eſt la Suite de la *Médecine*. L'Auteur y entre d'abord dans des détails particuliers

ticuliers au ſujet des Maladies des Artiſans, d'après la Diſſertation latine de M. RAMAZZINI *, célèbre Médecin Italien. Il parle enſuite des Maladies des perſonnes du Sèxe, de celles des Enfans, & de celles des Vieillards. La TROISIE'ME PARTIE contient un Abrégé de *Chirurgie* Médicinale, domeſtique & aiſée, pour ſoulager les Pauvres dans leurs bleſſûres, & dans divers accidens auſquels les expoſe la dureté de leurs profeſſions. Ces deux Parties, y compris le *Recüeil Alphabétique des Termes de Médecine*, &c. avec leur explication, compoſent enſemble le ſecond Volume.

Le troiſiéme Tome contient la QUATRIE'ME PARTIE, qui eſt la *Pharmacie des Pauvres*. On trouve enſuite les *Obſervations ſur le Régime maigre* par M. HECQUET, ſa *Vie*, & enfin la *Table générale*

* *Diatriba de Morbis Artificum.*

des Matières. Quant à l'ordre obſervé dans cette nouvelle Edition, ſur-tout à l'égard de la Pharmacie, on le trouvera dans la *Table des Articles*, que j'ai miſe à la tête de chaque Tome. Je paſſe aux corrections, additions, & changemens que j'ai faits.

Le Libraire avoit confié le ſoin de la premiére Edition de cet Ouvrage à un homme d'eſprit & de mérite, mais qui n'étant point Médecin, n'avoit pû donner cette Edition comme il eût été à ſouhaiter. C'eſt-pourquoi j'ai crû devoir apporter les ſoins néceſſaires pour revoir, corriger, & augmenter cet Ouvrage, & pour en refondre la quatriéme Partie.

Voici ce que j'ai fait dans les deux premiers Volumes. 1°. Ayant reconnu qu'outre les fautes qui s'étoient gliſſées dans la premiére Edition, ſon Editeur avoit, en

divers endroits, retranché du Manuſcrit original de M. HECQUET (*a*), j'ai jugé que je ne pouvois me diſpenſer de collationner avec ſoin le Livre en entier avec ledit Manuſcrit, afin de rétablir les choſes, autant qu'il étoit poſſible, conformément aux vûës de cet illuſtre Auteur, & de corriger éxactement toutes les fautes dont je m'appercevrois.

2°. J'ai confronté, dans la ſeconde Partie, ce qui regarde les maladies des Artiſans, avec le Traité de RAMAZZINI cité ci-deſſus (*b*), d'où M. HECQUET a tiré preſque tout ce qu'il dit ſur cette matiére.

3°. J'ai par-tout rectifié ce qui m'a paru viſiblement défectueux, n'ayant pas crû devoir m'en tenir toûjours là-deſſus audit Manuſcrit, dans lequel il s'étoit gliſſé,

(*a*) Voyez la Vie, pag. 115.
(*b*) Pag. xvij.

& par-conséquent dans l'impression, plusieurs fautes d'Anatomie, & autres, dont on ne sera pas surpris, quand on saura que l'Auteur, qui travailloit de mémoire, n'avoit point écrit lui-même son Ouvrage, & même n'avoit pû le relire avec attention, à cause de son grand âge & de ses infirmités. Je n'ai cependant rien changé dans ce qui pouvoit être arbitraire, cela n'étant point de la compétence d'un Editeur.

4°. J'ai ajoûté, de mon chef, plusieurs Citations ômises, & même des Notes en quelques endroits.

5°. J'ai mis en marge un plus grand nombre d'Articles, & j'en ai réformé beaucoup.

Enfin, comme M. HECQUET avoit promis, au commencement de son Ouvrage *, de donner un Recüeil par ordre al-

* Tome I. pag. 5.

phabétique, ou *une eſpèce de Dictionnaire*, des différens Termes de l'Art, répandus dans ſon Livre, & d'y joindre leur explication, pour mettre les Lecteurs qui ne ſont pas Médecins, à portée de l'entendre, & qu'il n'avoit pû s'acquitter de ſa promeſſe; le premier Editeur, pour y ſuppléer, avoit inſéré & marqué d'une étoile dans la Table des Matiéres, quelques-uns de ces Termes, qu'il y expliquoit : Cependant leur petit nombre m'ayant paru inſuffiſant, j'ai crû devoir donner un Recüeil à part, par ordre alphabétique, & une Explication de pluſieurs Termes de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, Chymie, Anatomie, Phyſique, Géométrie, Mécanique, & même des Termes Dogmatiques, &c. qui ſont répandus dans les trois Volumes. Outre la clarté & l'éxactitude avec laquelle j'ai tâché de le compoſer, je l'ai rendu aſſés

ample pour contenir tous les Termes qui pourroient arrêter ceux qui ne ſont pas en état de lire ce Livre avec fruit ſans ce ſecours ; car c'eſt uniquement en leur faveur qu'on deſtine ce Recüeil. Mon deſſein avoit été d'abord de le mettre à la tête du premier Tome ; mais comme cette augmentation l'auroit trop chargé, il a paru qu'il valoit mieux la placer à la fin du ſecond. Au-reſte, l'on ne doit point s'attendre d'y trouver les noms de toutes les plantes, drogues, & compoſitions dont il eſt parlé dans ce Livre, ſur-tout dans le troiſiéme Volume : Il eſt aiſé de voir que cela m'auroit mené trop loin.

Après avoir expliqué ce que j'ai jugé convenable de faire dans la réviſion des trois premiéres Parties de cet Ouvrage, je paſſe à ce qui concerne la quatriéme, qui eſt la *Pharmacie*. Cette derniére

Partie étoit si défectueuse, que je n'ai pû me dispenser de la refondre, pour la corriger, & la mettre dans un ordre clair & méthodique, tel à-peu-près qu'il est à présumer que M. HECQUET lui auroit donné, si elle eût été publiée de son vivant & sous ses yeux. On y trouvera, outre cela, plusieurs Notes que j'y ai jointes, les ayant crû nécessaires, ou du-moins très-utiles pour les personnes qui n'entendent pas la Médecine. L'on y verra encore des augmentations considérables, tant dans les Listes des Plantes & des Drogues Simples Vulnéraires, que dans les Doses des Laxatifs, des Purgatifs, & des Vomitifs. De-plus j'ai eu soin de collationner toute cette Pharmacie & chacune de ses formules, non-seulement avec le Manuscrit de M. HECQUET, mais encore avec les Auteurs mêmes où il a puisé la

plus grande partie de ce qu'il a donné. Pour cet effet, j'ai confronté le tout, tant avec la Dissertation latine de M. HOFFMANN sur la préférence que méritent les Remèdes Domestiques *(a)*, qu'avec les Pharmacopées *(b)* de FULLER & de BATES, Médecins Anglois. Enfin la Pharmacie des Pauvres reparoît aujourd'hui sous une forme très-différente de la premiére Edition.

J'ai réüni, à la fin de cette Pharmacie, les deux Digressions sur le Régime Maigre, ausquelles j'ai donné le titre d'*Observations*.

L'on a mis ensuite la Vie de M. HECQUET, dont M. de S. MARC,

(a) *De præstantiâ Remediorum Domesticorum.*

(b) L'Edition de la *Pharmacopœia Extemporanea reformata* de FULLER, que je cite dans les Notes, est celle de Londres de 1731. *in*-12. & l'Edition de la *Pharmacopœia Bateana*, est pareillement celle de Londres de 1719. *in*-12. donnée par FULLER.

MARC, ſon Auteur, a donné une ſeconde Edition, augmentée & corrigée par lui-même. Cette Vie a été imprimée de façon qu'elle peut ſe vendre ſéparément. Elle auroit dû naturellement être placée à la tête du premier Volume; mais comme il étoit déja ſuffiſamment chargé, l'on a jugé à propos de la porter à la fin du troiſiéme.

On trouve enfin une *Table générale des Matiéres* compriſes dans les trois Volumes, que j'ai entiérement refonduë, & conſidérablement augmentée, pour la commodité des Lecteurs.

Voilà les différens articles dont je me ſuis acquitté pour améliorer, autant qu'il a dépendu de moi, cette nouvelle Edition. J'oſe me flatter qu'on aura lieu d'être content des ſoins que j'y ai apportés, & que je devois non-ſeulement à l'intérêt public, mais encore à la mémoire de M.

HECQUET, qui m'a honoré pendant long tems de ſon affection, & même de ſa confiance pour l'édition de trois autres de ſes principaux Ouvrages. *

* Voyez ſa Vie, pag. 117.



TABLE
DES ARTICLES
Du Premier Tome.

PREMIERE PARTIE.

LA MÉDECINE DES PAUVRES.

Fin de la Table des Articles du Tome I.

Ouvrages de Monsieur HECQUET, *& autres Livres de Medecine, qui se vendent chez les mêmes Libraires.*

TRaité des Dispenses du Carême. 1741. 2. *vol in*-12. 5. liv.

Le Brigandage de la Médecine, dans la maniére de traiter la petite-vérole & les plus grandes maladies par l'émétique, la saignée du pied, & le kermès minéral. 1732. *Trois Parties* en 3. *vol. in*-12. 6. l.

Le Brigandage de la Chirurgie, & le Brigandage de la Pharmacie. 1738. un *vol. in*-12. 2. l. 10. s.

Le Naturalisme des Convulsions dans les maladies de l'Epidémie convulsionaire. 1733. *in*-12. *Trois Parties.* 6. l.

La Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres, par feu M. HECQUET. Nouvelle Edition, revûë, corrigée sur le Manuscrit de l'Auteur, & augmentée de Notes par M. BOUDON, Doct. en Méd. 1742. 3. *vol. in*-12. 6. l.

De la Génération des Vers dans le Corps de l'Homme, par M. ANDRY. Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée par l'Auteur. 1741. deux *vol. in* 12. avec Fig. 5. l.

L'Orthopédie, ou l'art de corriger & de prévenir, dans les Enfans, les difformités du Corps. Par le même. 1741. deux *vol. in*-12. avec Fig. 5. l.

Suite de l'Orthopédie. Par le même. 1742. *brochure in*-12. 1. l. 4. s.

Lettres sur les principales Maladies qui ont régné en Italie, pendant les années 1733. 1734. 1735. & 1736. à M. D. Doct. en Méd. par M. DEZON, Médecin. 1741. *in*-12. 2. l. 5. s.

LA MEDECINE,



LA MÉDECINE, LA CHIRURGIE, ET LA PHARMACIE DES PAUVRES.

PREMIÈRE PARTIE.

LA MÉDECINE.



CET Ouvrage, que j'entreprens pour le ſoulagement des Pauvres, ſera vraiſemblablement le dernier auquel je pourrai mettre la main. Le nombre des années, & encore plus le poids de mes longues infir-

mités, m'annonce tous les jours que ma fin s'approche. Je ſens, à chaque inſtant, que les différentes parties de mon être tendent à une réſolution prochaine; & bien-tôt, inutile au Public, j'irai rendre le compte terrible de ce que j'aurai pû faire d'utile pour moi-même. C'eſt pour me rendre favorable le Souverain Juge dans le grand Jour, que je cherche aujourd'hui, dans le ſein des Pauvres, un ſecours efficace de priéres en reconnoiſſance des ſecours temporels que je vais tâcher de leur procurer. Je ſens une ſatisfaction ſinguliére à conſacrer mes derniers travaux à cette portion de Chrétiens, ſi chère à JESUS-CHRIST, & ſi précieuſe à ſon Egliſe. Car, outre les avantages ſpirituels que j'en eſpère pour l'éternité, je trouve qu'il eſt heureux pour moi d'être débarraſſé du ſoin de rechercher les ornemens de la diction : Ceux pour qui je travaille ſont ſimples de cœur & d'eſprit; j'écrirai avec la même ſimplicité, parce que je ne cherche qu'à me faire entendre. Les termes de l'Art, dont je ne pourrai me diſpenſer de me ſervir, jetteront peut-

être quelque obſcurité dans cet Ouvrage ; mais je tâcherai, en les expliquant, de les mettre à la portée de tout le monde : Et comme il ſeroit peut-être trop embarraſſant de donner les explications des différens termes de l'Art chaque fois qu'ils ſe rencontreront ſous ma main, je donnerai une eſpèce de Dictionnaire, dans lequel ils ſeront tous marqués par ordre alphabétique. Je me flatte qu'avec ce ſecours, & un peu d'attention de la part de mes Lecteurs, je réüſſirai du-moins à être entendu des perſonnes charitables qui ſe dévoüent au ſervice des Pauvres ; & ce ſera toûjours pour moi avoir atteint au but que je me propoſe. Je vais conduire mon Lecteur ſur les pas de la Nature : Je la lui ferai ſuivre dans toutes ſes opérations ; il en verra l'ordre, la juſteſſe, l'harmonie, & il apprendra les moyens d'en rétablir le dérangement, ſans jamais s'écarter de ſes voies. C'eſt pour remplir ce deſſein, & mettre quelque ordre dans cet Ouvrage, que je parlerai d'abord des cauſes de la Santé, qui conduiront naturellement à celles des Maladies : Je

parlerai enſuite en général du bon & du mauvais uſage des Remèdes : De-là je paſſerai aux Maladies particuliéres, auſquelles j'appliquerai les Remèdes qu'un long uſage m'a démontré être les plus efficaces. Ceci ſera ſuivi d'un Traité de *Chirurgie*, toûjours rélatif aux Pauvres, dans lequel ils trouveront les moyens de ſe ſoulager dans les différens accidens auſquels les expoſe la diverſité de leurs Profeſſions : & enfin je conclurai ce Traité par une *Pharmacie* détaillée, dans laquelle les doſes des Remèdes ſeront ſpécifiées ſuivant la qualité des Maladies.

I, Les Cauſes de la Santé.

Les Cauſes de la Santé ſont les mêmes que celles de la Vie : celles-ci commencent l'être ou l'exiſtence de l'animal ; les autres l'entretiennent, & la conſervent. Or la cauſe eſſentielle & fondamentale de la vie de l'animal, c'eſt le mouvement de la matiére même du germe qui l'enveloppe. Ce mouvement eſt ſingulier : c'eſt un branle, une pulſation, une vibration, une maniére de ſault (*punctum ſaliens.*) Ce fait eſt tiré des expériences Anatomi-

ques, & adopté par tous les Physiologistes. Ce sont, disent-ils, les mouvemens, les battemens du cœur, qui commencent la vie de l'animal; ce sont ces battemens qui travaillent le premier *fluide* ou l'humeur primitive, qui doit par ses accroissemens arroser toutes les parties de l'animal naissant, & le nourrir. Ce fluide est *blanc*; c'est la *lymphe-mere*, la source de la partie blanche du sang & de sa sérosité, qui en est le véhicule né. Ce suc *blanc* devient *rouge* en peu de tems; & alors c'est le sang formé avec ses deux portions, la *rouge*, & la *blanche*. Voilà la premiére force mouvante qui doit pousser le sang; & cette force est le Cœur dans le corps d'un animal parfait. Ainsi ce mouvement originaire est un ressort; & ce ressort est la cause primitive ou le principe de la fameuse circulation du sang, qui commençant au cœur, parcourt toutes les parties du corps, depuis son centre jusqu'aux extrémités de son habitude. Cette circulation continuée fait la vie de l'animal, parce que tant qu'elle dure, les battemens du cœur se perpé-

tuent ; & c'eſt en cela que conſiſte la vie. Mais il eſt néceſſaire, pour la continuité de cette circulation, que le ſang conſerve ſa quantité ou ſon volume, pour pouvoir fournir à chaque partie qu'il parcourt ſa nourriture & ſon accroiſſement, & en-même-tems pour entretenir les mouvemens des organes qui compoſent ces parties. Or les parties du corps étant toutes vaſculeuſes, c'eſt-à-dire, compoſées chacunes de vaiſſeaux juſques dans le moindre de leurs points, il faut fournir au ſang ſuffiſamment de pâture ou de ſucs pour tous ſes beſoins ; c'eſt à cela que ſervent les ſucs nourriciers, dont le mouvement méchanique eſt le même que celui de la *lymphe - mere* dans l'animal qui ſe formoit. J'ai dit que celui-ci étoit un battement, une pulſation, un point de matiére qui ſautoit ; c'eſt la *Syſtole* originaire, qui atténuë, briſe & affine la lymphe nourriciére. Dans l'animal parfait, le ſuc lymphatique qui doit groſſir le volume du ſang, ſe travaille par un broyement, qui commence dans la bouche par l'action des mâchoires & des dents, & qui

ſe termine à une action compreſſive & muſculaire, depuis l'œſophage, dans l'eſtomac, & d'ici juſqu'à la fin du dernier des inteſtins : C'eſt une marche de trente ou quarante pieds, que le ſuc nourricier doit faire au-travers d'un canal (c'eſt celui des *inteſtins*), qui peut être ſix fois auſſi long que le corps eſt haut. Quelle *pompe expulſive* la plus forte n'employeroit point l'induſtrie des hommes, ſi elle avoit à porter une liqueur à une telle diſtance ? Cependant l'action dont je parle ici, n'a rien de ſemblable à une machine qui pouſſeroit avec impétuoſité, en jet & par ſaillies, un liquide au-travers ou de tuyaux droits, ou de canaux bien évidés. Ce n'eſt ſeulement qu'une force *compreſſive-élaſtique*, qui reçoit le ſuc groſſiérement broyé dans la bouche, & qui achève ce tranſport, ſans autre impulſion que celle des membranes de l'œſophage, dont la vertu muſculaire & élaſtique preſſant de haut en bas cette matiére imparfaitement broyée, la dépoſe dans l'eſtomac. On ne voit juſqu'à préſent d'autre force que celle des *ſolides*;

puiſque la matiére demi-broyée n'agit juſqu'ici que paſſivement. Les *fluides*, & ce qui les compoſe, ont donc bien peu de force; ils n'en ont pas même aſſez pour achever de broyer dans l'eſtomac la matiére qui y eſt portée: Car ce ſont les fibres de ce viſcère, tant multipliées par leur nombre, leur forme, leurs attitudes, ou leurs directions, qui mettent cette matiére en état de s'ouvrir, en ſe briſant, pour s'imbiber du ſuc *ſtomacal* (c'eſt la *lymphe gaſtrique*), qui, comme un *diſſolvant*, s'inſinuë dans les pores ou dans les interſtices que laiſſent entr'elles les parties intégrantes du *chyle*, qui ſe travaille ainſi par l'atténuation qu'en font les fibres de l'eſtomac, en le *lévigeant*, & (pour ainſi dire) le *porphyriſant*, par leurs frottemens multipliés. Le mouvement de ces nouveaux fluides leur ſert encore ici à peu de choſe; car pour ſortir du creux de l'eſtomac, ils n'ont qu'à s'en laiſſer expulſer, en ſe laiſſant aller au panchant que leur offre la ſituation courbe & déclive du pylore (c'eſt l'orifice inférieur de l'eſtomac),qui décharge ce viſcère dans

le premier des inteſtins. C'eſt pour ce chyle imparfait un nouvel eſtomac, un ſecond ventricule, ou comme un laboratoire nouveau, dans lequel il ſe perfectionne toûjours par le même méchaniſme de la vertu *ſyſtaltique*. Cette vertu ſe trouve même d'autant plus forte dans ce premier inteſtin (c'eſt le *duodenum*), que quoiqu'il ſoit beaucoup plus ample que les autres, il l'eſt beaucoup moins que l'eſtomac. Ainſi la force des fibres muſculeuſes de cet inteſtin, y étant plus ramaſſée, elle porte plus immédiatement ſur le chyle, & l'atténuë par-conſéquent beaucoup plus intimement que n'a fait l'eſtomac, dont les fibres étant plus longues, laiſſent plus d'eſpace dans ſa capacité, & portent de plus loin leur action ſur le chyle. Au-ſurplus la *bile* d'une part, & le *ſuc pancréatique* d'une autre, ſe déchargeant dans cet inteſtin en-même-tems que le chyle y tombe de l'eſtomac, ce ſont deux délayans qui doivent infiniment contribuer à ſa fluidité ; car autant que le *ſuc pancréatique* tient du diſſolvant de la *ſalive*, autant la *bile*, qui eſt un amer ſavonneux noyé

dans un pareil dissolvant, qui est la lymphe, le rend lisse, lévigé, léger, & très-propre à s'insinuer pour passer par les pores les plus étroits: Et cet appareil, pour l'atténuation ou l'affinage du chyle, a sa raison dans les effets que le chyle doit produire étant reçû dans le sang. Car du chyle & du sang se forme le fonds, le champ, ou comme la pépiniére, d'où prendront leur origine les différens sucs qui viendront à se produire dans tous les sécrétoires du corps; car, sans parler de la *bile*, du *suc pancréatique*, de la *salive*, des *sucs* singuliérement propres aux deux séxes, de ceux qui se séparent en tant de *glandes*, c'est ce même fonds qui doit encore fournir la matiére du *suc nerveux*, de cette rosée spiritueuse, ou de cette lymphe spiritualisée, qui fut autrefois nommée *esprits animaux*, lesquels sont les produits de la partie chyleuse ou blanche du sang, infiniment raréfiée, & ainsi autant élastique que l'est une matiére *aërisée*, ou autant affinée que l'air le plus pur. Voilà le terme où tend la filtration du chyle qui se fait dans les intestins. C'est-pourquoi il ne

coule du premier inteſtin dans le ſecond, que comme dans une fondriére, ou dans un lieu *abſorbant*, dans lequel il n'eſt pas plûtôt reçû, que paroiſſant s'y perdre, il paſſe dans les *veines lactées*. Auſſi cet inteſtin s'appelle-t-il l'*affamé* (*jejunum*); parce que quoiqu'il dévore plus de chyle qu'aucun autre, il en eſt toûjours vuide, & comme à jeun. Car telles ſont les tuniques des inteſtins, ſur-tout celle de Mr RUYSCH, qui étant infiniment *vaſculeuſe*, tient lieu d'éponge, ou de vaiſſeaux *abſorbans*, qui s'imbibant du chyle ſi finement atténué, le tranſmettent dans les *veines lactées*. Ce doit donc être des conduits auſſi étroits que des pores imperceptibles doivent l'être.

Toutes ces réfléxions ſur le *chyle*, démontrent clairement l'immenſe fineſſe que doit avoir le *ſuc nerveux*, pour qui il eſt fonciérement deſtiné; puiſque ce même ſuc nerveux, qui doit pénétrer intimement toutes les fibriles des nerfs, pénètre des vaiſſeaux qui ſont infinement plus petits qu'un cheveu. Rien donc n'eſt plus capable de faire ſentir la part ſinguliére que les nerfs ou les ſolides

ont dans les causes des maladies ; puisqu'ils sont si importans pour la santé.

Par ce que je viens de dire de la filtration du chyle, on comprend aisément la maniére dont se font les *sécrétions* dans nos corps. On a vû la matiére dont se forme le chyle, passer de l'estomac par le *duodenum* dans un canal excrétoire de quinze à seize palmes, qui est le *jejunum*, & de-là dans un canal excrétoire de vingt palmes, qui est l'intestin nommé *ileum*. C'est-là que se consomme ou s'achève presque toute la filtration du chyle. On explique de-même toutes les autres *sécrétions* qui se font dans tout le reste du corps. Ce n'est donc par-tout que de simples séparations ou *colatures*, qui se font à-travers les membranes, lesquelles font des *passoires* naturelles. La mesure des *pores* de ces membranes fait le secret de cette opération ; parce qu'elle ne permet de passer qu'aux molécules dont la grosseur doit répondre à la largeur des pores par où elles doivent passer.

Tel est encore l'art de la *dépuration* du sang ou des humeurs. En

effet cette dépuration n'eſt qu'un triage de certaines parties, dont l'étenduë étant de même meſure que les diamètres de certains vaiſſeaux, elle fait (toûjours par le moyen de la preſſion qui la détermine) que l'action des fluides, qui ſont en rapport de meſure avec les vaiſſeaux qu'ils doivent enfiler, eſt toûjours à la décharge de la nature qui travaille les *ſécrétions*, & les *dépurations critiques* ou naturelles. Il eſt aiſé de comprendre, par ce que je viens de dire, que ce qu'il y a de ſuffiſamment affiné dans le chyle, paſſe à-travers les tuniques des inteſtins dans les *veines lactées*, tandis que ce qu'il y a de *féculences*, tombe comme un *marc*, & reſte dans les gros inteſtins, qui ſont les égouts du corps humain. Voilà tout l'art des *ſécrétions*, & des *dépurations* du ſang ; deux opérations qui embraſſent toute la ſcience des *digeſtions*, des *coctions*, & des *criſes* qui ſe font en ſanté & en maladie.

Mais enfin le chyle ayant pris un nouvel affinage, ſoit à-travers les *veines lactées*, ou *lymphatiques*, comme autant de filiéres, ſoit à-travers

des paſſoires qu'il rencontre dans toutes les glandes de *méſentère*, & toûjours en preſſe dans la duplicature membraneuſe-élaſtique de cette partie, il eſt porté dans le *cœur* pour s'y mêler & ſe confondre dans la maſſe du ſang. C'eſt par le même *méchaniſme* de la *ſyſtole* des ſolides, que ſe fait l'*amalgame* ou l'aſſimilation de la partie blanche du ſang avec la partie rouge ; car c'eſt l'action *ſyſtaltique* du cœur & des artères, qui fait, par la *piſture*, ce mêlange ou cette aſſociation. Ce ſera encore par une ſuite naturelle de cette action *ſyſtaltique*, que ſe feront les ſéparations différentes ou les partages de ces deux parties, la rouge & la blanche, preſſées & appliquées à la meſure des *diamètres* des différens vaiſſeaux qu'elles rencontrent ſur leur route ; tels ſont ceux qui naiſſent des artères, & immédiatement de leurs troncs, ſoit en ſortant, ſur leurs fins, de leurs parties latérales, ſoit en ſe continuant ou ſe prolongeant de leurs extrémités. Ainſi en changeant de nom, parce qu'ils changent de ſucs, ils ne changent ni de ſouche ni d'origine.

C'eſt ainſi que le ſang ſe diſtribuant dans toutes les régions du corps, va pénétrer ſes vaiſſeaux les plus fins & les plus déliés : Il eſt porté en entier aux *méninges* & à la *ſubſtance corticale* du cerveau par les extrémités capillaires des artères ſanguines, qui ſont continuës, par le moyen de la *ſubſtance corticale*, avec les filets de la *ſubſtance médullaire* ; & il eſt à obſerver que quoique le cerveau employe pour ſa nourriture moins de ſang qu'aucun autre viſcère, il en reçoit cependant beaucoup plus par les artères *carotides* & par les *vertébrales*, qu'il ne s'en porte en aucun autre endroit. La partie blanche du ſang circule dans toute la capacité des fibres médullaires, comme par autant de *ſerpentins* ; elle pénétre enſuite tout le genre nerveux, & va finir ſa circulation dans les parties du genre membraneux. En effet, les membranes n'étant que les développemens des extrémités des nerfs, elles deviennent le fonds d'où renaiſſent & pullulent tant de milliers de canaux, appellés *veines lymphatiques*, qui ſont comme autant de *récipients* deſtinés à repomper les

résidus du suc nerveux, pour les reporter dans les vaisseaux sanguins.

Il est encore une particularité à observer dans la circulation de la partie blanche du sang ou de sa lymphe; c'est qu'il y a des capillaires des artères sanguines, qui prennent la forme *cylindrique*, qui est celle des vaisseaux *excrétoires*; elles sont elles-mêmes des artères, lesquelles deviennent les *sécrétoires* de la partie blanche du sang ou de sa lymphe, qui forme la matiére de cette sérosité *halitueuse* qui s'étend en long & en large en se répandant dans le tissu des membranes qu'elle pénètre. C'est le suc mol & doux qui les tient souples, & qui en éxude en maniére de transpiration, par autant de points qu'il y a de pores dont sont criblées les surfaces de toutes les membranes. Voilà l'autre terme de la circulation de la partie blanche du sang, qui fait & qui entretient la transpiration intérieure. Cela se remarque aisément dans les corps des animaux que l'on ouvre vivans, ou qui ne font que d'expirer, par cette quantité de vapeurs fumantes qui s'élèvent de toutes les parties,

&

& qui ſortent de tout le bas-ventre, ou des capacités qui les contiennent.

On comprend aiſément, par cette double circulation du ſang, que tous les fluides ſont intimement engagés dans tous les vaiſſeaux, & portés juſqu'au fond de leurs extrémités; de façon que les extrémités oppoſées ſe contrepéſant mutuellement, ſe tiennent en rapport & en *rénitence* réciproque par une double continuité, fondée dans la poſition des fluides & des ſolides qui compoſent le tiſſu de toutes les parties.

Tous ces organes, ces fluides, & ces ſolides, en ſi grand nombre, & ſi variés par leur ſtructure, leurs poſitions, & leurs mouvemens, conſervent entr'eux une harmonie, un concert, une intelligence, qui va juſqu'à l'équilibre; & c'eſt ſur cet équilibre qu'eſt fondée la vie & la ſanté de l'homme: Dès qu'il eſt altéré, dès que cette douce *rénitence* réciproque ne ſe conſerve plus, la ſanté ſe dérange, dépérit, & le corps eſt alors en proye à nombre de maladies.

Les Maladies ne ſont cauſées que

II. Les Causes des Maladies.

par le déchet, l'altération, ou le dépériſſement de cet équilibre dont je viens de parler. La juſteſſe ſe perd entre les *fluides* & les *ſolides*, & le dérangement ſe mettant dans les *ſécrétions*, les ſucs changés, déplacés, croupiſſans ou ralentis font tous les maux qui traverſent la vie des hommes. Tout cela vient du dérangement de la circulation du ſang; dérangement qui n'arrive point par la faute du ſang, puiſque par lui-même il n'agit que paſſivement dans toute l'œuvre de la circulation: Mais les *ſolides* le preſſent, l'agitent, & le pouſſent par-tout où il doit être porté, pour en exprimer les ſucs qui doivent en ſortir, ou s'en ſéparer. C'eſt donc leur vertu *ſyſtaltique* dérangée la premiére, qui met le trouble dans l'ordonnance de la circulation; parce que les *fluides* prenant intérieurement trop de volume, & par-là péſant trop ſur les *ſolides*, ils en arrêtent ou changent la *ſyſtole*, qui de ſon côté trouble les ſucs qu'elle devoit tenir dans l'ordre. D'autre part, un air variable par lui-même, devenu trop vif, trop actif, trop élaſtique, trop péſant, gênera par ſa

preſſion les parties du dehors, ou, par ſon trop de *gravitation*, comprimera les parties du dedans, & particuliérement les *véſicules* du poûmon. Tout cela formant des digues au cours du ſang, lui fait prendre, & à ſes ſucs retenus & concentrés, tous les écarts d'où s'enſuivent tant d'embarras dans les viſcères. Ce ſont des *congeſtions phlegmoneuſes* de la partie rouge, des ralentiſſemens de la blanche, &, qui pis eſt, des *ataxies* dans les *eſprits*, de la lenteur ou de l'épaiſſiſſement dans le *ſuc nerveux*. Ce ſont là les effets du dérangement arrivé dans la double circulation.

C'eſt par l'harmonie de cette double circulation que ſont aſſujettis les ſucs, chacun dans leur ordre, dans leurs places, dans leurs mouvemens : ainſi elle les conſerve dans leurs qualités propres, & leur *craſe* naturelle ; au-lieu qu'ils en dégénèrent dès qu'ils changent de ſituations, d'ordonnance, & de lieu : abandonnés alors à eux-mêmes, ils contractent toutes les différentes *ſaveurs* dont on les trouve atteints ou infectés dans le cours des maladies. Car c'eſt l'*aigre*, l'*acide*, ~~le *vitriolique*~~, l'*âcre*, l'*urineux*, ~~l'*alkalin*~~,

le *ſulphureux*, que l'on obſerve dans les différens maux, dont on leur fait des cauſes ou des origines: Cependant toutes ces *ſaveurs* ne ſont que des qualités de ſurcroît, ou ſurvenuës aux ſucs ou aux humeurs, en conſéquence du ralentiſſement où elles ſont tombées; parce qu'elles ont été déplacées de leurs lieux naturels, & qu'elles ſont ſorties de leurs ſécrétoires, & des viſcères auſquels elles appartiennent naturellement. L'*équilibre* rompu traîne après ſoi ces maux, & bien d'autres. Car non-ſeulement la circulation du ſang dérangée met le déſordre dans tout ce qui dépend de ſa partie rouge, mais encore dans ce qui eſt de la dépendance de ſa partie blanche; car cet eſprit *acide*, cette vapeur d'*aigre*, d'*urineux*, d'*âcre*, de *ſulphureux*, paſſant des vaiſſeaux ſanguins dans les nerfs, y altère le ſuc nerveux dans ſa *craſe*, & dans ſa circulation. Il devient donc piquant, ſalin, tumultueux, *exploſif*, & par-là dérangé dans ſon cours. De ſon côté le genre membraneux excite dans les entrailles différentes *coliques*, des douleurs *ſpaſmodiques*, *flatueuſes*, *hyſtéri-*

quès, des obſtructions dans les *glandes*, parce que la lymphe s'y ralentit, s'y fixe, & s'y durcit : Enfin tant d'affections chroniques, qui ont ſouvent leurs ſiéges dans le *méſentère*, ſont encore les ſuites du déſordre qui ſe ſera mis dans la circulation de la partie blanche du ſang.

Tout ce déſordre dans l'œconomie animale, prend ſon origine de l'*éréthiſme* des *ſolides*; c'eſt donc à cet *éréthiſme* ou à la puiſſance des *ſolides* irritée exceſſivement, ou tumultueuſe, qu'il faut attribuer d'une part toutes les fontes, les caterrhes, les fluxions, & les rhûmatiſmes; & de l'autre, les congeſtions phlegmoneuſes ou ſanguines qui ſe font en tant de viſcères, les inflammations qui s'enſuivent dans les uns, & les ſécrétions ſuſpenduës, détournées, ou arrêtées dans les autres. Mais dans les uns & les autres de tous ces maux, c'eſt la *ſtricture* des parties, (*partium ſtrictura*) ou leur reſſerrement *ſpaſmodique*, qui fait tout le déſordre. C'eſt ce reſſerrement qui, liant les vaiſſeaux ſanguins & les excrétoires, fait mille expreſſions de ſucs & d'humeurs, qui préſentent

le change au Médecin. Les humeurs qui ſont les évacuations naturelles, ſont alors retenuës dans leurs vaiſſeaux, parce que cette *ſtricture* en tient les iſſuës fermées; & c'eſt la raiſon de tant de ſuppreſſions *ſanguines*, *ſéreuſes* ou *lymphatiques*, ſur-tout de la double *tranſpiration*, c'eſt-à-dire, de celle qui doit ſe faire par la peau à l'habitude du corps, & de celle qui ſe fait à-travers les membranes dans les entrailles. C'eſt donc au rétabliſſement de l'ordre dans les mouvemens des *ſolides* & dans les *oſcillations* de leurs fibres, qu'un Médecin doit s'appliquer; beaucoup plus qu'à évacuer des ſucs ou des humeurs. On voit par là combien il eſt inutile, & ſouvent même dangereux, de ſe ſervir de *purgatifs*, d'*émétiques*, de *fondans*, d'*hydragogues*, de *ſudorifiques*, dont on accable quelquefois les malades.

L'idée que je viens de donner des cauſes des Maladies, montre à trois égards quelle doit être la *paucité* des Remèdes. 1°. Elle inſinuë qu'en pluſieurs occaſions, il n'en faudroit point; parce que toute maladie n'étant qu'un *équilibre* altéré, changé,

ou affoibli, il refte continuellement un fonds de force dans les parties fouffrantes, pour fe relever ou fe rétablir, puifque c'eft la *tendance* naturellement attachée à tout ce qui eft *élaftique*, par laquelle des fibres allongées au-delà de leur reffort naturel, font effort pour fe ramener au point naturel de leur puiffance. Par ce moyen la Médecine, lorfqu'elle eft bien entenduë, trouve dans les maladies-mêmes une reffource affûrée pour les guérir. C'eft cet effort que les Médecins fuivent dans la cure des maladies, & dont ils s'aident pour y parvenir, (*Naturæ conamen, conamina tonica.*) 2°. Ordinairement il faudroit peu de Remédes; parce que l'effort de la Nature, dont je viens de parler, fait feul la meilleure partie de l'ouvrage d'un fage Praticien : il ne craint pas même de s'y repofer, perfuadé qu'un Médecin intérieur & domeftique, né avec le corps qu'il traite, fait, par ce méchanifme, & fourdement, dans le fang & dans les vifcères, tout ce qu'il a deffein de faire. C'eft la doctrine d'HIPPOCRATE, qu'il y a dans le corps une Nature qui opère

les guérisons, (*Natura morborum medicatrix*); & l'observation journaliére, sans plus de connoissance ou de Physique, démontre souvent que cette Nature guérit, avec le tems seul & la patience, des maux que la Médecine la plus éclairée jugeoit incurables. C'est donc par cette science que l'on apprend à ne faire que rarement les grands Remèdes, & seulement pour ne pas manquer au secours que l'Art de guérir doit à la Nature guérisseuse; mais sans jamais sortir de la confiance dûë, en bonne Médecine, au travail intérieur & au concours d'une Médecine domestique, que l'on conçoit tant que l'on ne perd pas de vûë cette *vertu de ressort*, qui en santé régit les fonctions de l'œconomie animale, & qui en maladie les redresse ou les rétablit. 3°. Lorsque les Remèdes sont absolument nécessaires, il n'en faut point donner de violens; parce que le trop de vertu médicamenteuse tient du *poison*, plus que du *remède* : il est plus propre à soûlever une force élastique, qu'à la contenir; car tout ce qu'il y a d'actif ou de vif dans cette *vertu*, ménace d'agitation

d'agitation ou de violence, des parties faciles à se déconcerter : telles sont les fibres, dont l'arrangement, le *ton*, les attitudes, ou la direction font l'état organique des viscères qu'elles composent. Ce n'est donc pas la force & l'activité qu'un Médecin doit se proposer dans l'action des Remèdes ; mais c'est la proportion, qu'il doit étudier entre les choses qu'il a à employer, avec le *ton* naturel où il veut rappeller les *solides*, & avec la disposition morbifique des *fluides*, pour satisfaire à tout ce qui peut causer la maladie. De cette maniére les *fondans*, les *âcres*, les *stimulans*, toutes qualités qui distinguent les forts *purgatifs*, les violens *émétiques*, les *hydragogues*, & semblables drogues véhémentes & tumultueuses, sont bien plus propres à porter la confusion dans les *fluides*, & le trouble dans les *solides*, qu'à reconcilier les uns avec les autres, en les pacifiant, ou en les remettant dans l'équilibre dont ils sont sortis.

III. L'Usage des Médicamens.

Il est donc du devoir d'un sage Médecin, d'être très-ménager dans l'usage des forts Médicamens. On

a appellé autrefois la Médecine la Science de peu de Remèdes (*paucarum herbarum Scientia*) ; parce qu'avec peu de plantes, maniées suivant les régles de la sagesse, elle faisoit des cures surprenantes. Ce n'étoit pourtant que des choses qui étoient bien plus médicamenteuses, que médicamens, parce qu'ordinairement elles étoient prises dans les Alimens ; ce qui faisoit une Médecine alimenteuse (*Medicina in alimento.*) Le Médecin s'appliquoit principalement à sçavoir nourrir à propos les malades, & à connoître les choses qui combattoient le fonds de leurs maladies : *optima Medicina, Cibus opportunè datus.*

Je sçais qu'il est des Sectateurs zélés des Purgatifs, qui prétendent pouvoir s'en servir fréquemment, & par-là arrêter les maladies dans leur principe. La maladie, disent-ils, ne vient que de l'abondance des superflus, & des sucs corrompus qui altérent l'ordre, l'harmonie & la justesse de l'œconomie animale ; cette œconomie est une Chymie naturelle, qui doit avoir, aussi-bien que la Chymie artificielle, ses

crasses, ses résidus, ses *féculences*; si par le prompt usage des purgatifs, on commence par les expulser, l'ordre & l harmonie, & par-conséquent la santé, seront bien-tôt rétablis. Voilà ce que disent les partisans des Purgatifs; & voici la réponse. J'avouë que l'œconomie animale est une vraie Chymie; mais ses opérations sont bien différentes de celles de la Chymie artificielle, par rapport aux résidus & aux féculences: C'est ce que je vais faire voir en m'étendant un peu (sans cependant trop me répéter) sur ce que j'ai déja dit de la circulation du sang, qui est l'opération capitale & univérselle, & comme l'unique dans le corps humain; parce que par elle seule se travaillent tous les sucs qui doivent servir à ses fonctions, & qu'à elle seule se rapportent toutes les autres opérations, qui ne sont que ses subalternes; cette circulation ne laisse en aucun viscère ni *résidus*, ni *féculences*, ni ce qu'on appelle en Chymie *tête-morte* (*caput mortuum.*) Toute cette opération chymique, qui est simple, doit finir, comme elle commence, par la *filtration*: Celle-ci est

celle du chyle dans les inteſtins, dont les tuniques, comme des étamines, ne laiſſent paſſer dans les vaiſſeaux lactés, que ce qui doit être employé à la préparation du ſuc principal dans l'œconomie animale ; c'eſt celui des nerfs, ou la lymphe ſpiritualiſée, au point qu'on lui a donné le nom d'*eſprits animaux*. Les matiéres terreſtres, groſſiéres & impures paſſent dans les inteſtins, comme dans les égouts que la nature a établis pour la décharge des ordures du corps humain. Cette filtration une fois faite, il ne reſte à la nature qu'à affiner le ſuc chyleux qui n'eſt que groſſiérement dépuré, juſqu'au point de l'*aëriſer* ou le *ſpiritualiſer* dans le cerveau. C'eſt pour y parvenir qu'à l'action des étamines ou des filtres des inteſtins, qui ſont mols, ſouples & flexibles, ſuccéde celle des filiéres ; ce ſont les *veines lactées*, tous canaux molaſſes, qui ſe perdent dans le méſentère, dans ſes *glandes*, & toûjours entre ſes membranes ; de-ſorte que le chyle paſſé ainſi comme à la *filiére*, enfile en effet le long canal thorachique, pour aller s'aſſocier au ſang,

& prendre sa coûleur, sa forme, & sa nature. Ce sont d'abord des *filtres* ou des *étamines* qui commencent l'œuvre : c'est ensuite un *brisoir*, (*tritorium*) mais de chair & musculeux ; c'est le cœur, qui brise le chyle, en le frottant, pour le convertir en sang. Suivent les artères, qui toutes, par leur systole qu'entretient le mouvement orbiculaire de leurs fibres, sont comme autant de *frottoirs* (*frictoria*) répandus par tout le corps & dans tous ses viscères, pour, en frottant le chyle avec le sang, en dégager les molécules, en rompre les liaisons, & le mettre en état de les démêler, & de se dépoüiller des sucs qu'il laisse çà & là sur sa route, dans les différens endroits par où il passe. Ici c'est la *bile* ; là, le *suc pancréatique* ; là, la *salive* ; & par toutes les *glandes*, ou par tous les *excrétoires*, ce sont à chacun des sucs propres : mais ces sucs ne sont point des *résidences*, des *marcs*, des *lies*, des *féculences* ou des *ordures*. Car est-il raisonnable de regarder comme matiéres de rebut, ou *excrémentitielles*, celles que la nature met en réserve en les ramassant

& les renfermant ſinguliérement dans des viſcères qui ne donnent iſſuë à ſes ſucs, que pour les repaſſer dans le ſang? On a vû que des matiéres *excrémentitielles*, dont la nature veut ſe défaire, ſont dépoſées dans les inteſtins, parce qu'ils ſont les égouts du corps humain. Il en eſt encore de-même de l'*urine*; la nature en ſépare la matiére dans des endroits qui ont des gouttiéres pour les recevoir, & les conduire directement hors du corps. Mais il n'en eſt pas de-même de la *bile*, & du *ſuc pancréatique*, qui tombent l'un & l'autre dans le premier des inteſtins, pour ſe mêler immédiatement avec le chyle dès qu'il ſort de l'eſtomac. Pareillement la *ſalive*, qui eſt le diſſolvant univerſel, ou l'*alkaëſt* de la nature, pour les diſſolutions de toute ſorte d'alimens, & pour toutes celles qui ſe préparent pour tout le corps, eſt un ſuc qui tombe de la bouche immédiatement dans l'eſtomac pour ſe mêler avec les alimens: ſont-ce là des marques de rebut, auquel la nature auroit mis ce ſuc, ſi néceſſaire même à la ſanté, qu'il eſt dangereux à l'homme de le

cracher trop ſouvent ou trop volontiers ?

Que ſont-ce donc que tous ces ſucs réſidens, ſans être des *réſidences* ? Le but & l'objet principal & dernier de la circulation du ſang, en découvre le myſtère. Elle commence, cette circulation, par une *filtration* dans les inteſtins, par laquelle le chyle reçoit une premiére dépuration ; mais il n'eſt pas clarifié : il demeure donc matiére laîteuſe ; parce qu'il eſt encore tout plein des particules alimenteuſes, qu'il tient des différentes nourritures dont il a été compoſé. Or ces particules alimenteuſes, toutes bonnes & utiles qu'elles ſont, épaiſſiſſent la *lymphe* du ſang. Cependant cette *lymphe* doit ſe rendre auſſi claire & auſſi limpide qu'une roſée fine & légère, au point qu'elle puiſſe ſe réſoudre dans un air imperceptible aux ſens. C'eſt l'image ou la reſſemblance de la lymphe ſpiritualiſée,devenuë eſprits dans les nerfs, parce qu'elle doit les pénétrer & les traverſer comme un air.

Telle eſt la *volatiliſation* qui ſe fait dans la Chymie naturelle ; telles ſont

les *exaltations*, les *rectifications*, les *sublimations*, les *cohobations*, qui s'y passent uniquement par la *trituration*, les *délayans*, la *pression* ou la *vertu systaltique*. Ainsi donc le chyle dégrossi en se filtrant par les *étamines* des membranes des intestins, puis passé à la *filiére* des veines lactées, se sublime vers le cœur. De-là mêlé au sang, il part pour aller faire son cercle par toutes les régions du corps, dans lequel il a des millions d'aulnes de vaisseaux à parcourir. Les *frottemens* des parois des ventricules du cœur, le brisent d'abord; expulsé ensuite avec violence du fond de ces capacités, il est reçû dans les artères. Celles-ci continuant les mêmes *frottemens* dans toutes leurs longueurs, le chassent dans les viscères; & là, comme dans des entrepôts, où il se ralentit, il perd de l'impétuosité qu'il tient de l'expulsion, & il prend le tems de se développer; car c'est ainsi qu'il se décharge pour faire le dépôt des sucs dont il a à se défaire pour alléger sa marche, & pour la conduire à son terme. Toûjours, suivant le même méchanisme, rencontrant sur sa route un ré-

ſeau d'une infinité d'artères dans la Rate, il ſe diſtribuë dans autant de canaux que ce réſeau a de mailles, ou que les mailles ont de côtés qui les forment; & par cet art des *frottemens*, le ſang ſe porte de la Rate dans le Foye, éxalté dans ſes parties, développé & démêlé de maniére, que celles qui doivent ſe former en *bile*, n'ont qu'à ſe placer dans les ſécrétoires du Foye. Le ſang, déchargé d'autant, achève ſon tour dans les autres viſcères du bas-ventre. Là il ſe décharge encore partout dans les *glandes*, comme il a fait auparavant dans celles de l'Eſtomac, & du Pancréas. Ainſi dépoüillé de quantité de ſes ſucs lymphatiques, il remonte au Cœur, *déphlegmé* d'autant de fluides qu'il a laiſſé de diſſolvans ou de délayans dans toutes les glandes par où il a paſſé, ou dans tous les ſécrétoires qu'il a remplis. Tous ces ſucs ſont utiles ; parce qu'ils ſont deſtinés à ſervir dans l'œconomie animale, qui doit les mettre à profit pour l'entretien des fonctions de la ſanté. Cependant ce ſang, ainſi plus dépuré juſqu'ici que *clarifié* (au point qu'il doit le devenir) dans ſa

lymphe, eſt encore renvoyé, par le Cœur, au cerveau ou vers ſa *ſubſtance corticale*, pour finir là ſa circulation comme il l'a commencée : ç'a été par une *filtration* à-travers les inteſtins ; ici c'eſt par une *filtration* à-travers la ſubſtance corticale : là ç'a été une *lymphe laîteuſe* ; ici c'eſt une *lymphe limpide* & clarifiée, parce qu'elle s'eſt dépouillée de ce qu'elle avoit de trop ſubſtantiel, ou de trop de volume, pour s'infiltrer dans des canaux auſſi déliés que ceux de la ſubſtance corticale. Ce n'eſt donc plus qu'une roſée lymphatique, une ſubſtance aërienne, qui ſe filtre dans les nerfs. Voilà à quoi ſervent toutes ces décharges de lymphe en tant d'endroits, qui ne ſont que des dépouillemens ſpontanés, ou des ceſſions inſtituées par la nature, qui doit reprendre ces ſucs pour les appliquer ou les remettre en œuvre, ſoit pour la préparation, ſoit pour l'achévement ou la perfection de ſes œuvres en chaque viſcère.

Mais la lymphe allégée par toutes les ceſſions ou les dépouillemens qu'elle a fait d'elle-même, ſeroit encore trop groſſiére, & inſuffiſam-

ment préparée pour consommer son grand œuvre : C'est celui de la production des *esprits animaux*, qu'elle doit former par sa filtration à-travers la *substance corticale* dans les fibres *médullaires* du cerveau. C'est-pourquoi le sang, qui y monte par les *carotides* & les *vertébrales*, dépose encore une si grande quantité de sa lymphe dans les glandes qu'il rencontre, & sur-tout dans les *sinus maxillaires*, *frontaux*, & *sphénoïdaux*, qui la dépouillent en dernier lieu de tout ce qui lui restoit de trop de volume pour se donner le dégré de limpidité ou d'atténuation, qui la met en proportion avec les *filtres* de la *substance corticale* : Car ces *sinus* sont comme les *recipiens* dans la Chymie naturelle, où tombent les dépouillemens lymphatiques du sang, qui se sublime au cerveau pour y faire la distillation de l'*esprit animal*. Tout cela ne s'éxécute que par la vertu *systaltique* ou la *pression*; c'est par elle que la lymphe parvient à ce degré d'élévation ou de sublimation, de volatilisation & d'affinage. Le méchanisme pour la circulation des esprits animaux ou du suc nerveux,

eſt le même que celui par qui l'on a vû commencer & ſe parfaire la circulation de la partie rouge du ſang. Ici le Cœur a été le principe de cette circulation, & la preſſion ſyſtaltique des Artères l'a achevée. Là c'eſt le Cerveau, battu & preſſé par toutes ſes membranes, & par toutes les artères qui les tapiſſent & les pénétrent intimement. Cette action compreſſive ſe trouve ſinguliérement copiée dans la ſtructure des cordons des Nerfs, preſqu'auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis du cerveau. Là ſe trouve placé de chaque côté le *ganglion cervical*, lequel, ſuivant l'obſervation des plus célébres Anatomiſtes *, eſt un corps muſculaire, une vraie preſſe, où les eſprits animaux prennent une nouvelle force pour circuler. C'eſt-pourquoi de-là en avant, les *ganglions* & les *pléxus* ſe multiplient; ſoit dans la poitrine, que traverſe le *nerf intercoſtal*, où ces *ganglions* ſe trouvent dans tous les interſtices des côtes; ſoit dans le bas-ventre, où les *plexus* ſe montrent, tant par leur étendue, que par leur nombre, aux yeux de tout le mon-

* Voyez *La Médecine Théologique*.

de. Ainſi le ſuc nerveux ou les eſprits animaux, pouſſés comme par autant de *petits cœurs* (car c'eſt ainſi que les nomme le célébre Mr LANCISI) qu'il y a de *plexus*, ou de *ganglions*, depuis le col juſqu'au centre du *méſentère*, coulent d'un cours continuel, que ſuit ſans interruption ce *fluide ſpiritualiſé*, depuis le Cerveau juſques dans les fins des Nerfs. Mais ce cours, qui juſques-là étoit direct de haut en bas, ſe tourne là, & devient circulaire; parce que les fibres nerveuſes ſe développant, en finiſſant, pour faire le tiſſu des *membranes*, elles ſe retrouvent & renaiſſent par autant de points qu'il y en a d'où l'on voit ſourdre les veines lymphatiques. Ce *ſpiritueux lymphatique* arrivé donc au terme du cours qu'il ſuit, en deſcendant dans les parties baſſes, reprend la forme de *lymphe* ſous celle d'une roſée limpide, qui tranſude des membranes dans ces veines. Or toutes ces veines allant ſe jetter ou dans le canal thorachique, ou immédiatement dans les veines ſanguines, cette eau limpide va ſe remêler dans le ſang, & avec lui rentre dans le cœur,

Il ne se trouve donc point de superflus, de restes ou de *résidus* dans les viscères, après que le sang y a passé, soit par sa partie rouge, soit par sa partie blanche : Au-contraire tout est net ou éxemt d'ordures sur les routes de la Nature, quand on n'y entre qu'après elle ; de-sorte que rien n'est si déraisonnable ou si mal fondé, que de la vouloir rendre complice des crasses ou des ordures, que souvent l'on y a mises, & que l'on impute aux viscères. Ces maniéres d'entretenir la santé dépendent donc toutes d'un méchanisme fondé en proportion, en justesse, & en égalité de forces dans les *fluides* & dans les *solides*, en un mot, dans l'*équilibre* que la Nature entretient entre les uns & les autres ; c'est le point de vûë qu'il convient à des Médecins (qui sont ses disciples & ses imitateurs) de se proposer pour la guérison des maladies. Ceux qui ne le font point, peuvent-ils raisonnablement se mettre au-dessus de ces régles ? Du-moins doivent-ils s'épargner sur l'usage fréquent des violens Purgatifs, & ne s'en permettre aucun, qu'après avoir ap-

pris à les craindre, des perſonnes qui ont médité ces matiéres avec tout le ſoin que le mérite l'importance de la choſe.

IV. Erreur vulgaire ſur la *Cacochymie*.

Ce qu'on appelle *Cacochymie* forme dans le public, & parmi le vulgaire des Médecins, un préjugé d'autant plus fort, qu'il eſt ſéduiſant, parce qu'il eſt à la portée de toutes les imaginations. Ce ſont, dit-on, des humeurs qui cauſent les maladies ; on ne peut donc les guérir qu'en les évacuant, & c'eſt la vertu des Purgatifs & le bénéfice que l'on en tire. Je conviens que le ſervice que les Purgatifs rendent à la Médecine, eſt trop important pour permettre que l'on en prive les malades. Mais autant que la Purgation eſt connuë de tout le monde, autant la ſcience de purger eſt-elle celle de peu de gens. La ſéduction vient des fauſſes idées que l'on s'eſt faites, tant ſur la nature des humeurs, & ſur les tems qu'elles ſe produiſent dans les maladies, que ſur les ſiéges ou les endroits du corps où on les ſupppoſe, tandis qu'elles en occupent d'autres ; de-maniére que ſouvent l'on porte le remède où

n'eſt point la cauſe du mal. Or un Purgatif donné dans un tel cas, ou met la confuſion dans les humeurs en les remêlant au ſang, ou bien il met tout en irritation, ſans évacuer que ce qu'il ne convient point de vuider.

L'idée donc de la *Cacochymie* s'eſt trouvée habilement rectifiée par les nouvelles connoiſſances en Médecine. De ſages Auteurs lui ont ſubſtitué le terme & la notion de *Cacochylie*; & par-là les humeurs peccantes dans les maladies, ſe trouvent dans les vaiſſeaux. C'eſt donc effacer l'idée baſſe & groſſiére qui donne à penſer que la *Cacochymie* eſt un amas d'humeurs amoncelées dans les premiéres-voyes; miſerable maniére en effet de penſer, pour peu que l'on ſe ſoit mis au fait de la ſtructure des parties, & de la diſtribution des humeurs! Au-contraire, l'idée de *Cacochylie* eſt celle d'un amas de chyle ou de ſucs nourriciers accumulés dans les vaiſſeaux. Là, par leur volume, ils oppriment le ſang lui-même, en ralentiſſant ſon mouvement ou ſon cours, & font autant de digues à ſa circulation, que

que d'obstacles dans les extrémités des vaisseaux ; ce sont les capillaires des artères, lesquels ne pouvant recevoir dans leurs étroits diamètres la foule de sucs nourriciers qui y sont poussés par la circulation, s'engoüent ou se gorgent de fluides, qui se fixent dans leurs étroites capacités par la gêne & la pression qu'ils y souffrent. Ainsi ce sont des empêchemens que la circulation du sang trouve à son passage des artères dans les veines ; & de-là se forme la *Cacochylie* dans le sang lui-même, & dans tous les vaisseaux où le sang arrêté est contraint de refouler.

V. La *Cacochylie* est la véritable cause d'une maladie.

Cette idée de la *Cacochymie* rectifiée, est d'autant plus juste, qu'elle répond plus parfaitement à celles des causes qui font véritablement une maladie. Ces idées sont celles de l'épaississement du sang, du ralentissement de sa circulation, de l'embarras des viscères, &, en conséquence, de la retenuë ou suppression de toutes les évacuations naturelles du bas-ventre, de la suppression des crachats & de la salive, & (qui pis est) de celle de la *transpiration* exté-

rieure & intérieure. Car tout cela se suit naturellement de la *Cacochylie* par un sang empâté à force de sucs chyleux, lymphatiques, nourriciers, lesquels, liant les globules de sa partie rouge, arrêtent ou suspendent la circulation de toute la masse des humeurs.

Dans l'idée de *Cacochylie* sont renfermés les vices du sang; parce qu'ils consistent dans l'excès des sucs morbifiques, & dans leurs altérations, soit dans leur consistence, soit dans leurs saveurs, ou leurs qualités. L'excès ou la surabondance d'humeurs est ici sensiblement démontrée: Car la sérosité du sang ou sa partie blanche, qui est déja deux fois plus abondante que la rouge, s'étant grossie de sucs chyleux, qui s'y sont accumulés de jour en jour, le sang se change presque tout en lymphe, mais en lymphe épaissie, dure & couënneuse; c'est ce que l'on remarque dans les grandes maladies. Ce ne sont plus des sucs legers, qui roulent aisément dans les vaisseaux, ce ne sont plus des sucs doux: car l'*aigre* concentré dans tous les sucs laîteux, comme le chyle,

s'y développe, dés qu'ils se trouvent ralentis dans leurs cours; parce que le repos donne le tems à ces sortes de fluides de se corrompre, en contractant ces aigres, plus ou moins *acides*, qui se montrent en tant de maladies. On voit qu'avec de telles dispositions, il doit y avoir bien de l'embarras dans les viscères; de-là les *congestions phlegmoneuses*, ou les obstructions inflammatoires, qui les menacent.

VI. La *Cacochylie* ne demande point la fréquente Purgation.

La *Cacochymie* donc rapportée à ses justes idées, & renfermée dans ses véritables bornes, montre bien plus le danger, que le besoin ou la nécessité de la fréquente Purgation. Aussi un sçavant Médecin du siécle passé, qui croïoit à la *Cacochymie* autant que peut le faire un Praticien né sensé & éclairé par l'usage, trouvoit que, tout compte fait, il paroissoit que la Purgation étoit de tous les Remèdes celui qui étoit le moins sûr, le plus dangereux, & le moins nécessaire à la santé; & c'est le sujet de l'excellent Traité qu'il a laissé là-dessus *. Là, exami-

* BRUNO, *Purgationis Remora: De Sanitate, purgationis non indigâ.*

nant, avec autant de ſageſſe que d'érudition, le tems où l'on pouvoit placer la Purgation dans les grandes maladies, il conclud que le tems où elle eſt plus permiſe, eſt celui où la Nature peut s'en paſſer : » Car (dit-» il) dans les *commencemens* d'une » grande maladie, les humeurs ſont » pèle-méle, & dans une telle con-» fuſion, que la purgation ne pou-» vant les démêler, achève de tout » confondre : La maladie vient-elle » à augmenter ; alors la Nature étant » dans ſon travail, convient-il de » lui arracher des mains ce qu'elle » entreprend ? Vient enſuite l'*état* de » la maladie, nommé l'*état* de ſa » *conſiſtence*, où la Nature ayant fait » ſes arrangemens critiques, ſe trou-» ve aux priſes avec l'humeur mor-» bifique, qu'elle eſt prête de domp-» ter. Eſt-ce le tems d'entreprendre » de faire ſon ouvrage ? Enfin la ma-» ladie *décline* ; c'eſt le tems où la » Nature devient triomphante. Con-» vient-il d'eſſayer à la troubler dans » ſon triomphe ? Et ainſi (conclud » ce ſçavant Praticien) ou la Pur-» gation eſt dangereuſe dans les gran-» des maladies, ou elle y eſt ſouvent » inutile. »

La diſpoſition du ſang & de ſes ſucs dans le tems de la *Cacochylie*, prouve bien la vérité du raiſonnement de ce ſçavant Médecin : Car le ſang empâté dans ſa lymphe épaiſſie & couënneuſe, donne à comprendre la difficulté de tenter l'évacuation d'humeurs *encherêtrées*, au point que le ſang devenu énormément couënneux, eſt moins un *fluide*, qu'un *ſolide* à pénétrer, à rompre, ou à diviſer. Eſt-ce une tentative à faire ſans un extrême danger ? De-là s'eſt établie la maxime d'HIPPOCRATE, dans ſes *Aphoriſmes*, de rendre fluides & coulantes les humeurs que l'on veut emporter par la purgation : *Corpora ſi quis purgare voluerit, ea fluida faciat oportet.* Et par-là l'on doit revenir de la miſérable coûtume, à laquelle s'abandonne tant de monde, & plus particuliérement le peuple, de conſeiller des purgations dès que quelqu'un ſe trouve incommodé : car rien n'eſt ſi propre à déterminer une grande maladie ; puiſque c'eſt commencer par tout confondre, & prévenir la Nature avant qu'elle ſe ſoit miſe au fait de la maladie qui eſt prête à prendre naiſſance.

VII. On ne doit employer les Purgatifs, que vers la fin des Maladies.

Il faut donc, pour que les Purgatifs opèrent à propos, que les humeurs ſoient fluides ; il faut que les parties nerveuſes qui contiennent ces humeurs dans les vaiſſeaux, ſe prêtent à leur ſortie. Or il eſt certain que les parties nerveuſes ne ſe trouvent point ordinairement aſſez relâchées, dans les commencemens de la maladie, pour laiſſer ſortir les humeurs : D'où je conclus que la Purgation ne convient, généralement parlant, que ſur la fin des maladies. En effet, ce n'eſt qu'après que la Nature aura travaillé l'humeur dans les premiers tems d'une fiévre, que la *fluidité* requiſe ſe ſera produite dans les *fluides ;* parce qu'alors les *ſolides* auront eu le tems de s'amollir, en ce que leurs fibres, ſorties du *ſpaſme* où elles étoient, ſeront devenuës plus ſouples ; par où les humeurs ayant été plus intimement broyées, auront acquis la *fluidité* que l'on demande pour la Purgation.

VIII. Les Purgatifs ſont dangereux dans les

La néceſſité de ce ménagement deviendra ſenſible dans certaines Maladies qui ſont fort communes parmi les Pauvres : Ce ſont celles

qui étant *Chroniques*, engagent à une quantité ſurprenante de purgations en *hydragogues*, en *fondans*, & en *émétiques*, dans l'idée où l'on eſt dans le monde peu médecin, que ce ſont des maux entretenus par un fonds de *Cacochymie*, qu'il faut tarir à force d'évacuans. Telles ſont les affections des *glandes* durcies, ſcrophuleuſes, carcinomateuſes; celles de la peau, connuës ſous les différens noms de *galles*; enfin les cachéxies, les bouffiſſùres, les hydropiſies; tous maux dont ſont remplies les familles des Pauvres. Or, dans tous ces cas, c'eſt une *Cacochylie* qui eſt paſſée, ou dans les nerfs (car le haut-mal eſt encore de ce nombre), ou bien dans le tiſſu des glandes, comme celles du col & du méſentère, ou dans celles de la peau, ou enfin dans les artères lymphatiques. Ce ſont les cas où la lymphe *mal démêlée* des autres particules du ſang ou des humeurs, ſe filtre ſouillée au-travers de la ſubſtance corticale, d'où elle porte dans le ſuc nerveux un *volatil* ſauvage, étranger, ou mal dulcifié, âcre, acide, ou ſalin, comme ſeroit un air infecté, une contagion

Maladies Chroniques.

aërisée, qui va mettre le trouble dans les esprits animaux. On bien la lymphe *mal déphlegmée* s'insinuë par les artères lymphatiques dans le tissu vasculeux des glandes & des membranes. En tout cela la *Cacochymie*, ou cette *Cacochylie*, n'est plus sur la route ni au pouvoir des Purgatifs. Ce sont des sucs chyleux, des lymphes infectées, mal dégrossies ou mal apprêtées, qui sont fixées en des endroits jusqu'où ne va point l'action des Purgatifs. Ce sont donc des irritans, des fondans, & des évacuans, qui portent sur des *solides* & sur des *fluides* qui ne sont point ceux où résident les causes des maux que l'on combat. Les corps donc de ces pauvres malheureux, sont fatigués & épuisés à pure perte, parce que leurs maux n'en sont pas soulagés.

IX. Objections en faveur des Purgatifs.

Il est cependant des personnes qui prétendent autoriser le prompt usage des *Purgatifs*, sur la nécessité qu'il y a de débarrasser les premiéres-voyes, qu'ils croient être le siége de l'humeur morbifique : Ils veulent justifier l'idée qu'ils ont de cet amas d'humeurs dans les premiéres-voyes,

voyes, 1°. par la fréquence des *envies-de-vomir* au commencement des maladies ; 2°. par le *cours-de-ventre*, auquel ils donnent pour cause l'abondance des sucs corrompus, qui remplissent l'estomac, ou les intestins.

X. Réponse à la premiére Objection, tirée des Envies-de-vomir.

C'est mal connoître ce qui fait les *envies-de-vomir*, & s'oublier sur la structure de l'estomac, que de prendre la cause des vomissemens dans la capacité de ce viscère ; elle est dans les membranes qui en font la voûte & les parois. Ces membranes sont toutes nerveuses & musculeuses, & parsemées d'ailleurs d'une infinité de vaisseaux sanguins, & de *lymphatiques-excrétoires*. C'est donc un viscère infiniment sensible, jusques-là qu'il ne peut souffrir, sans se soûlever, la présence de l'*antimoine*, dont l'œil, quoiqu'extrémement délicat, s'accommode cependant, puisqu'on l'emploïe efficacement dans les *collyres*. L'estomac admet cependant & souffre dans ses vaisseaux une quantité considérable de sang, sans que le *ton* de ses fibres en soit blessé ; de-sorte que l'*équilibre* entre les *solides* & les *fluides* qui le composent, se conserve pendant la santé. Mais dès

qu'une ſurabondance de ſang entrant dans ſes vaiſſeaux, vient ſurcharger ſes membranes, ou péſer extraordinairement ſur elles ou ſur la voûte qu'elles font, l'eſtomac s'irrite & ſe ſoûlève dans les commencemens des grandes maladies. En effet, le ſang ralenti dans ſa circulation, venant à refouler de l'habitude au centre du corps, vient d'abord ſurcharger l'eſtomac, lequel, pour ſe dégager, entre dans ces ſecouſſes & ces ſoulévemens qui font les envies-de-vomir. Ainſi dès qu'une commotion occaſionne dans le *cerveau* quelque amas de ſang, dès qu'une forte migraine le tient en congeſtion, les vomiſſemens prennent auſſi-tôt aux malades : Si quelque inflammation ſe forme dans le poûmon, à l'occaſion d'une *péripneumonie*, les envies-de-vomir ſurprennent le malade dès la naiſſance de cette maladie : Enfin, par les *ſuppreſſions* des *hémorrhoïdes*, & par celles qui arrivent aux perſonnes du ſèxe, le ſang n'eſt pas plûtôt dérangé dans ſon cours, ou de ſes règles, que c'eſt ſur l'eſtomac qu'il porte les premiéres marques de ſes écarts, ou de

ſes dérangemens. Ce n'eſt donc que de l'abondance du ſang, & nullement de celle d'humeurs dans les *prémiéres-voies*, que viennent les envies-de-vomir au commencement des maladies.

XI. Réponſe à la ſecode Objection, tirée du Cours-de Ventre.

Les Purgatifs ſont auſſi peu efficaces pour remédier au *cours-de-ventre*. Le but qu'on ſe propoſe, en les employant, eſt d'évacuer des glaires, des viſcoſités, des ſucs pourris; mais les remèdes qui produiſent ces évacuations, excitent, augmentent même l'action des puiſſances qui les cauſent. Ce ſont, ſi l'on veut, des ſucs nourriciers, ou du chyle, pourris, qui ſéjournent dans les premiéres-voïes. Mais le chyle ne s'eſt corrompu dans ces endroits ou dans les inteſtins, que parce que le filtre qui devoit le tranſmettre dans les veines lactées, lui a refuſé paſſage; & cela parce que les membranes des inteſtins étant toutes de nerfs & toutes muſculaires, leur tiſſu ne ſe prête à la dilatation de ſes pores, qu'autant que leurs fibres demeurent ſouples. C'eſt donc le reſſerrement de ces pores qui a bouché le paſſage au chyle. Or ce reſſerrement eſt *ſpaſ-*

modique, ſoit à l'occaſion des ſucs âcres qui abreuvent ces membranes, ſoit à l'occaſion de quelque *phlogoſe*, ou même de quelque inflammation ſecrète qui les occupent. Un remède irritant, en pareille conjonćture, ne fait que conſommer la cauſe du mal, dont il n'évacuë que le produit; car, en attirant trop de ſang dans les artères, il augmente la diſpoſition inflammatoire, qui eſt l'origine de tout le mal; & en-même-tems ſes piquants âcres & ſalins agiſſent ſur les mêmes membranes intérieures des inteſtins, & y attirent une abondance étonnante de ſéroſité. Voilà le produit de la cauſe morbifique augmenté en-même-tems que croîtra la cauſe elle-même. L'éxemple des *maſticatoires* doit éclairer là-deſſus les eſprits. Un grain de *poivre*, une feuille de *tabac*, une racine d'*angélique* mâchée ou roulée dans la bouche, l'inonde de ſalive. L'enchifrénement, qu'une humeur âcre cauſe ou entretient, démontre ſenſiblement de quelle affreuſe affluence de ſéroſité ſont ſuſceptibles les membranes, quoique renfermées en des eſpaces fort étroits, puiſque

le fond des narines eſt capable de fournir tout ce qui ſort de ſéroſité dans un rhûme de cerveau. Peut-on en moins croire des inteſtins, dont les longues & larges capacités, étant des vuides formés par des membranes voûtées & percées par des millions de pores, ſeront forcées, par la violente irritation de ces remèdes, à répandre dans les inteſtins d'abondantes ſéroſités ? Le cours-de-ventre par-là devient incurable, ou mortel, par les remèdes mêmes qui en augmentent la cauſe & les effets.

On doit donc avoir une grande retenuë dans l'adminiſtration des Emétiques, & des Purgatifs ; parce que le genre nerveux ſe trouvant toûjours entre l'humeur qui eſt à évacuer & le remède qui doit le faire, il eſt comme la clef ſous laquelle ſont renfermés tous les *fluides* dans le corps humain, leſquels ne peuvent ſortir de leurs clotûres, qu'autant que les nerfs, qui ſont les *ſolides*, ſe laiſſent fléchir à l'inſtigation d'un purgatif. Lors donc que cette ſoupleſſe manque dans les fibres nerveuſes, ce ſont des extor-

ſions de ſucs qui ſe font par la vio-lence des remèdes, ſans que l'hu-meur qui eſt en faute, en ſoit at-teinte. C'eſt par-conſéquent, ſelon l'avis d'HIPPOCRATE, évacuer ce qu'il ne convient point de vuider (*non quæ, nec qualia*). Rien donc de plus pernicieux pour la cure des ma-ladies, que l'uſage téméraire & in-diſcret des Purgatifs, & des Emé-tiques; & rien en-même-tems qui, dans la pratique de la Médecine, demande plus de lumiéres & d'at-tentions.

XII. Les Purgatifs ſont dangereux, 1°. pour les Femmes enceintes.

Après ces réfléxions générales, en voici de ſingulières, qui ſpécifient l'uſage des *Purgatifs* par rapport à l'état des malades. Les *Emétiques* ne doivent point ſe donner à des *fem-mes-groſſes*, & cela pour deux raiſons. La premiére eſt, que leurs envies-de-vomir ne viennent pas d'humeurs, mais de la ſuppreſſion d'une évacua-tion de ſang, qui accompagne na-turellement la groſſeſſe, ou, pour mieux dire, que la groſſeſſe cauſe naturellement. La ſeconde raiſon eſt que les ſecouſſes des Emétiques ſur les parties nerveuſes & mem-braneuſes, intéreſſent ſi dangereuſe-

ment toutes les parties qui ont à contenir l'enfant pendant neuf mois, qu'il y a un danger évident à risquer des Emétiques sur des femmes-grosses : Cependant cela se pratique sur le conseil des premiers-venus, qui osent prodiguer des *antimoniaux*, souvent même les plus violens, & peut-être les plus infidèles, dans les maladies des pauvres femmes-grosses.

2°. Pour les jeunes personnes du Sèxe.

L'inconvénient des *Emétiques* est moins dangereux, à la vérité, dans les maladies des jeunes personnes du *Séxe* : mais ils deviennent du moins inutiles dans ces maladies ; parce qu'en elles, sur-tout dans les *pâles-couleurs*, c'est le sang encore retenu ou dérangé de sa circulation, qui fait les maux d'estomac ; & l'effet des Emétiques est de mettre en mouvement, & de prodiguer en pure perte, des humenrs qui sont innocentes des maux de ces jeunes personnes.

3°. Pour les hommes sujets aux Hémorrhoïdes.

Il en est de-même des hommes sujets aux *hémorrhoïdes* ; car les coliques, les vents, & les maux-de-cœur, qui les prennent quand les hémorrhoïdes manquent à leur éva-

cuation, viennent de la préſence d'un ſang ſuperflu, mais retenu. Ce ſang refoule des vaiſſeaux hémorrhoïdaux dans les vaiſſeaux des membranes de l'eſtomac : C'eſt donc comme venir frapper à une porte fermée, que d'aller ſolliciter l'eſtomac à vuider la cauſe d'un mal, qui n'eſt rien moins que des humeurs.

4°. Dans les Crachemens de Sang.

Les *Emétiques* ſont encore pernicieux pour ceux qui ſont ſujets aux *crachemens-de-ſang*, & généralement dans toutes les affections *phthiſiques*, lorſqu'elles ſont propres, ou, comme l'on dit, *idiopathiques* au Poûmon.

5°. Dans les Aſthmes.

Autre précaution non moins néceſſaire, c'eſt de s'abſtenir des *Emétiques* dans les *aſthmes*, à moins qu'il ne ſoit bien prouvé que l'aſthme eſt humoral. Ainſi, comme la plûpart ſont ou ſpaſmodiques, ou idiopathiques au Poûmon, l'uſage de ces remèdes devient par-là infiniment moins ordinaire.

6°. Dans les perſonnes qui ont des Deſcentes.

Enfin, on ne doit jamais donner d'*Emétique* ſans être aſſûré que le malade n'a aucune ſorte de *deſcente*; car cette incommodité expoſeroit alors les malades à d'étranges accidens.

Or les *descentes* sont très-communes parmi les pauvres gens ; parce que presque tous sont astreints à un travail qui les engage souvent à faire des efforts.

XIII. On ne doit employer que les Vomitifs les plus modérés.

D'ailleurs plus les *Vomitifs* excitent de trouble, plus on doit s'appliquer à les choisir parmi les plus modérés, ou bien à sçavoir les adoucir quand on est obligé d'en venir aux antimoniaux. L'*oxymel scillitique* suffit ordinairement pour les enfans. Le *vitriol blanc* purifié à la maniére du nitre, & mêlé dans un bouillon avec l'huile d'amandes douces, peut suffire en bien des occasions. L'*ipécacuanha*, pourvû qu'on ne le donne qu'à huit ou dix grains, est mitoyen entre ces autres Emétiques & les antimoniaux. Mais si ceux-ci deviennent indispensables, le *souphre d'antimoine* de la préparation de Mr LEMERY, est un remède efficace sans être tumultueux. Le *vin émétique*, dans l'huile d'amandes douces, est beaucoup moins turbulent que le *tartre émétique* ; celui-ci cependant s'adoucit en y mêlant le double, ou encore plus, de sucre-candi. Tous ces Emétiques n'engagent point à une

groſſe dépenſe, & peuvent être aiſément adminiſtrés aux Pauvres.

C'eſt dans ces mêmes vûës de facilité que l'on doit pratiquer & adminiſtrer les *Purgatifs* aux Pauvres. Car ceux qui ſont verſés dans la maniére de faire la Médecine pami les pauvres gens, ſçavent combien il eſt inutile de leur donner des Purgatifs qui ſont trop mal-aiſés à prendre, ſoit pour la forme, ſoit pour le goût. Ainſi l'on doit épargner aux Pauvres, autant qu'il eſt poſſible, les Electuaires, qui délayés dans une liqueur, font des potions hideuſes à leurs yeux, & inſupportables à des goûts comme les leurs, leſquels ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils ſont plus ſimples & plus naturels, ou moins gâtés par la bonne chère, les ſauces ou les hauts-goûts.

Ce qui multiplie cependant les Purgatifs, c'eſt l'envie que l'on a d'en donner qui ſoient efficaces, ou qui vuident les glaires en abondance; & pour cela on ramaſſe tous les *hydragogues*, les *phlegmagogues*, tous les *panchymagogues*, enfin toutes les *confections* de ces genres, qui ſont pour la plûpart très-deſagréables au

goût, à l'odorat & à la vüë, & de-plus très-dangereux dans l'uſage, en ce que ſouvent ils tourmentent encore plus les entrailles, qu'ils ne les vuident.

XIV. La maniére d'employer le Séné.

A la place de tous ces mêlanges de drogues, il ſe trouve un remède ſimple, qui, ſuivant l'expérience des grands Médecins, purge efficacement ou fonciérement les humeurs, de telle nature fuſſent-elles, & partout où elles ſe ſoient portées. C'eſt le *Séné*, dont la Nature a même ménagé la force, pour le mettre à portée des tempéramens plus ou moins forts; car l'on a dans le Séné les *feuilles*, qui, étant bien mondées, ſont d'une vertu très-efficace, & les *follicules*, qui conviennent dans les maux où il faut qu'un purgatif, comme un furet, aille chercher les humeurs. L'*extrait de Séné* a encore ſa commodité, parce qu'il peut ſe donner commodément aux Pauvres; mais étant mêlé avec autre choſe, par éxemple, avec l'*extrait* d'*Ellébore noir*, c'eſt le fonds ou la matiére de Pilules qui ſont d'un uſage très utile en certains cas de maladies des Pauvres. Une autre maniére de donner com-

modément & avec fruit le *Séné*, c'est de sçavoir lui donner son correctif & un adjoint très-naturel, très-aisé à pratiquer, & facile à prendre. C'est la *Crême de Tartre*, qui, par elle-même & sans apprêt, corrige spécialement le Séné. La racine de *Jalap*, s'associe très-commodément avec lui, & prend ainsi la place de la *Manne*, qui, par le volume auquel il faut la donner, & par la dépense qu'elle occasionne, ne se trouve pas tant à la portée de la Médecine des Pauvres. Des bols donc préparés avec de la poudre de *séné* & celle de *jalap*, incorporées avec la *crême de tartre*, quelques gouttes d'*essence d'anis*, & un peu de quelque *syrop*, sont ordinairement très-utiles pour la cure des maladies des Pauvres.

XV. Le Mercure doux.

Le *Mercure doux*, plus il est efficace, plus il demande d'attention dans son usage ; & la commodité de le donner, à raison de la modicité de sa dose & de son volume, lui mérite une place singuliére dans la Médecine des Pauvres. Mais sa préparation doit sortir de mains artistes & habiles, qui l'aïent sublimé suffisamment ; sinon c'est un furieux,

qui agiſſant par le volume, la multiplicité ou le nombre, la *gravitation* ou le poids de tant de molécules dont il eſt composé, d'ailleurs ſi mobiles, ſi pénétrantes, & par-là ſi dangereuſes, pour peu qu'elles ſoient mal dépouillées de toutes parties âcres & ſalines, ravage & détruit tout ce qu'il touche. Il faut donc le réduire à de certaines bornes, pour l'employer dans la Médecine des Pauvres, en l'aſſociant, comme un aiguillon, à d'autres purgatifs qui lui ſont analogues en vertu.

XVI. La Rhubarbe.

La *Rhubarbe* eſt un purgatif fameux; mais la réputation en fait le danger: car ce remède, tout vulgaire qu'il eſt entre les mains de tout le monde, eſt encore mal connu, & eſt ſouvent mis hors de ſa place; parce qu'ordinairement on lui ôte ſa qualité eſſentielle, & peut-être primitive dans ſa nature, ſçavoir, ſa vertu *altérative*, qui eſt trop oubliée dans l'uſage de la *Rhubarbe*. Car on en veut d'abord faire un purgatif; & cependant le but que l'on devroit ſouvent avoir en l'employant, doit être de corriger les humeurs, &

d'en faire un *amer* d'autant plus utile & plus sûr, que son usage aboutit à précipiter ou à amener insensiblement par les selles les sucs qu'elle a préparés & adoucis. L'on en tire ces utilités, ou ce double avantage, en la donnant plusieurs jours à petite dose, en substance & en poudre, avant la nourriture, ou bien en maniére de tisane (nommée communément *Eau de Rhubarbe*) si usitée dans les maladies des enfans, & dont l'on peut tirer de grands avantages dans celles des adultes. C'est donc un remède à placer dans la Médecine des Pauvres, dans les cas & suivant les maniéres qui seront plus détaillés en leur lieu.

XVII. L'Aloë.

L'*Aloë* est un autre purgatif amer, & en cela semblable à la *Rhubarbe*; de-sorte que ces deux genres de médicamens bien entendus, peuvent satisfaire tout-à-la-fois & à l'indication des *amers*, & à celle des *purgatifs*. Ce sont donc, à les bien prendre, deux purgatifs qui se trouvent en concurrence de mérite & de qualité; parce qu'ils sont l'un & l'autre *altérans* & *évacuans*. Aussi conviennent-ils encore dans une autre

chose ; c'est qu'ils ne sont utiles, qu'autant qu'ils sont donnés en petite dose. Car l'*Aloë* en particulier, si ancien en Médecine, a été si célèbre, & si étendu dans l'usage, que l'on n'a pas craint de l'appeller le *chasse-maladie* (*morbifuga*), comme si aucun remède n'étoit aussi propre que lui pour donner la chasse à tous les maux. C'est qu'il passe ordinairement pour ami de l'estomac, qui est comme le premier mobile dans la machine animale, & le principe de ses digestions, & de tout ce qui se passe dans les premiéres-voïes : C'est-pourquoi on trouve ce purgatif en réputation, jusqu'à devenir la base des *Pilules stomachiques*, appellées *gourmandes*, parce qu'on étoit persuadé que l'Aloë rendoit l'appétit en rétablissant la premiére coction, d'où les autres reçoivent leur bonté ou leur perfection. Rien donc n'est plus propre à la santé, suivant ce principe, que l'usage de l'Aloë. Mais cet usage, pour être trop libre, trop abondant, & trop familier, a passé en abus ; car pour en avoir trop éxagéré la vertu, on l'a fait la drogue banale, ou fondamentale de pres-

que toutes ſortes de pilules, d'extraits, d'élixirs, &c. au-lieu que l'Aloë pris dans ſa juſte idée, eſt un remède principalement utile en acceſſoire à d'autres que l'on employe en fait de purgation; car il y ſert comme d'aiguillon pour évacuer efficacement l'humeur que l'on veut chaſſer; fut-ce le ſang lui-même, quand, par quelque ſuppreſſion d'évacuations naturelles à l'un ou à l'autre ſèxe, il fait le fonds de la maladie. Il faut bien prendre garde de ne point précipiter la vertu de l'Aloë; au-contraire il faut lui laiſſer préparer les humeurs, en imprégnant de ſa qualité digeſtive & balſamique la maſſe du ſang. Car c'eſt ainſi qu'il la rend fluide, & qu'il la tient corrigée de ſes aigres ou de ſes acides, à-peu-près comme fait la *bile*, dont l'amertume en imprégnant le chyle, en fait la douceur & la fluidité. Suivant ces idées, l'Aloë peut devenir dans la Médecine des Pauvres, un remède bien efficace pour la cure de quantité de maladies. D'ailleurs, lorſqu'on le donne en petite quantité & en bol, il devient très-facile à prendre; & ce n'eſt pas le

le moindre avantage à souhaiter dans les remèdes que l'on destine aux Pauvres, si l'on veut s'assûrer qu'ils les prennent.

XVIII. Remarques sur l'usage des Extraits.

On pourroit croire, en conséquence de ce que je viens de dire, que l'usage des *Extraits* seroit très-convenable à la Médecine des Pauvres; mais la raison qu'il y a à ne point s'exposer à multiplier les remèdes dans leurs maladies, s'oppose à leur usage. En effet, ce seroit peut-être accroître mal-à-propos la dépense. D'ailleurs les *Extraits* sont des remèdes incertains; parce que ce sont des drogues mutilées, lesquelles promettent de procurer des effets qui dépendent de l'intégrité de la drogue qui les produit en gros, sans être décomposée ou *extraite*. Ce sont, disent les Chymistes, les parties sulphureuses, salines, résineuses, d'un Mixte médicamenteux, qui sont comme l'ame ou l'essence du remède. Mais rien n'est plus incertain que ce choix que prétend faire l'Art, au préjudice de celui que se réserve la Nature dans l'opération de ces médicamens: C'est donc de leur intégrité, & de toute leur sub-

ſtance, qu'elle tire des ſecours pour la guériſon des malades ; de-ſorte que rien ne la met tant hors d'état de leur procurer ces avantages, que de l'aſtreindre à ſe ſervir de ce qui eſt du choix de l'imagination de l'Artiſte. Auſſi les Extraits ſont-ils la plûpart ou incertains, ou dangereux dans leurs opérations. Jamais, par éxemple, on ne trouvera tant de ſûreté dans l'uſage de l'*Extrait* de Quinquina, que dans le Quinquina lui-méme ; & l'on ſçait trop encore, par l'éxemple de la Réſine de Jalap, l'inconſtance ou le péril des Extraits réſineux ; car autant que le Jalap en ſubſtance, étant corrigé, devient un purgatif facile & efficace, autant ſa Réſine eſt-elle fautive ou *tormineuſe*.

XIX. L'uſage du Sel d'Angleterre.

On a un purgatif très-commode dans l'uſage du *Sel d'Angleterre*. Ce Sel étant mélé avec le Sucre, à-peu-près en parties égales, & l'un & l'autre fondus dans pluſieurs verres d'eau, on en fait une potion qui purge les malades ſans tranchées. Il faut ſeulement ſe garder des mauvais Sels d'Angleterre, qui ſe débitent trop communément. Ce Sel prend ſon

nom de la Fontaine ou Source d'*Epsom* en Angleterre ; mais comme cette Fontaine ne pourroit fournir la milliéme partie du Sel d'Angleterre qui s'emploïe dans le monde, c'est de l'habileté & du sçavoir-faire des Artistes, qu'il faut en attendre toute la bonté. Plusieurs Chymistes en sçavent faire ; mais cependant il y en a peu qui y réüssissent parfaitement, & l'on sçait que d'habiles Apoticaires se sont trouvés obligés de rectifier les Sels d'Angleterre qu'on leur vendoit. C'est donc une précaution à prendre que de choisir ce Sel de la main d'un habile Apoticaire.

XX. Les dangers des Sudorifiques.

Les *Sudorifiques* sont un autre piége, dans lequel donnent bien des personnes peu instruites du pouvoir, de l'action, & de la nature de ces remèdes. On prétend que dans les Sudorifiques réside la vertu spécifique des plus grands remèdes. On leur attribuë la guérison des maladies les plus graves, les plus pressantes, & les plus dangereuses. La séduction vient originairement de l'observation constante, suivie & étudiée depuis HIPPOCRATE par tous

les plus grands Praticiens, que ce sont les sueurs, par où s'opèrent les *crises* les plus ordinaires, les plus décisives & les plus heureuses, & dans les maladies les plus importantes. Cette observation induit bien du monde à croire que les Sudorifiques sont les vrais Spécifiques, qu'ils doivent par-conséquent faire l'objet de la pratique dans la plûpart des maladies. Mais il est bon d'observer qu'HIPPOCRATE, qui a remarqué que les sueurs étoient *critiques* en bien des fiévres, n'a cependant jamais donné de Sudorifiques, & que même il n'en fait aucune mention dans ses Ouvrages; ce qui démontre que ce souverain Maître dans l'Art de guérir a parfaitement compris, que les *sueurs* étoient uniquement l'œuvre de la Nature, tellement propre & réservée à sa sagesse, que l'Art ne pouvoit atteindre ni prétendre à cette adresse en fait de guérison. En effet, que nous apprend HIPPOCRATE sur la matiére des *sueurs*? Sinon qu'il nous fait observer les jours où la Nature travaille les sueurs, & les jours où elle en consomme heureusement l'opération.

Là-dessus l'on a pris le change en Médecine, & mettant la fin dans les moyens, l'on a crû que les *sueurs* terminant si souvent & si heureusement les maladies, c'étoit par les Sudorifiques qu'il falloit les traiter. De-là s'est établie l'étude ou la recherche des Sudorifiques. Mais l'usage a tellement justifié la sagesse d'HIPPOCRATE, par rapport aux *sueurs*, que l'on a été obligé de reconnoître & d'avoüer qu'il n'est point d'évacuation plus incertaine & plus mal-aisée à obtenir & à procurer, que celle des sueurs par le moïen des Sudorifiques. La *sueur* est donc proprement l'ouvrage de la Nature; elle seule sçait la ménager mieux que toute la Médecine ordinaire ne pourroit faire, même avec les drogues les plus chaudes, sulphureuses, ardentes, ni même avec les volatils les mieux rectifiés. En cela les Modernes conviennent avec les Anciens. Les plus sages d'entr'eux reconnoissent que les volatils dont l'on compose les Sudorifiques les plus recherchés, excitent beaucoup plus de tumultes, de feux, & d'angoisses, que de *sueurs*. En effet, en

conſéquence de ces Drogues, la peau des malades devient plus ſèche, aride, & brûlante, ſans s'ouvrir à la moindre moiteur.

Les Médecins attentifs ayant donc fait là-deſſus leurs remarques, ſe ſont perſuadés (parce qu'ils l'ont vû en pratique) que les Drogues Sudorifiques n'ont leurs effets pour produire d'abondantes *ſueurs*, que toutes les fois qu'on y a mêlé de l'*Opium*; & par-conſéquent que l'Opium paroîtroit le Sudorifique né, puiſque par lui ſont déterminées à la ſueur les drogues chaudes, ſulphureuſes & volatiles, qui ſans lui ne feroient que mettre le déſordre & le feu par-tout. Or cette obſervation répond directement à l'uſage d'HIPPOCRATE. Car les *ſueurs*, dans cet Auteur, ſont des *criſes*; & les criſes n'arrivent que ſur les fins des maladies, c'eſt-à-dire, après que la Nature s'eſt donnée le tems de relâcher les fibres nerveuſes de la peau, afin qu'elles permettent aux humeurs atténüées par la digeſtion ou la coction (à laquelle elle a travaillé par la *trituration*) pendant les tems précédens de la maladie, de

s'échapper par les pores. Or voilà précisément l'effet de l'Opium, qui mêlé avec les matiéres *diaphorétiques*, reláche la tension des fibres de la peau, en-même-tems que le sang raréfié par l'action de ces drogues chaudes, dilate, en les soûlevant, les parois des vaisseaux, pour concourir à la dilatation que l'Opium procure à tous les pores. On voit en ceci l'*étiologie* des Remèdes Sudorifiques, & la maniére de les administrer, & de les placer. C'est sur la fin des maladies qu'il faut employer les *Diapnoïques*, pendant plusieurs jours, pour en attendre de bons effets. Car par le moyen de ces Remèdes, le sang se mettant en *rarescence*, soûlève insensiblement les tuniques des artères; & cependant leurs fibres venant à se détendre, & ainsi à ouvrir leurs mailles, par l'usage de l'Opium, ce sang se décharge, par toutes ces issuës, des sucs lymphatiques qui se sont brisés & atténüés par la *vertu systaltique* fiévreuse; preuve sensible que les Calmans, les Narcotiques même, sont les plus sûrs & les plus efficaces de tous les Sudorifiques. On voit dans cette opéra-

tion, d'où naît la *ſueur critique*, un double travail dans lequel entre la Nature pour en venir à bout. Car c'eſt un ſoûlévement qui doit ſe faire dans les deux puiſſances, c'eſt-à-dire, dans les Solides, & dans les Fluides, dont la vertu de *rareſcence* & de dilatation doit s'augmenter conſidérablement pour produire la ſueur. D'une part, c'eſt une *turgeſcence* dans les Fluides, dont la *rareſcence* doit ſoûlever ou étendre exceſſivement les tuniques des artères; & en-même-tems c'eſt une *violence* qui ſe fait aux pores de la peau, pour donner paſſage, non plus à une vapeur inſenſible, mais à une ſéroſité ſenſible, & autant materielle que l'eau, qui eſt en effet la forme ſous laquelle ſe montre la ſueur. Toute cette manœuvre eſt l'ouvrage de la Nature; & ſa ſageſſe en eſt tellement la directrice, qu'HIPPOCRATE s'en eſt toûjours repoſé ſur elle, ſans jamais avoir oſé, ce ſemble, l'imiter juſques-là, puiſque jamais on ne lui voit pratiquer aucun Remède Sudorifique. On peut donc avancer hardiment que l'art de manier les Sudorifiques n'eſt pas encore ébauché,

ébauché, pas même dans les ouvrages ni par les mains d'HIPPOCRATE ; tout ce qui s'eſt débité, pratiqué, ou écrit depuis lui, pour autoriſer les Sudorifiques, ne s'eſt pas encore acquis une créance ſur laquelle on puiſſe ſe repoſer entiérement. Au-contraire, beaucoup de ſages Praticiens étant inſtruits par l'uſage, de l'inconſtance & des défauts ordinaires des Remèdes qui paſſent pour Sudorifiques, ſe ſont perſuadés qu'il n'y en avoit point d'aſſûré. Je ſçais que les Chymiſtes, prévenus du pouvoir de leurs eſprits volatils, ſe ſont laiſſés aller juſqu'à croire qu'ils pouvoient *volatiliſer* le ſang, & le liquéfier en eau, telle qu'eſt la ſueur. D'autres ont tenu le milieu, & ont reconnu que les volatils, par eux-mêmes, ne pouvoient faire que la moitié de l'opération, qui eſt de mettre le ſang en *turgeſcence* ; mais qu'en-même-tems il falloit leur aſſocier quelque choſe qui facilitât les fibres nerveuſes à ſe relâcher, ou à ſe détendre, & à s'entr'ouvrir, pour donner aux pores qui ſont dans les mailles du réſeau du tiſſu de la peau, l'eſpace, l'aiſance, & l'amolliſſement qu'il leur faut pour

ſe dilater, juſqu'au point de laiſſer échapper des ſucs lymphatiques aqueux. De-là ils ont reconnu une vertu ſi ſinguliére dans les *Calmants-Narcotiques*, qu'ils les ont cru les véritables Sudorifiques. En effet la ſageſſe des Anciens leür avoit fait ſentir l'utilité de cette pratique; puiſqu'ils n'ont jamais manqué de mêler les Narcotiques, & même en aſſez bonne doſe, dans toutes les Confections *aléxipharmaques* qu'ils nous ont laiſſées. Car telles ſont la *Thériaque*, le *Mithridat*, l'*Orviétan*, & les *Philonium Romain*, & de *Perſe*; toutes compoſitions dans leſquelles entrent les Narcotiques.

Peut-on, après ce que je viens de dire, faire uſage des Sudorifiques, ſans y apporter les meſures, les aſſortimens, & les précautions néceſſaires? Ce ſont les maladies les plus inflammatoires dans leſquelles on les donne avec plus de hardieſſe, comme la *pleuréſie*, la *péripneumonie*, les *fluxions de poitrine*, &c. Cependant l'évacuation des ſueurs, comme je viens de le dire, n'a ſon mérite en Médecine, que lorſqu'elle eſt conduite & amenée par la Nature. Son

travail en ce genre eſt en effet très-ſenſible ; il eſt même marqué par les ſignes ou les traces de ſa marche vers le terme de cette évacuation, puiſqu'elle le fait même preſſentir en certains jours qui l'annoncent ; tels que ſont les quatriémes par rapport aux ſeptiémes. C'eſt donc l'œuvre de la ſageſſe de la Nature *guériſſeuſe*, qui ſçait tourner à ſon profit certains excès qui ſe commettent dans l'œconomie animale. Car n'en eſt-ce pas un, que de voir s'échapper une eau ſenſible ou une ſéroſité palpable, par les pores de la peau ; qui ne furent jamais inſtitués pour donner iſſuë à la ſéroſité du ſang ? Celle-ci en effet a ſes égouts propres, ſes gouttiéres, ou ſes canaux de décharge, vers le bas du corps, dans ce qui en eſt le baſſin, par les reins, & par les urétères dans la veſſie. Car ce ſont les mêmes *excrétoires* pour la *ſueur*, que ceux qui ſont faits pour l'*inſenſible tranſpiration*, qui ne deviennent capables d'évacuer un ſuc aqueux à la place d'une vapeur *halitueuſe*, que parce que les diamètres de ces excrétoires ſe laiſſent forcer, ſans préjudicier à l'intégrité des organes auſ-

quels ils appartiennent, ou au *ton* de leurs fibres, c'eſt-à-dire, à leur force de *contractilité*, pour ſe ramener au point naturel de leurs diamètres.

Si les Purgatifs, comme on l'a fait remarquer plus haut, éxigent tant de précautions pour la cure des maladies (quoique la Médecine ait là-deſſus des connoiſſances ou des loix ſuivies & autoriſées par un long uſage), dans quelle défiance ne doit-on pas entrer pour les Sudorifiques, ſur leſquels HIPPOCRATE, qui a étudié les ſueurs, ne nous a rien laiſſé pour la maniére de les conduire & de les employer! Auſſi il n'eſt point de matiére ſur laquelle la Médecine ſoit plus courte, que ſur l'uſage des Sudorifiques; & c'eſt cependant ſur quoi le Public ſe lâche, ſans égard & ſans retenuë, contre les Médecins, qui ne connoiſſent pas, dit-on, les *ſpécifiques*, leſquels conſiſtent ordinairement, ſuivant le préjugé vulgaire, en Sudorifiques.

XXI. L'Uſage des Sudorifiques.

Cependant les Médecins ne laiſſent pas d'avoir leurs obſervations, qui les mettent à portée de tirer des *Sudorifiques* (ſans en faire des ſpécifiques) tout ce qu'on peut s'en pro-

mettre pour le bien des malades. Ces obſervations regardent les tems des maladies : Car 1°. on ne doit jamais s'en ſervir dans les commencemens ; puiſque les bonnes ſueurs ne ſe font que ſur les fins des maladies, ou du-moins après pluſieurs jours, ou après pluſieurs ſemaines. 2°. Il faut diſtinguer les maladies qui ſe terminent ordinairement par les ſueurs, pour ne pas demander à la Nature ce qu'elle n'eſt pas en diſpoſition de faire ou d'accorder. 3°. Il faut ſçavoir choiſir les Sudorifiques convenables & les aſſortimens qui leur conviennent pour la guériſon des maladies. Mais ce ſont des détails qui ſont réſervés à la partie de cet Ouvrage où l'on donnera la cure des maladies en particulier ; car ici il ne convient que de précautionner en général la vie des Pauvres contre l'abus des Sudorifiques, en expoſant ſimplement à la charité des perſonnes qui ſe dévoüent à leur ſervice, ce que la Nature a à faire (& que le vulgaire ne connoît point) pour aſſûrer le ſuccès des Sudorifiques ; ſuccès qui eſt d'autant plus malheureux entre les mains de ceux qui les hazardent, que

les maladies des Pauvres étant ou *aiguës*, ou *chroniques*, elles demandent des connoiſſances particuliéres, pour accorder à chacune de ces deux claſſes les Sudorifiques qui peuvent particuliérement lui convenir. Car les Sudorifiques pour les maladies *chroniques*, doivent tenir principalement des Diaphorétiques, c'eſt-à-dire, de ces remèdes qui *digérent*, ou qui *mitonnent*, pour ainſi-dire, les humeurs, pour les faire échapper ſans trouble par l'inſenſible tranſpiration: Au-lieu que les Sudorifiques deſtinés pour les maladies *aiguës*, ſont compoſés plus volontiers d'ingrédiens & de matiéres ſpiritueuſes, volatiles, ou ſulphureuſes, par leſquelles on croit que doivent s'exciter des ſueurs dans les Fluides par la rareſcence, & dans les Solides par la dilatation des pores, en-même-tems que ſe fera l'élévation des ſoupapes écailleuſes qui recouvrent ces pores ſur toute la ſurface de la peau. Quelle que ſoit donc la force d'un Sudorifique, il ne s'enſuivra qu'une ſueur manquée, ſi le ſang ſe mettant en *rareſcence*, les pores de la peau demeurent fermés: Ce ne ſera enco-

te qu'une œuvre imparfaite, si les pores venant à s'ouvrir, les soupapes écailleuses qui les recouvrent, manquent à se relever. Et toutes ces maniéres de sueurs manquées, peuvent arriver dans l'usage d'un Sudorifique le plus vif, le plus sulphureux, & le plus spiritueux, à-moins qu'un Narcotique ne se trouve associé aux parties volatiles de ce Sudorifique. Car c'est de l'*opium* qu'il faut attendre la dilatation des pores de la peau, & le relévement des soupapes; parce que les piéces qui éxécutent cette opération, comme les *sphincters* des pores, & leurs soupapes, appartiennent aux Solides, sur lesquels les Narcotiques agissent spécialement. Au-reste, il faut très-peu d'*opium* pour animer un Sudorifique jusqu'au point de lui faire pousser une sueur par toute la peau: d'ailleurs sa quantité absorbée dans celle du Sudorifique, se trouve infiniment tempérée ou bornée. Car qu'est-ce qu'un soixante & douziéme d'*opium* comparé avec 71. parties de la composition qui le renferme? C'est pourtant ce qui est prouvé par l'éxemple de la *Thériaque*, qui est l'aléxipharmaque par excellence,

dont un demi-gros ne contient pas même tout-à-fait un demi-grain d'*opium*.

Je ferai ici deux obſervations au ſujet des Sudorifiques. 1°. Tout Sudorifique, méme le plus préconiſé, eſt incertain, fautif, & très-dangereux, s'il n'eſt animé par l'*opium*. 2°. Il n'eſt point de Sudorifique plus ſûr, que celui qui ſe donne ſous une forme liquide; car comme la ſueur dépend principalement du relâchement des fibres nerveuſes, dont le *ſpaſme* ceſſe par l'action du remède, celui qui ſera fluide ou en liqueur, aura une diſpoſition naturelle pour produire ce ramolliſſement; en effet il peut alors tranſmettre plus naturellement la vertu calmante qu'on lui aura aſſociée, juſques dans les moindres fibres nerveuſes. Au reſte, je renvoïe les autres maniéres particuliéres à ce ſujet, au traité des Maladies en particulier.

XXII. L'Uſage des Diurétiques.

Les *Diurétiques* ſont un autre écueïl dans la cure des Enflûres, comme ſont les *cachéxies*, & toutes les ſortes d'*hydropiſies*, trop ordinaires parmi les pauvres gens. Ce ſont cependant de tous les remèdes, ceux dont on

devroit avoir meilleure opinion ; parce que n'étant point comme les Emétiques, qui n'agissent guéres que sur les membranes, ni même comme les Purgatifs, lesquels aussi n'opèrent guéres que par irritation sur les Solides, ils ne leur ressemblent point, puisque souvent ils agissent immédiatement sur les Fluides, en se portant directement dans la masse du sang : Se mêlant ainsi intimement & immédiatement dans les humeurs, ils paroissent précisément faits pour les corriger & les rectifier, sans que rien s'interpose entre eux & les causes des maladies, lorsqu'elles sont renfermées dans la masse du sang. C'est par eux que s'opèrent, dans la Chymie naturelle, comme dans l'artificielle, des *lotions* qui dépurent le sang de ses parties *salines*, que les Diurétiques enlèvent ; de maniére qu'étant imbûs d'un doux mucilage, que leur donnent les plantes appropriées à cette intention, ils font sur le sang, pour le *clarifier*, ce que font les blancs-d'œufs, qui emportent les impuretés des sucs des décoctions, ou des syrops qui se préparent dans les deux Pharmacies.

Or le but naturel dans la cure des maladies, étant de procurer, redreſſer, ou achever les *dépurations* du ſang, l'on voit d'un coup d'œil de quelle utilité peuvent être les Diurétiques, & les grands ſecours qu'on doit en attendre, lorſqu'on ſçait les mettre en œuvre à propos: Car il eſt aiſé de ſe tromper dans l'uſage qu'on en fait; par éxemple, on ne doit point s'en ſervir indifféremment dans les hydropiſies, quoique la nature de l'humeur qui les cauſe (& qui eſt la ſéroſité du ſang, arrêtée & dépoſée hors de ſon cours), ſemble en favoriſer l'uſage, parce que les Diurétiques étant tous faits pour évacuer les ſéroſités, rien ne paroît plus convenable pour la cure des hydropiſies.

XXIII. Les Diurétiques ſont dangereux dans les Hydropiſies Aſcites.

Cependant cette idée porte à faux dans les *hydropiſies aſcites*; car autant qu'il eſt vrai en général que les Diurétiques vuident les ſéroſités par les urines, autant il eſt faux en particulier, & même impoſſible, qu'ils vuident par les urines les eaux des *hydropiques* de ce genre: car il eſt démontré en Anatomie, qu'il ne peut tomber une goutte d'urine dans la veſſie, que par la voie des urétères;

puiſqu'ayant lié ces canaux dans un chien vivant, l'animal périt, parce que les urines ceſſent entiérement de tomber dans la veſſie. Ces canaux ſont donc les ſeuls par où les ſéroſités peuvent paſſer des reins pour tomber dans la veſſie. Or il n'eſt pas poſſible que les eaux dépoſées juſqu'à des dix ou douze pintes dans le bas-ventre, puiſſent, par quelque art ou remède que ce ſoit, prendre la voie des urétères ; il eſt donc impoſſible que les Diurétiques les évacuent par les urines. Et dès-là on voit évidemment le danger d'employer des Diurétiques dans ces maladies.

XXIV. Le tems d'employer les Diurétiques dans les Hydropiſies.

Mais cependant, dira-t-on, il eſt des Praticiens qui loüent hautement & qui conſeillent avec confiance les Diurétiques pour la guériſon des *hydropiſies*. Le point de la difficulté roule ſur le tems de les employer, & ſur la ſituation où ſe trouvent les ſéroſités auſquelles les Diurétiques conviennent pour les évacuer. C'eſt avant que les ſéroſités ſe ſoient dépoſées dans le bas-ventre, c'eſt-à-dire, lorſqu'elles ſont encore dans les vaiſſeaux, dans le commerce &

ſous la direction de la circulation du ſang, & qu'elles peuvent, par la voïe des artères, enfiler par les ſécrétoires des reins la voïe des urétères. Les Diurétiques peuvent alors emporter les eaux des *hydropiques*, parce qu'ils en préviennent la décharge ou le dépôt dans la capacité du bas-ventre. Mais cette adreſſe dépend de la prévoyance d'un ſage Praticien, lequel, en bon connoiſſeur ſur la nature & le cours des maladies, prévoit l'hydropiſie en celles dont elle devient le terme, quand on ne ſçait point la prévenir. C'eſt l'effet des Délayans plus ou moins ſalins, plus ou moins médicamenteux; c'eſt auſſi l'effet de la nature des Acides, & des Amers, qui déterminent & charient par les reins, les ſéroſités qui alloient ſe précipiter dans la capacité du bas-ventre.

Pour réüſſir dans cette maniére de manœuvrer des guériſons, il faut s'attacher à la cauſe ordinaire des *hydropiſies*, & à ce qui donne lieu à la ſéroſité du ſang de s'écarter du courant de la circulation, qui devroit tranſmettre dans les veines ſanguines tout-à-la-fois la double partie

du ſang, tant la blanche, que la rouge. Il arrive que ſur les fins des grandes maladies, le ſang continuellement pouſſé par l'ardeur de la fiévre (qui eſt la force de la *vertu ſyſtaltique* irritée), vers les extrémités des vaiſſeaux, s'y accumule plus qu'il ne comporte aux veines ſanguines d'en recevoir : C'eſt une congeſtion de ſang qui ſe forme, dont la Nature ne peut ſe ſoulager que par le moyen des *artères lymphatiques*, qui, comme des canaux ſubſidiaires ou de décharge, ſe rempliſſant, au refus des *veines ſanguines*, de la ſéroſité du ſang arrêté ou ralenti, facilitent d'autant plus le trajet du ſang des artères dans les veines ſanguines, que la ſéroſité eſt dans les vaiſſeaux le double de la partie rouge. Dans cette circonſtance, il n'eſt point d'autre expédient pour rappeller la ſéroſité de l'écart qu'elle prend, que de dégager (en le diminuant) le ſang qui s'accumule dans les capillaires, & en-même-tems d'employer les Diurétiques, leſquels remettant la ſéroſité dans la direction du cours de la circulation du ſang, préviennent la décharge des artères lymphatiques, qui

gorgées de ces sérosités, iroient s'en décharger dans la capacité du bas-ventre, ou dans quelque cavité semblable. Dans cet état, étant incertain si la circulation du sang peut avoir sa perfection ou son complément dans les capillaires, il peut arriver qu'un remède qui n'est point en réputation d'être *diurétique*, le devienne par accident & par détermination. Telle sera, par éxemple, la *limaille de fer*, qui étant mêlée avec quelques grains de *cascarille*, ou d'excellent *quinquina*, préviendra une hydropisie ; parce qu'elle deviendra ainsi un remède résolutif, fondant,& diurétique. C'est-pourquoi lorsqu'une fiévre rébelle à tout remède, réduit le malade à devenir bouffi, que les urines diminuent, que le ventre se gonfle, & que la fiévre s'opiniâtre, un Praticien doit se hâter de donner de petites doses réïtérées de quelques grains de *limaille de fer*, incorporée avec un peu de *quinquina*, un peu de *nitre purifié*, & un grain de *pilules de* Starkey sur chaque dose. Le *fer* rendant fluide le sang, sans le raréfier, le rend fluide en-même-tems que les nerfs relâchés par l'action de ces Calmans, ou-

vrent le passage au sang pour le faire couler des artères dans les veines sanguines ; en conséquence la sérosité y passe avec la partie rouge, & remise ainsi dans le courant de la circulation, elle va se filtrer dans les reins, & emporte par ce moyen la cause de l'*hydropisie* qui alloit se former. Le Praticien emploïe ensuite avec confiance les Diurétiques déclarés tels. Cependant il y a encore du choix à faire pour l'usage de ces diurétiques ; car la plûpart sont des *acides* déclarés, & qui demandent d'être *dulcifiés*, comme l'est l'esprit de nitre dulcifié, ou bien celui de vitriol dans la *liqueur minérale-anodyne* de Mr HOFFMANN, qui devient un calmant diurétique. Sinon il faut les mesurer avec l'état du malade & la qualité de la maladie, où il convient quelquefois de donner des Sels volatils, comme celui de *succin*, ou bien des Amers, ou des Balsamiques, tel que le *baûme de Copaïi*, qui est d'un usage utile & éprouvé pour remédier à certains maux de vessie, & à certains vices des urines.

L'état des choses change, à proportion que change l'état de la maladie. Ainsi autant que les Diurétiques con-

viennent lorſque les ſéroſités ſont encore dans les vaiſſeaux, & par-conſéquent ſous le domaine de la circulation, autant ſont-ils à pure perte quand les ſéroſités étant ſorties des vaiſſeaux, ſont tombées ou tombent encore dans le bas-ventre, où elles font & entretiennent une *hydropiſie aſcite*. C'eſt que dans cette conjoncture, les réſiſtances étant forcées, les ſéroſités pouſſées par les Diurétiques, ſe portent & ſe précipitent vers l'endroit où elles trouvent moins d'oppoſition: Or c'eſt dans la capacité du bas-ventre qu'elles trouvent ces facilités à couler. C'eſt donc préciſément augmenter la cauſe du mal, en accroiſſant dans le bas-ventre la quantité des eaux qui s'y ſont dépoſées. Je parlerai ailleurs des remèdes propres à cette eſpèce d'*hydropiſie*.

XXV. Les Délayans.

Les Diurétiques ſe donnant pour la plûpart en liqueur, en décoction, ou en tiſane, me fourniſſent l'occaſion de parler en-même-tems des *Boiſſons* ou des *Délayans*. Je n'en connois point de meilleur que l'Eau chaude: C'eſt l'unique Délayant véritable, & le plus capable de tranſmettre dans le ſang & d'y développer les qualités que

que l'on veut y porter, pour la *fluidité*, l'*édulcoration*, & la *dépuration* des humeurs, en un mot, pour fournir à toute la masse du sang le véhicule qui est nécessaire pour donner à ses globules la facilité de rouler librement, & de se baigner suffisamment dans la partie blanche qui les entoure.

C'est pour cela qu'on ne peut trop recommander de faire un grand usage des Boissons chaudes, soit d'eau, soit de tisane, comme étant non-seulement les véritables Délayans, mais de-plus les Dissolvans naturels, & les plus puissans, pour fondre & liquéfier les humeurs épaissies dans les vaisseaux. C'est la Nature elle-même qui autorise l'usage des Boissons chaudes, principalement dans les maladies. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer ce qui se passe dans le sang pendant la santé ; la sérosité lymphatique, qui le baigne ordinairement, fait les deux parts des fluides qni roulent dans ses vaisseaux. Or cette sérosité diminuë dans les maladies, à proportion que la lymphe ou la partie blanche s'épaissit, se condense & se durcit. On peut donc juger à quel-

le diminution doit ſe trouver réduite cette lymphe dans les maladies où le ſang eſt dur, couënneux, coriace comme un parchemin, en un mot, plus ſemblable à un ſolide renfermé dans un ſolide, qu'à un fluide roulant dans les vaiſſeaux. Je demande ſi dans cette diſpoſition, rien eſt plus capable de pénétrer, de fondre & liquéfier des ſucs ainſi compactes & *racornis*, qu'un Délayant *chaud* & *aqueux*, dont les particules longues & pénétrantes s'inſinuënt intimement entre les molécules de ces humeurs épaiſſies ? Eſt-il un moyen plus efficace de multiplier le véhicule naturel du ſang, & de l'étendre, que lorſqu'on lui ſubſtituë un fluide auſſi coulant & auſſi pénétrant que l'eau chaude ? Car tout ce qui eſt ſalin, ardent, vineux, ou volatil, durciſſant les ſucs ralentis, augmente le mal que l'on traite. Au-contraire les parties molles, pliantes & vaporeuſes des ſimples Délayans, quand ils ſont bûs chauds, mettant en diſſolution ces corps compactes, détruiſent tout-à-la-fois & les engagemens préſens qui ſe font dans les vaiſſeaux, & ceux qui en conſéquence vont

ſe former dans les viſcères.

XXVI. Les Apéritifs.

Ce que je viens de dire ſur les Diurétiques, & les Délayans, conduit naturellement à parler des *Apéritifs.* En effet ce ſont des remèdes qui, en humectant, amolliſſant & relâchant les *ſolides*, diſſolvent, fondent ou liquéfient les concrétions ſalines qui font les obſtructions dans les maladies ; de-ſorte qu'il eſt très-ordinaire d'abuſer des Remèdes Fondans ou Apéritifs, ſi l'on manque à s'en faire de juſtes idées. Ce ne doit point être, comme ſe l'imagine un vulgaire mal inſtruit, de déboucher les canaux obſtrués, à force de Fondans mercuriels, âcres, ſalins, par leſquels on entreprendroit d'écarter, de rompre, & de diſſiper les matiéres condenſées dans ces canaux. Car ce ſont des vaiſſeaux artériels, & par-conſéquent *coniques* ; & dès-là il eſt aiſé de concevoir combien il eſt pernicieux de pouſſer ſans meſure ces matiéres, ſi auparavant l'on ne rend les tuniques de ces canaux tellement ſouples, que la pointe du *cone* prête en ſe dilatant, en-même-tems & à proportion que ſe dilateront les baſes de tous ces *cones* : Sans

cela les matiéres fonduës dans les grandes artères, trouvant les extrémités *coniques* trop rétrécies encore, ou trop roides dans leurs fibres, causeront des engoüemens dans les *capillaires*, au-lieu de les dégager de leurs embarras. L'idée des Délayans apprend à remédier à cet inconvénient, en insinuant la nécessité qu'il y a de bien amollir les parties *solides* & *fluides*, avant que d'entreprendre de les déboucher : Alors les Delayans deviennent des *Apéritifs*; parce qu'amollissant également les tuniques des vaisseaux dans leurs *bases*, & dans leurs extrémités *coniques*, ils facilitent les débouchemens que l'on en attend. En effet, les Remèdes vraiement Apéritifs venant à écarter les matiéres *concrètes*, ou les sucs endurcis, le dégagement succède nécessairement. Ces idées sont d'autant plus justes, qu'elles s'accordent avec le succès des Apéritifs dans la pratique de la Médecine, en ce que les Apéritifs les plus sûrs, ou les plus accrédités, participent sensiblement d'une sorte de vertu *sédative* : tels sont l'*acier* ou le *fer*, la *cascarille*, le *cinnabre*, & le *nitre*; tous remèdes qui réüssissent

ſingulièrement dans les maladies où le ſang étant en *congeſtion*, les évacuations naturelles qui ſont alors ſupprimées dans les deux ſèxes, reprennent leurs cours par l'uſage de ces remèdes. Car les fièvres qui accompagnent, par éxemple, les *pâles-couleurs*, ſe guériſſent d'une manière ſi douce ou ſi tranquille par l'uſage de l'*acier* donné à propos, que les malades reviennent en ſanté en très-peu de jours.

Mais, dira-t-on, toutes ces connoiſſances ſont-elles de la compétence des Pauvres ? Non ſans doute ; mais auſſi elles ne ſont pas au-deſſus des eſprits de ceux que la charité attache à leur ſervice. Nous ſommes dans un tems où chacun des deux ſèxes, ſans ſe piquer d'érudition, a bien oſé creuſer la belle Phyſique, les *tourbillons* de DESCARTES, ſa *matière ſubtile*, les effets de l'*aiman* ; & non content de ces recherches de deſſus le globe de la Terre, on a voulu s'élever juſqu'aux Cieux, pour connoître la révolution des Orbes Céleſtes, meſurer leurs diſtances, & contempler leurs *aſpects* ; & tout cela pour ſatisfaire uniquement la curioſité. Le

peu de réfléxions qu'on propose ici à des personnes pieuses, & que la charité éclaire, sera-t il au-dessus de la portée de leur esprit ? Pourquoi donc se refuseroient-elles à l'étude de quelques Réfléxions Physiques, tirées comme de leur propre fonds, ou de l'Anatomie du corps humain, qui serviront à détruire les préventions que l'on a pour quantité de remèdes, que l'on donne souvent plûtôt par coûtume, que par raison ? Or comme ce n'a été qu'en ruinant les préjugés populaires, que l'on est venu à bout de faire revenir le monde des fausses opinions qu'il tenoit de l'ancienne Physique, ce ne sera pas un moindre service à rendre au genre humain, que de le détromper des erreurs populaires que l'on suit, sans réfléxions, pour l'usage des remèdes dans la Médecine des Pauvres.

XXVII. La Saignée.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent ne renferme donc que des observations générales, qui apprendront à se contenir sur l'usage des Remèdes. J'ai fait voir que les évacuatifs, les purgatifs, & autres, manquoient très-souvent de succès, parce que par eux l'on attaque les humeurs, & qu'on

les pourſuit à force de drogues, ſans obtenir l'évacuation de l'humeur qui fait le mal ; & cela parce que cette humeur eſt dans les vaiſſeaux, où elle eſt négligée, ou oubliée, tandis qu'on la cherche dans les premiéres-voies, où elle n'eſt pas. Il eſt donc à propos de parler à préſent de Remédes plus efficaces. Le premier de tous & le plus néceſſaire, c'eſt la *Saignée*. Il eſt vrai que là-deſſus le commun du monde eſt rempli de préjugés peu favorables : mais les prétextes dont on s'appuie ſont bien peu dignes d'arrêter des eſprits ſenſés. Je vais tâcher ici de détruire les vains raiſonnemens des Adverſaires de la Saignée.

XXVIII. Premiére Objection contre la Saignée.

Le Sang, dit-on, eſt le tréſor de la vie ; malheureux donc qui le répand. Le Sang, il eſt vrai, eſt le trêſor de la vie ; mais il eſt auſſi le fonds des plus cruelles maladies : car de lui ſe tirent leurs principales cauſes ; parce que de lui ſort ſi eſſentiellement la ſource de toutes les humeurs qui font ou qui entretiennent les maux, que tous les fluides repandus par tout le corps, ne ſont que des ruiſſeaux qui coulent de la ſource originaire

qui eſt dans la maſſe du ſang. C'eſt donc de-là qu'il faut les ôter, c'eſt là qu'il faut les tarir ; & ainſi c'eſt en vuidant du ſang que l'on guérit les maladies. Sans cette évacuation tous les autres remèdes ne faiſant que ſécher les vaiſſeaux, la ſource eſt toûjours la même dans les grands vaiſſeaux, tant que ce n'eſt point elle que l'on évacuë.

Mais, ajoûte-t-on, le ſang eſt le ſoûtien de la ſanté, l'unique néceſſaire de la vie, la baſe & le ſoûtien des forces, la colomne qui porte toute la machine animale ; cette machine n'en a que pour ſa ſubſiſtance, & l'on ne peut en rien ôter, que l'on n'entreprenne ſur ſon pur néceſſaire. C'eſt l'argument le plus ſéduiſant, & cependant le moins fondé ; car toute ſa force ne porte que ſur l'opinion du peu de ſang qui eſt dans le corps humain, & on le prouve en avançant (ſuivant une opinion autoriſée dans le monde) que le corps le plus plein, n'a pas plus de vingt-cinq livres de ſang. Quelle témérité après cela, (reprend-t-on) de vuider hardiment le ſang par livres, plus ou moins nombreuſes, ſuivant la

gravité

gravité ou l'urgence des maux !

L'illuſion que les ſens ont faite à l'eſprit, à qui ils impoſoient dans l'ancienne Philoſophie, a laiſſé dans le monde le préjugé du peu de ſang qu'on trouve dans les vaiſſeaux du corps humain. L'humeur que l'on en a vû ſortir par la ſaignée, par les plaies, ou en égorgeant des animaux, étant rouge, l'on s'eſt perſuadé qu'il n'y avoit de ſang que ce rouge qui couloit des vaiſſeaux; & parce qu'en égorgeant des animaux vivans, & que comparant par proportion la quantité du fluide rouge qui ſortoit par le vaiſſeau que l'on ouvroit dans ces animaux, elle a été calculée par conjecture, & fixée ſur un pur analogiſme, à environ vingt-cinq livres, pour la *quotité* du corps de l'homme, de-là il eſt demeuré pour conſtant, que le corps humain n'avoit que vingt-cinq livres de ſang. Mais l'Anatomie, mieux inſtruite par les nouvelles découvertes, a rectifié ce jugement. Elle a fait voir que tout eſt plein dans le corps; parce qu'il n'y a point de vaiſſeaux, tant petits & minces fuſſent-ils, qui ne ſoient remplis d'un *fluide*. Or ce fluide eſt un ſuc vital à la ma-

niére du ſang; puiſqu'il eſt ſpécialement nourricier, qu'il circule comme la partie rouge du ſang, & que comme lui par-conſéquent il entretient la vie de tout le corps en général, & de chaque viſcère en particulier. Pouſſant l'éxamen plus loin ſur cette matiére, l'on a trouvé que cette portion blanche du ſang rempliſſoit la plus grande partie des vaiſſeaux du corps; de maniére que comparant la quantité de cette lymphe contenuë dans les plus petits vaiſſeaux, avec la quantité du fluide rouge qui roule dans les plus grands, de ſages Calculateurs * ont trouvé que toute la maſſe des fluides qui circulent dans le corps humain, eſt compoſée de deux tiers de lymphe renfermée dans les capillaires, pour un tiers de fluide rouge roulant dans les grands vaiſſeaux, & ſur ce pied, la quantité du fluide rouge étant de *vingt-cinq* livres, ce ſeront au-moins *cinquante* livres de partie blanche dont eſt compoſé le ſang. Ce ſeront donc au-moins *ſeixante & quinze* livres de ſang, qui ſeront répanduës par tout le corps & contenuës dans

* FRIDER. HOFFMANN. *Medicina Ration. Syſtemat.* Tom. VI.

tous ſes vaiſſeaux : Par-là on doit étre perſuadé, qu'un corps auſſi plein de ſang que le corps humain, eſt en état de ſoutenir la juſte diminution qui peut s'en faire par la ſaignée. Ce n'eſt point une conjecture que l'on avance ici ; les hémorrhagies énormes & prodigieuſes que l'on a vû arriver en plus d'une maniére, ſans que la mort s'en ſoit enſuivie, juſtifient ce que l'on vient d'avancer.

XXIX. Seconde Objection contre la Saignée.

D'autres trouvent qu'il eſt ridicule d'employer la ſaignée pour guérir les maladies. Ce ſera, diſent-ils, par éxemple, une humeur qui occupera au loin quelque partie ; ſera-t-il poſſible qu'au ſignal de la ſaignée, cette humeur quittant l'endroit malade, vienne à propos ſe préſenter à l'ouverture de la veine piquée, pour ſortir avec le ſang que l'on tire ? Car (ajoûte-t-on) les maladies ne ſe guériſſent autrement que par l'évacuation de l'humeur qui les cauſe ; ce qui doit plûtôt être l'effet des purgatifs, que de la ſaignée. Je répondrai à cette Objection, en faiſant voir que la ſaignée opère vraiement la guériſon, & d'autant plus ſûrement, que ſa conduite eſt la méme que celle de la Nature.

Or quel eſt le but de la Nature ? C'eſt d'entretenir toûjours l'ordre, la proportion & l'*équilibre* des parties fluides entr'elles, & de celles-ci avec les ſolides ; & c'eſt en cela que conſiſte la ſanté. C'eſt pour le rétabliſſement de cet *équilibre*, lorſqu'il ſe dérange, que la Nature inſtituë tous ſes mouvemens pour terminer les maladies & reſtituer la ſanté. Les cours-de-ventre, les hémorrhagies, les ſueurs, & les urines, ſont pour elle des moyens ſubſidiaires pour parvenir au rétabliſſement de cet équilibre. Ce n'eſt que dans l'ordre recouvré entre les parties, que ſe trouve ce rétabliſſement. C'eſt cette *mitification* d'HIPPOCRATE, qui corrigeant les ſucs ou les humeurs les unes par les autres, en les réconciliant toutes, fait que la tranſpiration ſe rétabliſſant, les maladies prennent fin & la ſanté s'enſuit, ſans qu'il paroiſſe d'évacuation ſenſible qui mette le comble à la guériſon : C'eſt ainſi que guérit auſſi la ſaignée. Les parties du ſang ſorties de leur équilibre, s'amoncellent ou s'accumulent en congeſtion, en rompant l'ordre & l'uniformité de la circulation. La ſaignée ouvre au-

plûtôt une iſſuë aux ſucs qui ſont débandés ; & par-là ces ſucs emportés, trouvant la réſiſtance levée par l'ouverture de la veine, ne peuvent s'échapper par cette iſſuë, qu'en-même-tems le ſang accumulé dans les *capillaires*, ne ſoit obligé de refouler en quelque maniére dans les grands vaiſſeaux ; parce que privé de l'impétuoſité que le ſang des grands vaiſſeaux lui avoit prêtée, il eſt obligé de ſe rabattre vers les parties où la réſiſtance ſe trouve affoiblie. Alors la *vertu ſyſtaltique* des grands vaiſſeaux ſe trouve avoir d'autant plus de force, qu'il ſe rencontre plus de vuide dans les grands vaiſſeaux : elle travaille donc ſur le ſang avec d'autant plus d'efficace, que ſes parties ayant plus de jeu, & plus de liberté pour être maniées, & ſes humeurs mieux broyées & atténüées, elles atteignent cette *mitification* d'HIPPOCRATE, ſçavoir, la coction des humeurs, qui fut le but véritable de la Médecine de ce grand homme, & qui ſera toûjours le moyen le plus efficace pour parvenir à la guériſon des plus grandes maladies. D'ailleurs ſi un remède, pour guérir, doit évacuer la cauſe du mal, la ſai-

gnée a cet avantage autant qu'aucun autre remède ; & il en eſt même peu qui ſe trouvent l'avoir au même degré. Car le ſang *couënneux*, qui eſt la cauſe des plus grandes maladies, ſe montre ſenſiblement dans les palettes, ſi c'eſt une ſaignée du bras ; ou dans l'eau, ſi c'eſt une du pied, par l'énorme quantité de glaires filamenteuſes qui ſe trouvent au fond du vaiſſeau dans lequel la ſaignée du pied a été faite ; ſigne évident que la cauſe du mal s'évacuë. Tous ceux qui ont étudié avec ſoin la ſaignée, ont remarqué que ce ſoulagement n'arrive bien dans une grande maladie, que lorſque le ſang *couënneux* ſort abondamment dans les palettes. En faut-il davantage pour raſſûrer le monde au ſujet de la ſaignée ? Ce qui doit encore raſſûrer, c'eſt que rien ne ſe régénère ſi promptement ni ſi abondamment que le ſang. 1°. Il en eſt une ſource toûjours préſente & continuellement ſubſiſtante dans le corps humain, ſçavoir, celui qui remplit continuellement les vaiſſeaux capillaires, & en particulier les vaiſſeaux lymphatiques artériels, & veineux : Car c'eſt une lymphe qui fait le volume, la groſ-

ſeur ou l'etenduë de toutes les parties muſculeuſes, graiſſeuſes, & membraneuſes, qui ſont l'embonpoint dans l'état de ſanté. Ce ſont autant de réſervoirs naturels de ſucs ſanguins, qui rappellés dans les grands vaiſſeaux, y prennent la place & la force qu'y avoit le ſang qu'on a tiré par les ſaignées. Or la lymphe étant deux fois plus ample ou plus copieuſe que la partie rouge, elle répare au double & continuellement, par la circulation, le ſang qui ſe perd ou s'évacuë. 2°. Le laboratoire où ſe forme le nouveau ſang, ne manque jamais; les organes qui le travaillent ne vaquent point: ce ſont les fibres, avec leur vertu ſyſtaltique, qui briſent, broyent, & *forgent*, pour ainſi dire, les ſucs ſanguins, ſans diſcontinuer, dans quelque âge, quelque circonſtance, & quelque tems que ce ſoit. 3°. Enfin le ſang eſt un fluide ſi prompt & ſi facile à ſe reproduire, que les choſes les plus viles, les moins ſpiritueuſes, & même les moins ſubſtantielles, comme les ſucs des plantes, des fruits & des graines, y ont long-tems ſuffi amplement. L'horreur que l'on inſinuë contre la ſaignée eſt donc bien

mal fondée : elle ne ruine point les caufes de la vie ; puifqu'en évacuant un tiers de ce que le vulgaire prend uniquement pour le fang, la Nature y pourvoit fur le champ, en fubftituant le double de ce que la faignée évacuë de fucs vitaux.

XXX. Obfervations fur la Saignée.

J'obferverai ici qu'il eft une règle générale en fait de faignée, qui eft de ne jamais ouvrir des veines particuliéres, affectées à des parties qui font malades par le fang qui y afflue en maniére de *fluxion* & de *congeftion*, avant que l'on ait évacué les grands vaiffeaux qui ont rapport à la partie fouffrante. Ainfi, par éxemple, on ne doit pas faigner du pied, fans avoir fait précéder en nombre fuffifant les faignées du bras. L'état du fang dans les palettes, doit régler la conduite du Médecin dans l'ufage de la faignée : s'il y paroît *couënneux*, c'eft une raifon de s'encourager à la faignée ; parce qu'elle répond du foulagement de la maladie. Ce qui eft embarraffant, c'eft lorfque le fang paroît vermeil & beau dans les palettes, tandis que quelque accident grave perfifte dans la maladie. Souvent un Médecin fe laiffe amufer par la belle appa-

rence du ſang, qu'il voit pur & loüable; & cependant l'engagement que le ſang a contracté dans quelque viſcère, tuë le malade ſans reſſource, parce que le viſcère a eu le tems de s'engorger, de s'enflammer, & de tomber enfin en ſuppuration.

XXXI. Néceſſité de la Saignée dans la plûpart des maladies de Poitrine.

Il n'eſt point de circonſtances où la ſaignée ſoit plus néceſſaire, que dans la plûpart des maladies de Poitrine, dans la *pleuréſie*, par éxemple, ou dans la *péripneumonie*. Un malade aura, avec la fiévre, une petite toux, une légère douleur de côté, un petit cours-de-ventre; & cependant ſon ſang ſera ſouvent très-beau dans les palettes, quoiqu'on l'ait ſaigné pluſieurs fois: alors un Praticien peu habile prendra aiſément le change dans ces maladies, qui ne ſe montrent qu'à moitié; il conclura que le mal n'eſt pas dans le ſang, & ſous ce faux prétexte, ſe perſuadant qu'il eſt dans les humeurs, il ſe livrera à la purgation: d'où il arrivera que la maladie changeant de forme, ſe revêtira des ſymptômes qui ne ſont plus de la maladie originaire; différens accidens, la mort même, s'enſuivront, & cela par l'ignorance du Médecin, qui au-

roit dû ſçavoir que ſi le ſang *couënneux* ne paroît pas encore dans les palettes, c'eſt qu'il eſt fixé dans les poûmons, & qu'il a beſoin d'un grand dégagement pour rentrer dans le courant de la circulation. Il y a moins à ſe tromper dans les maladies où le ſang *couënneux* paroît d'abord ; c'eſt un ſigne certain qu'il eſt libre & roulant dans les grands vaiſſeaux, & qu'il ſera aiſé de le détourner, & même de l'évacuer par la ſaignée. On peut inférer de-là, que les ſucs nourriciers dont ſe forment les *couënnes* qui paroiſſent dans les palettes, étant portés par la veine-cave aſcendante dans le ventricule droit du cœur, en ſortent libres ou ſans attaches dans l'artère du poûmon, d'où, ſans trouver d'obſtacle invincible à leur paſſage, ils paſſent au-travers de la veine du poûmon, de maniére-que reſſortant toûjours libres du ventricule gauche, ils rentrent dans les grands vaiſſeaux, d'où la ſaignée peut les évacuer. Il me ſemble que tout cela prouve évidemment l'utilité & la ſureté de la ſaignée ; puiſque ſans faire violence à la Nature, elle la ſoulage, & la délivre du poids & de l'abondance de

l'humeur qui eſt la cauſe immédiate de la maladie ; au-lieu que la plûpart des autres remèdes ne ſont que la troubler & l'irriter.

XXXII. Il eſt difficile de connoître au juſte l'eſpèce de certaines Maladies.

Ce qui rend encore aſſez ſouvent les remèdes très-pernicieux, c'eſt lorſqu'on les diſtribuë au hazard, faute de connoître au juſte l'*eſpèce* de la maladie que l'on a à traiter. La difficulté vient ſouvent de l'impéritie du Médecin, ſouvent auſſi des ſignes équivoques dont certaines maladies ſont revêtuës, & qui font illuſion même aux plus habiles. Toutes les vûës d'un Médecin doivent donc d'abord ſe porter ſur les ſignes qui différencient une maladie d'avec une autre, la vraie d'avec la fauſſe, la légitime d'avec la bâtarde, la maligne d'avec celle qui eſt d'un caractère ordinaire. Car, par éxemple, il arrive ſouvent que dans une maladie on emploïe les remèdes les plus puiſſans, comme les émétiques, les purgatifs, les cordiaux, les ſudorifiques, parce qu'on y ſoupçonne de la *malignité*, dans le tems quelquefois qu'il n'y a que de l'*inflammation* : Les remèdes alors ne font que mettre le comble à l'inflammation du ſang ; parce qu'ils en augmentent l'ar-

deur, dans le tems que l'on s'imagine en combattre la malignité. Rien n'eſt donc plus néceſſaire que de ſçavoir diſtinguer ſi la fiévre, par éxemple, à laquelle on veut remédier, eſt inflammatoire, ou maligne. Le vrai caractère d'une fiévre maligne ſe reconnoît, en ce qu'elle agit comme à la ſourdine, c'eſt-à-dire, ſans jetter les malades dans ces angoiſſes, ces anxiétés, ces feux, & ces douleurs, qui ſont l'appanage des fiévres inflammatoires, leſquelles n'ont d'autre malignité que l'excès de l'ardeur qui les cauſe. Toute maladie qui commence par une groſſe fiévre, qui tient tout en trouble dans le corps d'un malade, ne doit pas être comptée parmi les fiévres malignes, mais parmi les inflammatoires, dont les remèdes ſont auſſi différens, que le caractère de *malignité* l'eſt de celui d'*inflammation*. Au contraire, un malade qui paroît n'avoir preſque point de *fiévre*, dont les urines, le pouls, la langue, les yeux, & la peau, ſont chacun dans leur état naturel, commence d'abord par ſe ſentir dans un abattement total, avec une inſomnie, un léger mal-de-tête, quelques maux-de-cœur peu ſenſi-

bles, les entrailles d'ailleurs ou les *hypochondres* maniables, ſans tenſion, ou ſans *météoriſme*; un tel malade porte dans ſon état la plus inſigne *malignité*, c'eſt-à-dire, celle préciſément qui enlève les Malades inopinément. L'ardeur & le tumulte des humeurs n'eſt donc nullement un ſigne de malignité. Au-contraire, dans les maladies où il y a de la malignité, les humeurs paroiſſent aſſez modérées, dans le tems-même que le mal gagne ſourdement le genre nerveux.

La *Phthiſie* expoſe à bien plus d'une ſorte de ces illuſions; car ſouvent elle couvre un *virus vérolique*, & d'autres fois des pâles-couleurs dégénérées, des évacuations naturelles manquées, des gouttes, des hémorrhoïdes, des dartres, des éryſipèles, ſupprimées, retenuës, ou remêlées dans la maſſe du ſang.

La *Fiévre* eſt un autre Prothée, qui, ſous mille ſortes d'accidens, cache ou diſſimule quelque autre maladie. Il eſt auſſi mille ſymptômes différens de la cauſe véritable de la maladie, que rien ne guérit juſqu'à ce qu'on ait employé le remède qui convient à cette cauſe originaire. C'eſt ainſi que

l'on voit le *quinquina* guérir des affections néphritiques, rhûmatiſantes, des fluxions, des toux, des ophthalmies ; tous maux qui demeurent incurables, opiniâtres du-moins, tant qu'on ne les traite que par les remèdes dont on ſe ſert ordinairement pour eux. Preuve manifeſte du ſentiment d'HIPPOCRATE, qui dit, que c'eſt une choſe très-difficile en Médecine que de bien juger de la nature des maux : *Judicium difficile.*

Les différentes cauſes des maladies ne ſe montrant point telles qu'elles ſont en effet, donnent donc ſouvent le change à ceux qui manquent de juſteſſe dans la connoiſſance de la vraie cauſe d'une maladie qui ſe diſſimule. Ainſi dans les perſonnes du ſèxe, un cruel mal-de-tête, aigu au point qu'il ſemble qu'elles aient un clou enfoncé dans le crâne, fait prendre aux connoiſſeurs peu habiles, cette douleur pour une maladie propre ou *idiopathique* au cerveau, tandis que tous les remèdes appropriés aux maladies du cerveau échoüent en ce cas, parce que le mal eſt *ſympathique*. C'eſt en effet ce qu'on appelle le *clou hyſtérique* (*clavus hyſtericus*); & c'eſt un ſym-

ptôme particulier à l'affection hystérique, laquelle est singuliére au corps ou à la nature des femmes, en qui le genre nerveux entretient la plûpart des maux qui les affligent.

Mais la cause principale & presque universelle de la plûpart des méprises dans la connoissance des maladies, c'est le peu de soin que l'on apporte à éxaminer, si une maladie a sa cause dans les *Fluides*, ou dans les *Solides*? Si c'est dans le sang lui-même, ou dans les humeurs? Si c'est dans la partie rouge du sang, ou dans sa partie blanche? Si c'est dans la lymphe *humorale*, telle qu'elle circule dans les artères lymphatiques, dans les glandes, & dans les membranes, ou bien si c'est dans la lymphe *spiritualisée* dans les nerfs, qui est le suc nerveux? Enfin, au cas que cette cause soit dans la lymphe spiritualisée, si cette lymphe est *passée*, trop *déphlegmée*, *âcre*, *saline*, ou *sulphureuse*, & mal rectifiée dans les nerfs? Ou si, comme un air trop raréfié, trop élastique, & trop impétueux, elle aura pénétré, ainsi mal affectée, toutes les parties nerveuses ou leurs *pléxus*, & les membranes qui sont les développemens des nerfs? Je crois que

l'on ſent combien il importe de bien démêler toutes ces differentes cauſes de maladies, dans leſquelles un Médecin prendra le change, s'il manque à entrer dans tous ces détails. Car ces différentes lymphes affectant chacune, par des qualités ſingulières, les parties ou les organes qu'elles occupent, elles confondront les idées d'un Médecin qui n'aura appris qu'à combattre des humeurs à force d'*émétiques* & de *purgatifs*.

Une autre ſuite de l'ignorance d'un Médecin, c'eſt d'appeller *bâtardes* des maladies qui ne répondent pas dans leurs cures à des préjugés vulgaires. Ce ſont, par éxemple, de fauſſes *Pleuréſies*, de fauſſes *Eſquinancies*, de fauſſes *Coliques*; toutes affections que ſouvent l'on accuſe de *bâtardiſe*, pendant que le manque de ſuccès des remèdes, ne vient que de ce que l'on en emploïe qui conviennent à la vérité à l'opinion que l'on s'eſt faite de la maladie, mais nullement à ſa véritable cauſe.

Les anciens Praticiens, c'eſt-à-dire, les ſages dans l'Art de guérir, avoient pour principe de rabattre d'abord & de rompre les impétuoſités de la maladie,

ladie, & cela avec des précautions qui leur faisoient bien-tôt découvrir la véritable cause du mal. Ils étoient persuadés que la cause générale des impétuosités d'une maladie, n'étoit autre chose que le sang : En effet, lorsqu'il est lancé avec trop de force ou d'ardeur vers les capillaires des artères, il cause des congestions dans les viscères ; ce qui fait que le genre nerveux tombe infailliblement en *spasme* ou en irritation convulsive. La Saignée promptement faite remédie à tout cela ; sur-tout si en-même-tems, par le moyen des Délayans, les fibres nerveuses étant amollies, ouvrent au passage du sang une voie plus large ; alors les frottemens diminuant, la force *systaltique* se trouve affoiblie, & par-conséquent les fluides poussés avec moins de roideur, sont emportés avec moins de rapidité. Si on ajoûte à ces saignées quelques bouillons, uniquement composés de graines, comme de ris, d'orge, &c. ou de ces graines mises de moitié avec un morceau de viande, on verra que le sang renouvellé, après les saignées, par de semblables alimens, se trouvera moins épais & plus léger. Il sera bon aussi

de donner, un moment avant chaque bouillon, quelque doux *anodyn*, comme feroit dix grains de *nitre purifié*; & de faire prendre des lavemens d'eau où l'on aura fait fondre un gros de *cryſtal minéral* : dans l'aprés-midi, ou au commencement de la nuit, on fera bien de donner quelques gros de ſyrop de *nénuphar*, & de ſyrop *diacode*, dans un verre de boiſſon ordinaire.

Cette conduite eſt d'autant plus ſûre, que par elle on prévient, ou l'on remédie à tous les plus fâcheux ſymptômes des grandes maladies. Car fut-ce des *vomiſſemens*, des *cours-de-ventre*, des *crachemens-de-ſang*, des *ſaignemens-de-nez*, des *douleurs* univerſelles & accablantes par tout le corps, tous ces accidens ſe modérent par le moyen de ces ſortes de remèdes, & l'on empêche ainſi que le coup ou l'impétuoſité de la maladie ſe portant trop rudement dans quélque viſcère, n'aille le détruire. Ainſi l'habileté & la vigilance d'un Médecin, conſiſte à ne pas perdre de vûë l'endroit où le ſang trop profondément engagé feroit un dépôt ; & c'eſt ſur quoi la Nature ayant le tems de ſe démêler dès le

commencement d'une maladie, éclaire un Praticien, qui se trouve en conséquence à portée de juger de la nature d'une maladie que sa gravité obscurcit dans ses commencemens. Ce n'est donc point perdre le tems, que de se reposer d'abord sur le travail continuel de la Médecine naturelle, qui se charge de veiller à la conservation de la vie : Le Praticien se trouve comme en second avec ce Médecin domestique de tous les corps; ainsi venant toûjours à tems pour en emprunter les vûës & les maniéres, il est aussi toûjours à tems d'employer les grands remèdes dans les occasions, pour achever heureusement une guérison. On voit, par ce que je viens de dire, que mon dessein n'est pas d'interdire les remèdes, mais d'apprendre à les placer utilement, au profit des malades, & à la satisfaction des personnes charitables qui se mettent à la tête de ces bonnes œuvres.

XXXIII Les Maladies en particulier.

Après avoir parlé des *Maladies* & des *Remèdes* en général, je vais à-présent traiter cette matiére en détail : J'avouërai naturellement que c'est ici le point le plus difficile à traiter. En

effet, il est aisé de dire en général que la Maladie vient du trouble qui naît dans les différentes parties de notre être, & que pour la guérir, il n'y a qu'à restituer l'ordre, la justesse & l'harmonie entre les *Fluides* & les *Solides*, entretenir entr'eux cette douce *rénitence*, cet *équilibre* qui fait la santé : Cela est bien-tôt dit. Mais quand il s'agit de porter un coup d'œil juste sur la véritable cause qui produit ce trouble, ce dérangement ; quand il s'agit de décider que tel remède est propre pour la guérison de telle maladie, c'est là que le Médecin, quelque habile qu'il soit, avouëra, s'il veut parler naturellement, qu'il sent naître souvent beaucoup de confusion dans ses idées. HIPPOCRATE lui-même, qui avoit employé tout le tems d'une vie assez longue à l'étude de la Médecine, avoüoit, sur la fin de ses jours, qu'il lui manquoit encore bien des choses pour atteindre à la perfection de son Art : *Neque enim* (dit-il dans une Lettre à DEMOCRITE) *quantùmvis senex, ad Artis Medicæ summam perveni.* Néanmoins la difficulté ne doit point nous empêcher d'agir ; elle doit seulement nous porter à me-

ſurer nos pas, de façon que nous n'ayons rien à nous reprocher. Je vais donc entrer en matiére. Je marche avec crainte; parce que, quoique j'aie vieilli dans la pratique de la Médecine, je vois encore les dangers qui m'environnent. Cependant je me ſens animé par l'eſpérance que le Pere des lumiéres voudra bien m'éclairer dans la conduite d'un Ouvrage, que je n'ai entrepris principalement que pour la portion de ſes enfans la plus chérie, je veux dire, les Pauvres. J'emprunterai une partie de ce que je vais dire, de l'excellent Traité *des Maladies des Artiſans (De morbis Artificum)* par le célébre RAMAZZINI.

XXXIV. Utilité de l'éxamen des Profeſſions.

Ce ſçavant Médecin, bien inſtruit, par ſa propre expérience, des lumiéres que l'on tire du fonds des Profeſſions pour la connoiſſance des maladies, étoit d'avis qu'à l'éxamen qu'HIPPOCRATE veut que l'on faſſe des tempéramens, & de l'état du corps des malades, on y ajoûtât celui du métier ou de la profeſſion qu'ils éxercent. En effet, par cet éxamen, on découvre la raiſon propre des cauſes de la plûpart des maladies du corps

humain ; par éxemple, en considérant particuliérement l'état des gens de la campagne, & la nécessité où les mettent leurs travaux ordinaires, d'être continuellement exposés aux ardeurs du soleil, qu'ils ont sur la tête & sur tout le corps depuis le matin jusqu'au soir, on découvre la cause générale de tant de maux qu'ils contractent. Ce sont assez souvent des maladies *aiguës*, & en conséquence des *chroniques* de toutes les sortes, qui remplissent les campagnes de tant d'infirmités. De-là viennent les *fiévres*, les *cours-de-ventre*, les *dysentéries*, &c. qui infestent les campagnes. C'est que par l'action continuelle du soleil sur la tête, & sur toute l'habitude du corps, l'*insensible transpiration* est tellement dérangée, lézée, ou empêchée même, que par la suppression d'une évacuation si abondante & d'une sécrétion si universellement nécessaire à tout le corps, il est impossible que l'œconomie animale ne s'altère, ne se dérange, ou ne se détruise. En effet (sans parler de ces *coups-de-soleil* si funestes aux voyageurs qui ne font pourtant que passer sous les ardeurs du soleil), le genre nerveux

bleſſé dans les gens de la campagne par la préſence continuelle d'un agent auſſi puiſſant, attire dans les vaiſſeaux ſanguins le même trouble, & le même déſordre dans la circulation du ſang, qui ſe trouve dans la circulation du ſuc nerveux.

XXXV. L'ardeur du Soleil eſt nuiſible à la Tranſpiration.

Il paroîtra peut-être étrange d'entendre dire, que la *tranſpiration* ſe trouve empêchée ou détournée par l'ardeur du ſoleil, & qu'en conſéquence il en arrive des fiévres, des cours-de-ventre, des dyſentéries, &c. Mais ici la raiſon eſt de concert avec l'obſervation; car pour que la tranſpiration ſe faſſe abondamment & aiſément, le ſang doit ſe porter ſucceſſivement juſques dans les extrémités des vaiſſeaux qui forment dans la peau les excrétoires de la matiére *tranſpirable*. Il doit donc alors arriver la même choſe que dans toutes les *ſécrétions*; c'eſt que le ſang n'afflüe pas tout-à-la-fois dans les vaiſſeaux *excrétoires*, mais inſenſiblement, en ſe ralentiſſant de-loin, avant que de s'en approcher, afin que la matiére de la ſécrétion ait le tems de ſe ſéparer. Or l'ardeur du ſoleil opère tout le contraire ſur les corps des pauvres

gens de la campagne. La voûte que forme l'horizon ſous lequel ils travaillent, eſt comme une ventouſe ſèche, que la préſence du ſoleil entretient ſur leurs têtes & ſur l'habitude de leurs corps, & qui précipite la circulation du ſang en l'attirant vers la peau, où par-conſéquent le ſang doit s'accumuler, à proportion que les *parties poreuſes* de l'habitude du corps ſe raréfient ou ſe dilatent par la chaleur des rayons du ſoleil. Alors diſparoît la réſiſtance que faiſoit à la trop grande affluence des humeurs le *ton* ferme des vaiſſeaux, qui les tenoit fermés contre les impulſions de ces humeurs: Et c'eſt le moyen d'étouffer, dans ſon paſſage, l'humeur qui devoit ſe ſéparer. Ainſi donc ſe trouve confonduë & retenuë la matiére de la tranſpiration; parce qu'il ſe préſente à la fois plus de matiére à ſéparer, qu'il n'y a d'iſſuës ouvertes pour la laiſſer ſortir.

Une autre obſervation à faire par rapport aux gens de la campagne, c'eſt qu'en-même-tems que leurs corps ſont expoſés à l'ardeur du ſoleil, les mouvemens qu'ils ſe donnent en travaillant, ſont comme autant de coups

coups de pompe que reçoivent leurs vaisseaux sanguins pour chasser le sang vers les vaisseaux *capillaires*. Il doit cependant y rencontrer aussi peu de résistances (comme il vient d'être prouvé) que l'ardeur du soleil en aura levées, en raréfiant les parties poreuses de l'habitude du corps. D'une part donc, le sang des grands vaisseaux étant poussé avec rapidité vers leurs extrémités, & ces extrémités se trouvant dilatées dans autant d'endroits qu'il y a de points sur lesquels darde le soleil, rien peut-il tant & si abondamment amasser le sang dans les *capillaires* ? Le fameux PORTIUS recommandoit, pour se préserver contre les ardeurs du soleil, de se servir habituellement du *verjus*, ou d'un *acide* dulcifié par l'esprit-de-vin. Le *vinaigre* même peut y être utile. Nous voyons dans l'Histoire Romaine, que les Soldats avoient toûjours avec eux une provision de vinaigre. Il paroît par l'Ecriture Sainte, que ceux qui travailloient pendant l'ardeur du soleil, en faisoient aussi un usage fréquent : La célèbre RUTH obtint de Booz la permission de tremper son pain dans le vinaigre qui servoit de

boiſſon aux Moiſſonneurs. En effet il eſt naturel de croire, que les *acides ſpiritueux* tempérés peuvent précautionner contre les impreſſions de la trop grande chaleur ; car lorſque le ſang eſt maintenu contre ſa trop grande *rareſcence*, & qu'il eſt, pour ainſi dire, *enraïé* comme par des coins, par les pointes des ſels acides, il ſe porte avec moins de précipitation vers l'habitude du corps, & il y arrive en état & en quantité convenable pour ſe démêler des ſucs qui doivent s'en aller par la tranſpiration.

XXXVI. Il eſt des Vents auſſi nuiſibles à la Tranſpiration, que les ardeurs du Soleil.

Les gens de la campagne, qui par leur état ſont expoſés jour & nuit aux injures de l'air, ont autant à redouter l'impreſſion des *vents*, que les *ardeurs* du ſoleil. Les *vents* du *Nord* & du *Midy*, qui, par leurs alternatives journaliéres, relâchent & reſſerrent ſucceſſivement les pores de la peau, excitent ſur les nerfs & ſur le ſang bien des maux différens. En effet les vents du Midy amolliſſent la peau ; cela peut ſe prouver par les écorces des arbres, leſquelles ſe trouvent bien plus tendres en ceux qui ſont expoſés au Midy. Les vents du Nord reſſer-

rent les fibres de la peau ; un exemple doit nous en convaincre, c'eſt que les murs des bâtimens qui ſont expoſés au Nord, ſe conſervent davantage contre l'action de l'air, que ceux qui ſont expoſés au Midy. Ainſi les corps des gens de la campagne étant continuellement expoſés à l'action ou à la puiſſance de ces deux agents, quel dérangement n'a-t-on point à appréhender pour la circulation du ſang dans les *capillaires* de la peau ? Soit donc par les ardeurs du ſoleil, ſoit par les impreſſions des vents, la matiére de la tranſpiration eſt ſouvent contrainte de refluer dans les grands vaiſſeaux ; & lorſqu'elle y eſt retenuë, les ſucs qui la compoſent ſont comme autant de corps étrangers, avec leſquels la Nature a des combats à ſoûtenir : de-là naiſſent les fiévres, qui en effet ne ſont que des efforts de la Nature irritée (*Naturæ conamina*), ou des efforts de parties ſouffrantes, & qui ſont en travail (*conamina tonica.*) Et voilà comment les fiévres, & bien d'autres maux, comme on le dira ailleurs, deviennent les ſuites & les effets de la tranſpiration manquée, ou dérangée.

XXXVII. La Transpiration dérangée est la cause de la Fiévre.

La *transpiration* dérangée est la cause originaire de toutes les Fiévres. Cette cause tient la Nature, c'est-à-dire, les parties organiques, dans des efforts continuels, & des *tendances* non interrompuës, dont le but est de ramener dans les grands vaisseaux les sucs qui se sont dévoyés d'avec le sang, & qui se sont ralentis dans les capillaires par le retard qu'y souffre la circulation. Les personnes occupées du soin des Pauvres, ne doivent en conséquence administrer à leurs malades, que des remédes qui tendent tous à remettre dans le courant de la circulation des grands vaisseaux les humeurs qui s'en sont écartées dans les petits, parce qu'elles demeurent ralenties dans les capillaires. Par-là ces personnes concevront l'abus & le contretems de bien des *purgatifs*, lesquels étant donnés prématurément, se trouvent employés & destinés pour les premiéres-voies contre des humeurs qui n'y sont point. Il faut donc les réserver pour le tems auquel ces sucs, après avoir été ramenés dans les grands vaisseaux, s'y seront broyés, *mitifiés*, comme parle HIPPOCRATE, digérés, cuits enfin; & cette opéra-

tion étant celle des *efforts toniques*, qui ſe font pendant les fiévres, elle enſeigne à ne placer la purgation que ſur la fin des fiévres, & cela conformément à l'uſage de toute la Médecine, depuis HIPPOCRATE juſqu'à ces derniers tems.

Les envies-de-vomir, & les cours-de-ventre, qui ſuivent quelquefois les fiévres de fort près, ont fait ſouvent prendre le change à bien des Praticiens, qui ne faiſoient pas réfléxion que ces troubles ne ſont que l'impreſſion qui ſe porte de la part de ces *efforts toniques* vers l'eſtomac, lequel ſe ſoûlève par l'irritation qu'il en ſouffre; parce qu'étant tout nerveux, & au centre du corps, vers lui ſe réfléchiſſent & reviennent toutes les ondulations qui ſe font dans les *fluides*, & toutes les oſcillations qui ſe paſſent dans les *ſolides*.

XXXVIII. Il faut faigner dans les premiers tems de la Fiévre.

Si donc dans le cours naturel, tel qu'on l'apperçoit dans la ſtructure des parties, & dans les loix de l'œconomie animale, la *purgation* ne doit ſe placer que ſur les fins des maladies; par le même principe, la *ſaignée* doit ſe pratiquer dès leurs premiers tems: il faut de-plus employer en-même-

tems les *délayans* en boiſſon, & les remèdes *émolliens* & *rafraîchiſſans*, pour prévenir le *météoriſme* ou le gonflement des entrailles. De cette maniére le ſang ſe tempère, les ſolides s'aſſoupliſſent, en s'húmectant, & la Fiévre perdant de ſon ardeur, va toûjours en diminuant & à ſa fin.

Si cependant, les maux-de-cœur s'opiniâtrant, il y avoit lieu de croire que les premieres-voies fuſſent chargées d'humeurs qui y ſéjournaſſent, parce que des ſucs croupiſſent dans leurs ſécrétoires, l'on ſe hâtera auſſi-tôt, après quelques premiéres ſaignées, de donner un vomitif, ſoit le *tartre émétique* dans un bouillon, ſoit le *vin émétique* dans une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces, ſoit l'*ipécacuanha* pour les entrailles qui ſeroient plus délicates, & dans les cas où il y auroit quelque juſte raiſon d'appréhender un cours-de-ventre, & que les maux-de-cœur trop négligés, ne devinſſent peu de jours après très-fâcheux. Par les mêmes raiſons, l'on pourra faire boire aux malades le *petit-laît aux tamarins*. *

* Voyez-en la formule dans la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. III. pag. 180.

Car ces deux ſortes d'évacuations purgatives ne laiſſent preſque aucun trouble après elles : En tout cas l'on y remédie, en faiſant prendre tous les ſoirs, en commençant par le jour que ces purgations auront été données, depuis demi-once juſqu'à une once de ſyrop diacode dans un verre d'eau de coquelicoq.

Si cependant les malades étoient attaqués d'une Fiévre opiniâtre, dont les redoublemens ſe manifeſtaſſent plus ou moins de jour en jour, il faudroit au-plûtôt réprimer ces redoublemens par quelques priſes de jus aqueux de *chicorée ſauvage* & d'*ozeille*, pour inceſſamment paſſer à l'uſage du *quinquina*, plus ou moins fort, en ſubſtance, ou en liqueur, en infuſion, ou en décoction, *purgatif*, ou *calmant*, ſuivant le beſoin ou l'état de la fiévre, & du tempérament du malade. Ainſi ſe terminera heureuſement la cure des fiévres continuës & *réguliéres*, par la *mitification* des humeurs, c'eſt-à-dire, par la *coction* parfaite, intime & univerſelle, après laquelle la purgation avec le *lénitif fin* bouilli & paſſé, dans lequel on diſſout la *manne*, achève la guériſon, & la met en

ſûreté contre les rechûtes, ſuivant l'obſervation & l'avis d'HIPPOCRATE.

XXXIX. Les Fiévres irréguliéres.

Il arrive quelquefois que les Fiévres ſont accompagnées d'accidens qui les font ſortir de leur cours ordinaire, & qui les rendent *irréguliéres* : différens ſymptômes ſe manifeſtent alors, comme ſaignemens de nez, cours-de-ventre, &c. Ces accidens ne provenant que de l'excès des mêmes cauſes ci-deſſus mentionnées, n'ont beſoin que des mêmes remèdes, multipliés ou fortifiés ; avec cette diſtinction pourtant, qu'il eſt à propos alors de faire des ſaignées du pied, ou de la gorge, parce qu'il eſt tems de ſecourir le cerveau : car l'humeur, c'eſt-à-dire, le ſang lui-même s'y étant porté, il s'en feroit un *dépôt* dans la tête, ſi par ces ſaignées, & ſur-tout par celle de la gorge, l'on n'y remédioit. J'avertirai ici, en paſſant, que l'on manque ſouvent de tirer de la ſaignée de la gorge l'utilité que l'on en devroit attendre ; parce qu'on manque de la réïtérer, quoiqu'il ſoit auſſi ſûr de faire pluſieurs ſaignées de la gorge, que du bras. Avec ces ſaignées dont je viens de parler, il eſt néceſſaire de multiplier les *calmans*, en les

partageant entre la fin de l'après-midi, c'est-à-dire, vers le soir, & le commencement de la nuit. Et quand, par ces expédiens, l'on ne réüssit point à retenir l'humeur qui va gagner le cerveau, & sur-tout quand les malades inclinent à tomber dans des affections *soporeuses* ou léthargiques ; alors, après leur avoir fait prendre un lavage de petit-laît pendant la nuit, on donne le matin un purgatif doux, mais aiguisé ; ce sont deux verres de casse & de manne, animés de quelques grains de tartre émétique : car il convient d'autant mieux dans ces occasions, qu'alors il est à propos d'exciter quelques secousses dans les membranes, pour précipiter l'humeur, en attirant le sang vers les parties basses. Le purgatif même devient sans danger, par toutes ces précautions, quand on a soin, suivant l'avis d'un grand Médecin *, de donner un narcotique le soir même de la purgation. Un cours-de-ventre survenant demande encore une attention particuliére : mais il est bon d'avertir que souvent cet accident n'arrive, que pour avoir

* PITCARNE.

manqué à donner l'émétique de bonne heure, comme il a été observé ci-dessus, & aussi pour n'avoir pas suffisamment dégagé les grands vaisseaux par les saignées du bras. Quoiqu'il en soit, pour remédier au cours-de-ventre, il faut réïtérer ces saignées, si le pouls est dur & plein, si le ventre est bouffi, si les matiéres sont ardentes; puis incessamment donner l'*ipécacuanha*, peut-être deux ou trois jours de suite, mais à petites doses, comme de quatre ou de six grains, en faisant prendre, pendant le reste de la journée, & à la cuillier, une Potion Absorbante-Anodyne, composée avec le *quinquina*, le *corail rouge*, & le *diascordium*, de chacun plus ou moins, suivant le besoin, ajoûtant même, s'il étoit à propos, quinze ou vingt *gouttes anodynes* sur huit onces de liqueur.

XL. Les Fiévres malignes.

Mais l'événement le plus étonnant & le plus formidable, c'est quand une fiévre, qui a paru pendant plusieurs jours d'un caractére ordinaire, se convertit en fiévre maligne. Cette métamorphose se fait connoître par les *soubresauts* des tendons, que l'on sent en touchant le pouls; par ceux

qui prennent aux malades quand ils s'endorment, par des *tremouſſemens* dans les lèvres, des *balbutiemens* dans la langue, par des ſommeils *inquiets* & traverſés de délires ou de rêveries, par des *ſurſauts*, enfin par des *tremblemens* manifeſtes de tout le corps. C'eſt qu'alors le mal paſſe dans les nerfs; parce que ſa cauſe, ou l'élaſticité du ſang, comme un air infiniment vif, paſſe de la partie rouge dans la blanche. Celle-ci donc ayant contracté, par le ralentiſſement de la maſſe du ſang dans les capillaires, une odeur de feu, un *empyreume*, pour ainſi dire, qu'elle a pris dans l'ardeur du ſang, elle le porte dans le *ſuc nerveux*, dont la *craſe* ainſi viciée, en altère la conſiſtence, la qualité, & le mouvement; & de-là viennent ces *oſcillations ſpaſmodiques* ou ces frémiſſemens convulſifs, dont on vient de parler. Il eſt des perſonnes qui croient qu'on peut alors employer les *cordiaux* & les *ſudorifiques*, & cela conformément aux préjugés vulgaires. Mais rien ne ſeroit plus dangereux. Que peuvent en effet des remèdes chauds & brûlans ſur un ſang enflammé juſques dans les *capillaires*? Sera-ce rien

moins que d'engager de-plus-en-plus la colomne de celui qui a à se porter d'une base large (c'est celle des grandes artères) dans des capacités étroites & *coniques*, qui sont celles des artères *capillaires* ? Mais ce qui réussit alors, c'est d'employer la saignée, pour bien dégager les grands vaisseaux, afin de donner le tems aux *capillaires* de se débarrasser des sucs qui les pénètrent intimément. Quand je parle de la saignée, j'entens celle de la gorge, après avoir fait précéder suffisamment celles du bras & du pied. On fera cependant boire abondamment d'un petit-lait bien doux, pour incessamment passer à l'usage d'une pinte de *quinquina* à l'eau, où l'on aura dissous une once de *vin émétique*,& quelques gros de sel d'*Epsom* ou d'*Angleterre*. Le quinquina, qui est un *calmant*, répand sa vertu *sédative* sur les fibres nerveuses qui sont trop génées par le *spasme* où elles sont : & d'ailleurs un Médecin versé dans l'art de guérir, sçait placer quelques *narcotiques* à propos, sur-tout les soirs, en-même-tems qu'il tient le ventre libre par de fréquens lavemens ou remèdes d'eau ; & par cette manœuvre l'on a

la consolation de voir disparoître la malignité avec la maladie.

XLI. La Phrénésie.

Un autre symptôme plus effrayant, c'est la *phrénésie*; mais elle n'est point dangereuse lorsqu'on sçait conduire ces sortes de maladies : Car, à l'aide de quelques saignées du pied & de la gorge, & du *petit-laît aux tamarins*, dont on fait boire abondamment, ce symptôme cède assez promptement. On peut aussi faire usage de quelque Narcotique, & particuliérement de la *liqueur minérale-anodyne* de M. HOFFMANN, sans négliger pourtant d'appliquer sur la tête rasée, en maniére d'*oxyrrhodin*, un mouchoir trempé dans de l'oxycrat où l'on aura fait fondre du nitre purifié; & on fera boire en-même-tems au malade une espèce de limonade, faite avec du syrop de verjus dans beaucoup d'eau.

XLII. Les Accès périodiques de la Fiévre.

Le dérangement de transpiration observe souvent un certain ordre dans les fiévres dont il est la cause : Ces maladies se montrent & disparoissent, pour se remontrer à certains jours, & même à certaines heures réglées ; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Fiévres tierces*, *quartes*, &c. suivant leurs retours périodiques. Ces sortes

de fiévres ſont des maux très-communs, principalement chez les Pauvres, tant des villes, que des campagnes; & l'on peut dire qu'elles ſont une ſuite preſque néceſſaire de la qualité de leurs alimens, & du travail dur & continuel auquel leur ſituation les condamne. En effet, conſidérez ce pauvre Moiſſonneur excédé de travail ſous les ardeurs du ſoleil, ou bien cet homme de journée accablé de fatigues: Sa maladie commence d'abord par une laſſitude, qui ſe fait ſentir par tout le corps, enſuite ſurvient un friſſon, accompagné de douleurs de tête, avec un accablement total, & une fiévre brûlante, qui continuë pendant dix à douze heures, & qui enfin ſe termine par une ſueur; c'eſt ce que l'on appelle communément une *courbature*, dont l'unique cauſe eſt la tranſpiration dérangée. Il eſt évident que le ſang a été porté avec excès dans l'habitude du corps, par le mouvement des muſcles de ces Ouvriers, & de-plus qu'il y a été attiré par les ardeurs du ſoleil, comme par une ventouſe. D'ailleurs l'inattention & ſouvent même l'impoſſibilité de ſe couvrir à propos,

les lieux bas, humides & mal fermés, qui leur servent de demeures, toutes ces causes réünies venant à resserrer les pores de la peau, font refouler dans le sang les sucs dont la transpiration devoit le décharger : & voilà l'humeur étrangére contre laquelle se soûlève la Nature, qui emploie tous ses efforts pour reporter ces sucs à l'habitude du corps. Voilà la véritable cause de la fiévre qui vient d'arriver. Il est vrai qu'elle donne le tems à la Médecine de diriger tous les secours qu'elle doit y apporter : car outre que peut-être (ce qui est ordinaire quand la maladie arrive au printems), le second accès ne succèdera qu'un jour ou deux après, pour faire une fiévre de tous les jours, ou absolument tierce ; la nature de l'humeur qui la cause, l'impétuosité de la force qui l'agite, tout ce trouble avertit qu'il faut tenir le sang ou sa circulation au large, & amollir les coups de la *vertu systaltique :* Cela se fait en contenant d'avance les esprits dans leur calme, les fibres dans leur souplesse naturelle, & le sang dans un volume médiocre. C'est l'ouvrage de la saignée, qui diminuant la quantité de l'humeur fié-

vreuse, & affoiblissant ses impétuosités, calmant en-même-tems ou modérant la vertu systaltique, prévient la force & le progrès de l'accès qui doit suivre. On peut ajoûter à ce principal remède un émétique tempéré, si le corps du malade se trouvoit excessivement rempli de sucs nourriciers, ou si l'estomac paroissoit embarrassé par le trop d'impression qu'auroit pû faire sur lui l'effort de l'humeur morbifique; car alors un tel émétique accompagné d'un régime convenable, c'est-à-dire, humectant & adoucissant, est autant salutaire qu'un purgatif seroit contraire. En effet, l'humeur n'étant encore ni corrigée, ni reposée dans les vaisseaux, ce seroit y porter le trouble & mettre en combustion toute la masse du sang, que de donner alors un purgatif. Les accès suivans, en faisant connoître, par le mouvement du pouls, l'état du sang & la force de l'impétuosité qui l'agite, régleront l'usage de la saignée, qu'il faut plus ou moins réïtérer, afin qu'aussi-tôt que la fiévre se sera amortie elle-même pendant quelques jours, l'on puisse incessamment donner le *quinquina*. On le rendra purgatif, si les

les entrailles se trouvoient farcies d'humeurs par des produits vicieux ; sinon on le fera prendre tout seul, en substance, en décoction dans l'eau, ou infusé dans le vin, suivant le besoin du malade.

XLIII. Observation sur le concours de la Nature avec le Médecin, pour la guérison de la Fiévre.

J'observerai ici, en passant, qu'il ne faut jamais perdre de vûë les sages ménagemens avec lesquels la Nature sert la Médecine pour la guérison de la *fiévre*. Dans les fiévres *continuës*, elle présente au Médecin toute la cause de la maladie, renfermée dans les grands vaisseaux ; aussi-tôt elle se met au travail, & elle commence à lui soûmettre tout-à-la-fois cet amas de matiéres qu'elle se met en devoir de corriger & de vaincre, en redoublant les oscillations ou la systole de artères. Dans les fiévres *intermittentes*, la Nature présente les matiéres ou les humeurs comme amoncelées, pour les broyer ou les cuire comme en détail, afin de procurer par ce moyen la cure de la maladie. Dans les fiévres de tous les jours, c'est de vingt-quatre en vingt-quatre heures qu'elle semble prescrire au Médecin la même tâche qu'elle s'impose aussi à elle-même, pour opérer de con-

cert avec lui ; & c'eſt l'accès des fiévres *quotidiennes* & des *doubles-tierces*. Dans les *tierces*, en ſe repoſant un jour, elle donne au Médecin le tems néceſſaire pour la méditer & la ſuivre dans les accès de ces ſortes de fiévres, qui ne reprennent que de deux jours l'un. Enfin dans les fiévres *quartes*, elle ſemble indiquer les moyens les plus favorables pour remédier à l'accès qui doit arriver le quatriéme jour : On la voit s'unir aux ſages meſures que le Médecin aura dû prendre, pendant les deux jours de trève qu'elle lui a donnés, pour dompter parfaitement la cauſe de la fiévre. En un mot, dans le tems des accès de toutes ſortes de fiévres, l'humeur morbifique ſe trouve toûjours ſous la main de la Nature ; parce qu'alors cette humeur rentre du fond des *capillaires* dans les grands vaiſſeaux. Mais celle des fiévres *tierces* & des *doubles-tierces*, étant engagée dans des capillaires moins enfoncés ou moins éloignés, & étant d'ailleurs plus vive ou plus active, elle eſt auſſi plus prompte à s'accumuler, & à ſoûlever la vertu ſyſtaltique. Ce ſoûlèvement n'eſt autre choſe que le mou-

vement par lequel la Nature commence ſes efforts ; ce ſont des tremblemens, des irritations convulſives, par où commence la lutte d'entr'elle & l'humeur qui va ſe diſſiper par l'accès de fiévre qui s'en enſuit. L'humeur de la fiévre *quarte* eſt moins impatiente à ſe mouvoir ; parce qu'étant moins active ou moins ſulphureuſe, elle ſe donne le tems de s'amaſſer dans des capillaires plus éloignés : Mais après plus de deux jours de *digeſtion*, elle s'éxalte & ſoûlève auſſi la vertu ſyſtaltique ; & ſi elle la tient plus long-tems irritée, ce n'eſt que parce que les diſtances du foyer qu'occupe l'humeur de la fiévre *quarte*, étant du double peut-être & davantage que celles du foyer de la *tierce*, pour ſe rapporter dans les grands vaiſſeaux, la Nature a bien plus à travailler pour la ramener ou la remettre ſous ſes loix. De-là vient que les friſſons de la *quarte* ſont plus longs, plus véhémens, & paroiſſent évidemment partir de plus loin, ou du profond des parties : leur action eſt même ſi violente, qu'on leur a donné le nom de *briſeurs des os*.

XLIV. Obſervation particuliére ſur la Fiévre Quarte.

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher la cauſe du retour des accès qui, dans la *fiévre quarte*, reviennent tous les quatre jours : mon deſſein n'eſt pas de faire ici de Sçavans ſpéculatifs, mais de guérir les Pauvres malades. Je vais donc propoſer les moyens de traiter la fiévre quarte, après cependant que j'aurai obſervé 1°. Que l'humeur de cette fiévre, qui reſte dans les entrailles ou dans le ſang pendant plus de deux jours ſans ſe faire ſentir, & qui ſe manifeſte le quatriéme jour, peut ſe perpétuer dans cet état des années entiéres, ſans intéreſſer abſolument le fonds de la vie. 2°. Que la fiévre quarte ſe diſſipe & ſe détruit d'elle-même ; de-ſorte que l'on eſt comme perſuadé que la vie ne court aucun riſque de la part de l'humeur de cette fiévre, en l'abandonnant à elle-même. Ainſi il paroîtroit que c'eſt une maladie qui a ſa *criſe* aſſûrée quand on laiſſe faire la Nature ; &, comme l'épilepſie ſe guérit dans les enfans dès que l'âge de puberté arrive dans les deux ſèxes (ce qui eſt une *criſe* naturelle de cette affreuſe maladie), de-même la fiévre quarte ſe termine ſans inconvénient après la ré-

volution de quelques mois, de quelques années même, quand on ne trouble point les vûës de la Nature par des remèdes qui les traverſent : Car il eſt des perſonnes qui, ſans ſe donner le tems d'écouter la Nature, emploient les jours d'intermiſſion de cette maladie, à faire uſage de remèdes purgatifs, aromatiques, & chauds, dans la vûë, diſent-ils, d'évacuer ou de cuire l'humeur de la fiévre. Mais l'erreur eſt groſſiére ; on ne fait alors que confondre cette humeur dans le ſang, en la ramenant dans les grands vaiſſeaux avant le terme de ſon retour ; les ſolides ſe trouvent par-là dans un *eréthiſme* trop ſouvent réïtéré, & la Nature ſe perd dans ce déſordre. Cependant les viſcères ſont abandonnés à l'opération téméraire de remèdes mal-faiſans, ou mal concertés : ils s'embarraſſent ; & de-là viennent tant d'obſtructions dans le *foie*, dans la *rate*, & dans le *méſentère* ; le déſordre paſſe même dans toutes les *glandes*, leſquelles ſuintant des ſéroſités croupiſſantes en différentes régions du corps, cauſent les bouffiſſûres, les enflûres, les cachéxies, & les hydropiſies, par où ſe

terminent chez les Pauvres, de-même que chez bien des Riches, la plûpart des fiévres quartes. Alors on perd la vûë principale, qui eſt la cure de la *fiévre quarte*, en ne s'occupant que de l'accident, qui eſt la *cachéxie*; & ainſi, en ſe détournant du fonds de la maladie, on ne parvient ni à guérir celle-ci, ni à diſſiper heureuſement le ſymptôme. Combien n'y a-t-il pas de fiévres quartes qui ne ſe terminent que par des *hydropiſies* mortelles, ou par des *langueurs* qui ne finiſſent, après beaucoup d'infirmités, qu'avec la vie, parce qu'on n'a pas voulu ſe prêter aux ſages ménagemens de la Nature!

XLV. Maniére de traiter la Fiévre Quarte.

Pour réüſſir dans la cure de la *fiévre quarte*, il faut que le Médécin ſe mette d'abord ſur les pas & comme à la ſuite de la Nature, pour entrer dans ſes vûës, ſans les changer par l'uſage de remédes qui y ſont diamétralement oppoſés; tels ſont les purgatifs, qui détruiſent préciſément ce que la Nature médite de faire. Chaque accés de fiévre quarte eſt eſt une partie de la criſe finale, par laquelle cette maladie ſe termine heureuſement. Car comme, ſuivant l'ob-

ſervation d'HIPPOCRATE, le ſeptiéme accès d'une fiévre tierce fait la criſe parfaite de cette fiévre, ainſi que quatorze jours ſont ordinairement celle d'une fiévre continuë ; de-même la fiévre quarte a naturellement ſon terme, auquel il faut la laiſſer aller. En effet on a obſervé qu'elle s'eſt guérie, ſans autre inconvénient, après neuf années ; mais ordinairement c'eſt au bout de quelques mois. Suivant ces obſervations, lorſqu'on ne veut pas lui laiſſer prendre un auſſi long chemin, il faut entrer dans les maniéres de la Nature pour avancer la guériſon, ſans s'expoſer à multiplier les accès ; ce qui mène ſouvent une fiévre quarte, ou à l'*hydropiſie*, ou quelquefois à une *fiévre continuë*, & alors elle devient mortelle. Pour prévenir ces malheurs, il faut toûjours laiſſer opérer la Nature, lui prêtant la main à propos, & ſans jamais la forcer dans ſes opérations. Dans chaque accès, la Nature s'efforce à pouſſer à l'habitude du corps la portion d'humeur qui s'eſt digérée dans les vaiſſeaux, où elle s'étoit accumulée par le manque de tranſpiration. On aide la Nature dans cette œuvre, ou en dimi-

nuant la plus grande partie de ſon ouvrage, ou en ſe joignant, par une ſage patience, à ſes efforts, pour lui laiſſer chaſſer doucement par la tranſpiration, ce qu'on n'aura pû épargner à ſon travail. Ce n'eſt que dans les jours d'intermiſſion qu'on peut lui procurer ces ſoulagemens, non pas en cherchant à évacuer l'humeur de la fiévre ; ce ſeroit lutter inutilement contre elle, puiſque n'ayant pas acquis le dégré néceſſaire à la coction, pour pouvoir ſuivre l'opération d'un purgatif, on confondroit les ſucs que la Nature veut démêler. Un moyen ſûr & efficace, c'eſt de ſouſtraire à ſon travail une partie de l'humeur, afin qu'elle ait moins à en digérer, pour en procurer la tranſpiration. C'eſt l'effet de la *ſaignée* faite d'abord, ou dès les premiers accès de la fiévre quarte, ſans craindre de la réïtérer ſuivant le beſoin ; afin que la Nature ſe trouvant toûjours au-deſſus de ſon ouvrage, parce qu'elle en aura moins à faire, puiſſe parvenir à ſes fins. Ce n'eſt point cependant pour l'y abandonner ſans rien faire, mais pour les abréger ou les accourcir, en faiſant par le régime les remèdes convenables :

convenables : ainsi l'on pourra faire, en peu de jours, ce qu'elle n'achèveroit peut-être qu'après beaucoup de mois. Il faut donc tenir le malade dans un régime éxact, pour ne pas augmenter le volume des humeurs, ni les crudités où elles se trouvent pendant une fiévre quarte. Car le sang y est *mélancholique* ; parce qu'étant *déprimé* dans ses souphres, ou mal *déphlegmé* dans ses principes, il est grossiérement développé dans ses esprits. On donnera donc d'une part un bol digestif de *thériaque*, par éxemple, une fois ou deux le jour, en-même-tems que l'on pratiquera les saignées ; & d'autre part on aura soin de dégager les premiéres-voies, par lesquelles l'action des remèdes & des alimens doit se porter dans le sang. Tout cela doit préparer à l'usage du *quinquina*, qu'il faut employer le plus tôt qu'il sera possible, afin de prévenir les longueurs & tous les inconvéniens de la fiévre quarte. Ainsi, après avoir employé les premiers jours à saigner le malade, suivant ses besoins, son sèxe, & son âge, on lui donnera une once de *vin émétique* avec une once de syrop de guimauve, qu'on lui fera ava-

ler, dans ce que l'on voudra, le lendemain d'un accès ; &, une heure après l'opération du vomitif, on donnera une potion composée de six gros de sel d'Epsom, & d'une once de syrop de pommes composé : l'on augmentera la dose du sel d'Epsom, si c'est un corps qui demande une médecine plus forte ; car ce sel n'étant point *tormineux*, ébranle moins le genre nerveux, que ne le fait tout autre purgatif. On donnera, le soir du jour de la purgation, comme l'on aura fait tous les jours précédens, à la même heure, dans les jours d'intermission, le bol de *thériaque*. Par ces précautions, la circulation du sang étant à l'aise dans tous les vaisseaux, l'estomac se trouvant dégagé des sucs mal digérés qu'il contenoit, & ses fibres musculeuses étant ainsi délivrées du limon qui les enduisoit, alors le *quinquina* venant à être travaillé comme il lui convient dans ce premier *laboratoire* des opérations de l'œconomie animale, & trouvant d'ailleurs tous les sécrétoires, avec leurs vaisseaux sanguins & nerveux, dans leurs directions, ouverts pour le recevoir, il sera porté directement dans le sang,

en-même-tems qu'il contiendra ou redreſſera le *ton* des parties, pour les remettre dans leur équilibre les unes avec les autres, c'eſt-à-dire, les *ſolides* avec les *fluides*. C'eſt ainſi que cet admirable ſpécifique guérit ſi promptement les fiévres, ſçavoir, en remettant l'ordre, le calme & la paix dans la circulation du ſang, & dans celle des eſprits. Mais, pour en tirer tout l'avantage poſſible,ou en aſſûrer le prompt ſuccès,on choiſira, pour le donner, le tems immédiat qui ſuivra le ſecond ou le troiſiéme accès. Alors on fera prendre au malade, quatre fois dans la journée, un démi-gros de bon *quinquina* en poudre, incorporé avec le ſyrop de roſes ſèches, & cela chaque fois immédiatement avant une ſoupe, ou un verre d'eau chaude ſucrée. On continuera ainſi pendant ſix ou huit jours, plus ou moins, ſuivant la force de la fiévre. Après quoi l'on pourra pratiquer, s'il en eſt bien beſoin, une purgation douce, ſçavoir, de ſix gros de ſel d'Epſom.& d'une once de manne, dans l'infuſion d'un gros de quinquina & d'un gros de ſéné mondé. Si le malade ſe ſentoit trop échauffé,

on le ſaigneroit ſans crainte dans l'uſage même du quinquina ; & s'il avoit de trop mauvaiſes nuits, l'on mettroit quatre grains de pilules de cynogloſſe dans la priſe du quinquina du ſoir. Au-reſte l'on continuera le quinquina douze ou quinze jours, & on le réïtérera quinze autres jours, s'il le faut, pour empécher le retour de la fiévre. Cependant, ſi elle revenoit, il faudroit reſſaigner le malade, puis recommencer l'uſage du quinquina, dont l'on formeroit les bols du ſoir & du matin avec un demi-gros de thériaque. S'il étoit néceſſaire de donner le quinquina en liqueur, pour les perſonnes délicates, l'on feroit infuſer une once de quinquina pendant vingt-quatre heures dans trois demi-ſeptiers de bon vin rouge ; & de cette infuſion coulée, ou quelquefois mélée avec la poudre, l'on en donneroit au malade un poiſçon de quatre en quatre heures ; on pourroit l'adoucir en y mélant un peu d'eau. Pour les enfans, il faut avoir une forte infuſion de quinquina ſur un demi-ſeptier de vin, dans laquelle on diſſoudra une once de ſyrop d'œillets, & trois gros d'eau de

canelle orgée : l'on en donnera à l'enfant, toutes les deux heures, une cuillerée ou deux, plus ou moins selon son âge, son tempérament, & la force de sa fiévre. Il est vrai que la fiévre quarte est rare parmi les enfans; mais outre qu'il y en a des éxemples parmi les Pauvres, sur-tout parmi ceux de la campagne qui habitent des cantons marécageux, il se trouve des langueurs fiévreuses *cachectiques*, quelquefois même parmi les enfans des personnes aisées : Le quinquina leur est nécessaire aux uns & aux autres, pour éteindre le fonds d'une fiévre bizarre qui répond à une fiévre quarte; & en ce cas la préparation de quinquina en potion cordiale, est très-utile.

Une autre observation à faire, c'est que la *fiévre quarte* double & triple quelquefois ses accès, de maniére qu'au-lieu de ne venir que tous les quatre jours, ils viennent deux jours de suite, & ne laissent qu'un jour d'intermission, ou bien ils viennent tous les jours, sans laisser aucun jour de repos au malade. Pour ne point confondre ces sortes de fiévres avec la *tierce*, ou la *double-tierce*, il ne

faut qu'obſerver que la *quarte* ſimple, ou double, a précédé ; au-lieu que dans la *double-tierce*, la fiévre a toûjours commencé par être *tierce* : Or ces diſtinctions ont leur utilité pour la pratique, à cauſe de la différente qualité du ſang qui fait la *quarte*, ou la *tierce.* Dans celle-ci c'eſt un ſang bilieux, où les ſouphres ſont èxaltés ; au-contraire dans la *quarte* ils ſont comme concentrés dans un ſang lourd, péſant, & où les eſprits paroiſſent déprimés, juſqu'au point de permettre au ſang de ne ſoûlever la vertu ſyſtaltique que tous les quatre jours. C'eſt donc un changement de nature qui ſe fait dans le ſang, lorſque dans une fiévre *quarte*, l'accès prévient d'un jour ou de deux ; parce que le ſang ſe ſera èxalté en prenant feu, ou par lui-même, ou à l'occaſion des remèdes chauds, vineux, volatils, ou aromatiques, que l'on aura employés mal-à-propos dans une fiévre quarte. Dans cette occaſion, les anciens Praticiens comparoient le ſang d'une fiévre double ou triple quarte à un feu de bois verd qui s'étoit enflammé ; ce qui faiſoit, ſelon eux, le danger de ces fiévres dégé-

nérées, où le ſang ſorti de ſon caractère propre à la fiévre quarte, avoit éxalté ſes ſouphres & ſon feu : c'étoit comme une Nature forcée, & miſe hors de ſa route. Ce qui fait que les fiévres doubles & triples quartes ſont ſi dangereuſes dans leurs cures, c'eſt que dans ces occaſions elles ſe convertiſſent aiſément en continuës ; de-ſorte que de la fiévre la moins dangereuſe par elle-même & dans ſon origine, qui eſt la *quarte*, il naît la fiévre *continuë* la plus dangereuſe, & où il faut le plus d'habileté & de précaution pour la guérir, parce que ſouvent elle eſt mortelle : C'eſt qu'alors les *ſolides* eux-mêmes ſont en feu. Ainſi ce n'eſt plus, comme dans la fiévre tierce, un *fluide* dont les ſouphres éxaltés font violence à la vertu ſyſtaltique ; ce ſont les parties ſolides elles-mêmes, leſquelles, comme les bois qui ſoûtiennent le bâtiment, ſont en feu ; ce qui fait la deſtruction des organes-mêmes qui ſoûtiennent la machine du corps humain. Alors le *quinquina* eſt inutile ; il faut recourir aux *ſaignées*, qui doivent en ce cas être multipliées ; il faut prodiguer les *délayans* aqueux ou les plus

ſimples ; & pour cet effet le malade ne ſçauroit trop boire d'une tiſane faite avec les racines de nénuphar, de fraiſier, l'orge, & la régliſſe, qu'il fera bien de boire chaude, pour mieux diſſiper ou plus efficacement réſoudre l'inflammation ou *phlogoſe* (c'eſt l'action ignée ou le feu qui a pris aux parties ſolides.) Il eſt bon auſſi de donner fréquemment au malade de petites doſes d'un mêlange de *poudres*, fait avec deux parts d'yeux d'écreviſſes préparés, contre une de nitre, le tout arroſé avec le jus de citron : Et, tous les ſoirs, on lui fera prendre quelques *émulſions* compoſées avec les ſemences froides & l'eau d'orge, où l'on diſſoudra le ſyrop de nénuphar & celui de pavot blanc, demi-once de chacun pour les deux priſes d'émulſions. Les choſes venant à ſe modérer, l'on donnera de légers *apozêmes* avec les feuilles de chicorée ſauvage & un peu de quinquina, un verre toutes les trois ou quatre heures ; ſur chacun deſquels on ajoûtera deux ou trois gros de ſyrop diacode, ſi le malade reſſent de la douleur par tout ſon corps, & ſur-tout ſi les nuits ſont mauvaiſes, ou s'il y a des anxiétés,

des inquiétudes, & des insomnies. Cet usage des *calmans* tempérés est ici d'autant plus à sa place, que ce sont les Solides eux-mêmes qui sont en irritation *phlegmoneuse*, dépendante non des Fluides, ou du sang devenu ardent ou enflammé, mais des fibres nerveuses elles-mêmes, qui sont imprégnées de matiére de feu : Car comme il arrive que le feu prend aux rouës d'un chariot, parce que l'aissieu s'enflamme à force de ses frottemens réïtérés ; de-même ici les membranes des artères, échauffées par la *systole* ardemment éxercée ou violemment réïtérée, ont pris des *oscillations* trop ardentes & forcées, qui les ont mises hors de la cadence ou de l'ordre de la Nature. Ce n'est donc plus cet effort de la Nature, que cette puissance éxerçoit pour travailler & dissiper l'humeur morbifique, contre laquelle elle faisoit des accès de fiévre, ou des attaques réglées. Au-contraire la *vertu systaltique* étant domptée dans son ordre, parce qu'elle agit forcément, elle a besoin d'être continuellement tempérée & adoucie, pour pouvoir reprendre la régularité de ses mouvemens, & former ou des

accès de fiévre réguliers, ce qui seroit une fiévre quarte rappellée à elle-même, ou bien faire une fiévre continuë, ce qui seroit une fiévre quarte remise dans l'ordre & sous la puissance de la vertu systaltique, c'est celle des coctions, lesquelles condui-duisent à la guérison.

XLVI. Maniére de traiter la Fiévre Tierce.

On trouve dans les observations que je viens de faire, le véritable moyen pour procéder à la cure de la *fiévre tierce*. Les accès de celle-ci revenant tous les trois jours, donnent à juger que comme dans la double & triple quarte, le sang éxalté par extraordinaire dans ses souphres, fait que les accès se rapprochent, par la même raison ceux de la tierce arrivent tous les trois jours, parce que le sang y étant naturellement plus éxalté que dans la quarte, il excite plus souvent la vertu systaltique à se soûlever. De-là il faut conclure d'abord, que la fiévre tierce doit être ménagée du côté des *purgatifs*, & même de la part du *quinquina*, lequel ne doit être employé pour sa cure, qu'après (comme parle le sage Praticien Mr SYDENHAM) que la fiévre se sera vaincuë, en se modérant elle-

même ; ou bien jusqu'à ce que, par la saignée, la boisson, & le régime, les souphres du sang étant déprimés, on voye de la sûreté à placer le *quinquina*, ou seul, ou mêlé avec la chicorée sauvage, ou avec le nitre purifié, ou bien peut-être avec quelques absorbans-fixes, plus ou moins *terreux*, lesquels étant mêlés avec le quinquina en poudre, tempèrent son action, & modèrent sa chaleur. Ce n'est pas que le *quinquina* ne soit un *spécifique*, & un des plus sûrs remèdes qui soit en Médecine ; mais aussi il a ses règles, suivant lesquelles il demande des précautions & des adoucissemens en plusieurs occasions. C'est même une règle générale de ne pas donner le *quinquina* dans l'accès de la fiévre, par la raison qu'il faut éviter de le donner dans une fiévre trop récente, & qui n'a pas encore jetté son feu.

On doit disposer un malade à l'usage du *quinquina*, par les saignées, les délayans, & la diète, & nullement par la purgation ; puisque l'amas des humeurs n'est rien moins que la cause de la fiévre, & que, généralement parlant, un Praticien se trouve mieux de ménager la purgation, en s'en ser-

vant seulement lorsqu'il en est besoin, sçavoir, pour évacuer dans les suites les produits vicieux que la fiévre occasionne. Il faut même alors se garder des purgatifs qui portent le trouble & l'irritation trop forte dans le sang, & dans le genre nerveux : C'est-pourquoi ce qui réussit singuliérement, quand il est à propos de purger le malade dans le tems qu'on lui donne le quinquina, c'est de faire fondre sur une pinte de quinquina une once ou une once & demie de sel d'Epsom, & une once de syrop de pommes composé, pour faire cinq ou six prises. Les jours que le quinquina aura été purgatif, on fera prendre au malade une once de syrop *diacode*, ou un grain d'*opium* préparé : Il est même des cas où le quinquina doit être rendu *calmant* ; ce qui se fait en y mêlant, sur la pinte, demi-once ou environ de syrop de *karabé*.

J'observerai ici que l'on n'aura jamais la véritable idée du *quinquina*, si l'on ne le considère par lui-même comme un *calmant* ; & la raison en est bien simple. Le quinquina a par lui-même une vertu astringente ; c'est par elle qu'il fixe les oscillations vi-

cieuſes des artères, & c'eſt encore par elle qu'il redreſſe les dérangemens de la circulation du ſang. En effet, le *ton* des fibres des artères s'étant forcé par la violence du mouvement du ſang, ce ſang devenu impétueux prend des écarts vers des endroits d'où il faut que la Nature le rappelle, pour remettre l'ordre & l'uniformité dans la circulation ; ce qui opère la guériſon de la fiévre. Le quinquina venant donc à reſſerrer les fibres nerveuſes des tuniques des artères, il les fait rentrer dans leur *ton* naturel, & par-là il reſtituë l'égalité uniforme dans la circulation du ſang.

Mais, en parlant de la poudre de *quinquina*, il faut remarquer 1°. Qu'il eſt à propos de faire prendre le quinquina bouilli dans l'eau, en recommandant de paſſer la décoction bouillante, afin d'y conſerver la partie fine de la poudre ; ce qui rend la décoction plus efficace. 2°. Qu'on doit avoir cette attention pour les Pauvres, qui eſt de leur faire prendre autant qu'il ſera poſſible le quinquina en *opiate* ; parce qu'il eſt plus aiſé à prendre, & plus prompt à opérer. Cette *opiate* ſe fait avec une once de

quinquina, une once de ſyrop de coquelicoq, & une quantité ſuffiſante de conſerve de roſes, pour en donner un gros ou deux, toutes les trois ou quatres heures, dans les intervalles des accès. L'on avoit eſſayé, & même avec quelque ſuccès, de donner le quinquina en *lavement*; mais cette pratique attire de ſi funeſtes hémorrhoïdes, & des reſſerremens de ventre ſi étranges, que l'on a été obligé de renoncer à l'uſage d'un tel quinquina. D'autres relèvent beaucoup l'*extrait* de quinquina; mais il eſt certainement bien moins ſûr que le quinquina en ſubſtance. La commodité de le donner en extrait, c'eſt qu'il n'en faut qu'un très-petit volume; mais dans ces occaſions il faut ſe ſervir de l'eſpèce de quinquina que l'on nomme *caſcarille*. Car cette ſorte de quinquina réüſſit étant donné par grains, depuis ſix juſqu'à dix ou douze grains pour une priſe. Mais il faut s'aſſûrer d'une *caſcarille* bien franche: car il en eſt une rougeâtre, qui eſt bien moins ſûre que celle qui eſt griſâtre; cette derniére étant miſe en poudre, & jettée ſur une pelle ardente, répand une odeur très-douce & très-ſuave.

XLVII. La Fiévre Quotidienne.

Ce que je viens de dire des différentes fiévres, peut ſervir à traiter la *fiévre quotidienne.* Car ſi cette fiévre vient tous les jours avec friſſon, ce ſera alors une double-tierce primitive, parce qu'elle n'eſt pas une ſuite de la *tierce* ſimple : ainſi ce n'eſt point la fiévre double-tierce *ſécondaire*, qui ſuppoſe la tierce dans ſon origine; mais elle eſt primitivement *double-tierce*, parce que dès le premier jour que la fiévre a pris naiſſance, le ſang a été dans les mêmes diſpoſitions où l'auroit mis précédemment une fiévre tierce. La nature de cette fiévre quotidienne eſt donc la même que celle des fiévres doubles-tierces ordinaires, parce que tous les jours elle a de nouveaux accès. Mais ſi ces ſortes de redoublemens ſont diſtingués par des *rémiſſions* ou des relâches, & non par des *intermiſſions* bien marquées, ou des ceſſations parfaites, alors c'eſt une fiévre qui tient de la *continuë*, & elle doit être traitée de même. Cette obſcurité de rémiſſion ou d'intermiſſion, attire quelquefois à ces fiévres quotidiennes un caractère bizarre, & par-là malin, d'où naiſſent les fiévres appellées *hémitri-*

tées ou *demi-tierces* (parce qu'elles tiennent confuſément de celles-là, & des continuës), dont par-conſéquent le *type* eſt ambigu, ſans prendre pendant quelques jours une véritable règle. On ne voit dans tout ceci qu'une Nature qui ne s'eſt point encore démêlée parmi les troubles du ſang & des eſprits : ainſi tout continuë en déſordre, parce que la Nature ne s'eſt pas encore miſe à la tête du travail. Dans ce cas la cure conſiſte à ſçavoir attendre le denouëment de la Nature, pour que le Médecin ſe mette à ſa ſuite : Cependant, ſans demeurer oiſif, il ſoulagera cette Nature embarraſſée, en la mettant au large, & en facilitant la circulation du ſang & la liberté du cours des eſprits ; ce qui ſe fait en employant la *ſaignée* du bras, les *Délayans cordiaux, diapnoïques*, & légérement *calmans*, & la boiſſon *chaude* & abondante, ſans tenter aucuns remèdes irritans, ſoit purgatifs, ſoit émétiques, ni aucuns ſudorifiques, ſulphureux, ou volatils. Ce ſeront donc des *potions cordiales*, non incendiaires, compoſées des eaux de ſcorſonère, de chardon-bénit, de ſcabieuſe, de coquelicoq, d'*oxytriphyllum*, &c.

&c. avec les poudres *abſorbantes*, comme les yeux d'écreviſſes préparés, la corne-de-cerf préparée ſans feu, l'antimoine diaphorétique (nouvellement préparé), & le nitre; à quoi l'on ajoûtera le ſyrop d'œillets, ou celui de limons, ou le diacode, ſuivant le plus ou le moins d'ardeur qu'on remarquera dans la fiévre. On s'en tiendra à l'uſage de ces remèdes, juſqu'à ce que la fiévre venant enfin à ſe donner une forme qui la rende connoiſſable, il ſera tems d'employer, ſuivant les occurrences, les remèdes ci-deſſus preſcrits, ſpécifiques, ou autres, ſelon les méthodes qui y ſont marquées.

XLVIII. La Fiévre Ephémère.

La *fiévre éphémère* a quelque choſe de plus particulier, en ce qu'elle appartient plus aux *eſprits* (comme parlent les Auteurs), qu'à la corruption du ſang. Mais la véritable *éphémère* parmi les pauvres gens ou les artiſans, eſt ce qu'ils appellent *courbature*, priſe dans ſon premier abord. Alors l'accablement fiévreux où ils ſe trouvent, dépend uniquement du *ton* excédé où ſe ſont miſes les fibres nerveuſes par un excès de travail. Par-là le genre nerveux laſſé & pouſſé au-de-là de ſa force naturelle, ne peut ſe reſtituer

pour faciliter la circulation du ſang. C'eſt donc cette *vertu ſyſtaltique*, qui ayant tout à faire pour le maintien de la ſanté, ſe trouve incapable de ſe débarraſſer du ſang, & le laiſſe ſe ralentir dans toutes les parties, qu'il fatigue par ſon ſéjour ou ſon poids. Il faut tirer des règles, pour ſe gouverner dans les fievres *éphemères* des Pauvres ou des Artiſans, de ce que j'ai dit ci-deſſus en parlant de la *courbature.* C'eſt ainſi que l'on diſtingue les caractères & les différentes eſpèces des fiévres continuës, & intermittentes. On ne voit par-tout qu'une ſeule action de broyement qu'opère la vertu ſyſtaltique : C'eſt toûjours le méme ſang ſur lequel elle s'éxerce, & toûjours dans les mêmes vûës, ſçavoir, d'atténuer l'humeur *morbifique* au point qu'elle puiſſe s'évacuer par les ſueurs, comme il arrive ſenſiblement dans les fiévres intermittentes, ou par l'inſenſible tranſpiration, comme on le remarque dans les fiévres continuës.

XLIX. Différentes eſpèces de fiévres.

Mais les efforts de la Nature par l'action de la *vertu ſyſtaltique*, caractériſent, par leurs différentes fins, d'autres ſortes de fiévres. Ce ſont cel-

les qui ſe terminent à des *éruptions* ſur la peau ; ſoit puſtules, comme dans la *petite-vérole* ; ſoit taches ou marques, comme dans la *rougeole*, la *ſuëtte*, les fiévres *ſcarlatines*, *pourpreuſes*, *miliaires*, *éryſipélateuſes*, & encore les *dartreuſes* ; car l'humeur dartreuſe excite de très-groſſes fiévres, en beaucoup de perſonnes qui y ſont ſujettes, quand la dartre veut ſortir ſur quelque partie. La *goutte* n'eſt point à la vérité accompagnée d'éruptions ; mais l'effort que fait la vertu ſyſtaltique pour décharger le ſang des ſucs *arthritiques*, ſinguliérement ſur les jointures, peut bien prendre place parmi les ſortes de fiévres dont on va parler. En effet, c'eſt preſque la même différence, généralement parlant, qui diſtingue les fiévres à *éruptions*, des fiévres *continuës*, & des *intermittentes* ; différence qui conſiſte en ce que ce n'eſt point une atténuation vaporeuſe ou halitueuſe qui s'opère dans les fiévres à *éruptions*, mais une expulſion matérielle & ſenſible de particules qui prennent corps étant dépoſées ſur la peau. Ce n'eſt donc point à l'atténuation de ces molécules ſanguines, que ſe portent les vûës de la Nature,

mais à les dépoſer ſur la peau, ou pour y ſuppurer, comme il arrive aux puſtules de la *petite-vérole*, ou bien pour ſe réſoudre & rentrer dans le courant de la circulation, & ainſi ſe diſſiper & s'évanouïr, comme il arrive dans la *rougeole*, dans la *ſuëtte*, dans les *fiévres ſcarlatines*, *miliaires*, *pourpreuſes*, &c. On découvre par-là l'erreur & le danger d'employer les Sudorifiques dans toutes ces eſpèces de fiévres ; car ces remèdes ne ſe rencontrant point avec les vûës & les efforts de la Nature, ils doivent échoüer, parce qu'ils entreprennent ce qui n'eſt point de ſon deſſein.

L. Les Sudorifiques ſont mortels dans bien des Fiévres.

C'eſt donc la premiére règle, parce qu'elle eſt générale pour toutes les fiévres malignes, de n'y jamais employer les Sudorifiques (qui ont tué tant de monde dans la *ſuëtte*); parce que ce n'eſt point par l'atténuation vaporeuſe que la Nature guérit les éruptions *cutanées* qui accompagnent ces fiévres. C'eſt-pourquoi les Sudorifiques mettent tout en feu & en combuſtion dans le ſang, ſans réſoudre en vapeurs ou en ſueurs les matiéres dépoſées. L'habileté eſt donc ici de dérober ſagement, le plus qu'il

eſt poſſible, de ces ſucs qui vont groſſir les puſtules ou multiplier les éruptions; afin de mettre la Nature en état de travailler ces matiéres, pour en faire de loüables *ſuppurations*, ou bien pour lui donner le tems de reprendre dans les vaiſſeaux, des ſucs qui font les taches ou les marques de *rougeole*, de *ſuëtte*, de *pourpre*, &c.

Car il faut regarder les taches de *pourpre*, & autres ſemblables, comme des *ecchymoſes*, qui ſont cauſées par des molécules de la partie rouge du ſang, pouſſées dans les lymphatiques, & ralenties dans les artéres capillaires, ſans qu'elles puiſſent achever de circuler dans les veines, parce que ces globules ſanguins ſont preſſés les uns ſur les autres hors des vaiſſeaux propres à leur circulation; car c'eſt dans les *artères lymphatiques* que la force de la fiévre a chaſſé & encoigné ces globules. Ce ne ſont donc pas des matiéres propres à produire la ſueur : au-contraire la lymphe qui y ſeroit propre, & qui doit naturellement occuper ces artères, en étant chaſſée ou excluë, les Remèdes Sudorifiques ne font que mettre en mouvement des ſucs qu'ils ne peuvent ré-

ſoudre en ſueurs. C'eſt donc une précaution généralement vraie, que doivent avoir les perſonnes qui donnent des remèdes aux Pauvres, de ne leur jamais donner de Sudorifiques, ni les faire couvrir exceſſivement pour leur exciter des ſueurs, dans la ſuëtte, dans les fiévres malignes, & dans les petites-véroles ; parce que les ſueurs qu'on obtient par ces violences, ne ſont autre choſe que le véhicule des parties globuleuſes du ſang, qu'on lui enlève : & ainſi ſe trouvant à ſec dans les grands vaiſſeaux, il tombe en *conſidence*, ſurtout dans les viſcères ; par où il cauſe des morts ſouvent inopinées, ou bien des abſcès, dont les ſuppurations ſecrètes détruiſent ſourdement quelques-uns de ces viſcères. Je vais parler, dans un moment, des moyens dont on doit ſe ſervir pour diſſiper ſans danger toutes les differentes marques ou taches *pourprées*, qui allarment, & avec raiſon, quand on les voit paroître dans les fiévres malignes. Mais, avant toutes choſes, le point eſſentiel eſt de bien apprendre à ne pas confondre toutes les différentes fiévres à *éruptions*, & de bien

prévoir la qualité des éruptions qui doivent paroître dans quelques jours. C'eſt le moyen de ne pas combattre, ſans ſçavoir ce que l'on fait, une humeur inconnuë, que l'on ſe propoſe cependant de diſſiper, tandis que ſouvent elle eſt très-différente de celle que l'on a en vuë.

LI. Obſervations ſur les Fiévres à éruptions.

Deux choſes donc ſont ici à obſerver. 1°. Il faut avoir égard à l'*épidémie* régnante, ſi déja elle eſt déclarée ; puis à l'âge, à la ſaiſon, & au ſèxe, auquel une telle *épidémie* s'attache particuliérement. Car une groſſe fiévre arrivant en pareil cas, c'eſt au Médecin à ſe tenir en garde contre l'éruption qui ſuit l'épidémie en queſtion. Ainſi, quand il règne beaucoup de *rougeoles*, de *petites-véroles*, &c. & que la fiévre attaque ou des enfans, ou de jeunes perſonnes, il faut ſe défier que les éruptions qui paroîtront dans quelques jours, ne ſoient de la *petite-vérole*, ou de la *rougeole*, &c. 2°. Quand on voit une groſſe fiévre, qui commence d'abord par des ſymptômes graves & menaçans, il eſt à-propos de bien conſidérer ſi quelque humeur *dartreuſe*, *éryſipélateuſe*, ou *goutteuſe*, attachée de naiſſance à

quelque perſonne, ou à quelque famille, ne ſeroit point la cauſe de tous les ſymptômes par où commence cette groſſe fiévre. Car la criſe arrivera dès que l'humeur cachée ſe ſera fait jour ; ce ſera un *éryſipèle*, par éxemple, une *dartre*, ou une *goutte*. On voit alors ſenſiblement à quoi l'on peut s'en tenir ſur la nature de l'humeur que l'on a à dompter pour la guériſon du malade : on s'épargne & à lui les dangers où l'on tombe quand on s'eſt fourvoyé dans le véritable diagnoſtic de la maladie. Or comme on ne connoît bien les plantes, qu'autant qu'on les a étudiées dans leur naiſſance, de-même on ne connoît bien la nature d'une maladie, que quand on l'a éxactement obſervée dans ſon origine.

Peut-être trouvera-t-on déplacées la plûpart de ces obſervations ſur les différences des fiévres à *éruptions* ; parce que (dira-t-on) ce ne ſont guéres, pour la plûpart, des fiévres auſquelles les Pauvres ſoient ſujets, & qu'ainſi c'eſt un hors-d'œuvre qui ne peut qu'embarraſſer la Médecine des Pauvres. Cependant on peut bien remarquer que je ne quitte point abſolument

ment mon ſujet de vûë ; & ces écarts que je me permets, contiennent des notions que l'on ne doit point négliger lorſqu'on veut s'appliquer au ſoulagement des malades. C'eſt-pourquoi quand il ſeroit vrai que les Pauvres ne ſoient pas ſujets aux fiévres (par éxemple) qui annoncent la *goutte*, parce qu'en effet c'eſt peu la maladie des Païſans, ou des Artiſans, eſt-il douteux qu'ils ne ſoient expoſés à des *éryſipèles*, & à des *dartres*, qui venant à ſe renouveller dans de certaines occaſions, ou dans certaines ſaiſons, feront paroître de ces fiévres à *éruptions*, pour la guériſon deſquelles il eſt important de bien ſe remplir des principes que j'ai avancés ci-deſſus ? Lors donc, par éxemple, qu'une fiévre véhémente prend à des enfans ou à des jeunes-gens parmi les Pauvres, dans le tems que règne une épidémie de *petite-vérole* ; ſi cette fiévre eſt accompagnée d'abord non-ſeulement d'envies-de-vomir, mais en effet de cruels vomiſſemens, de cours-de-ventre, ou de dyſentérie, & en-même-tems de cruels maux de reins, & de gorge, d'accablemens de cerveau, quelquefois même de con-

vulſions qui prennent aux enfans ; tous ces ſignes annonçant la *petite-vérole* qui règne dans l'air, apprennent à s'attendre à l'éruption de puſtules *phlegmoneuſes*, c'eſt-à-dire, de tubercules qui ſe répandent ſur la peau en maniére de petits abſcès. Ceux qui auront à ſoulager ces malades, doivent ſçavoir que ce ſont des matiéres inflammatoires qu'ils ont à traiter dans ces puſtules, & là-deſſus ils dirigeront leurs vûës comme on le dira ci-après.

Une autre fiévre impétueuſe ſe manifeſte, accompagnée d'une *colique* cruelle, d'une oppreſſion très-ſenſible, ou d'un aſſoupiſſement léthargique : tous ces ſymptômes, qui ſont ordinairement le prélude d'un accès de *goutte* qui veut prendre au malade, doivent engager les perſonnes charitables de s'informer du malade, s'il ne feroit point ſorti de quelque famille ſujette à la goutte. Ce ſoupçon de goutte peut encore venir du païs qu'habite le malade ; tels ſont les païs de vignobles, & ſur-tout ceux où l'on boit communément des vins blancs. Sur ces indices on peut ſoupçonner une humeur *goutteuſe* dans

le ſang, qui demandera une attention particuliére. On trouve auſſi très-ſouvent des Pauvres ſujets à de fâcheuſes *hémorrhoïdes* : alors des accidens quelquefois aſſez ſemblables à ceux qui annoncent la goutte, font préſumer qu'un ſang *hémorrhoïdal* retenu contre ſa coûtume dans les vaiſſeaux, eſt la cauſe de la fiévre préſente. Enfin, on voit quelquefois des Pauvres affligés d'une humeur *dartreuſe*, ou *éryſipélateuſe*. Cette humeur voulant ſortir, trouble toute l'œconomie animale, par des friſſons, des maux-de-tête, & par beaucoup de troubles fiévreux, par des nauſées ou envies-de-vomir, plûtôt que par des vomiſſemens, ce qui eſt ſingulier à ces ſortes de fiévres. Alors averti que l'on ſera que le malade eſt ſujet à des éruptions *éryſipélateuſes*, ou à des *dartres* phlegmoneuſes, qui lui reviennent de-tems-en-tems, on ne ſçauroit prendre de meilleure précaution, pour le traitement d'une telle maladie, que de n'employer que les remèdes qui vont à aider la Nature, & qui peuvent, ſans trouble, démêler l'humeur qu'elle médite de faire ſortir ſur la peau, ou par des puſtu-

les *miliaires*, ce qui eſt la forme des *dartres*; ou par une enflûre couverte d'un rouge clair, ce qui eſt la forme d'un *éryſipèle*, qui ſe montre en peu de jours, & le plus ſouvent ſur le viſage, & par toute la tête, d'où il gagne quelquefois tout le dos, & preſque tout le corps; avec de ces maux-de-cœur continuels ci-deſſus mentionnés.

LII. Maniére de traiter la petite-Vérole.

La Médecine *expectative*, cet Art de guérir en ſçachant attendre les mouvemens de la Nature, eſt donc d'un uſage bien ſalutaire pour parvenir à la cure des fiévres à éruptions. La *petite-vérole*, la plus commune de ces maladies d'attente parmi les Pauvres, ſervira de modèle pour les autres. Cet effort, quand il eſt modéré & ſans menace pour aucun viſcère, ne demande ſouvent que de la ſageſſe dans le régime, & dans la boiſſon fréquente, ſans avoir preſque beſoin d'aucun remède. En effet, il eſt étonnant combien de petites-véroles guériroient d'elles-mêmes, ſans la témérité ou l'impatience que les aſſiſtans ont de vouloir en abréger le tems; car les ſouffrances ne doivent obliger qu'à des adouciſſemens par des

calmans. Mais si le cerveau, la poitrine, &c. sont menacés de quelque prompt engagement, il faut incessamment affoiblir cet effort, en diminuant la *vertu systaltique* (c'est la systole des artères irritées), par la diminution du volume ou de la quantité de l'humeur qui fait la matiére & l'objet de cet effort. Ce sera l'effet de la saignée du bras, qu'il faudra faire diligemment dès l'entrée de la maladie : par ce moyen on dérobe le sang des grands vaisseaux, d'où partent les impétuosités & les efforts vers quelque viscère que ce soit. Au contraire l'émétique & les purgatifs irriteroient encore davantage la vertu systaltique ; sur-tout si en-même-tems on donnoit des cordiaux, qui feroient infailliblement grossir le volume du sang dans les vaisseaux. Il est aussi très-dangereux pour le malade, de chercher à le faire suer à force de couvertures, & par de grands feux dans la chambre, ou en le renfermant dans ses rideaux. Par-là on ne fait qu'allumer sur toute l'habitude de son corps, comme une ventouse sèche & universelle, qui y attire plus de sucs qu'il ne peut en con-

tenir dans la peau ; il s'en forme des abſcès au-dedans, ou au-dehors, parce que l'affluence de ces ſucs fait crever les vaiſſeaux de toutes parts.

Si les ſaignées promptement faites ne remédient pas ſuffiſamment à la fureur du ſang & des eſprits, il faut, dès le troiſiéme ou quatriéme jour de la maladie, donner quelques potions *diapnoïques-anodynes-cordiales*, mais tempérées, tous les ſoirs, & quelquefois encore tous les matins. Ces potions ſe font, par éxemple, avec deux onces d'eau de coquelicoq, trois onces d'eau d'*oxytriphyllum*, demi-once ou une once de ſyrop de pavot blanc, & demi-gros de confection d'hyacinthe, pour chaque potion. Ou bien on donnera de-tems-en-tems, le long du jour & dans la nuit même, cinq, ſix, ou dix gouttes de la *liqueur minérale-anodyne* de Mr HOFFMANN, dans une cuillerée d'eau de ſcorſonère. Car comme c'eſt dans le calme que conſiſte la ſûreté de la *petite-vérole*, parce qu'il opère dans le ſang une dépuration tranquille, & loüable dans les puſtules ; auſſi toute l'attention du Médecin doit ſe porter à tout entretenir ici dans le calme.

Cette méthode eſt même ſi ſûre, qu'il n'y a rien à craindre de l'uſage des *calmans* juſques vers le onziéme jour de la maladie, qu'arrive la *ſalivation*, ce ſymptôme ſinguliérement critique dans les petites-véroles malignes. Cette évacuation non-ſeulement ne ſe trouve pas arrêtée par l'uſage des *calmans*, ni de l'*opium* même (car la fureur des accidens peut le demander); au-contraire venant à manquer, ou à s'interrompre, elle ſe reſtituë par l'uſage de l'*opium*, au moyen duquel la durée s'en prolonge, juſqu'à ce que les pieds & les mains venant à s'enfler, ils permettent ſans riſque la ceſſation de cette évacuation. Le bien qui revient de l'uſage des *narcotiques* dans la petite-vérole, va même ſi loin, qu'ils deviennent la reſſource de la Médecine quand les petites-véroles ſont les plus malignes. Car c'eſt la remarque de célèbres Praticiens *, qui conſeillent en pareil cas d'augmenter la doſe ou la force des *narcotiques*.

Il eſt à propos d'obſerver que ce n'eſt pas toûjours ni par refroidiſſement dans le ſang, ni par foibleſſe

* SYDENHAM, MORTON, &c.

dans ses mouvemens, ni par *inertie* dans les esprits, que la *petite-vérole* sort mal, ou qu'elle suppure mal; il faut s'en prendre le plus souvent au trop de matiére que la vertu systaltique pousse à l'habitude du corps, ou bien au trop de développement qu'ont pris les parties du sang, aussi peu propres à procurer une suppuration loüable, que le sont des sucs qui ont trop d'élasticité; parce que c'est pendant le calme que se font les bonnes éruptions, & les suppurations les plus sûres. Ainsi, dans de certains cas urgens, on trouve une ressource très-avantageuse dans la *saignée*, non pas celle du pied, qui est la moins convenable, mais dans celle du *bras*, & quelquefois celle de la *gorge*; parce que tout étant en inflammation dans les tems les plus fâcheux de la petite-vérole, la saignée en devient précisément le remède, suivant l'idée du célèbre SYDENHAM, qui recommande aussi, en pareil cas, la limonade minérale, qu'il prépare avec l'esprit de vitriol dans beaucoup d'eau. Ces mêmes principes font comprendre le peu d'usage, les dangers même, de la *purgation* dans la petite-vérole; de-sorte

qu'inſtruit par l'uſage des grands Maîtres, l'on ne craint point d'avancer ici, pour la conſervation des Pauvres, que l'on ne peut preſque ni trop peu, ni trop tard purger dans la petite-vérole.

LIII. Les Fiévres Eryſipélateuſes, Goutteuſes, & Dartreuſes.

La maniére de traiter les fiévres *éryſipélateuſes*, *goutteuſes*, & *dartreuſes*, ſe comprend aiſément par les principes que l'on vient d'avancer. Car ce ſont tous des efforts de la vertu ſyſtaltique, qu'on doit ménager pour faciliter l'expulſion d'un ſuc dont le ſang entreprend de ſe débarraſſer. Or cette force étant ſuffiſante par elle-même, il ne faut que ſçavoir la diriger, & pour cela procurer au ſang aſſez d'aiſance pour ſe ranger dans les ſécrétoires, où il doit dépoſer les ſucs qui l'embarraſſent. La ſaignée du *bras*, promptement faite, donnant aux vaiſſeaux plus de capacité, à proportion qu'elle évacuë de leurs fluides, met la Nature à portée de faire cet arrangement; pourvû qu'en-même-tems, par l'uſage des délayans, des potions légérement diapnoïques-nitreuſes, & des juleps anodyns, l'on entretienne la fluidité du ſang: car avec ce peu de remèdes, l'*éryſipèle*,

la *dartre*, ou la *goutte* venant à paroître, la fiévre tombe, avec les angoiſſes où étoient les malades ; &, à l'aide de quelque fomentation douce, qui ne ſera ni huileuſe ou ſulphureuſe, ni aromatique ou balſamique, l'on conduit à bien l'éruption qui s'eſt faite. Il ſuffit pour cela d'employer l'eau d'orge chaude, toute ſeule, ou mêlée avec un peu d'eau de ſureau ; &, en cas de *goutte*, le laît chaud, ou le cataplaſme de mie de pain, auquel on ajoûte quelques feuilles de velvote, ou bien de juſquiame en cas de grande douleur. Car c'eſt une double obſervation, que l'on ne ſçauroit trop recommander de faire, de n'employer rien de gras ou d'huileux ſur les *dartres*, ni ſur les *éryſipèles* ; parce que rien n'y attire plus d'accidens de fiévre, d'ulcération, d'inflammation, de pourriture, de gangrène même. Bien-plus, l'on a vû qu'un cataplaſme de mie de pain & de laît, appliqué indiſcrétement ſur un *éryſipèle*, y a attiré la gangrène en moins de vingt-quatre heures. Tout le ſecret donc, ſur-tout dans les *éryſipéles* qui attaquent le viſage, c'eſt de vuider

promptement & ſuffiſamment les vaiſſeaux, & de délayer le ſang à force de tiſane ſimple, ou de petit-laît. Car il eſt étonnant de quelle élaſticité ſe trouve une humeur *éryſipélateuſe*, & tout le ſang quand il en eſt intimement imprégné; puiſqu'alors l'éryſipèle, après avoir commencé par la tête, gagne quelquefois tout le dos, ou bien il enflamme le viſage, & ainſi devenu phlegmoneux, il occaſionne des ſuppurations. Il faut donc, en ces cas, faire boire au malade cinq ou ſix verres de petit-laît ſimple, ou *amer*, ſans mettre ſur l'*éryſipèle* que de l'eau chaude, où, tout-au-plus, l'on aura fait bouillir une cuillerée d'orge mondé. Une autre obſervation, c'eſt de ſe bien garder de faire rentrer une *dartre*, en la déſſéchant : C'eſt ce que l'on a vû arriver par l'uſage du vinaigre & de la litharge, appliqués ſimplement ſur la *dartre*, laquelle venant à ſe diſſiper à l'extérieur, l'humeur rentrée ſe jetta ſur les nerfs & les jointures des parties voiſines, où il ſe fit un mal incurable. On ne peut donc trop favoriſer la ſortie de cette humeur, (car l'air extérieur la réſout), à l'aide de

ſimples fomentations, en-même-tems qu'on pourvoira à en tarir intérieurement la ſource dans les vaiſſeaux, par le moyen des ſaignées, des ſucs aqueux de chicorée ſauvage, & quelquefois de fumeterre, puis par quelques abſorbans tempérés ; après quoi, au tems convenable, on purgera le malade avec le ſel d'Epſom, la manne, & le ſyrop de pommes compoſé.

Suivant ces mêmes principes, ſi une fiévre ſurvenoit par la retenuë d'un ſang *hémorrhoïdal*, on la verra bien-tôt ſe diſſiper par les ſaignées du bras, quelquefois du pied, ou (ce qui eſt bien plus ſûr que la ſaignée du pied) par les *ſang-ſuës* appliquées autour du fondement, quand bien même les *hémorrhoïdes* ne ſeroient point ſorties ; parce que ce ſang étant ainſi dérobé aux viſcères qu'il menaçoit d'engager, le flux hémorrhoïdal retrouvera ſon cours ; ou bien la circulation du ſang le rediſtribuant au loin & au large par tout le corps, la Nature s'en défera, ſoit en le digérant, ſuivant ſes beſoins, ſoit enfin en ſuppléant à l'évacuation hémorrhoïdale par celle de la *tranſpiration* :

car cele-ci eſt ſa reſſource commune pour ſe délivrer de la plûpart des ſucs qui lui ſont à charge ou inutiles.

La notion de la fiévre excitée par la préſence d'un ſang *hémorrhoïdal* retenu dans les vaiſſeaux, conduit à celle de la fiévre excitée par la préſence d'un ſang *inflammatoire* fixé & retenu dans la ſubſtance poreuſe des parties ou des chairs : C'eſt préciſément la fiévre de *Rhûmatiſme*, de celui ſur-tout que l'on nomme *goutteux*, dans lequel des congeſtions *phlegmoneuſes* du ſang occupent preſque toutes les parties du corps, & particuliérement celles qui ſont proche des jointures. Ce ſont de fortes digues que le ſang trouve ſur ſon chemin, & contre leſquelles il fait de ces efforts que l'on appelle *fiévreux*, & que l'on reconnoît à la dureté que prend le pouls, à la fréquence, au déſordre & à l'irrégularité de ſes battemens; parce que, par tous ces efforts, le ſang ſe trouvant obligé de ſe *réſilier* dans les grands vaiſſeaux, il excite çà & là des tumeurs inflammatoires. Or ces tumeurs tendent directement à ſuppuration ; & de-là

viennent des abſcès, à-moins que le Médecin ne ſoit aſſez habile pour prévenir ces accidens. On retrouve donc ici ces *efforts* dont j'ai déja parlé, qui font l'eſſence des maladies ou affections fiévreuſes, & en particulier celle de la fiévre qui reſſemble aux fiévres d'*éruptions*; en ce que la Nature a des combats à livrer, pour rompre les obſtacles que la circulation du ſang trouve au chemin qu'elle a à faire des artères ſanguines dans les veines de même nom.

LIV. La Fiévre de Rhûmatiſme.

La *Fiévre de Rhûmatiſme* eſt aſſez commune parmi les Pauvres; & la cauſe en eſt bien ſenſible : Car leurs bras & leurs jambes ayant à ſoûtenir continuellement de rudes travaux, leur ſang phlegmoneux ſe fixe en pluſieurs endroits de ces parties. Le vulgaire en Médecine conclud d'abord pour l'uſage des Sudorifiques. Mais ſi l'on fait réfléxion que les extrémités des vaiſſeaux qui aboutiſſent aux excrétoires des ſueurs, ſont préoccupées d'avance par le ſang couënneux qui bouche les paſſages à la matiére de la ſueur, l'on conçoit auſſi-tôt le danger des Sudorifiques : Car la digue formée par ce ſang preſque cor-

porifié, étant trop forte ou trop solide, c'est un travail à pure perte, que de pousser, par des remédes tels que les Sudorifiques, l'impétuosité du sang des grands vaisseaux vers cette digue, puisque cette impétuosité se brise contre une telle résistance sans la rompre. Il suffit donc de ne pas perdre de vûë l'effort redoublé de la *vertu systaltique*, qui fait la fiévre : Dès-là l'on voit que c'est à affoiblir cet effort qu'il faut travailler, en dérobant de dessous les coups redoublés de la *systole* irritée, une bonne quantité de la matiére sur laquelle elle travaille, c'est-à-dire, du sang, dont le volume étant diminué, la force de la vertu systaltique diminuë aussi, & la résistance devient plus aisée à forcer ; & cela parce que la matiére qui composoit cette digue devenant plus foible, en ce qu'elle est moins compacte, elle se trouve susceptible d'ébranlemens. Aprés cela on employe les potions, les jus d'herbes, les apozêmes diaphorétiques, les poudres de même nom ; ensuite, en mélant un grain d'*opium* préparé dans quelques juleps, que l'on fait prendre à l'entrée de la nuit, on parvient à dissiper la digue par les

ſueurs, ou par l'inſenſible tranſpira-tion; après quoi un purgatif tempéré emporte le fonds de l'humeur. Mais pour obtenir ce ſuccès, il faut avoir eu ſoin de vuider ſuffiſamment les grands vaiſſeaux, de délayer le ſang à force de boiſſons tempérées, & de-plus ordonner que les bouillons des malades ſoient composés de ris, & de peu de viande, de maniére que le ris y domine.

C'eſt ainſi qu'en ne perdant pas de vûë la cauſe unique qui fait, univer-ſellement parlant, toutes les mala-dies, ſçavoir, la *vertu ſyſtaltique* des Solides, qui prépare & achève les matériaux ou les ſucs qui doivent ſervir à la ſanté, l'on acquiert la connoiſſance véritable des maladies. On voit auſſi la vérité de la maxime qui eſt paſſée en proverbe, que l'*on ne meurt pas ſans fiévre.* En effet, toute maladie eſt *fiévre* dans ſon fonds, en ce qu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit un effort de la Nature, & que cet effort n'eſt autre choſe que l'action de la *vertu ſyſtaltique* ſur le ſang; parce qu'el-le eſt faite pour en redreſſer les qua-lités, les mouvemens, & les opéra-tions; que c'eſt d'elle d'où naiſſent les ſymptômes

ſymptômes differents des maladies, & les événemens qu'on y obſerve ; & qu'enfin elle fait l'hiſtoire de tout ce qui conſtituë quelque maladie que ce ſoit. Ces réfléxions font connoître au juſte la nature & la véritable origine des *Rhûmatiſmes*, qui ſont communs parmi les Pauvres, & qui traverſent l'éxercice de leurs profeſſions, par des douleurs qui entreprenant leurs bras & leurs jambes, les rendent incapables de remplir les travaux qui ſont attachés à leur état. Ces Rhûmatiſmes ſont ſans fiévre, & ſouvent ſans intéreſſer les fonctions naturelles ; mais tous les mouvemens ſont ou impoſſibles, ou laborieux aux malades. Or tout cela n'arrive que par l'effort dérangé de la *vertu ſyſtaltique*, qui portant inégalement ſur la double partie du ſang, la rouge & la blanche, pouſſe celle-ci plus abondamment dans les *artères lymphatiques* qu'il ne convient pour le repos de la ſanté. Il ſubſiſte, ce repos, quand la lymphe ou la ſéroſité, également mêlée dans le ſang, ne paſſe dans ces artères que ſous la forme & dans la proportion qui leur convient, pour conſerver les membranes, les glan-

des, & tous les *excrétoires* dans leur ſoupleſſe, & ceux-ci dans leurs diamètres & leur *ton* naturel. Tout le contraire arrive quand toutes ces parties ſe trouvent inondées par l'affluence exceſſive de la lymphe. Car alors elle produit ces deux effets également oppoſés au repos qui fait la ſanté ; ſçavoir, 1°. Que les membranes & leurs vaiſſeaux ſont gorgés de ſéroſité ; ce qui fait la tenſion & l'embarras de ces parties : 2°. Que cette ſéroſité ralentie (parce qu'elle eſt ſortie du courant de la circulation du ſang) s'aigrit ; alors piquant & irritant les fibres, qu'elle devroit rendre ſouples & maniables, ſans les rendre ſenſibles ou douloureuſes, elle affecte les jambes ou les bras, ſur leſquels ſe font les affections *rhûmatiſantes*, qui ſont ſi familiéres parmi les pauvres gens, ſur-tout les gens de travail.

La cauſe de tant de *Rhûmatiſmes* parmi les Pauvres, ſe prend dans la ſource commune de la plûpart des maladies, c'eſt-à-dire, dans l'*inſenſible tranſpiration* dérangée ou interrompuë en tant d'occaſions dans le corps des pauvres gens, par la néceſſité de

tant de travaux, qui les expoſent tous les jours à des ſueurs ; à quoi il faut joindre la négligence qu'ils apportent à en prévenir les ſuites, ſoit en ſe laiſſant trop promptement refroidir, ſoit par la nature des lieux qu'ils habitent, ſoit enfin parce qu'ils s'endorment après leurs travaux, couchés ſur la terre & en plein air. Rien en effet n'eſt plus capable de mettre dans le ſang plus de ſéroſité qu'il n'en comporte pour l'état de ſanté. Les matiéres *tranſpirables* ſont alors obligées de refluer ; de-là ſe forment les eaux dont les rhûmes & les enchifrènemens prouvent l'abondance, tant par le tems que durent ces fluxions, que par l'énorme quantité de ſéroſité qu'elles font rendre. Cela ſuppoſé, eſt-il étonnant que la *vertu ſyſtaltique* rencontre ſous ſes coups une trop grande abondance de lymphe à pouſſer vers les extrémités des vaiſſeaux où ſe trouvent les *artères lymphatiques* ? Si après cela l'on fait réfléxion que ces artères contiennent, même dans l'état naturel, la plus grande partie de la portion blanche du ſang, puiſque ce ſont ces artères & cette portion du ſang qui font le volume des

muſcles ou des chairs, & des graiſſes qui compoſent l'habitude du corps; à quelle plénitude ne ſe trouvent pas expoſées ces parties, par la *crûë* des ſéroſités qui leur reviennent de la tranſpiration manquée! Eſt-il un fonds plus ample de fontes, de fluxions, & de rhûmatiſmes? Car la plus grande partie de la *portion blanche*, qui fait dans la maſſe du ſang les deux tiers de ſa quantité, circule principalement dans les vaiſſeaux de l'habitude du corps; ainſi rien n'eſt plus facile à ces vaiſſeaux que de s'engorger dans ces occaſions. Ajoûtez à cela, que le retour de la portion *blanche* dans les grands vaiſſeaux, s'y fait plus lentement que celui de la portion *rouge*. Voilà pourquoi les Rhûmatiſmes ſont d'une ſi longue durée; parce qu'ils occupent des lieux d'où les humeurs ſe ramènent très-lentement. Voilà auſſi pourquoi ces ſéroſités s'aigriſſent, & qu'elles deviennent des ſels piquans, qui irritant continuellement les membranes (à-travers & par-deſſus leſquelles paſſent & roulent ces ſéroſités) ſont les cauſes des cruelles & intimes douleurs qui accompagnent les Rhûmatiſmes.

LV. Les Sciatiques.

Les *Sciatiques* ſont les Rhûmatiſmes les plus opiniâtres, les plus douloureux, & les plus difficiles à guérir. Ces ſortes de Rhûmatiſmes tirent leur origine de la collection qui ſe fait de la ſéroſité dans des parties qu'occupent les nerfs du corps les plus gros ; car toutes leurs membranes s'imbibant de l'humeur *rhûmatiſante*, occaſionnent les cruels tourmens qui fatiguent les malades jour & nuit, & cela pendant des mois & quelquefois des années entiéres. La nature des parties qui ſe trouvent en ſouffrance, enfoncées qu'elles ſont dans le profond des chairs, dans une ſituation *déclive*, & vers le *périoſte* & les articulations des os, fait la difficulté de la cure des *Sciatiques*, & donne la raiſon des énormes douleurs qu'elles cauſent ; parce que la séroſité ayant le tems, par ſon ſéjour, de s'aigrir, & de s'inſinuer intimement dans tous ces endroits, parvient juſqu'au *fémur*, & le carie dans ſon articulation, comme on l'a obſervé par l'ouverture des cadavres.

Il eſt aiſé de concevoir, par ce que je viens de dire, pourquoi la maniére vulgaire de traiter les

Sciatiques en particulier, & en général tous les *Rhûmatiſmes* habituels, réüſſit ſi mal. L'on commence par attaquer l'humeur par des purgatifs réïtérés, & ſur-tout par les *phlegmagogues* : Mais ces fondans mettant le ſang & les humeurs en *colliquation*, augmentent l'affluence de l'humeur ſéreuſe ſur les parties ſouffrantes, ſans pouvoir atteindre juſqu'à l'humeur qui eſt déja dépoſée ſur les membranes des gros nerfs, qui en ſont abreuvées. D'ailleurs, la profondeur en ſituation *déclive* de ces parties, favoriſe très-peu la *remontée* ou le retour de ces ſéroſités dans les grands vaiſſeaux. Deplus, le ſang de ces grands vaiſſeaux étant hors de portée de ſe diſſiper par la tranſpiration, il ſe trouve à ſec, tandis que la ſéroſité morbifique qui inonde les parties ſouffrantes, devient âcre & ſalée au point qu'elle peut comme cautériſer ce qu'elle touche. Voilà ce qui rend les *Sciatiques* ſi cruelles, & ſi mal-aiſées à guérir; & l'on manque de les guérir, parce que l'on confond l'effet dans la cauſe, en prenant l'un pour l'autre. On fait la même faute dans la cure des *Rhûmatiſmes*. C'eſt, dit-on, une ſéroſité, une pi-

tuite, des phlegmes, ou des glaires, qui causent les douleurs de ces différentes maladies. Nous en convenons; mais il ne faut pas se perdre dans le terme, en oubliant le principe. Il y a une puissance qui envoye cette sérosité, & une origine qui la fournit. Tant que l'on ne sera occupé que de la production de l'humeur, sans remédier à la puissance d'où elle sort, ce sera une raison physique qui fera manquer toutes les cures.

Cette origine, qui est le fonds de quelque humeur que ce soit, c'est la masse du sang, poussée par la *puissance systaltique* du cœur & des artères. Si l'on quitte de vûë l'*effort* de cette *puissance* qui agit sur le sang, pour ne suivre que ces humeurs à dessein de les évacuer, avant même qu'elles soient détachées ou séparées dans le sang, c'est entreprendre un travail inutile, en se proposant de tarir des sucs dont on laisse subsister les sources. Or, en ne consultant que l'usage & l'observation des plus grands Praticiens, c'est-à-dire, de ceux qui ne règlent leurs vûës que par les loix de l'œconomie animale, il n'est point d'*affections goutteuses*, *rhûmatisantes*, de

sciatiques même, où il ne faille se proposer de réprimer, modérer, & diriger quelque effort secret, qui est originairement dans le sang. Ce sera en particulier à l'occasion de quelque retenuë qui s'y fait, soit d'un sang *hémorrhoïdal* *, soit de quelque évacuation semblable & naturelle, qui se supprime à-contre-tems, ou qui se détourne ailleurs que vers ses sécrétoires ou ses issuës ordinaires. On a un éxemple bien sensible de cela dans les personnes qui sont accoûtumées, en certains pays, à se faire appliquer des *ventouses scarifiées*. Rien, en apparence, n'est si peu important que la petite quantité de sang qui sort par les scarifications : Cependant comme ce sont des issuës que l'Art prête à la Nature, elle paroît souffrir, & elle fait même voir souvent qu'elle est surchargée, si l'on manque à faire ces scarifications dans les tems ordinaires. La même chose arrive à ceux qui se refusent à des saignées de précaution, ausquelles ils auront accoûtumé

* Voyez STALH, dans la plûpart de ses Ouvrages ; & ALBERTI, dans son Traité latin sur les *Hémorrhoïdes*.

mé leur corps : Car ce ſont des maladies qui prennent la place de ces ſaignées, quand on ômet de les faire. Ces cas ſont fréquens dans les corps de tout le monde. Mais il eſt ſinguliérement notoire que dans les perſonnes du ſèxe, le ſang y a ſes décharges règlées, & que les hommes ne ſont point éxemts de pareilles évacuations ; puiſque les *hémorrhoïdes* ſont le ſort de familles entiéres où elles ſont *épidémiques* ; & d'ailleurs combien n'y a-t-il pas de particuliers qui les éprouvent, par les profuſions de ſang qu'ils perdent par cette voye, ou par mille différentes ſortes d'atteintes d'hémorrhoïdes ! Car ou elles font effort pour ſe reproduire, lorſqu'elles ont commencé autrefois de fluer, ou elles font des efforts inutiles pour commencer, quand elles n'ont jamais paru : & ce ſont alors ces efforts ſecrets (*molimina tonica*), comme parle un grand Médecin *, qu'il ne faut jamais perdre de vûë dans quelque affection *rhûmatiſante* que ce ſoit.

C'eſt-pourquoi, autant qu'il eſt pernicieux d'employer d'abord la pur-

* Mr STALH.

gation pour commencer la cure des *Sciatiques*, ou des Rhûmatiſmes qui y conduiſent, autant eſt-il ſalutaire de commencer à les traiter par les ſaignées. Mais il faut les employer aſſez tôt, afin de prévenir l'*éructation* des artères lymphatiques, c'eſt-à-dire, les ſuintemens qui ſe font par leurs extrémités ſur les membranes ; & aſſez de fois, pour empêcher que cette humeur ſéreuſe n'ait le tems de deſcendre profondément, en ſe répandant ſur les membranes des gros nerfs que l'on appelle *nerfs ſciatiques*. C'eſt ainſi que l'on pourvoit à ce que l'humeur ne prenne le chemin vers ces nerfs, ou du-moins qu'elle n'y tombe qu'en petite quantité. Après cela l'on place des purgatifs convenables, c'eſt-à-dire, ceux qui, ſans porter les troubles qui arrivent quand les vaiſſeaux n'ont pas été ſuffiſamment vuidés, évacuent ces ſéroſités, & avancent ainſi la guériſon de ces Rhûmatiſmes. Ces purgatifs doivent donc être auſſi ſûrs que promts dans leurs opérations. On les trouve tels dans le *ſel d'Epſom*, dont l'on donne une once avec une autre once de *ſyrop de roſes pâles* préparé avec l'aga-

ric ; ou bien dans le *séné*, dont l'on mêle vingt-quatre ou trente grains avec autant de *crême de tartre* , & quinze ou vingt grains de racine de *jalap* , le tout en bol, étant incorporé , avec une goutte ou deux d'*essence d'anis*, dans une quantité suffisante de ce syrop de *roses pâles*. Mais afin que ces purgatifs trouvent les voyes libres & méables, l'on a soin de faire prendre au malade, pendant quelques jours avant les purgations , les remèdes propres à lever les embarras du sang dans les *capillaires* , c'est-à-dire , à résoudre , fondre ou liquéfier les sucs qui y sont ralentis ; & pour cela on lui fait boire abondamment, & toûjours chaud, d'une tisane ou décoction *diapnoïque* , c'est-à-dire , qui facilite la transpiration. Telles sont celles qui se préparent avec les racines de *scorsonère* , de *bardane* , de *squine* , les *santaux citrin* & *rouge* , &c. dont l'on trouvera des formules ci-après *. Ce sont des Délayans qui favorisent l'opération d'autres Remèdes plus efficaces ; tels que sont la *limaille de fer porphyrisée* , & les *cinnabres* , dont l'on fait des mêlanges

* *Pharm. des Pauvr.* Tom. III. p. 103. & 114.

avec l'*opium*, ou les *pilules de cynogloſſe*, ou bien avec celles de *ſtyrax*; & de ces mêlanges en poudre, ou en opiate, l'on donne deux ou trois petites priſes par jour aux malades, en revenant cependant de loin à loin à l'uſage des purgatifs. L'excellent effet de ces minéraux, c'eſt que, par le poids de leurs molécules qu'ils répandent dans le ſang, ils dépriment le trop de *rareſcence* de ſa maſſe dans les vaiſſeaux où il s'accumule. Ainſi donc le volume du ſang étant diminué, ſon paſſage des artères ſanguines dans les veines devient plus facile; &, par ce même moyen, la ſéroſité trouvant à s'échapper, ſans tomber, en ſe débordant, ſur les membranes, les douleurs de Rhûmatiſme s'évanoüiſſent. Cet effet eſt celui de la *limaille de fer*, comme on l'obſerve dans les maladies des femmes, dans leſquelles, en rabattant l'ardeur du ſang qui eſt en ſuppreſſion, & en le rendant plus coulant, elle en procure tranquillement ou en reſtituë l'évacuation. Le *cinnabre* eſt un *mercure* fixé; mais ſes globules ſe démêlant ſans trouble dans la maſſe du ſang, ce ſont autant de molécules *gravitantes* ſur les globules

du ſang, leſquels ainſi pouſſés par le poids qui les preſſe, roulent dans les veines, & y entraînent la ſérolité, qui ſe trouve ainſi dérobée à toutes les parties ſur leſquelles ſe portoit le Rhûmatiſme. Il eſt encore des remèdes extérieurs ou *topiques*, qui ſont fort à la mode dans les Rhûmatiſmes, & dans les Sciatiques. Ce ſont des *fomentations*, des *linimens*, des *onctions* d'huiles, de baûmes, & d'eſprits volatils, ou vineux; enfin des *ciroênes* ou onguens appliqués en forme d'emplâtres. On n'a garde de mépriſer tous ces ſecours, qui ont leurs avantages: Ils ne ſont ordinairement mal-faiſans, ou inutiles, que parce que l'on ſe preſſe trop à les appliquer. Car plus ces remèdes ont d'efficacité pour diſſiper l'humeur *rhûmatiſante*, plus il eſt à craindre d'attirer ſur les parties ſouffrantes le ſang qui doit y apporter cette humeur. La ſûreté de ces remèdes dépendra donc de la diſpoſition où l'on aura mis le ſang pour faire ſa dépuration, en mettant au large les mouvemens de ſon cours & de ſa circulation.

LVI. L'usage des Sang-fuës dans les Sciatiques.

L'application des *ſang-ſuës* au fondement, eſt d'une très-grande utilité dans les Sciatiques : La preuve en eſt évidente, par la ſorte de ſang que tirent les *ſang-ſuës*, & par l'eſpèce des vaiſſeaux qui ſont vuidés. Ces vaiſſeaux ſont ceux-là-mêmes qui auroient dû donner iſſuë au ſang *hémorrhoïdal*, ſi la Nature ſe l'étoit ainſi procurée. On ôte donc, par ce moyen, la cauſe du mal ou la matiére d'où il dépend. Au-reſte, l'on ſçait que le ſang qui ſe vuide par les hémorrhoïdes, eſt un ſang artériel : Tel eſt auſſi celui qui ſort par le moyen des *ſang-ſuës* ; ſa couleur vermeille en eſt une bonne preuve : mais on en trouve une autre dans la quantité du ſang qui ſort à-travers d'ouvertures ſi petites. Car on a obſervé que le ſang ſort par ces minces iſſuës avec tant de force & d'opiniâtreté, que l'évacuation reſſemble moins à celle d'une ſaignée, qu'à une vraie perte qui ne s'arrête qu'avec beaucoup de peine & de tems.

Il eſt donc ſouvent néceſſaire d'appliquer des *ſang-ſuës* dans les Sciatiques, avant que d'en venir aux re-

mèdes *topiques*. Par la même raiſon, un grand Praticien * recommande ſingulièrement de ne pas ômettre les *ſcarifications* ſur la partie ſouffrante dans la Sciatique, en ceux ou celles qui, au-lieu de ſe faire ſaigner, ſe ſeroient accoûtumés à ſe faire ſcarifier ſur quelque partie du corps. Mais après avoir mis le ſang dans la diſpoſition ou l'aiſance convenable, il eſt très-utile de pratiquer les *topiques*: Ce ſera le *baûme tranquille*, animé de vingt ou trente *gouttes anodynes*; ou bien le *ſavon de Gènes*, diſſous dans l'eſprit-de-vin, dont on fait un liniment avec l'huile de pavot, ou de juſquiame. On peut encore ſe ſervir utilement de l'*huile de petits chiens*, ou de l'*huile de vers*, où l'on diſſoudra un peu de camphre, & l'on en fera enſuite des linimens avec l'onguent d'*althæa*. Il faut obſerver que pour que ces remèdes réüſſiſſent, on doit, en les employant ſur la partie malade dans les Sciatiques, frotter en-même-tems toute l'épine du dos, & ſur-tout les lombes: L'on a cependant obſervé qu'une foibleſſe paralytique dans les jambes & dans les cuiſſes, a été guérie par l'application

* Mr STALH.

de ces remèdes ſur la *nuque du col* ; & cela eſt d'autant plus remarquable, que GALIEN guérit une paralyſie du bras, en appliquant le remède topique ſur les *vertèbres du col*.

LVII. Réfléxions ſur ce que j'ai dit que le Sang étoit l'unique cauſe des Maladies.

J'ai avancé dans ce Traité, que le *ſang* étoit l'unique cauſe de quelque *maladie* que ce fût : bien des perſonnes en conſéquence, regarderont ma Médecine comme un Ouvrage peu utile, ſec, & dénüé de principes & & de raiſonnemens ; mais je demande à ces perſonnes, ſi la Nature emploie autre choſe que le Sang pour maintenir la ſanté & la vie ? Si cela eſt, la Médecine, qui ne doit être que la Suivante ou l'Interprète de la Nature, doit-elle rougir de ne rien employer de plus qu'elle, pour réparer ce qu'elle entretient ? Ce ſang tout ſeul lui ſuffit pour ſatisfaire à toutes les fonctions du corps ; il n'eſt donc pas étonnant que la Médecine bien entenduë n'emprunte que du ſang les cauſes qui troublent ces fonctions. Ce ſang peut, par ſes ſeuls développemens, produire des effets plus multipliés que tout ce que nous connoiſſons de maladies. Car c'eſt un principe certain, & bien démontré

par le sage SYDENHAM, que les maladies ne sont point des étres nouveaux, mais des modifications changées, ou des nouvelles maniéres d'être dans les molécules de la matiére du sang. La vraie science des *étiologies* est donc de bien faire comprendre les développemens des parties du sang, la nature de ses *éxaltations*, de ses *volatilisations*, ou de ses *sublimations*, l'ordre changé dans l'arrangement, les mouvemens, les directions, les impétuosités des parties ou des sucs qui le composent. C'est ce que je me suis proposé d'éxécuter dans cette Médecine des Pauvres.

On ne m'entendra point parler, dans cet Ouvrage, de ces humeurs célèbres ou triviales dont l'on fait ordinairement les causes des maladies : telles sont la *bile*, la *pituite*, & la *mélancholie*, d'où communément l'on fait naître toutes les maladies, tant *aiguës*, que *chroniques*. Pour moi (je le répète) je ne trouve par-tout que le sang pour unique cause morbifique. Ainsi la *bile* dans les maladies est un sang bilieux ; la *pituite* ou la sérosité, un sang séreux ou pituiteux ; la *mélancholie*, un sang brulé ou mélan-

cholique. Le ſang eſt imprégné de tous ces ſucs ; parce qu'il en renferme dans ſon ſein les *embryons*, les ſemences ou les matériaux. Mais comme il eſt naturellement dans un état de preſſion, qui tient aſſujettis tous ces ſucs dans les vaiſſeaux, on y fait appercevoir une *puiſſance* continuelle, qui les tient tous en règle, en direction, & dans l'ordonnance, ſuivant laquelle les *ſécrétions* ou les diſtributions doivent s'en faire dans les tems preſcrits & déſignés par la Nature. Cette *puiſſance* eſt un *reſſort*, qui tient comme ſous la clef tous ces ſucs. Ils ne ſe meuvent que par ſes ordres, pour ſe rendre chacun aux lieux de leurs deſtinations. Ce reſſort eſt la *vertu ſyſtaltique*, qui donnant aux Solides leur *ton*, leur communique la force & la règle ſuivant laquelle ils doivent pouſſer les Fluides, qui ne ſont autre choſe que les humeurs nées & à naître. Toutes ces humeurs ſont ſubordonnées à cette vertu ſyſtaltique ; &, ſur ce principe, il eſt juſte de tout attribuer au ſang mû & pouſſé par cette même vertu.

On me reprochera peut-être de trop donner à la Saignée, & trop peu

aux Remèdes. J'avouë que j'ai toûjours reconnu de grands avantages dans l'uſage de la Saignée ; par elle on remédie à la cauſe principale & originaire des maladies & de leurs ſymptômes. Je ne ſuis point ennemi des Remèdes ; mais je voudrois que l'on n'employât que ceux qui régiſſent, modèrent, ou redreſſent l'action des Solides ou les excès de la vertu ſyſtaltique. Et dès-là je préférerois les *calmans* à tant de drogues qui troublent l'œconomie animale, qui en brouillent les fonctions, ou les confondent par les tumultes qu'elles excitent dans les *fluides*, & par les irritations qu'elles portent dans les *solides*.

C'eſt ainſi qu'en ſimplifiant la Médecine, & l'uſage des Remèdes, on épargne aux Pauvres la fatigue, les ennuis & les dégoûts de tant de purgations réïtérées, qui ne font qu'attaquer les humeurs à-contre-tems. Elles ſont dans le ſang, ces humeurs, & on ne peut rien faire de mieux que de remettre le ſoin de leurs préparations à l'art & au travail de la Nature. Ce n'eſt que d'après elle, & en donnant trève aux malades, que

l'on enseigne ici à pratiquer la pur-
gation seulement à mesure que les
humeurs se développent & se sépa-
rent, & toûjours suivant la direction
de leurs pentes ; de-sorte que sans
rien arracher à la Nature, on la sou-
lage, en la défaisant de tout ce qu'el-
le rebute ou abandonne à l'opération
des purgatifs.

Je mets au nombre des humeurs
dont j'ai parlé, l'*aigre*, l'*acide*, l'*âcre*,
le *salin* ou *saumuré*, le *sulphureux*, &
l'*alkalin* ; toutes saveurs dont l'on fait
des objets d'un tas de drogues absor-
bantes, concentrantes, digestives, &
préparatoires, ou qui mènent à la *coction*
des humeurs. Ces saveurs morbifi-
ques étant postérieures dans leurs pro-
ductions aux humeurs ausquelles on
les attache, l'usage des *absorbans*, des
amers, & de semblables remèdes *di-
gestifs*, ne trouve place dans la Mé-
decine des Pauvres, que dans les tems
où ces saveurs se manifestent par les
symptômes qui les dénotent. C'est-
pourquoi quand on ne les emploie
que lorsqu'ils sont vraiment néces-
saires, on épargne aux malades la fa-
tigue & les dangers de remèdes dé-
placés, & la dépense inutile, & ce-

pendant considérable, à laquelle engage une Médecine fastueuse, & remplie de mille formules inutiles, malfaisantes, & souvent données hors de saison.

L'usage des *cordiaux*, des *sudorifiques*, des *esprits volatils*, & semblables spiritueux, *ardens* ou *vineux*, par lesquels on croit dans le monde soûtenir les forces des malades, est encore souvent déplacé. Car la *coction* des sucs capables de se mettre ou se résoudre en sueurs, est vraiment de la dépendance du travail de la Nature. La même prudence qui demande qu'on lui laisse préparer les humeurs qui doivent être vuidées par la purgation, oblige aussi de suivre son travail pour la préparation des sueurs. Mais, comme on l'a dit ailleurs, la Nature est très-supérieure, en ce point, à toute la sagacité des Médecins, & il est très-rare qu'ils aient beaucoup à faire pour procurer des sueurs.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent de la *Saignée*, ne doit cependant pas faire conclure que je la regarde comme une *Panacée*, semblable à ces drogues des Charlatans, qu'ils disent souveraines pour tout guérir, indépendem-

ment de toute règle, & de toute différence dans les tempéramens, dans les âges des malades, & au mépris de toute circonſtance en maladies. Car il faut diſtinguer les remèdes qui conviennent généralement à toutes les maladies pour ſoulager les malades, de ceux que l'on donneroit comme capables tous ſeuls & ſuffiſans pour les guérir abſolument & univerſellement. Ce n'eſt donc point comme uniquement néceſſaire, ou ſuffiſante toute ſeule pour la guériſon de toutes les maladies, que l'on propoſe la *ſaignée* dans la Médecine des Pauvres; mais comme un préalable univerſel, pratiquable en tout genre de maux, pour aſſûrer le ſuccès d'autres remèdes, que l'on conſeille ſuivant les différentes maladies, les âges & les compléxions, & ſelon les tems, les circonſtances, & les ſymptômes différens & propres aux genres ou aux eſpèces des maladies qui règnent parmi les Pauvres.

LVIII. Avantages de la Saignée faite d'abord dans les maladies.

En effet la *ſaignée* pratiquée dès le commencement des maladies, prévient beaucoup de dangers; tels que ſont les embarras des viſcères, c'eſt-à-dire, les engagemens que le ſang

prend dans tous les vaiſſeaux, par les *dépôts* qui ſe font dans ces parties. La ſaignée eſt alors d'autant plus efficace, que dans ces commencemens le ſang gardant encore quelque règle dans les directions ſpontanées de ſon cours & dans ſa circulation, il eſt en état de ſe conſerver dans cette règle dès qu'il ſe trouve dégagé de bonne heure de ce qui l'arrêteroit ſur ſon chemin. Un Médecin ſe rend donc maître de tout ce qui pourroit aller s'engager dans les différens viſcères, en s'aſſûrant par la ſouſtraction du ſang, contre les déſordres qu'il porteroit dans toutes ces parties, ſi on lui donnoit le tems de s'y loger. Or ces dangers ſont communs à toutes les maladies *aiguës*, & *chroniques*, *ſanguines*, & *ſéreuſes*, *humorales*, & *ſpaſmodiques*; parce qu'en chacune d'elles la même puiſſance (c'eſt la *ſyſtaltique*) pouſſe le ſang vers tous les viſcères où ſe conſommeroit le danger, par le dépôt propre à chacune, ſi l'on manquoit à ſe précautionner par la ſaignée. D'ailleurs cette précaution tend même au ménagement du ſang des malades : En effet, ſi on la néglige, & ſi le ſang s'engage dans quel-

que viſcère, trois ou quatre ſaignées ſuppléeront à peine à l'effet d'une ſeule pratiquée tout d'abord. La raiſon en eſt bien ſimple ; c'eſt qu'alors il faut rappeller le ſang des artères *capillaires* de quelque viſcère où il aura eu le tems de s'accumuler pendant les premiers jours de la maladie, dans leſquels la ſaignée aura été ômiſe. Ce ſurcroît ayant dilaté ces artères au-delà de la force de leur *ſyſtole*, elles ne peuvent recouvrer leur facilité de ſe contracter, à-moins qu'on ne les délivre du trop de ſang qui les engouë. Ainſi ce n'eſt alors qu'à force de ſaignées réïtérées, que l'on parvient à les remettre dans leur pouvoir naturel ; au-lieu qu'une ſaignée faite d'abord, ayant dérobé du volume du ſang, auroit épargné ce travail à la *vertu ſyſtaltique*, & il en auroit coûté bien moins de ſang au malade. Il en réſulte encore un autre bien ; c'eſt qu'on épargne auſſi au malade le nombre des purgations : Car les humeurs ne ſe formant qu'à meſure que la vertu ſyſtaltique prépare, digère, & cuit les ſucs ralentis dans les *capillaires*, ou dans les *ſécrétoires*, plus on aura laiſſé engager de ces ſucs dans

dans ces vaiſſeaux, plus la vertu ſyſtaltique en aura à cuire, & plus par-conſéquent il faudra de purgatifs pour en faire tarir la ſource.

Enfin la ſaignée faite d'abord, eſt un moyen très-efficace pour prévenir les *langueurs*, leſquelles ne ſuccèdent ſouvent à de grandes maladies, que parce qu'on a laiſſé affoiblir le *ton* des parties, qui ſe trouvent affaiſſées par l'abondance des ſucs qui y croupiſſent; & cela pour avoir laiſſé ſurcharger les capillaires, leſquels ſont ainſi accablés par le poids d'humeurs qui les pénètrent, ou qui les preſſent. Il eſt ſenſible que la Nature a voulu prémunir les capillaires, dans les principaux viſcères, contre cet accident: Cela ſe remarque principalement dans le *poûmon*; car, contre la ſtructure ordinaire des artères, les extrémités de l'artère pulmonaire, ceſſant d'être coniques, prennent autant de largeur que les veines qui en naiſſent. Il ſemble que la Nature craignant qu'il n'arrivât de fréquens engagemens dans ce principal viſcère, ſi le ſang ne trouvoit pas ſes iſſuës promptes & faciles dans les veines, a fait que les artères ayant autant de

largeur que les veines, le ſang entre comme de plain pied en celles-ci. Sans cette précaution, le ſang auroit pû croupir dans ce viſcère, mou d'ailleurs & ſpongieux par lui-même; il en auroit fait un étang de lymphe, & par-là, le poûmon reſtant inondé, il auroit rendu les hommes naturellement *aſthmatiques*.

J'aurois parlé plus ſuccinctement de l'uſage de la *ſaignée* dans le commencement des maladies, ſi je n'avois été que légérement perſuadé de ſon utilité. Mais comme une longue expérience m'en a démontré la néceſſité, je n'ai pû me refuſer à en parler peut-être un peu longuement, & tant que l'occaſion s'en eſt préſentée. C'eſt ma façon d'écrire; je repète volontiers ce que je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire que l'on ſçache: C'eſt-pourquoi, en ſuivant toûjours ma maniére, après que j'aurai parlé de différentes maladies, telles que ſont les *cachéxies*, les *hydropiſies*, &c. j'en reviendrai encore à la ſaignée; & je ferai voir qu'au commencement de ces maladies, il en faut faire uſage, & que ſouvent même elles ont été occaſionnées par l'omiſſion des ſai-

gnées, parce que cette omiſſion aura été cauſe de l'*engouëment* des capillaires.

LIX. Les Cachéxies.

Les pauvres gens de la Campagne, & les pauvres Artiſans dans les Villes, contractent ordinairement des *Cachéxies* de plus d'une ſorte. L'Auteur * du Livre des *Maladies des Artiſans*, fait appercevoir les principales cauſes de ces Cachéxies dans la ſituation des lieux qu'habitent les pauvres gens de la campagne. Ce ſont des lieux bas, dans le voiſinage des étangs, des marais, des prés même; & c'eſt une remarque qu'il a faite, d'après bien des obſervations, que les habitans des prés, & ſur-tout ceux qui y travaillent, deviennent ſujets à des *cachéxies*. Il ajoûte à ceci la néceſſité journaliére dans laquelle ſont les pauvres gens de la campagne, d'être continuellement dans le fumier & les ordures des écuries, parmi les bœufs, les vaches, & les cochons, c'eſt-à-dire, dans des airs étouffés & puants; toutes raiſons qui font comprendre que ces pauvres gens reſpirant ordinairement des airs groſſiers,

* RAMAZZINI, *Diatriba de Morbis Artificum.*

péſants, & impurs, ont leurs poûmons habituellement fatigués par la *gravitation* ou le poids de tant de molécules lourdes, appéſanties, & malfaiſantes par les qualités âcres, ſalines, ſulphureuſes, & brûlantes dont elles ſont imprégnées. Mais en-même-tems, ſuivant la remarque du même Auteur, les *eſprits animaux*, qui doivent être formés d'une lymphe éthérée ou finement *aërisée*, ſe trouvant infectés de tant d'exhalaiſons groſſiéres, deviennent incapables de conſerver dans leur fluide cette légèreté de ſubſtance, cette volatiliſation parfaite ou derniére rectification, d'où leur vient la volubilité néceſſaire pour la facilité des mouvemens muſculaires. De-là s'enſuivent deux effets égalément propres à faire des *cachéxies* : D'une part, un air extérieur groſſier & péſant, tenant en preſſe les parties, par la *gravitation* de chacune de ſes colomnes qui pèſent ſur l'habitude du corps, & d'autre part, un air intérieur (c'eſt celui des *eſprits*) étant devenu péſant, lourd & groſſier, ces deux cauſes ralentiſſent & rendent croupiſſans tous les ſucs qui devoient s'échapper par la tranſpira-

tion ; & cela, tant dans les parties intérieures, où la circulation du sang se trouve embarrassée & retardée, que par toute l'habitude du corps ou dans la peau même. De-là ces couleurs pâles, jaunâtres, plombées & terreuses, ces dégoûts, ces pésanteurs ou cette paresse de tous les membres, à quoi sont sujettes toutes les personnes *cachectiques*. Toutes ces causes se trouvent encore, pour le fonds, dans la manière dont les pauvres Artisans se logent dans les villes ; elles se trouvent aussi dans le genre de leurs travaux & de leurs nourritures. En effet, la plûpart d'eux habitent des lieux bas, enfoncés, & souvent des soûterrains ; ils travaillent dans des caves, des fosses, & des puits, & toûjours sans précautions contre les airs froids, puants, humides & *caterrheux*, qu'ils sont obligés de respirer, & qui les exposent aux mêmes inconvéniens que les gens de la campagne.

Les pauvres habitans des villes qui sont d'une profession à être toûjours assis (ce sont les Artisans *sédentaires*), se donnant peu ou point de mouvement, comme les *Tailleurs*, & les

Couturiéres, contractent aussi des maniéres de cachéxies ; parce que les sucs croupissent dans leurs corps, à proportion qu'ils se donnent peu de mouvement. De ce nombre sont exceptés les *Tisserands*, & tous ceux qui remuënt les bras & les jambes, tels que sont les *Potiers de terre*, &c. parce que l'agitation des principaux muscles de leur corps (sur-tout des muscles du dos & des lombes dans les Potiers de terre), tenant le sang continuellement battu & agité, la transpiration se conserve libre, à proportion que le sang étant broyé & fortement pêtri & trituré, ses sucs se mèlent & se *sassent*, en-même-tems que la circulation les porte par tout le corps, en les distribuant chacun dans leurs *sécrétoires*. C'est un objet considérable en Médecine, que la cure de ces sortes de Cachéxies ; & en voici les véritables remèdes, suivant les notions d'une bonne méthode.

LX. Maniére de traiter les Cachéxies.

La cause prochaine & matérielle des *Cachéxies*, est une *congestion séreuse*, faite par le ralentissement des sucs. Cette congestion est causée par l'effort de la *vertu systaltique*, par l'irritation de laquelle les humeurs se dé-

jettent hors de leurs sentiers ordinaires. C'est donc en rectifiant les désordres de la vertu systaltique, & en redressant ses oscillations déréglées, qu'on remédiera à ces congestions séreuses. Ici l'on voit l'étenduë, la généralité même, du principe si simple & tant de fois répété pour faire comprendre les causes de nos maladies : C'est celui de la *vertu systaltique* continuellement agissante sur toute la masse du sang. Ainsi, quand cette action de la vertu systaltique conserve son égalité, ou cet équilibre par où elle porte uniformément sur la masse du sang, c'est-à-dire, tout-à-la-fois sur sa double partie, la *rouge* & la *blanche*, alors l'équilibre de la santé persévère par la régularité uniforme de la circulation de ces deux parties. Au-contraire, la santé se dérange lorsque cette vertu systaltique fait un effort inégal sur la partie blanche du sang; parce que cette partie étant poussée excessivement dans les vaisseaux, elle s'y accumule, & y produit des congestions séreuses : & c'est ce qu'HIPPOCRATE appelle les *ichorosités* du sang (*sanguis ichorosus.*) Ce principe est d'autant plus certain,

qu'il entre dans toutes les vûës & dans les opérations fondamentales, originaires, & les plus essentielles de la Nature.

Il n'est rien de mieux établi & de plus authentiquement reconnu, que c'est par la partie *blanche* du sang que se commencent les fonctions dans le corps humain. Cette partie du sang toute seule suffit pour la nourriture & la croissance du *fœtus*, pendant les quatre premiers mois de la grossesse: Elle doit faire le fonds de tous les *fluides*, & de toutes les humeurs qui dorénavant se formeront dans le corps humain, lequel naît malade parce qu'il naît mortel. Ce n'est qu'au quatriéme mois de la grossesse que paroît bien la couleur rouge du sang dans le *fœtus*, c'est-à-dire, que la lymphe primordiale, qui jusqu'alors s'est maintenuë blanche, se teint au quatriéme mois en rouge: elle se teindra en jaune, avec l'âge, c'est-à-dire, qu'elle deviendra *bilieuse*; & d'autres qualités, nommées *saveurs*, s'y éxalteront ou s'y développeront dans la suite en maniére de germes. De-là se forment les différences de *crase* & de consistence, qui altèrent ou changent la

la conſtitution naturelle du ſang. C'eſt de ces différens changemens arrivés à la lymphe primordiale, que ſe forment les ſucs différens des ſécrétoires, des glandes, & des viſcères, qui deviennent les ſucs *gaſtrique*, *pancréatique*, *ſpermatique*, *nerveux*, &c. faits pour baigner, animer, & affecter, chacun à leur maniére, les parties dont ils doivent entretenir la conſtitution pour la ſanté. Les altérations que prend cette lymphe dans les différens états de la vie, ſont les ſemences & les principes d'où ſe forment les matériaux de bien des maladies, qui dans le fonds ne ſont autre choſe que des *cachéxies*; puiſqu'elles dépendent d'une *lymphe* plus ou moins ſéreuſe, aliénée dans ſon cours, & ralentie dans ſes mouvemens, laquelle dégénérée de ſa limpidité naturelle, & de l'inſipidité qui lui eſt propre, s'eſt revêtuë d'une ſaveur ou d'une qualité ſaline, ſulphureuſe, bilieuſe, &c.

Suivant ces notions, voyons à-préſent à procéder à la cure d'une *cachéxie* dans un Pauvre de la campagne, ou de la ville. Le malade paroît enflé, pâle, & bourſouflé par toutes

les parties extérieures de ſon corps, ſans fiévre, ſi vous voulez; mais d'ailleurs ſans forces, ſans appétit, avec une *retenuë* dans les urines, & dans la plûpart des évacuations ou ſécrétions naturelles. Une fiévre aura précédé, qui a laiſſé le ſang mal dépuré, en ce que la *vertu ſyſtaltique* ſortie de la règle de ſes oſcillations, a fait que la lymphe s'eſt jettée hors des vaiſſeaux qui devoient la tranſmettre dans les veines. Ainſi cette puiſſance pouſſant cette lymphe exceſſivement vers les artères lymphatiques, les chairs, les membranes, & toutes les parties ſemblables de l'habitude du corps, où ſe trouvent le plus de capillaires ſanguins & lymphatiques, il s'en fait un épanchement, non en crevant ces vaiſſeaux, mais en les pénétrant tous, & les rempliſſant intimement. Dans cet état, comme c'eſt la *vertu ſyſtaltique* qui a fait l'engagement, c'eſt par elle qu'il faut le diſſiper. Cette lymphe continuellement chaſſée dans les capillaires, où elle s'eſt ralentie & encoignée, s'y trouve comme fixée ou aſſujettie par la continuation des coups de cette puiſſance. Il ne faut

donc qu'affoiblir ses coups, pour rompre la force de cette impulsion; afin que le sang poussé en moindre volume vers les endroits qui sont engagés, puisse enfiler plus commodément les veines sanguines, pour y faire passer la lymphe en-même-tems que le reste de la masse. Cet effet sera celui de la *saignée*, qui étant faite à propos, & suffisamment, dérobera une partie du sang qui fait l'embarras, en facilitant au reste de la masse ses passages pour achever sa circulation dans les veines. Par ce moyen, la vertu systaltique reprend, pour ainsi dire, cette sérosité des endroits où elle s'étoit écartée, en occasionnant son retour ou son reflux dans les grands vaisseaux; parce que le sang qui y coule, l'entraîne avec lui des artères sanguines dans les veines de même nom. En-même-tems on aura soin, par des *Amers* tempérés, par des *Diurétiques* convenables, & par des *Minéraux* assortis à cet égard, de procurer la rentrée de ces sérosités lymphatiques dans les grands vaisseaux: Par les *Amers*, le sang deviendra plus fluide, plus roulant & plus coulant: Par les *Diurétiques*, il

laiſſera prendre à ſa lymphe la voie des urines : Enfin, par l'action de quelques *Minéraux* choiſis, les globules du ſang prenant plus de force & d'impétuoſité, ſans trop s'épanoüir ou ſe gonfler, ce ſeront comme autant de coups de *bélier*, qui ſe porteront, par ces globules plus fortement pouſſés, contre la digue formée par la lymphe arrêtée, afin de conſommer le dégagement qu'elle a pris dans les capillaires. On trouvera dans la *Pharmacie des Pauvres*, des *formules* de Remèdes pour toutes ces indications. Mais en général on doit avoir un grand ſoin de tenir toûjours le ſang & ſes ſucs en digeſtion douce, tranquille, & continuelle, dans toutes ces maladies ; parce que les humeurs y ont beſoin de rentrer dans l'ordre & l'eſpèce de leurs *coctions*. C'eſt à quoi l'on réüſſira en rendant tous ces remèdes confortants & pacifiques, en même-tems qu'en dégluant le ſang, on le rendra plus fluide. Ainſi l'on doit, en ſe ſervant des *amers*, y ajoûter un gros ou deux de thériaque, ou bien y faire bouillir une tête ou deux de pavot blanc, pour les rendre ſédatifs tout-à-la-fois & digeſtifs. De-

même il faut méler avec les *minéraux* qu'on employera, quelques grains de pilules de ſtyrax, ou de celles de cynogloſſe, pour calmer le ſang, en même-tems que ces minéraux l'animent & le développent ſans l'irriter.

La *purgation* doit auſſi être employée, mais douce, non turbulente, ni de la nature des fondans trop forts. On pourra mettre dans les *Amers*, du ſéné, de la manne, du ſel d'Angleterre, ou du ſel polychreſte, à meſure que les ſéroſités ralenties ſe trouveront diſpoſées à rentrer dans leurs ſécrétoires, afin que l'évacuation que l'on en attend ne manque point. Une autre méthode aſſez bonne, c'eſt de donner de-tems-en-tems au malade le *bol purgatif*, tel qu'on le trouvera dans les formules. *

Dans l'uſage des *Diurétiques*, on obſervera de les rendre *calmans*, pour éviter les troubles dont ils ſeroient capables, s'ils ne trouvoient les voies ſouples & méables. Les pilules de STARKEY ſatisfont parfaitement à cette indication par elles-mêmes : mais le baûme de Copaü, mélé avec

* *Pharm. des Pauvr.* T. III. pag. 184.

quelques *gouttes anodynes*, fera un pareil effet ; car quoique les bols de térébenthine ne ſoient point à rejetter dans la cure des affections *cachectiques*, l'on trouvera plus de facilité à faire prendre, pendant le jour, quelques gouttes de ce baûme mélé avec les anodyns. Enfin, ſi l'opération de ces remèdes ne *debouffiſſoit* pas aſſez promptement les parties qui ſont enflées, il faudroit, ſans trop différer, pratiquer les *ſaignées blanches*, qui ſe font aux pieds dans les endroits où l'on pratique les ſaignées ordinaires. Mais ici l'on doit avoir grand ſoin d'empêcher les Chirurgiens de faire ces ſaignées en maniére de *ſcarifications*, en les faiſant pénétrer juſqu'au tiſſu de la peau ; car l'habileté & la ſureté conſiſtent ici à ne faire qu'effleurer uniquement la ſur-peau par la pointe de la lancette, laquelle même doit diviſer cette ſur-peau ſi ſuperficiellement, qu'elle n'occaſionne pas la ſortie d'une goutte de ſang. Ce ſont donc des *efloreſcences* de ſaignées, pour ainſi dire, ou des ſaignées ſèches. Car cette opération laiſſant ſur chaque *malléole* une ou deux de ces légères diviſions de l'*épiderme*, il ne faut

que permettre à la Nature d'agir, ne l'aidant tout-au-plus, en cas de besoin, que par l'application de quelques feuilles de *poirée* qu'on laisse pardessus; & l'on a la satisfaction de voir couler, par ces issuës presque imperceptibles, des quantités surprenantes de sérosités, jusqu'à inonder le lit du malade. Les *malléoles* sont les endroits ordinaires où se pratiquent ces saignées; cependant elles réüssissent encore étant faites sur les *reins*, les *cuisses*, le *scrotum*, &c. en un mot, sur toutes les parties où la sérosité paroît trop enfoncée, & par-conséquent hors de l'atteinte des Diurétiques. C'est qu'en pareil cas cette sérosité croupissante deviendroit *muqueuse*, &, par son épaississement & son poids, tenant les parties en presse, elle menaceroit ces endroits de gangrène, ou semblable pourriture, si par le moyen des saignées blanches on ne les en déchargeoit promptement. C'est le cas des *anasarques* ou *leucophlegmaties*, ou semblables *cachéxies*, déclarées telles par le volume que prennent les parties de l'habitude du corps, infiltrées qu'elles sont d'une lymphe *muqueuse*, & tellement en-

chevêtrée dans le tiſſu de ces parties, qu'elles en deviennent molaſſes & pâteuſes. Dans ces occaſions il faut auplûtôt employer une évacuation *topique*; c'eſt la *ſaignée blanche*, par laquelle ſe vuident immédiatement ces ſéroſités ralenties & croupiſſantes. Cette ſaignée peut même ſe réïtérer ſans inconvénient ſur pluſieurs parties les unes après les autres ; pourvû que le Chirurgien ſe garde de trop enfoncer ſa lancette, en faiſant des ſcarifications ou des plaies, au-lieu d'inciſions ſèches & ſuperficielles, qui aillent à diviſer uniquement l'*épiderme*, pour ne découvrir préciſément que les extrémités capillaires des artères *lymphatiques*, ou de ſemblables vaiſſeaux excrétoires, qui donnent iſſuë aux ſucs ou matiéres de l'*inſenſible tranſpiration*.

LXI. L'Hydropiſie.

Cela nous conduit directement à la cure de l'*Hydropiſie* véritable, (c'eſt l'*Aſcite*), laquelle tenant tout le ventre énormement gonflé, fait ſentir aux doigts la fluctuation d'un fluide ſéreux, qui a inondé & rempli cette capacité la plus conſidérable (à raiſon de ſon étenduë) de toutes celles qui ſe trouvent dans le corps humain.

Le moyen de guérir ces ſortes d'Hydropiſies, c'eſt, ſans trop temporiſer, d'en venir inceſſamment à la *ponction*, & de vuider tout ce qu'il y a d'eau épanchée, afin de prévenir l'altération où tombent les viſcères du bas-ventre, pour peu qu'on les laiſſe à la merci de ce volume péſant, & extrémement mal-faiſant par le déluge d'eau qui s'eſt précipitée dans le ventre. La maniére dont on traite les *hydrocèles*, ſuffit pour démontrer l'utilité de cette opération en cette maladie ſi commune. On ſe conſerve long-tems dans une parfaite ſanté, par la *ponction* que l'on fait au *ſcrotum*; ce qui arrive quelquefois trois ou quatre fois dans l'année, ſans aucun inconvénient. D'ailleurs on a l'éxemple de pluſieurs perſonnes, qui allant & venant aux affaires de leurs profeſſions, avec une hydropiſie aſcite, ſouvent ſans trop ſe ménager, ni du côté des alimens, ni du côté des fatigues du corps, ſe ſont trouvées délivrées de leur aſcite, en ſe faiſant faire ſouvent la *paracentèſe* ou *ponction* pendant des années de ſuite.

Cette evacuation totale faite avec ſuccès, a ſon fondement dans la Na-

ture. Un ſçavant Praticien * en fournit une preuve dans la perſonne d'une femme qui portoit une *aſcite*, dont elle guérit parfaitement, ſon ventre étant venu à crever, parce que tout ce qu'il y avoit d'eau s'évacua. C'eſt donc par la *paracentèſe* qu'il faut commencer la cure des hydropiſies aſcicites; parce qu'étant une ſuite ordinaire de la cachéxie, dès que l'on a fait les remèdes ci-deſſus propoſés, il eſt tems de pratiquer la ponction, auſſi-tôt que par l'*antitupie*, c'eſt-à-dire, par le ſentiment de la colomne d'eau apperçûë par le mouvement de fluctuation, il ſera prouvé qu'il y a manifeſtement de l'eau épanchée dans l'*abdomen*.

Il n'y auroit de contraire à la *ponction*, que la diſpoſition inflammatoire qui ſeroit dans les parties ſolides qui doivent être piquées. Mais la préparation précédente, que l'on ſuppoſe, & qui renferme même la ſaignée, prévient cette difficulté. Car la ſaignée eſt indiquée dans cette hydropiſie : En effet, l'évacuation du ſang eſt ſi peu contraire à la guéri-

* FIENUS, *Opuſcul. Poſthum. De Paracenteſi*, pag. 96.

ſon de l'hydropiſie, que l'on a obſervé qu'il eſt peu d'hydropiques parmi ceux qui meurent, qui ne rendent du ſang par quelque endroit de leur corps ; juſques-là que l'on a vû un hydropique, à qui l'on avoit fait, dans l'eſpace de quelques années, vingt fois au-moins la ponction, mourir tout-d'un-coup preſque ſuffoqué par un crachement-de-ſang. Rien prouve-t-il mieux la diſpoſition du ſang dans l'hydropiſie ? Il eſt alors tellement gêné dans ſa circulation, en quelque endroit du corps que ce ſoit, mais principalement dans les *capillaires*, qu'enfin il force les digues, & par-là cauſe les hémorrhagies.

Le parti qu'un Médecin doit prendre après la ponction faite, ce ne ſera point d'employer les purgatifs & les diurétiques violens ; car ce ſeroit ſolliciter forcément des évacuations, qui peut-être d'ailleurs ne réüſſiroient point à détourner le cours des humeurs du bas-ventre, où elles ſe précipitent. Mais il y a un autre moyen dont on peut ſe ſervir, & qui réüſſira mieux ; c'eſt de faire uſage des remèdes *toniques* ou confortans, leſquels

aidant les fibres des vaiſſeaux à changer leurs oſcillations *ſpaſmodiques*, qui ſe hâtent trop vers le bas-ventre, feront que les ſéroſités rappellées dans les grands vaiſſeaux, reprendront la voie de leurs diſtributions dans leurs ſécrétoires naturels. C'eſt le moyen d'empêcher le retour de l'hydropiſie, en empêchant la reproduction des eaux. La ſaignée du bras, dans les cas dont j'ai parlé, eſt d'une utilité ſinguliére pour cet effet. Mais le régime ſobre devient en-même-tems très-néceſſaire, ſur-tout en le rendant *médicamenteux* On le rend tel par l'uſage des plantes qui ont une vertu *tonique* ou confortante, au moyen de la légère aſtriction qu'elles procurent aux ſolides en les nourriſſant : Telles ſont la *pimprenelle*, l'*abſinthe*, le *lierre-terreſtre*, dont l'on fait des bouillons, des jus dépurés, des tiſanes, ou des infuſions. Mais en-même-tems, par le moyen de la *limaille de fer*, dont on donnera quelques grains avant les bouillons, l'on aſſujettira dans les vaiſſeaux les globules du ſang, par la preſſion *gravitante* que les molécules du *mars* feront ſur eux, pour les empêcher de précipiter le roulement de la lymphe

vers le bas-ventre. La *rhubarbe* jointe en qualité d'altérant à la limaille de fer, en petite quantité, mais souvent reïtérée, seconde son astriction dans les vaisseaux, en ouvrant d'ailleurs le ventre. On peut encore employer les *myrobalans*, &c, en cas de trop de chaleur, la *crême de tartre*, ou bien les *magnésies* de sel commun, ou de nitre *: par ce moyen on affermit les fibres nerveuses, en leur faisant porter ailleurs les sérosités. On peut aussi faire usage des alimens ou remèdes qui portent les sérosités vers les reins en calmant les humeurs; comme sont les *bouillons de veau*, que l'on verse bouillans sur une poignée de *pimprenelle*, & deux ou trois *écrevisses* de riviére, que l'on aura auparavant lavées & laissées dégorger dans l'eau chaude: On les pile éxactement avec la pimprenelle, en les arrosant petit-à-petit avec le bouillon de veau: Ensuite on le coule, puis on lui fait jetter deux ou trois bouillons sur le rechaud; après quoi on le donne au malade. Les *pilules de* STARKEY étant diurétiques, calmantes, & d'une ver-

* Voy. FRIDER. HOFFMANN. *Observat. Chymic.*

tu tonique, ſont excellentes pour prévenir la rechute des eaux dans le bas-ventre. Cependant il ne faut pas négliger de reïtérer la *ponction*, ſans s'en effrayer, puiſqu'on a l'expérience qu'enfin les eaux ceſſent de revenir aprés pluſieurs ponctions, ſuppoſé que ce bon effet n'arrive pas, comme on l'a vû, dès la premiére. Ainſi toute l'habileté conſiſte ici à pratiquer la ſorte de Médecine qui eſt véritablement appellée l'*Art de guérir avec la patience* (*Ars curandi cum expectatione*): Car il faut donner le tems au ſang de ſe renouveller par le moyen du régime, & de reprendre ſes routes ou ſes directions naturelles, à meſure qu'il recouvre ſa *craſe* ou ſes qualités propres pour circuler uniformément, réguliérement, & de toute ſa maſſe, en paſſant des artères ſanguines dans les veines de même nom, ſans engager ſa partie blanche dans les artères lymphatiques. S'il paroît néceſſaire de dérober des ſucs au fonds de la maladie, par le moyen des *purgatifs*, il faut éviter les fondans & les hydragogues, & n'en choiſir que de *laxatifs*. Les Auteurs recommandent ſinguliérement la *pariétaire*, donnée

ou en bouillon, ou exprimée en ſuc, que l'on diſſout dans un bouillon, dans lequel on pourra, ſuivant le beſoin, faire fondre une demi-once ou davantage de ſel d'Epſom, parce qu'il purge ſans irritation.

L'on dira ſans doute aux Pauvres, que cette méthode de traiter l'Hydropiſie ne s'accorde point avec celle que l'on ſuit ordinairement pour la cure de ſemblables maux. L'on en convient; mais on tâche de leur donner ici tout ce qu'il y a de meilleur pour les guérir. Car je ſçais, par nombre d'expériences, qu'en ſuivant la méthode ordinaire, l'Hydropiſie devient preſque toûjours incurable; au-lieu que je ſuis perſuadé que celle-ci eſt plus ſûre, plus douce, moins laborieuſe, & qu'elle engage à moins de frais pour les remèdes.

LXII. La Galle.

L'on vient de voir les maladies que cauſe la *lymphe* ralentie, cachectique, ou croupiſſante dans les *capillaires*, ſans rompre ni briſer ces menus vaiſſeaux; de-ſorte que ce ne ſont que des ſucs *lymphatiques* qui s'y ſont fourvoyés ou détournés de leurs vaiſſeaux propres, en d'autres qui ne conviennent point à la régularité de leur cir-

culation. Mais il eſt d'autres maladies qui naiſſent de ce ralentiſſement de ſucs *lymphatiques*, quand, par leur ſéjour ou leur croupiſſement dans les capillaires, ils en rompent la tiſſure, & par-là cauſent des épanchemens. Alors, ſi les vaiſſeaux rompus, briſés, & entr'ouverts ſont des *artères lymphatiques*, dans leſquelles la lymphe comme grumelée fait des *ſtaſes*, d'où s'élèvent de petits abſcès lymphatiques, il en naîtra des puſtules qui font la *Galle*, laquelle règne parmi tant de pauvres gens mal nourris, mal vêtus, & qui croupiſſent dans la craſſe, l'ordure & la mal-propreté.

LXIII. Le Scorbut.

Les ſucs *lymphatiques* cauſent encore une maladie bien plus grave, parce qu'elle renferme le comble, ce ſemble, de la *dyſcraſie* des humeurs, ou l'excès le plus étrange de la *cachéxie*. C'eſt le *Scorbut*, ce mal formidable par ſes accidens, ſes ſuites, ou ſes dangers. C'eſt une humeur lymphatique qui cauſe ſur la peau ces taches *gangréneuſes*, qui déſignent particuliérement le Scorbut. Mais la *dyſcraſie* n'étant pas uniquement attachée ou bornée à la lymphe ou à la ſeule partie blanche

blanche du ſang, elle intéreſſe encore la partie rouge, en ce que, de-même que la blanche, elle forme avec elle des *ſtaſes* ou des ralentiſſemens dans les capillaires. Ce ſont donc des ſucs ſulphureux, & par-là pourriſſans, qui ſont la cauſe matérielle du *Scorbut*. Or de ſemblables ſucs intéreſſent tout-à la-fois & les artères lymphatiques, & les artères ſanguines, leſquelles, tant les unes que les autres, venant à ſe briſer en pourriſſant, répandent çà & là ſur l'habitude du corps une humeur mêlée de ſang & de lymphe; & l'une & l'autre de ces liqueurs gâtées par leur confuſion, font ces ſucs pourriſſans, qui caractériſent la malignité de cette cruelle maladie. Car le *ton* des parties ſe perdant avec la vertu ſyſtaltique des fibres qui ſont détruites par cette humeur pourriſſante, il manque à la Nature ſon moyen propre à faire la coction des humeurs, ſoit par la ſorte de ſuppuration que comportent les *artères lymphatiques*, par éxemple, (car ce ſont celles qui crèvent dans les puſtules qui font la galle), ſoit par la ſuppuration qui arrive aux ſucs ſanguins, telle qu'il

s'en fait dans les affections inflammatoires. C'est donc un *ambigu* d'humeurs, que le mêlange des sucs qui cause le Scorbut; & c'est cette *ambiguité* qui fait la difficulté que trouve la Nature à résoudre ces humeurs, ou à s'en défaire par la voie de la suppuration.

De-là vient l'incertitude de la cure des Affections Scorbutiques. En effet, la Nature se trouvant abandonnée de la vertu systaltique, qui est ruinée dans la plûpart des *solides*, dont les fibres rompuës dans tous les endroits, souvent ulcérés, ne peuvent continuer les oscillations qui doivent faire le broyement des *fluides*, elle ne sçauroit s'en aider pour se défaire des sucs malins qui la tiennent continuellement irritée. Car tandis que toute la masse du sang, comme *grumelée*, fait comme un étang par-tout, en se mettant en *stases* ou en stagnations en mille endroits, dans lesquels elle *s'ensable*, pour ainsi dire, ou tombe dans l'*inertie*, parce que les sucs cessent d'y être broyés, la Nature ne fait alors que des efforts impuissans, qui n'aboutissent qu'à mille douleurs très-cruelles, ausquelles sont si sujets les

Scorbutiques. Ce ſont donc des ſucs *preſſurés* de toutes parts, par le ſoulévement *ſpaſmodique* où eſt le genre nerveux par tout le corps, ſans que ces ſucs puiſſent ſe faire d'iſſuë, parce que la tranſpiration s'y refuſe par l'affaiſſement, la *diſtorſion*, l'*éroſion*, & le délabrement où les capillaires ſe trouvent en tant d'endroits.

Tant de ſingularités dans les *fluides* ſi étrangement altérés, & dans les *ſolides* ſi fort dérangés, forment des marques qui caractériſent ſi évidemment le *Scorbut*, qu'il ſe définit à la ſeule inſpection. Les gencives ſont ulcérées, & baignées continuellement d'une ſalive ſanguinolente : On voit des taches livides, ou des meurtriſſûres ulcéreuſes, parſemées par tous les membres : Ces ſortes de malades reſſentent des douleurs profondes dans tous les membres ; tout cela cependant ſans beaucoup de fiévre.

On ne remarque en tout cela qu'une inaction de la part de la Nature, vaincuë preſque d'abord qu'elle eſt attaquée ; parce que tout, tant dans les *fluides*, que dans les *ſolides*, eſt ſorti de deſſous ſon domaine, & eſt

absolument sourd à ses ordres.

Telle est en général la nature du Scorbut, de celui qui est commun dans les lieux maritimes, où règne singuliérement cette cruelle maladie. Mais ce qu'on appelle vulgairement *Scorbut* dans les pays que nous habitons, est bien moins ce véritable Scorbut, que des *affections scorbutiques*, c'est-à-dire, des maladies où le sang, ses sucs, & les solides contractent quelque chose de fort ressemblant au Scorbut des gens de mer. Mais autant que l'air que nous respirons est différent d'un air marin, salé naturellement par un sel fixe, qui peut devenir brûlant & caustique, & autant que les alimens des Pauvres, tout mal-faisans qu'ils sont, se trouvent différens des viandes salées, sèches & brûlantes, dont les gens de mer sont obligés d'user ; autant le sang qui entretient dans ces pays-ci les *affections scorbutiques*, est différent de celui qui fait sur mer le véritable *Scorbut* : & c'est la raison pour laquelle un habile Praticien * fait observer, que le Scorbut des gens de terre étant différent dans sa cause, il faut aussi

* LAMSVVERDE, *Monita Salutar.*

que la méthode de le traiter ſoit différente.

Ainſi dans la *maladie de mer*, ou le véritable *Scorbut*, la bile n'eſt plus un ſavon naturel ; car ce ſuc jaune, ſafrané par un *ſouphre* doux, & tempéré par une lymphe qui concentre un *acide*, paſſe ou dégénère en un ſavon noir, âcre & cauſtique, par le mêlange d'un *ſel fixe* (c'eſt le ſel marin), lequel fondu & *malaxé* avec une lymphe épaiſſie, prend une qualité corroſive ou cauſtique. Ce n'eſt donc plus ce *déterſif* naturel, léger & modéré, qui *lévige* les parties, pour les tenir liſſes & ſouples : au-contraire, c'eſt un fluide âcre & brûlant, qui s'appéſantiſſant çà & là dans les capillaires, ronge les fibres de leurs vaiſſeaux artériels-ſanguins & lymphatiques. Voilà ce qui cauſe les ulcères malins ou gangréneux, qui déſolent les malades, en corrompant la tiſſûre des *ſolides*, & en ruinant la *craſe* des *fluides*. C'eſt auſſi par ſon déchet, ou par ſa décadence, que la bile fait dans ces pays-ci, ſur-tout parmi les Pauvres, des *affections ſcorbutiques*. Cependant c'eſt moins une deſtruction de la bile, qu'un changement, pour ainſi dire,

de nuances, ou de ſaveurs, qui en fait ce que les Anciens nommoient *bile noire*, ou *ſucs atrabilaires*, auſquels ils attribuoient tous les *maux de Rate*; maux que l'on trouve notoirement déſignés dans Hippocrate, par les noms de grandes ou groſſes Rates, (*magni Lienes.*) Or ces maladies ſi fâcheuſes d'ailleurs, le ſont moins encore que le véritable *Scorbut*. Car en celui-ci c'eſt un changement de nature, ou à tout le moins une eſſence infiniment altérée dans la bile; au-lieu que dans les *affections atrabilaires*, c'eſt principalement un changement de couleur, & de ſaveur dans les qualités du fluide bilieux. Ce ne ſont donc que des accidens à corriger dans les *maux de Rate*, comme les appelle Hippocrate, ou dans les *affections ſcorbutiques*, comme les nomment aujourd'hui ceux qui ſe ſont laiſſés ſéduire à l'apparence des ſymptômes propres au *vrai Scorbut*, dont quelques reſſemblances ſe trouvent peintes, ou comme gravées, ſur les parties de l'habitude du corps de ceux qui ſont attaqués d'*affections atrabilaires*.

Cependant, faute de cette diſtinc-

tion si nécessaire, l'on s'expose à confirmer la malignité des sucs atrabilaires, ou en augmenter la *dyscrasie*, jusqu'à les rendre *scorbutiques*, quand on les traite avec les Anti-scorbutiques les plus âcres, les plus chauds, ou les plus brûlans. C'est que ces remèdes portant la *causticité* dans le sang, ils y confondent la bile déja dégénérée, & la lient avec la lymphe devenuë aussi saline; assemblage d'où résulte aisément un mêlange *savoneux-caustique*, qui imite de trop près la cause du véritable Scorbut. L'on éxagère ensuite la nature *scorbutique* de ces maux; mais à quoi s'en prendre, qu'à l'abus des Anti-scorbutiques les plus forts, que l'on donne trop légérement, ou trop tôt, souvent pour des maux encore légers, & plus souvent encore sans avoir tempéré, affoibli, ni ajusté ces remèdes à la nature des *maladies atrabilaires*, ni à celle des malades, comme les Pauvres, qui en sont attaqués? C'est donc la distinction & l'attention que demandent ces sortes de maladies. Car quand la lymphe toute seule est mise seulement hors de route, parce que dévoyée des vaisseaux qui lui

ſont propres, elle s'eſt ſourvoyée en d'autres qui lui ſont étrangers, c'eſt un objet ſpécial pour la Médecine; mais cependant qui eſt commun, & preſque égal à tout pays, à tout âge, &c. Telle eſt la lymphe qui fait la *galle*: C'eſt-pourquoi les remèdes que demande une telle cauſe, ſont moins variables, & ſujets à moins de circonſtances ou d'obſervations. Ainſi la cure des *affections galleuſes* eſt bien moins embarraſſante; car au moyen de quelques préparations préliminaires, par les remèdes généraux, pour empêcher que la partie rouge du ſang ne s'intéreſſe à cette portion de la blanche qui s'eſt ralentie dans les capillaires, & en faiſant quelque attention au régime, qui doit être ſimple & frugal, à la boiſſon ſur-tout, qui ne doit être ni vineuſe, ni ſpiritueuſe, ni échauffante; moyennant ces précautions, les puſtules ſe flétriſſent d'elles-mêmes, & la lymphe reprenant ſon cours par les grands vaiſſeaux, la maladie eſt bien-tôt en état de ſe laiſſer terminer par les *purgatifs*, qui en tariſſent l'humeur. Il faut cependant employer quelques bouillons légérement amers, ou quelques tiſanes

nes de méme qualité, pour ſe mettre à couvert des inconvéniens qui pourroient ſurvenir. Si tous ces menus préalables étoient inſuffiſans pour une parfaite cure, l'on viendra à la *friction* par des Onguens plus ou moins forts, tels qu'on les trouvera décrits ci-après avec les autres formules *.

Mais la *lymphe* qui fait le *Scorbut*, étant extravaſée dans tous les endroits où ſe font les ulcérations, & étant d'ailleurs confuſément mêlée de la partie rouge du ſang, (car la ſéroſité de celui qu'on tire dans les palettes, pendant cette maladie, eſt quelquefois trouble, & ſanguinolente) il faut alors préalablement employer des remèdes propres à démêler dans la maſſe du ſang ſa partie rouge d'avec ſa blanche, & par-conſéquent faire uſage de la *ſaignée*. En effet la ſaignée faite, réïtérée même, dans cette maladie, donne de la force au malade. En-même-tems on pratiquera les remèdes propres à rectifier le ſang, & à le réünir dans ſes parties; ce qui conduira à en rétablir la

* Voyez la *Pharmacie des Pauvres*, Tom. III. pag. 91. & 224.

crase, en le remettant dans ses qualités naturelles. Ces remèdes se prennent parmi les *amers* tempérés, comme la fumeterre, la chicorée sauvage, le pissenlit, la scolopendre, la bouroche, ou la buglose, dont l'on fait des bouillons, ou des *sucs aqueux* (a), ou bien l'on en compose des *petits-laîts amers*, en pilant ces plantes, & les arrosant avec du petit-laît. Les poudres *absorbantes* temperées-cordiales, peuvent aussi être employées, pour *reconcentrer* les *acides* qui se sont éxaltés dans le sang des Scorbutiques. Ces poudres sont les yeux d'écrevisses, les coquillages préparés, la poudre de la Comtesse de Kent, la limaille de fer, la racine de chicorée sauvage sèchée & mise en poudre : L'on donne de ces poudres plusieurs petites doses dans le jour. Mais parce que, suivant l'observation, & l'aveu même des Praticiens les moins portés pour les calmans véritables, cette maladie est traversée par de continuels mouvemens secrets d'irritation, de *spasme*, ou de fiévre (*spasticæ & febriles* (b) *commotiones*), il est très-

(*a*) Voyez la *Pharm. des Pauv.* pag. 128.
(*b*) Voyez Mr STALH.

néceſſaire d'employer les nitreux, la caſcarille, & les pilules de cynogloſſe, mêlées dans ces poudres. Car l'Ecole de ces Médecins * ſe permet juſques-là l'uſage des *narcotiques* dans cette maladie. Au-ſurplus, on peut aſſûrer que la pratique ſera toûjours malheureuſe ou infiniment laborieuſe pour les malades attaqués d'*affections ſcorbutiques*, pour peu que le mal ſoit grave, ſi l'on prétend y bien réuſſir, & y ſoulager les malades autant qu'il eſt beſoin, en ſe paſſant des *narcotiques*; & cela pour deux raiſons. 1°. C'eſt une maladie dans laquelle le genre nerveux eſt continuellement ſouffrant. 2°. Le ſang y roule dans les vaiſſeaux ſi nonchalamment & avec tant de péſanteur, que ſi l'on manque à le rendre fluide & roulant, les malades ſeront dans des angoiſſes, des anxiétés, & des inſomnies continuelles: au-lieu que par l'uſage des *narcotiques*, donnés ſouvent & à petites doſes, les nerfs ſortent de leur état de *ſpaſme*, & le ſang devient plus léger dans ſon cours; parce que ces remèdes donnés petit-à-petit,

* Le même Auteur, & Mrs ALBERTI, JUNCKER, NENTER, &c.

le pénètrent intimement ſans en heurter les molécules, tant ils ſont promts & légers dans leurs actions *, que l'on peut comparer à celles des éclairs, qui ouvrent l'air & le raréfient, ſans le laiſſer agité ou en tumulte. Ainſi les têtes de *pavot blanc* bouillies avec des *amers*, les *pilules de cynogloſſe*, celles de *ſtyrax*, les *gouttes anodynes*, le *ſyrop de karabé*, tout cela étant employé aſſiduëment, & continué par petites doſes, réïtérées le jour & la nuit, l'on a la ſatisfaction de voir les malades ſoulagés, & tous les remèdes réüſſir. C'eſt parce que la gêne où ſe trouvent les ſolides & les fluides pendant le tems des *affections ſcorbutiques*, étant levée par l'aiſance que les narcotiques portent dans les uns & dans les autres, la Nature ſe trouve au-deſſus du travail qu'elle a à ſe donner. Cela eſt bien différent de l'idée que donnent la plûpart des Médecins ſur les *narcotiques*. Mais il faut avertir une fois pour toutes, que ces remèdes aſſoupiſſent, & retardent le cours

* Voyez là deſſus le Traité de Mr HECQUET, qui a pour titre : *Réflexions ſur l'uſage de l'Opium, des Calmans, & des Narcotiques, &c.*

du ſang, quand on les donne tout-à-la-fois, & à forte doſe : Et voilà la raiſon du décri où l'on a mis les narcotiques. En effet, on voit ces Médecins donner tout-à-la-fois une once de ſyrop de karabé, ou cinq grains de pilules de ſtyrax, lorſqu'il n'en faut donner qu'un grain réïtéré pluſieurs fois; car c'eſt une autre faute ordinaire à ces Praticiens, ils donneront un grain de pilules de cynogloſſe, & puis ils en demeurent là. Si le remède ne réüſſit point alors, c'eſt qu'il eſt iſolé, ou ſans appui de pareilles doſes réïtérées. Au-contraire, ce remède arrête la circulation du ſang, quand il eſt donné à trop forte doſe; de la même maniére que les *eſprits volatils* jettent les malades dans des aſſoupiſſemens mortels, parce que ces ſpiritueux entrant dans le ſang tout-à-la-fois, ils le font bouffer, & lui ferment les paſſage des artères dans les veines.

Par ce même moyen l'on vient à bout de pratiquer ſans inconvénient les *ſpécifiques*, quand ils deviennent néceſſaires; parce que trouvant le ſang libre dans les vaiſſeaux, & ceux-ci libres dans leurs oſcillations, ils

n'excitent point ces bouffemens de vaiſſeaux, ou de ſang, ces duretés de pouls, ni ces ſoûlèvemens ſpaſmodiques du genre nerveux; tous accidens qui arrivent par l'action brûlante de ces remèdes, quand on ômet le préalable qu'on vient de marquer, c'eſt-à-dire, l'uſage des *narcotiques*.

Ces Spécifiques tant célébrés pour la guériſon du Scorbut, ſont le *cochlearia*, le *beccabunga*, le *creſſon*, le *raifort ſauvage*, le *lapathum aquaticum* (ou l'*herba Britannica* de Anciens *), le *trifolium fibrinum* ou *trèfle d'eau*. Mais toutes ces plantes étant très-âcres, très-amères, & très-chaudes, il faut les tempérer; & cela ſe fait par le moyen de l'*ozeille* (ſur-tout de la *ronde*, & de l'*oxytriphyllum*), du *pourpier*, de l'*endive*, du *piſſenlit*, toutes plantes qui modèrent l'activité des Anti-ſcorbutiques. Car les *Scorbuts de terre* étant fort différens du véritable Scorbut, qui eſt le *mal-de-mer*, c'eſt une néceſſité d'y apporter de la modération; & cette néceſſité devient ſur-tout indiſpenſable par rapport aux corps & aux tempéramens des malades de ces

* Voyez MUNTINGIUS, *De Herbâ Britannicâ Antiquorum verâ.*

pays-ci, dont le ſang bilieux, & par-conſéquent enclin à s'éxalter, demande abſolument cette précaution.

Une autre attention dans l'uſage des Plantes Anti-ſcorbutiques, c'eſt de ne les pas employer en décoction; parce que le *volatil ſpécifique* de ces Plantes s'évaporant par l'action du feu, ce n'eſt plus guères que l'impreſſion de leur marc, à laquelle on expoſe le ſang brûlé ou atrabilaire des Scorbutiques. Pour cela, on en fait des *jus* ou des *ſucs aqueux* *, en les pilant avec de l'eau d'*oxytriphyllum*, de pourpier, de chicorée, &c. Mais la meilleure & la plus ſûre maniére de donner les Sucs Anti-ſcorbutiques, c'eſt de les faire prendre par fréquentes & petites doſes, comme ſeroient des potions cordiales, que l'on donneroit à la cuillier, deux ou trois cuillerées à la fois toutes les deux heures. Car c'eſt une attention ſinguliére qu'il faut avoir (& que des Praticiens ne peuvent trop s'inculquer dans l'eſprit,) que de reſpecter la ſenſibilité de la nature des parties du corps humain, par les égards que

* Voyez la *Pharm. des Pauvr.* Tom. III. pag. 129.

l'on doit à ce que l'on appelle *sensus Naturæ*, si fort recommandé par le célèbre Praticien * de nos jours. Faute de cette attention, les remèdes, quand ils sont vifs, blessant par leur simple contact le tissu nerveux des parties malades, les affectent spasmodiquement, & par la disposition *spastique* où ils les jettent tout d'abord, ils les tiennent en contraction, & par-là les mettent hors d'état de profiter du secours qu'on leur veut donner. Delà viennent les inutilités de bien d'excellens remèdes, qui tournent même au détriment des malades ; parce qu'ils ont à en souffrir tous les dangers, sans en retirer le fruit qu'on s'étoit proposé.

Un autre écuëil trop ordinaire dans la cure des *affections scorbutiques*, c'est la purgation, que l'on y avance, & que l'on y réïtère trop fréquemment, & souvent par des purgatifs trop vifs ou trop actifs : Car le sang & sa lymphe se trouvant en *stases* dans les viscères, & comme *enchévêtrés* dans tant de capillaires, les humeurs sont hors de l'atteinte des purgatifs, & en-même-tems hors d'état, de situation, &

* Stalh, *De Sensu Naturæ in morbis.*

de *crase*, pour ſuivre l'impreſſion des purgatifs. De-là ſurviennent de nouveaux troubles dans l'œconomie animale ; & ces troubles augmentent le danger de la maladie, & la fatigue du malade.

Il n'eſt guères de maladies où il ſoit plus permis de ſe paſſer de la purgation, ou de la différer, que dans les *affections ſcorbutiques*, parce qu'il n'en eſt point où il paroiſſe moins de mouvemens ou de tentatives vers la dépuration de la maſſe du ſang. Les ſymptômes les plus marqués ou les plus notables y partent la plûpart de la partie rouge, comme ſont des ſaignemens de nez, des gencives ſaigneuſes ou enſanglantées ; ſans que la partie blanche y prenne aucunement part, puiſqu'il n'eſt point de maladies où il paroiſſe moins d'*éphidroſes* ou de ſueurs véritables ; de-ſorte même que les cours-de-ventre qui y arrivent, ſont bien moins des évacuations de séroſité, ou de bile, travaillées par la digeſtion, que des excrétions forcées, que l'*éréthiſme* qui règne dans le genre nerveux pendant le cours des *affections ſcorbutiques*, excite dans le bas-ventre.

Le ſoin d'un Médecin pour la cure de ces maux, doit être principalement de tenir fluide la maſſe du ſang, pour prévenir les *conſidences* où elle eſt ſi encline de tomber par la fréquence des *lacunes*, pour ainſi dire, qu'elle ſe creuſe dans autant d'endroits qu'il y a de *taches* ou d'*ulcérations ſcorbutiques* ſur l'habitude du corps, ou ailleurs. Pour y parvenir, il eſt bon 1°. de faire uſage des *calmans*, leſquels, en entretenant ou rétabliſſant la ſoupleſſe des fibres, conſervent à la *vertu ſyſtaltique* ſa puiſſance ou toute la liberté de ſon action. 2°. Il faut ordonner la boiſſon abondante, & toûjours chaude, de quelque *délayant* convenable, comme de tiſanes faites avec les racines de ſcorſonère, d'ozeille, de bardane, de régliſſe, &c. pour défendre les *ſolides* contre l'ulcération dont les menace le ralentiſſement de la lymphe *ſcorbutique* dans le tiſſu de leurs parties. Cependant pour dérober, autant qu'il eſt poſſible, de l'humeur qui ſe porteroit aux endroits où déja les fluides ſont arrêtés, il convient de faire prendre aux malades le *petit-laît* rendu laxatif par les *tamarins* qu'on y fait bouillir, avec

une poignée de quelque herbe *anti-scorbutique* tempérée, qu'on y laisse infuser. Il faut aussi faire prendre souvent aux malades, tantôt un gros de *crême de tartre*, tantôt un gros de *magnésie blanche*, le tout accompagné de *lavemens* de simple décoction émolliente, pour faciliter l'issuë des humeurs sans les irriter. Mais la maladie étant guérie; c'est le tems où la quantité de sérosité qui occupoit ou qui alloit occuper les parties malades, rentre dans les petits vaisseaux pour refluer dans les grands; alors il convient d'employer les *purgatifs*. C'est en effet le tems de songer à décharger la Nature d'un surcroît de sucs, lequel pourroit embarrasser la circulation du sang, & occasionner dans les viscères des congestions, qui deviendroient les causes d'autres maladies. Le *séné*, le *sel d'Epsom*, la *manne*, la *racine de jalap*, conviennent ici.

Mais en suivant le cours de la *lymphe* à-travers les parties où elle a à circuler, l'on est étonné du nombre de maladies qu'elle cause ou qu'elle occasionne. Car c'est une réfléxion que fournit la nature même de la circulation de la *lymphe* dans le corps

humain : C'eſt qu'elle va bien plus loin dans ſes diſtributions que la *partie rouge* du ſang ; puiſque tandis que celle-ci ſe borne à l'extrémité de ſes capillaires propres ou ſanguins, la lymphe ou la partie blanche du ſang enfile les canaux artériels-lymphatiques, & par eux prolonge ſa circulation d'une part juſques dans la peau qui couvre l'habitude du corps, & où ſe paſſe la tranſpiration ; & (ce qui eſt bien d'une autre conſéquence) elle enfile d'autre part les tuyaux des nerfs, par les fibrilles de la ſubſtance médullaire du cerveau, pour y porter la matiére des eſprits ou du ſuc nerveux.

Ainſi, tandis que le ſang, par ſa *partie rouge*, borne ſa circulation à l'extrémité des artères capillaires-ſanguines, il en recommence une infiniment plus étenduë par ſa *partie blanche*, qui eſt la lymphe. Car après avoir traverſé ces régions inconnuës du corps humain, (ce ſont les ſentiers innombrables que forment, ou lui tracent, les fibres de la ſubſtance médullaire du cerveau) cette *lymphe* ſe ramaſſant, pour ſe rabattre & entrer dans les cordons des nerfs, par les

racines qui sortent de cette substance, elle se repand, en descendant, sur toutes les parties inferieures, glandes, viscéres, & membranes: En effet, celles-ci n'étant que des expansions ou des développemens des fibres nerveuses, est-il douteux que le *suc nerveux* (cette *lymphe nervale*, parce qu'elle est préparée dans le cerveau) n'imbibe toutes les parties qu'on vient de nommer ? Car elles sont comme les appendices des nerfs, étant toutes nerveuses & membraneuses par l'immense nombre de filets vasculeux qui les composent, lesquels sont autant nerveux que leurs tuniques sont tissuës de nerfs. C'est donc une circulation véritable que le cours de la *lymphe*; puisqu'après avoir arrosé, imbu, & comme nourri les parties membraneuses, elle suinte ou distille de tous les points qui font les pores des membranes, & qu'elle est reprise ensuite ou comme *rebuë* par les veines lymphatiques, qui, après l'avoir *ressassée* ou *rectifiée* à force de filtrations, & comme par de nouvelles *filiéres*, dans les glandes & les membranes du mésentère, la rapportent dans les veines sanguines,& dans

le canal thorachique, & par lui dans le cœur.

LXIV. Les Ecroüelles.

Il eſt évident, par ce que je viens de dire, que cette circulation de la *partie blanche* doit être ſuſceptible de tous les inconvéniens qu'encourt la circulation de la *partie rouge* : Ce ſont ici des *congeſtions* ſanguines ou phlegmoneuſes, des ſtagnations de ſang, ou des engorgemens qui ſe font dans les parties ſanguines. Ce ſeront donc des *ſtaſes*, des ralentiſſemens, des *inerties*, des croupiſſemens, qui ſe feront de la *portion blanche* dans les parties nerveuſes, membraneuſes, glanduleuſes. On voit par-là les origines ou cauſes primordiales de toutes les maladies qui attaquent les *glandes*. Ces maladies, telles que ſont toutes les *Affections Ecroüelleuſes*, ſont très-fréquentes parmi les Pauvres ; par la raiſon que la cauſe univerſelle de toutes les maladies, agit principalement ſur les corps des pauvres gens. Cette cauſe eſt l'*inſenſible tranſpiration*, qui ſe ſupprimant plus volontiers ſur des corps tels que les leurs, mal vêtus, mal-propres, mal nourris, & mal logés, la matiére de l'inſenſible tranſpiration retenuë en eux, y accroît

d'autant plus la quantité de la partie blanche du ſang : alors la circulation de la *lymphe* s'embarraſſe, à proportion que le volume s'en groſſit, & qu'elle affluë dans les vaiſſeaux artériels-lymphatiques, & dans tous les ſécrétoires des parties, ſoit vaſculeuſes, ſoit glanduleuſes. La preuve en eſt ſenſible dans l'obſervation connuë de tout le monde, que les *écroüelles* commencent ordinairement à paroître le long du col, préciſément donc dans l'endroit où deſcend la huitiéme paire de Nerfs, laquelle porte les *eſprits* ou le ſuc nerveux à tous les principaux viſcères, & en particulier au méſentère & à ſes glandes. C'eſt donc à dire, que les *écroüelles* commencent à ſe former dès que la lymphe qui étoit éparſe par tout le cerveau, ſe ramaſſe, en s'affinant, pour s'inſinuer dans les fibres des nerfs. Mais ſi ce volume de lymphe ſe trouve encore trop abondant, ou trop gros, pour pouvoir, ſans s'amonceller, entrer dans les fibres des nerfs, & ſe mettre en direction ou en file, pour y commencer ſa circulation vers les parties inférieures ; alors le *ganglion cervical*, ſi conſidérable d'ailleurs, ne ſe trou-

vant point aſſez en force, nonobſtant toute ſa vertu muſculaire, pour pouſſer cette affluence de lymphe, il s'en fait des nœuds, qui ſont des glandes gorgées de ce ſuc ralenti & retardé dans ſa marche ; & ce ſont les prémices ou les avant-coureurs de l'*affection ſcrophuleuſe*, qui menace tout le corps. Car ce premier embarras de lymphe montrant le ralentiſſement de ce fluide, il annonce l'état de *ſtaſe* qui va ſe communiquer juſqu'aux parties du bas-ventre : Ce ſont les *glandes* du *méſentère*, qui recevant la lymphe épaiſſie & tardive dans ſon cours, s'en imbibent elles-mémes, & en conſéquence le retour de la circulation de la lymphe étant interrompu, par ſon retard ou ſon trop long ſéjour dans ces filtres, elle remonte appéſantie, & rentre mal dégroſſie dans les vaiſſeaux ſanguins & dans le cœur. Par-là toute la maſſe du ſang ſe trouve infectée de ſéroſités qui ſont devenuës aigres, acides, ou ſalines, à meſure qu'elles ſe ſont épaiſſies. Tel eſt particuliérement l'état des *écroüelles* dans le corps des enfans ; parce que la lymphe ſurabonde dans les premiéres années de leur vie, où tout eſt

eſt laîteux dans leurs entrailles. Ainſi les premiers engagemens que la lymphe a pris dans leurs nerfs, & par eux dans les *glandes*, ſur-tout du *méſentère*, deviennent les ſources de tant d'*affections ſcrophuleuſes*, qui affligent les adultes pendant toute leur vie, parce qu'elles naiſſent & croiſſent avec eux.

Une telle *étiologie* découvre l'origine la plus certaine des embarras des premiéres-voies par les glaires & les viſcoſités qu'on leur attribuë. Mais la ſource en étant ſi profondément dans les premiers ſucs chyleux qui ſe gâtent dans les glandes du méſentère & des inteſtins, le mal-entendu des humeurs des premiéres-voies devient manifeſte : Du-moins c'eſt cette étiologie qui fait connoître la raiſon de la durée des *écroüelles*, & de l'incurabilité dont on les taxe. Car les ſucs des nerfs ne reſſemblant en rien aux humeurs qui font des abſcès, ne ſont pas ſuſceptibles de ces coctions ordinaires, qui terminent les tumeurs inflammatoires par la ſuppuration. La maniére de traiter ces maladies, doit donc être toute différente ; & c'eſt-

pourquoi la cure des *écroüelles* a un si mauvais ſuccés, parce qu'on s'y prend ſouvent à les traiter par vouloir les faire ſuppurer. Ce ſont des *onguens*, des applications d'*huiles*, de *baûmes*, & de ſemblables *topiques*, par où, comme par des ſpécifiques, l'on entame tout d'abord la cure des *écroüelles*. Mais, parce qu'on fait une maladie locale ou particulière, & paſſagère, d'une affection qui eſt habituelle, fixe, & générale, puiſqu'elle a ſon principe dans toute la maſſe du ſang, l'on change, au grand malheur des pauvres gens, le genie ou la forme du *mal écroüelleux* dans la reſſemblance d'une maladie phlegmoneuſe, inflammatoire, & *ſuppurative*. C'eſt donc à dire, qu'on impute à la Nature ce qu'elle ne fait point, & qu'on lui demande ce qu'elle ne peut accorder, ſçavoir, la *ſuppuration*. Mais en ne ſe prenant qu'aux vaiſſeaux ſanguins qui avoiſinent ou entourent la glande *ſcrophuleuſe*, c'eſt mettre cette glande comme à ſec, en la dénüant des ſucs-ſanguins qui la fomentoient; & c'eſt ce qui la fait dégénérer dans ces ulcérations *ſcrophuleuſes*, qui ne

laissant écouler que des *ichorosités* ou des sérosités gluantes, achèvent de rendre le mal incurable.

D'autres employent les Cathérétiques, sans craindre même les Corrosifs, pour consumer, disent-ils, la *glande scrophuleuse*. En voit-on plus de succès ? N'est-ce pas au-contraire en conséquence, que de pauvres enfans demeurent estropiés, avec des bras &c. *atrophiés*, & hors d'état de pouvoir travailler de leurs professions ? Cependant à quels tourmens n'expose pas ces pauvres malheureux une telle Médecine Chirurgicale ! En effet, y a-t-il moyen de défendre les parties voisines, souvent tendineuses, mais toûjours nerveuses, contre l'impression des *corrosifs*, lesquels trouvant plus de facilité à mordre sur les parties saines qui sont molles, & propres à s'imbiber des sels, qui se fondent volontiers en de pareilles chairs, portent leur action sur ces endroits, plûtôt que sur le corps dur & compacte de la glande? L'on sçait d'ailleurs de combien de sortes de vaisseaux est composée une glande, que l'*habitude* * seule, ou le genre de substance,

* Voyez HEISTER, *Compend. Anatomic.*

diſtingue ſinguliérement de toute autre chair. Car ce ne ſont ni des vaiſſeaux ſanguins ſeuls, ni des lymphatiques, ni des fibres nerveuſes, ou membraneuſes, qui font connoître l'habitude, la forme, ou la tiſſûre d'une glande; mais on la connoit par un tiſſu particulier de tous ces vaiſſeaux, qui eſt plus reconnoiſſable au toucher & aux yeux, que par le démêlement de chacun de ces vaiſſeaux. Quelle incertitude donc dans l'uſage des *corroſifs*, qui entamant indifféremment tous ces vaiſſeaux, occaſionnent ces productions fongueuſes & baveuſes, ces éxcreſcences carcinomateuſes, ces hémorrhagies, qui deshonorent ces remèdes, ſans guérir le mal! Car ils lui font au-contraire changer ſa forme & ſa nature, pour en prendre une beaucoup plus dangéreuſe, & bien moins guériſſable encore que celle des *écroüelles*. Auſſi de grands Chirurgiens ſe refuſent-ils à de tels panſemens. Quelques-uns ſe décident pour l'extirpation des *glandes ſcrophuleuſes*, prétendant qu'une douleur paſſagère en ſauve de plus longues. Mais les glandes ſcrophuleuſes ne ſont point comme des tumeurs *en-*

kyſtées, telles, par éxemple, que beaucoup de *loupes*, auſquelles il ne faut preſque qu'ouvrir une iſſuë par l'inciſion de la peau, pour qu'elles ſe préſentent comme ſous l'inſtrument de l'Opérateur. Ces *glandes* ſont comme corporifiées avec les parties voiſines, artères, tendons, nerfs. Ce ſont donc de telles parties qu'un Opérateur trouve ſous ſes inſtrumens, par leſquels il emporte ce qu'il ne lui eſt pas poſſible après de réparer, ou de rajuſter. Delà viennent ſouvent des hémorrhagies, qui ont quelquefois fait périr des malades ſous le fer de l'Opérateur. D'ailleurs la cauſe des *écroüelles* étant dans le ſang de ceux qui ne les ont pas gagnées par la contagion de ce mâl, eſt-ce guérir un mal dans un endroit, lorſqu'il y a de quoi le voir renaître dans un autre? Et c'eſt ce qui eſt vrai, ſur-tout en fait de maux de *glandes*; car c'eſt la lymphe qui les abreuve. Or la lymphe n'eſt point reſſemblante au ſang, de la dépuration duquel on peut ſe flatter: au contraire, les vices de la lymphe ſont ſi intimement concentrés dans les parties gluantes de ce fluide, que quand la *dyſcraſie* s'y eſt une fois éta-

blie, elle y tient comme dans une forte glu, qui ne lui permet point d'en être détachée.

Une autre maniére de traiter les *écroüelles*, aussi défectueuse que la premiére, c'est de vouloir en tarir la source à force de purgatifs, sur-tout de phlegmagogues, de mercuriels, &c. La raison de ces mauvais succès, c'est que l'on s'imagine n'avoir à attaquer que les glaires ou les pituites malignes qui infestent les corps *scrophuleux*. Mais le siége de la lymphe glaireuse, qu'on nomme ici pituite *maligne*, est autant éloigné de l'endroit d'où l'on tire les humeurs, que l'origine des nerfs, qui est dans le cerveau, est distante des intestins, où se passe l'action de ces purgatifs. C'est donc attaquer des humeurs dans un endroit qui est hors de portée d'avec celui où elles résident. Ainsi ce sont des précipitations, des fontes ou des *colliquations*, & des déprédations d'humeurs, en pure perte; parce qu'elles jettent le corps en *atrophie*, en vuidant tout, excepté l'humeur qui fait le mal. Une raison générale qui fait que toutes les maniéres de traiter les *écroüelles* sont si malheureuses, c'est que l'on sort de

la maxime d'HIPPOCRATE, ſçavoir, que les maladies qui ſe ſont formées de longue main, doivent être traitées longuement, parce qu'elles ne ſe guériſſent qu'avec du tems. C'eſt ce que l'on n'obſerve point ordinairement dans les maladies des Pauvres ; ils n'ont pas, dit-on, le tems d'être malades, & ainſi il faut traiter rapidement leurs maux. Mais qu'en arrive-t-il ? Tout le contraire de ce que l'on prétend : Loin d'apporter un prompt ſoulagement, on ne fait que prolonger leurs maladies, & on les rend même incurables ; parce qu'on ne veut pas ſuivre de certaines règles, qui ne déplaiſent cependant qu'à cauſe qu'il faut du tems & de la patience pour en voir les effets.

On ne doit pas regarder les *écroüelles* comme des dépôts d'humeurs, ou comme des abſcès ordinaires. Au-contraire, ce ſont des tumeurs dont l'humeur eſſentielle à ces maux n'eſt nulle-part moins réſidente que dans les endroits d'où elles ſortent : Elles ſont inhérentes ou habituelles, parce qu'elles tiennent originairement au tiſſu que les parties ſe ſont fait. Mais c'eſt moins en traitant la por-

tion d'humeur qui groſſit une glande *ſcrophuleuſe*, qu'on parviendra à la guérir radicalement, qu'en ſe propoſant de réparer inſenſiblement l'altération qu'ont contractée les parties nerveuſes.

C'eſt une eſpèce de *ſynovie* que ce ſuc gluant qui imbibe les glandes ſcrophuleuſes, ou qui en ſuinte quand elles s'ulcèrent, ou qui s'attaquant à la ſubſtance des os, les ronge ou les carie, comme il n'arrive que trop ſouvent dans les affections ſcrophuleuſes. Or l'on ſçait combien il faut de tems pour guérir les maux qui dépendent du vice de la *ſynovie* des parties nerveuſes, tendineuſes, &c. auſſi-bien que ceux qui attaquent les *jointures*, dont les abſcès dégénèrent dans ces écoulemens de *ſynovie*. Cette ſorte de ſuc étant de la nature ou de l'ordre des parties *ſpermatiques*, eſt par-conſéquent mal-aiſée à réparer. C'eſt d'ailleurs le ſuc nourricier immédiat des parties *oſſeuſes*, *tendineuſes*, ou *nerveuſes*; & un pareil ſuc ne peut être que difficilement atteint par les remèdes, pour être corrigé de ſa *dyſcraſie*. C'eſt donc ce qui fait que l'on eſt obligé d'apporter bien du tems

pour

pour achever les cures qui en dépendent. Et voilà la raiſon pourquoi l'on ne parvient à guérir les *affections ſcrophuleuſes* qu'avec bien de la patience. C'eſt auſſi pourquoi on s'y trompe journellement, parce qu'on veut les guérir promptement. Enfin ces guériſons ne s'opèrent que par des remèdes *altératifs*; & néanmoins on n'y employe ordinairement que des purgatifs, des fondans, & ſemblables violens *colliquatifs*. Cependant il eſt conſtant que par le moyen des *altératifs*, on a ſouvent guéri parfaitement des affections ſcrophuleuſes accompagnées d'ulcérations & de caries. On peut donc conclure de cela, & l'avancer hardiment pour le bien des Pauvres, que les *écroüelles* ne ſont pas incurables. Il me reſte à tracer la maniére de les traiter; & c'eſt ce que je vais faire ici.

LXV. La cure des Ecroüelles.

Il ne faut jamais perdre de vûë que la lymphe *nervale* qui va s'épaiſſir dans les glandes *ſcrophuleuſes*, tient immédiatement à la partie blanche du ſang, dont elle eſt la production, comme le ruiſſeau l'eſt de ſa ſource. Ainſi ce ne peut être que par le ſang que l'on parvient juſqu'à cette *lym-*

phe, pour lui communiquer la vertu des remèdes qui lui ſont deſtinés. C'eſt-pourquoi il faut s'étudier à ce que la maſſe du ſang ne porte pas trop de lymphe, ni ne ſe porte pas trop elle-même vers ces parties. Il faut pour cet effet les contenir enſemble de façon, que tous deux, ſans ſe déſunir, circulent uniformément dans les vaiſſeaux ſanguins, ſans ſe déborder dans les lymphatiques. C'eſt l'effet des ſaignées; & c'eſt par où il faut commencer la cure des *écroüelles*, les réïtérant même de-tems-en-tems, & cela pour deux raiſons : 1°. Pour diminuer le volume du ſang & la quantité de ſa maſſe, afin de prévenir les débordemens dont on vient de parler : 2°. Pour opérer une eſpèce de *transfuſion*, en ôtant ainſi une portion d'un ſang ſuſpect du vice que l'on veut éteindre dans les affections *ſcrophuleuſes*, afin de lui ſubſtituer des ſucs nourriciers qui en renouvellent la maſſe. Il faut pour cela preſcrire un régime ſobre, & éxemt de tout ce qui eſt vineux, ſalé, ou de trop haut goût. Cependant le malade boira abondamment d'une tiſane *diapnoïque* tempérée, faite avec les racines de ſcorſonère, de bardane,

ou même avec la ſquine, la ſalſe-pareille, les ſantaux, la rapûre de corne de cerf, le tout tempéré toûjours par le mêlange des racines d'ozeille, de fraiſier, de chiendent, &c. & un peu de régliſſe. Après quelques ſaignées, & après avoir fait boire largement, pendant cinq ou ſix jours, l'on purge le malade avec le *ſel d'Angleterre*, &c. comme on le trouvera dans les formules *; & dès le lendemain de la purgation, l'on commence l'uſage des poudres de *limaille de fer* avec les autres abſorbans appropriés, dont l'on donne une doſe trois fois le jour. Après avoir paſſé une quinzaine de jours dans l'uſage de ces poudres & de ces tiſanes, on reſſaigne le malade (ſur-tout s'il eſt réplet), avant que de réïtérer la purgation. Cette ſeconde purgation pratiquée, l'on donne, deux ou trois fois le jour, un petit bol compoſé de quinze grains de bonne *thériaque*, & de trois grains d'*æthiops minéral*; de-ſorte que dorénavant l'on continuë ces bols des mois entiers, faiſant boire toûjours quelques verres de la tiſane *diapnoïque*, & ſans

* Voyez la *Pharm. des Pauvr.* Tom. III. p. 183.

manquer à ſaigner le malade environ tous les deux mois, ſur-tout ſi ces remèdes l'échauffent. Il eſt à-propos de recommander à ces malades quelque éxercice de corps, conforme à leurs profeſſions ; car un peu de mouvement leur convient. Ainſi ces remèdes ne doivent point empêcher les Pauvres de travailler à leurs métiers juſqu'à un certain point. Si leurs nuits étoient inquiètes, ou qu'ils ſentiſſent des douleurs, ſoit dans les glandes *ſcrophuleuſes*, ſoit ailleurs, on leur donneroit les ſoirs un demi-grain ou un grain de *laudanum* dans le bol qui doit ſe prendre avant le ſoupé. Si même les douleurs devenoient conſidérables, on ſubſtituëroit à l'*æthiops minéral* quatre grains de *cinnabre naturel*, & un grain de *pilules de cynogloſſe* ; & alors on quitteroit les tiſanes *diapnoïques*, pour prendre celles qui ſeroient compoſées uniquement de racines de chiendent & d'ozeille, avec la régliſſe, & l'on ajoûteroit un demi-gros de nitre purifié ſur chaque pinte.

Cependant on ne négligera point les tumeurs *ſcrophuleuſes* ; on y tiendra continuellement appliqués quelques

emplâtres, comme ceux de *ſavon*, de *minium* avec le *camphre*, de *tacamahaca*, de *ciguë*: Car ces applications affermiſſant, par leur compreſſion, les fibres nerveuſes, auſquelles elles ſervent de points d'appui, en-même-tems qu'elles les rendent ſouples, elles préviennent l'ulcération de la glande *ſcrophuleuſe*. Il arrive encore, dans ces ſortes de maux, que les têtes des os, des genoux, par éxemple, ſe gonflent ou ſe tuméfient. En ce cas il faut réïtérer les ſaignées; parce que le volume du ſang rompt ou affoiblit le *ton* des ſolides, & même des oſſeux. Mais il faut continuer les bols, en tenant ſur ces tumeurs l'emplâtre *de ranis cum mercurio*, & ayant auſſi ſoin de réïtéter les purgations ci-deſſus, ou ſemblables. Mais ſur-tout l'on doit éviter toute application qui pourroit faire ſuppurer, ou faire ouvrir en quelqu'autre maniére la partie *tuméfiée*. Enfin ſi (ce qui n'arrive guéres par cette méthode-ci) un os ſe découvroit, parce qu'il ſe ſeroit carié, ou ſi une glande s'entr'ouvrant venoit à s'ulcérer, on ne ſçauroit traiter ces ouvertures avec trop de douceur & de ménagement, évitant tout ce qui

eſt corroſif, ou pourriſſant, ajoûtant au-contraire dans les poudres convenables en ces cas, le *mercure-doux* parfaitement dulcifié, le *laudanum*, ou quelques *gouttes-anodynes.* Il eſt d'une telle importance de ne rien faire qui favoriſe l'ouverture des vaiſſeaux, que, quand la peau qui les recouvroit eſt rompuë, il faut appliquer ſur tous les points de leur ſuperficie, des molécules auſſi peſantes que ſont celles du *mercure*, pour les affermir, en-même-tems que par celles de l'*opium* on arrête l'irritation.

Cette méthode paroitra peut-être longue ou ennuyeuſe. J'en conviens: Mais auſſi elle n'eſt point ſujette aux inconvéniens des autres maniéres de traiter cette maladie, & elle s'accorde mieux avec les occupations de la plûpart des Pauvres. Enfin elle mène à la guériſon parfaite; c'eſt ce que l'expérience a fait voir ſur des malades qui avoient des eſpèces d'*éxoſtoſes* aux genoux, ou des *caries* aux doigts & aux orteils. Les longueurs de cette méthode ne viennent donc, ni du défaut de l'Art, ni par la faute de l'Ouvrier, mais parce qu'il faut ſuivre pas-à-pas les mouvemens de la

Nature, qui n'opère que ſuivant les règles auſquelles elle a été aſſujettie. C'eſt d'elle dont il faut attendre les tems & les momens auſquels elle achève ſes *digeſtions*, ſes *dépurations*, & ſes *coctions*. De-même donc que des vins ne deviennent potables qu'après pluſieurs années, & que des fruits laiſſent paſſer des ſaiſons juſqu'à ce qu'arrive celle à laquelle ils deviennent bons à manger; de-même auſſi il eſt des maladies qui ont beſoin de longs eſpaces de tems, pour parvenir au degré de maturité que demandent les ſortes d'humeurs qui les cauſent.

LXVI. Le Cancer.

Lorſque la *lymphe* eſt ralentie dans les glandes, elle y cauſe encore d'autres maladies: Car étant la premiére de toutes les productions qui peuvent ou qui doivent ſortir de l'œuvre de la nutrition, elle fait que des glandes ou des ſachets véſiculaires-glanduleux deviennent des repaires de productions ou d'aſſemblages monſtrueux; telles ſont les *môles*, les *loupes*, les *ſtéatômes*, les *mélicéris*, les *cancers*, &c. Je vais parler de cette derniére eſpèce de maladie, aſſez commune, & infiniment dangereuſe, par-

ce que le vice de la lymphe qui en eſt la cauſe, renferme beaucoup de *malignité*, au point même qu'il en eſt preſque *indéfiniſſable*. Il prend ſa ſource dans une *panſpermie* de différens ſucs, qui éxudent de tous les différens vaiſſeaux, ſanguins, lymphatiques, nerveux, &c. qui compoſent le corps d'une glande. C'eſt comme une roſée *érugineuſe*, ſemblable à la *nielle*, qui ronge, brûle, & détruit les plantes, les fleurs, & les fruits. C'eſt un réſultat de ſucs déſappropriés, confondus cependant les uns avec les autres, qui rongent, pourriſſent, durciſſent, détruiſent enfin, de quelque maniére que ce ſoit, le tiſſu des glandes, leſquelles dégénèrent en ces hideuſes ulcérations qui déſignent les *Cancers*. Toutes les glandes ſont ſuſceptibles d'une pareille impreſſion; mais aucunes n'y ſont ſi ſujettes que les glandes des mammelles. L'on croiroit d'abord que la nature & certains aſſujettiſſemens corporels dans les perſonnes du ſèxe, leur approprieroit ce mal, parce qu'en elles les mammelles ſont deſtinées à des uſages qui ne ſont pas communs aux hommes; cependant l'on a vû, & plus d'une fois,

des hommes attaqués de *cancers* dans les mammelles. Ce ne peut donc être qu'à raison de la *lymphe*, & de la tissûre des glandes des mammelles, que cette misérable maladie est affectée singuliérement à ces parties.

Cette disposition particuliére de la lymphe, & du tissu de la glande dans les *cancers*, consiste donc dans la lésion singuliére que souffre ce tissu par le vice particulier de la lymphe. Celle-ci, comme isolée, pour ainsi dire, dans une glande simplement durcie, ou purement *scrophuleuse*, s'enveloppe dans un de ses sachets vésiculaires, lequel s'accroît en végétant, & s'amplifie insensiblement par les vaisseaux dont il se grossit; tels sont ceux qui se forment dans les polypes. Ce ne sont que des vaisseaux *postiches*, ou étrangers, parce qu'ils sont acquis, surnuméraires ou surajoûtés, sans avoir de liaison essentielle avec les vaisseaux qui sont de l'institution de la Nature pour l'entretien de ces parties. Au-contraire, dans le véritable *cancer*, ce n'est plus une lymphe simplement, ou par elle-même, fixée, & bornée par une enveloppe qui la sépare des vaisseaux

naturellement faits pour la nourriture des parties ; c'eſt un délabrement ſecret, qui ſe fait immédiatement dans tous les vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques, & nerveux, & dans les différens ſucs qui ſuintent de toutes ces différentes bouches ouvertes & béantes, ſur-tout de celles des nerfs qui y diſtillent le ſuc nerveux. C'eſt, d'une part, cette *panſpermie* de ſucs, &, de l'autre, cette léſion des nerfs qui répandent leur lymphe dans celles des glandes des mammelles, qui fait le caractère de malignité des tumeurs *cancéreuſes*. Tout cela ſe comprend aiſément par la nature des tumeurs *enkyſtées*, qui ne tenant que par un pédicule aux parties voiſines, ne végètent que par les ſucs qu'y répandent les vaiſſeaux poſtiches & nouveaux qui ſe forment dans l'enveloppe qui fait le *kyſte* ; car il concentre uniquement la lymphe qui s'y fait, & qui y eſt toute renfermée & fixée. Ainſi l'on peut emporter ces ſortes de tumeurs avec leurs *kyſtes*, ſans aucunement intéreſſer les parties voiſines, ni délabrer leurs vaiſſeaux. Voilà pourquoi il eſt ſûr & facile d'extirper des *lou-*

pes; au-lieu qu'il ne faut jamais attaquer ni avec le fer, ni avec le feu, un véritable *Cancer*.

LXVII. La maniére de traiter les Cancers.

La bonne maniére de traiter les *Cancers*, c'eſt de faire en-ſorte, dès le commencement, que la glande *tuméfiée* & durcie ſe borne à elle ſeule, ſans que les vaiſſeaux voiſins s'engorgent, ou ſe délabrent. Ainſi rien de plus pernicieux dans ces commencemens, que d'employer les *cloportes*, les remèdes *mercuriels*, & les *fondans*; car c'eſt préciſément développer le ſang, l'animer, & le porter impétueuſement vers la glande qui commence le mal. Au-contraire il faut, par un régime ſobre, pourvoir à ce que le ſang ne prenne pas trop de volume, en-même-tems que, par des ſaignées, on dérobe aux mammelles le trop de ſang qui s'y porteroit. Mais au-lieu des *mercuriels* prématurément employés, & à la place des *cloportes*, ou de ſemblables *dépuratifs* mal entendus, on fera prendre aux malades des ſucs de plantes tempérées, digeſtives, mais *toniques*, pour affermir les fibres, afin qu'elles ne ſe prêtent pas trop volontiers à recevoir ou à laiſſer entrer dans la glande *tuméfiée*,

de nouveaux ſucs, ou des fluides étrangers. Ces plantes ſont la *chicorée ſauvage*, l'*endive*, l'*aigremoine*, la *bugloſe*, le *pourpier*, la *pimprenelle*, dont l'on tire les ſucs avec les eaux de *laîtuë*, de *cerfeuil*, ou de *plantain*; faiſant d'ailleurs prendre des poudres abſorbantes, tempérées, toniques, & calmantes, comme celles de *ſuccin préparé*, ou d'*yeux d'écreviſſes*, mêlées de *nitre purifié*, de *caſtoréum*, & de quelques atômes de *narcotiques* choiſis & légérement ajoûtés dans ces poudres, dont l'on ordonne de petites doſes trois ou quatre fois le jour. Pendant tout ce tems, qui eſt quelquefois de pluſieurs mois, il ne faut rien appliquer ſur le ſein; ſinon peut-être que l'étuver légérement avec de l'*eau de morelle*, pour peu qu'il devienne douloureux. Et lorſqu'il paroît que la mammelle ſe gonfle, par l'abord du ſang qui y affluë, il convient d'y appliquer des *ſang-ſuës*, non ſur le globe ou le haut du ceintre que forme l'éminence de la mammelle, pour ne point prendre les vaiſſeaux dans leurs extrémités ou ſur leurs fins, mais ſur ſes parties baſſes & déclives, afin de les prendre & les ouvrir, pour les

vuider dans les endroits de leur montée, &, par ce moyen, intercepter ou prévenir l'affluence du ſang dans le corps de la mammelle. Cette précaution de vuider le ſang lui-même, vient d'une double obſervation : 1°. Les perſonnes du ſèxe travaillées de pertes-de-ſang, ne ſont pas ſujettes aux *Cancers* : 2°. L'on a vû plus d'une fois, que lorſque le ſein ſe dégorge par le bout, ne fût-ce que d'une très-légère portion de ſang, il s'éxemte de concrétion *glanduleuſe*. En effet, il eſt d'uſage de pratiquer la ſaignée du pied dans les occaſions qui regardent les perſonnes du ſèxe; ou bien d'appliquer les ſang-ſuës au fondement, quand quelque affection hémorrhoïdale pourroit influer dans l'engorgement de ſang qui ſe porteroit aux mammelles. L'on n'a garde de s'oppoſer aux ſaignées du pied. Mais il eſt une obſervation ſingulière à faire; ſçavoir, que le ſang des mammelles venant des artères mammaires, c'eſt rendre la ſaignée beaucoup plus utile, en lui faiſant dérober de plus près le ſang qui aborde au cœur, lequel le pouſſe aux mammel-

les par les artères. Or c'eſt par les veines *jugulaires* que le ſang afflüe plus abondamment au cœur, & par une chûte perpendiculaire. Ainſi la ſaignée de la *jugulaire* devient ſouvent en pareil cas plus utile, que celle du bras, & que celle du pied.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque par ces ſecours l'on trouvera le ſang aſſez aſſujetti par le moyen des poudres ci-deſſus, en y ajoûtant, s'il en étoit beſoin, quelque parcelle de *ſucre de ſaturne*, comme le conſeillent de ſages Praticiens, on fortifiera ces poudres en y joignant quelques grains de *limaille de fer* porphyriſée; & lorſqu'on ſe ſera apperçû que le ſang ſouffre l'uſage des minéraux ſans trop s'animer, l'on paſſera à celui des *cinnabres*, à la place des *martiaux*. Cette manœuvre étant de pluſieurs mois, il faut qu'en réïtérant les ſaignées du bras, ou de la jugulaire, tous les mois, ou toutes les ſix ſemaines, l'on purge doucement le malade avec demi-once de ſel d'Angleterre, deux onces de manne, & une once de ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, ou de celui de pommes compoſé.

Tous ces ménagemens ſont néceſſaires pour empêcher que le *Cancer* ne s'ouvre. Car tant que la peau qui recouvre la glande, demeure dans ſon entier, elle affermit les vaiſſeaux dans leurs aſſiettes & dans leurs poſitions. Par ce moyen la *téneur* de la circulation des liqueurs ſe conſerve ; deſorte que chaque ſuc garde ſa *file*, & ſe tient dans l'ordre de ſon cours, pour ſe démêler de l'embarras qui ſe fait dans le corps de la glande. Au-contraire, toute réſiſtance eſt manquée dans les vaiſſeaux, dès que la peau venant à s'entr'ouvrir, ouvre aux ſucs une iſſuë, & aux vaiſſeaux qui les contiennent la facilité de les laiſſer s'échapper. Mais en conſéquence les vaiſſeaux deſtinés à faire circuler le ſang juſques dans les derniers capillaires, ſervent à le pouſſer au-delà de ſes bornes, & à lui faire déborder ſes ſucs, leſquels dégénèrent, dans les *Cancers*, ou en des hémorrhagies, qui leur ſont ſi familiéres, ou bien en cette ſanie ou ces *ichoroſités*, qui les rendent ſi hideux. Ainſi dès que le *Cancer* eſt ouvert, ce n'eſt plus de la *réſolution* de la tumeur qu'il faut s'occuper principalement ; mais

on doit veiller à ce que l'ouverture ne creuſe pas trop, ou ne faſſe pas de ſemblables progrès.

Pour y bien réüſſir, il faut diſtinguer la ſorte d'ouverture : Car les unes ſont des ulcérations ſuperficielles ſur des parties qui ſont dures, douloureuſes, & enflammées ; les autres ſont plus creuſes & pourriſſantes, ſujettes à devenir puantes & cadavéreuſes. Sur les premiéres l'on doit n'employer preſque que des *lotions* ou d'eaux, ou de ſucs de plantes, pour prévenir les cruëlles douleurs & autres accidens ; car le mal étant incurable, ce n'eſt qu'une cure palliative qui y convient. Les eaux de *morelle*, de *fray de grenouille*, de *plantain*, les ſucs de grande *joubarbe* tirés avec ces eaux, les uns & les autres ou en particulier, ou mêlés enſemble, puis pilés dans un mortier de plomb, deviennent de grands adouciſſans, en-même-tems que les parties *gravitantes* du plomb faiſant une preſſion légère ſur les vaiſſeaux découverts, reprennent en quelque maniére la place, l'action ou l'uſage de la peau. Dans cette même vûë, l'on ſe ſert du *ſucre de ſaturne*, dont l'on fait fondre quelques

ques grains dans l'*eau de morelle*, y ajoûtant encore quelques *gouttes-anodynes*; il faut avoir soin de renouveller ces lotions plusieurs fois le jour.

Quand l'ouverture est pourrissante, elle demande des remèdes qui aillent à même fin, mais qui soient plus efficaces, & qui résistent davantage à la pourriture, en réprimant les érosions des *ichorosités* qui enduisent le fond & les côtés de l'ulcère. Ce sont des poudres vulnéraires-absorbantes-anodynes, dont l'on remplit l'ulcère. Ce que je recommande en particulier, c'est de mêler largement le *mercure-doux* parfaitement dulcifié, avec ces poudres, ou bien les *cinnabres*, au lieu de mercure-doux; parce que, comme on l'a dit en parlant des écroüelles *carcinomateuses*, les remèdes mercuriels répandant à plomb sur les vaisseaux découverts, des milliers de globules pésants, tels qu'en contient innombrablement le *mercure*, ce sont autant de petites masses qui pèsent sur les vaisseaux, & qui leur prêtent une sorte de *ton* ou d'affermissement, pour résister ou se soûtenir contre l'érosion. Mais quelques remèdes que l'on employe, l'on ne doit jamais ômettre

d'y mêler les *gouttes-anodynes*, quand les douleurs ou menacent, ou se font sentir ; de-même que ceux qui sçavent le plus habilement appliquer les remèdes corrosifs, y mêlent quelques grains d'*opium*. C'est-pourquoi, pendant toute la cure d'un *Cancer*, c'est un soin qui ne doit guéres échapper à un Médecin, que celui de donner très-souvent, quelquefois même tous les jours, deux ou trois fois dans vingt-quatre heures, trois à quatre grains de *pilules de cynoglosse*, ou bien un ou deux grains de *pilules de styrax*, pour du-moins laisser au malade l'espérance de l'*euthanasie* ou mort tranquille, tant souhaitable en pareil cas. A quoi il faut ajoûter que, moyennant cette méthode, l'on épargne au malade tout le déplaisant & l'humiliant qu'apportent dans ces maux la pourriture, la puanteur, & l'ordure. En effet, l'on a observé que celles qui ont à mourir de leur Cancer (car quelques-unes finissent leur vie par d'autres maladies qui leur surviennent), meurent éxemtes des cruelles douleurs qui les tourmentent, & des affreuses corruptions qui les infectent, sans ces précautions.

LXVIII. L'Epilepsie, ou le Haut-Mal.

L'idée de *cacochymie* rapportée à celle de *cachéxie*, qui la renferme, a donné jusqu'ici les causes des maladies qui ressortissent de la *partie blanche* du sang. On a vû que c'étoit une humeur grossiére, ou au-moins une lymphe sensible, qui se montroit aux sens dans le *Scorbut*, les *Ecroüelles*, & le *Cancer*. Mais le *suc nerveux* étant une lymphe émanée de la partie blanche du sang (laquelle lymphe n'en est pas moins réelle, quoiqu'elle soit imperceptible aux yeux, & incapable d'être touchée aux doigts), il est de-même susceptible des altérations qui conduisent à la corruption. Ces altérations sont des *dyscrasies*; la *dyscrasie* est la *cachéxie* de la lymphe nervale; & ce vice du suc nerveux est la cause de l'*ataxie* des *esprits*, & en particulier celle de l'*Epilepsie* ou du *Mal-Caduc*, qui afflige si souvent les Pauvres. Mais quelle est la nature d'une telle *dyscrasie*? Quelles en sont les sources? Elles se trouvent naturellement dans le même systême des loix de l'œconomie naturelle, dans laquelle nous prenons les *étiologies* de toutes les maladies des Pauvres.

Une seule observation vulgaire, &

à la portée des gens les moins instruits, fait appercevoir la cause de l'*Epilepsie.* Cette maladie, laquelle est très-commune parmi les enfans, qui sont travaillés de *convulsions* dès leurs plus tendres années, est certainement occasionnée par la lymphe. Cette partie blanche du sang, en circulant dans les corps des enfans, devient sujette aux mêmes inconvéniens que la partie rouge dans les corps des adultes. Ici ce sont des congestions *sanguines* ou de la partie *rouge* du sang: là ce sont des congestions *lymphatiques*, ou de sa partie *blanche*; parce que dans les adultes, c'est dans les vaisseaux sanguins que se font les résistances à la circulation des fluides; & que dans les enfans, c'est dans les vaisseaux lymphatiques que se font les résistances au cours des liqueurs. Car comme les vaisseaux sanguins ont des diamètres figurés & mesurés au volume & à la nature de la partie rouge du sang, les lymphatiques de leur part se trouvent naturellement en proportion avec la quantité & la maniére d'être de la partie blanche; de-sorte que, comme le sang proprement dit venant à bouffer, ou à

prendre trop de volume, s'accumule, ſans circuler, dans les vaiſſeaux ſanguins, de-même la lymphe venant à s'épaiſſir, ou à ſe groſſir de volume, s'arrête dans ſon cours. D'ailleurs, il n'y a pas moins de réſiſtance à ſurmonter dans les vaiſſeaux lymphatiques, que dans les ſanguins; parce que les uns & les autres ſont également interrompus dans leurs directions, & dans leurs poſitions, par des milliers de courbûres, de cercles, d'angles, &c. toutes raiſons d'obſtacles au paſſage des fluides. Ce ne ſera donc qu'en ſuivant la *lymphe* dans ſes maniéres de circuler, & dans les *faux pas* qu'elle y fait, que l'on ſe mettra au fait des cauſes des maladies qui dépendent de la partie *blanche*. Ce ſeroit ici le lieu de parler de toutes les maladies des Enfans. Mais deux ſeulement d'entr'elles ſuffiſent pour faire comprendre le vice du *ſuc nerveux*, lequel eſt la ſorte de lymphe qui fait le ſujet du préſent éxamen. Ces deux maladies ſont 1°. l'*Epilepſie*, ſinguliérement affectée aux corps des enfans, par la nature des cauſes des convulſions *épileptiques*, qui ſont familiéres à cet âge; 2°. le *Rachitis*, qui

eſt ce qu'on appelle *chartre*, ou *noûure*, parmi le peuple. Cette maladie, qui eſt ſi particuliérement propre aux nerfs des nouveaux-nés, juſqu'à leur troiſiéme mois, ſervira à faire comprendre quelle doit être la qualité naturelle du ſuc nerveux.

J'ai déja fait voir la raiſon des maladies des Enfans, par l'embarras que ſouffroit la circulation de la lymphe, par rapport aux diamètres, & aux poſitions des vaiſſeaux lymphatiques. Ces *diamètres* ne ſont nulle-part ſi étroits ou ſi ſerrés que dans les fibres des nerfs, & leurs *poſitions* ſont variées preſqu'à l'infini. Si on ajoûte à cela la *craſe* ou la qualité propre au ſuc qui a à pénétrer ces réduits ſi malaiſés à pratiquer, c'eſt-à-dire, ce fonds de glu ou de mucilage, lequel tout fin qu'il eſt dans le *ſuc nerveux*, eſt cependant très-réel dans ce fluide, l'on verra d'un-coup-d'œil toutes les raiſons de *ſtaſe*, de ralentiſſement ou d'*inertie*, où peut tomber ſi aiſément un ſuc de cette nature, & dans ces ſituations. L'air extérieur qui ſe mêle dans les ſucs nourriciers des jeunes enfans, y eſt mal façonné, ou groſſiérement travaillé; parce qu'il eſt très-

imparfaitement mêlé dans le chyle, dont le ſuc nerveux a à ſe pêtrir ou à ſe former. D'ailleurs, l'air impur & mal-ſain que reſpirent les enfans des Pauvres dès qu'ils naiſſent, le laît groſſier qu'ils tirent de leurs méres, tout cela ne ſuffit-il pas pour occaſionner l'état de *dyſcraſie* dont le ſuc nerveux s'infecte dans les affections *épileptiques* ? Car alors l'élaſticité de l'air, étant viciée elle-même, & mal domptée, parce qu'elle eſt mal tempérée dans des eſtomacs aliénés de leur vertu ſyſtaltique; & cet air ſe trouvant mélangé d'un chyle auſſi groſſier, auſſi épais, & ſi peu pénétrable, peut-il en réſulter autre choſe qu'une lymphe ralentie ou rampante, qui ſortant d'une telle maſſe de ſucs, ne peut qu'occaſionner dans les nerfs les troubles qui font les accès d'*Epilepſie* ?

LXIX. Le traitement de l'Epilepſie.

Pour réüſſir à guérir la plûpart des *Epilepſies* parmi les Pauvres, il faut les prendre dès leur origine. Si l'Epilepſie eſt héréditaire de la part des peres ou des meres, c'eſt un mal incurable, auquel il ne faut qu'une cure palliative, mais néceſſaire. Car l'effet d'un mal ſi fâcheux, étant de rendre

les enfans ſtupides, inſenſés, ou incapables de penſer & de ſe conduire lorſqu'ils ſont adultes, il faut dumoins conſerver à ces pauvres malheureux le peu de tête dont ils ſont capables ; & ce ſera à-peu-près par les mêmes moyens que l'on va tracer pour la guériſon radicale de ce mal dans les enfans, qui ne l'auront contracté que par la mauvaiſe diſpoſition du ſang ou du laît des nourrices, ou par de ſemblables cauſes qui leur ſeront propres.

Il faut d'abord commencer par traiter les *convulſions*, qui prennent ſi ſouvent aux jeunes enfans. Pour cela, dès le premier accès de convulſion, il faudra faire avaler au malade un peu d'*eau thériacale*, & lui en frotter les narines & les tempes. L'accès étant paſſé, l'on doit inceſſamment réduire l'enfant à ne vivre que du laît de la nourrice, pourvoyant d'ailleurs à ce que ce laît ſoit bien conditionné ; & cela ſe fera en recommandant à la nourrice de ne point boire de vin, de cidre, ni de bierre, & de ne pas manger des viandes ſalées, épicées, ni rien de haut goût. Cela ſuppoſé, elle ſe règlera à ne donner à tetter

à

à l'enfant, que de trois heures en trois heures, ſans lui donner de bouillie, ni rien de ſolide, lui faiſant d'ailleurs prendre un demi-grain ou un grain de thériaque, diſſoute dans un peu de ſon laît; & elle aura ſoin de lui faire avaler ſouvent de petites gorgées d'eau chaude ſucrée. Si l'enfant n'avoit pas le ventre aſſez libre, elle lui feroit avaler de-tems-en-tems un gros ou deux de ſyrop de chicorée composé de rhubarbe, ou de ſyrop de roſes pâles. Si, nonobſtant ces meſures, les *convulſions* revenoient, il ne faudroit pas perdre de tems à tirer une once ou deux de ſang, ou même une palette, ſuivant l'âge; & cela pour conſerver au cours du ſang ſa facilité à circuler ſans s'embarraſſer nulle-part. Enſuite l'on feroit vomir l'enfant, en lui donnant à avaler de l'huile d'amandes douces, où l'on auroit diſſous un gros, plus ou moins, de conſerve de fleurs de pêcher, ou demi-gros de ſyrop émétique. En conſéquence l'on continuëra l'uſage de la thériaque, & du ſyrop de chicorée composé, ſans ômettre le fréquent uſage d'un peu d'eau chaude ſucrée. On ſe gardera de ſévrer trop

tôt cet enfant, & de lui donner trop tôt de la ſoupe ; car il faut être plus attentif à rectifier ſon ſang, qu'à le faire croître en quantité, laquelle ne ſerviroit qu'à augmenter le fonds du mal. En-méme-tems on ouvrira un égoût continuel à la lymphe ſur le chemin de ſa circulation, par le moyen d'un *cautère*, qu'on pratiquera ſur la nuque du col : Car outre que les cautères réüſſiſſent particuliérement aux enfans, celui-ci placé dans cet endroit, & dans cette circonſtance, imite la prévoyance de la Nature. En effet, afin que la lymphe parvienne bien dépurée dans le cerveau, pour y dévenir la matiére des *eſprits animaux* dans les nerfs, la Nature lui a ménagé çà & là des lieux de décharge à ce qu'elle auroit de trop groſſier pour la préparation d'un fluide, qui doit bien moins tenir du corps, que de l'eſprit, bien moins du poids & de l'épais de la matiére, que de la légéreté & de la lucidité de l'air. Ces réſervoirs ſont les *ſinus maxillaires*, *frontaux*, & *ſphénoïdaux*, & les *cellules* de l'*os ethmoïde*, dans leſquels ſe ſépare tant de lymphe groſſiére, pour en décharger celle qui doit fai-

re la matiére du ſuc nerveux. C'eſt donc répondre aux deſſeins de la Nature, que de faire ouvrir un *cautère* à la nuque du col des enfans, dont toutes les parties diſtillent ou dégouttent de lymphe ; ce ſera comme une gouttiére par où s'en échappera le ſuperflu. De-plus, l'enfant devenant plus capable de boiſſons, on lui fera uſer de quelques tiſanes préparées avec les *bois*, ſoit avec la racine de *ſquine*, ou celle de *ſalſe-pareille*, ou bien avec les *ſantaux*, comme étant plus tempérés. Cela remédiera aux produits vicieux, en-même-tems que, par tous les autres moyens ci-deſſus marqués, on procurera la digeſtion des ſucs & la dépuration du ſang : De cette maniére on parviendra, avec l'âge, à en faire comme une *transfuſion*; parce que, par les ſaignées dans les âges plus avancés, & par les ſang-ſuës dans les premiers tems d'un trop jeune âge, l'on aura eu ſoin de vuider le ſang infecté. Il ſera bon pour cela de faire uſage des anti-épileptiques, comme de la *poudre de guttète* dans les eaux de *tilleul* & de *pivoine* ; car la racine de *pivoine*, ajoûtée dans les tiſanes, eſt d'une grande réputation, auſſi-bien

que les émulſions faites avec les grai-
nes de cette plante.

J'obſerverai ici qu'outre l'incon-
ſtance, ou peut-être l'incertitude des
remèdes tant célébrés comme étant
ſpécifiquement *anti-épileptiques*, on
doit beaucoup en craindre la chaleur
& le développement qu'ils éxcitent
dans le ſang; de-ſorte que ſouvent,
ou ils attirent de nouveaux maux, ou
bien ils augmentent celui qui eſt pré-
ſent. Ce ne ſera donc qu'après avoir
bien préparé la maſſe du ſang, qu'il
ſera à propos de riſquer l'uſage de
ces remèdes ſur le ſuc nerveux, qu'ils
ont préciſément à corriger; car c'eſt
ſur lui qu'agiſſent ſingulièrement les
anti-épileptiques les plus efficaces. Ainſi
il faut préalablement que toutes les
voies leur ſoient renduës bien libres,
afin que, ſans rien inſulter ſur leur
marche, ils puiſſent parvenir dans le
genre nerveux. Voilà la véritable
manière de pratiquer avec ſuccès les
ſpécifiques de l'*Epilepſie*. Mais il faut
bien faire attention, qu'il n'eſt point
de maladie où la méthode de guérir
avec la patience (*cum expectatione*), ſoit
plus à obſerver; puiſque l'on ſçait,
par un uſage réitéré, que les *anti-épi-*

leptiques ne réüssissent souvent qu'après des années de persévérance, au bout desquelles l'on a vû quelques *épilepsies* des plus affreuses être guéries radicalement : & d'autres fois on a vû des enfans guérir, sans aucun retour, de terribles accès *épileptiques*, dans le tems qu'on les préparoit aux remèdes anti-épileptiques.

Il y a même une raison bien naturelle en faveur de la longueur de la cure de l'*Epilepsie* dans les enfans ; c'est que, selon l'observation d'HIPPOCRATE, l'âge de puberté en fait souvent la *crise*. C'est environ vers l'âge de quatorze ans, que l'on peut compter & fonder l'espérance de voir arriver la guérison de cette fâcheuse maladie ; & ainsi ce sont quatorze années que l'on a, pour préparer à la Nature toutes les facilités dont elle a besoin pour procurer cet heureux événement : C'est-à-dire, qu'il faut pendant ce tems-là faciliter la circulation du sang, par le moyen des saignées faites de-tems-en-tems, & par des purgations convenables. Un autre soin que l'on doit avoir, c'est de contenir les enfans dans un régime éxact, c'est-à-dire, éxemt de viandes salées,

comme de lard, de salé, de mets épicés, de pâtisseries, & outre cela de fromage, de laîtages, &c. Cette attention ne devient point embarrassante, & n'engage pas à de grandes dépenses ceux qui se consacrent au service des Pauvres; car il suffit de leur donner, tous les jours, des soupes faites avec les graines, dans lesquelles il entre peu ou point de viande, ou, si l'on veut, quelques œufs. Au-reste, il faut supprimer le vin & la bierre, & leur faire prendre seulement quelques bouteilles de tisane appropriée, telle qu'on la trouvera ci-après dans l'Article des *Remèdes pour les Enfans.* On leur donnera de bon pain, pour en manger sobrement après leur soupe, ou semblable chose.

LXX. Le Rachitis ou la Nouûre.

L'*étiologie* de l'Epilepsie des enfans, prise dans la Nature-même, se trouve confirmée dans celle du *Rachitis*, qui est un mal absolument propre à la partie blanche du sang ou à sa portion lymphatique, & tellement particulier aux enfans, qu'il est comme *identifié* avec les parties spermatiques de leur corps. Il est étonnant de voir un enfant sorti du sein de sa mere,

apporter dans ses moëlles, pour ainsi dire, les semences du *Rachitis*, qui se forme quelquefois au point que l'enfant en perd la vie avant que d'avoir atteint l'âge de trois mois. On sçait que c'est la lymphe qui préside à la formation du *fœtus* : elle-même donc, viciée dans son principe, fait le *Rachitis* dans ces tendres créatures. D'ailleurs, si l'on considère que ce sont les os qui apportent avec eux ce mauvais principe, l'on comprendra que la lymphe, qui fait la premiére nourriture des os, se trouve alors la premiére cause ou le fondement de cette fâcheuse maladie. Les nœuds qui se forment dans les *épiphyses* des os, les arcs qu'ils figurent, & particuliérement dans l'*épine du dos*, sont des signes réels d'une lymphe surabondante, qui s'accumulant dans les fibres osseuses par son épaisseur, fait croître dans ces attitudes forcées les parties fondamentales du corps, c'est-à-dire, les osseuses. Cette sorte de nutrition se fait par un entassement incongru des sucs nourriciers : c'est celle qu'on appelle croissance par apposition (*per juxta positionem*) ; au-lieu qu'une loüable nutrition doit se faire

par une vraie *assimilation*, qui est un arrangement ordonné & régulier de ces sucs, qui s'allongent pour se distribuer dans les fibres des parties.

Or cet amoncellement de sucs lymphatiques, frustrant les parties musculeuses & charnuës, du *suc nerveux*, qui doit entrer dans la nutrition & faire le *ton* ou l'affermissement des fibres musculeuses, produit l'amaigrissement & la *flaccidité* de toutes les autres parties du corps, tandis que le cerveau, le foïe, & les glandes du mésentère se gorgent ou se farcissent de sucs lymphatiques. C'est ce qui fait le volume extraordinaire de la tête, & la grosseur étrange du bas-ventre, que l'on remarque dans les enfans qui sont en *chartre*, & que le peuple appelle *noüés*. Ils demeurent crochus dans leurs membres, & comme tout disloqués, par le trop d'amplitude ou de capacité que prennent les os dans les boëtes qui reçoivent leurs têtes ou *apophyses* : & c'est par où se termine heureusement cette maladie, comme on l'observe en ceux qui y survivent; car ils restent comme vacillans dans leur marche, boiteux des deux hanches, & très-embarrassés dans leurs

mouvemens, ayant cependant de grosses têtes, & le reste de leurs corps *appetissé*, accourci, & amaigri.

Il est donc certain que le moyen le plus sûr pour arrêter ce mal dans son origine, c'est de corriger la nourriture dans ces nouveaux-nés, qui viennent au monde entachés du vice qui doit consommer le *Rachitis*: ce qui arrive quelquefois avant le troisiéme mois de leur naissance; terme fatal où ces jeunes enfans meurent, si d'abord on a négligé de pourvoir à la nourriture qui leur convient. Un grand Praticien * préfère au laît des nourrices, l'usage des graines bouillies dans l'eau; de-sorte que ce n'est qu'une eau légèrement nourriciére, semblable à celle qui nourrit les arbres: Il assûre qu'une telle nourriture préserve les Enfans de bien des accidens qui leur arrivent par l'usage du laît des Nourrices. Car tout consiste ici à faire que la lymphe nourriciére des jeunes enfans, soit *ténuë*, coulante, légère, douce, & limpide, afin

* ZVINGER, dans son *Pædoiatreia Practica*, qui est un excellent Traité pratique, consistant en Observations sur les Maladies des Enfans,

qu'elle se distribuë également & uniformément. Ceux qui ont étudié depuis cette maladie, accusent le sang des peres & des meres d'avoir porté trop d'ardeur, de sécheresse, & d'activité dans les sucs originaires de leurs enfans : C'est-pourquoi ils défendent si expressément l'usage de la bierre, qui entretient ces mauvaises qualités dans le sang. C'est ce qu'on remarque en Angleterre, où il est d'un usage journalier de boire beaucoup de bierre, de-sorte que la bierre entre même en beaucoup de leurs boissons médicamenteuses, ou de leurs apozémes. Il faut cependant observer que les Anglois se nourrissent de beaucoup de viandes, lesquelles faisant un sang couëneux, plus fibreux, plus épais, moins coulant, ou plus gluant que les bouillons de graines ou de légumes, font ainsi doublement cause que leurs enfans naissent avec un sang qui renferme de telles qualités.

Ce qu'on ne pourra faire observer aux enfans encore trop jeunes, il faut l'ordonner à leurs nourrices, pour ne point achever d'empoisonner les sources de leur vie : L'on aura donc soin sur-tout d'obliger les nourrices à ne

boire que des choses douces, qui ne seront ni vineuses, ni trop échauffantes, leur recommandant principalement de boire abondamment d'une eau légère de *gruau*. Mais à mesure que les enfans croissent, la *pléthore* croissant avec eux, il faut soigneusement apporter les remèdes que conseillent les Anglois, plus versés que personne dans la cure du *Rachitis*: Ce sont la *saignée*, les *sang-suës*, & les *scarifications*; parce qu'en effet tout consiste à empêcher l'amoncellement du sang & de ses sucs. Ils ont moins bonne opinion des *purgatifs*; c'est-pourquoi le sage SYDENHAM les réduit à une *tisane laxative*, qu'il donne pendant quelques jours à la cuillier. Outre cela, les Médecins Anglois loüent fort les *frictions*, celles même qui sont sèches & sans onctions, & ils les recommandent singuliérement dans cette maladie. L'on a même obligation à un habile Praticien d'entr'eux *, d'un utile Traité qu'il a fait en Anglois sur la sorte d'éxercice de corps qui convient aux enfans qui sont en *chartre* (ce sont les

* FULLER, dans son Livre intitulé, *Medicina Gymnastica*, &c.

enfans *noüés*): Il a pour lui quantité d'Auteurs, lesquels recommandent aux nourrices de porter souvent dans leurs bras ces enfans, & de les agiter, ou leurs petits membres, par toutes les petites maniéres que comporte ce jeune âge. Mais c'est un abus grossier, & très-préjudiciable à la croissance de ces enfans, de se servir de *corps*, de *bottines*, ou de *cuissars de fer*; car toutes semblables enchevêtrures, ou bandages durs, serrent si étrangement les os & les muscles, dont ils empêchent les allongemens, que c'est le moyen de rendre de-plus-en-plus crochus les corps *noüés*. Il suffit donc, en-même-tems que l'on pratique pour l'intérieur tout ce qui vient d'être marqué, de contenir toutes ces parties mollement, ou seulement avec des bottines, ou des bandages de cuir ou de chamois, pour les maintenir dans leurs directions, & faciliter aux remèdes intérieurs leurs actions pour redresser les fibres osseuses, suivant les positions qu'elles doivent prendre; & en-même-tems de tenir souples les fibres & les tendons des muscles. Tous ces expédiens sont convenables pour rendre, autant qu'il est

possible, ou conserver à ces parties les arrangemens propres à les mettre ou à les retenir dans les attitudes qui leur conviennent naturellement.

Il n'est donc rien qui puisse si bien faire comprendre le nombre de maladies qui dépendent de la *lymphe*, ou de la circulation de la partie blanche du sang, que les maladies des enfans. Les dangers même qu'ils encourent à la sortie de leurs dents, les galles qui leur couvrent si souvent le visage, les glandes qui leur viennent, telles que sont les orillons, & celles qu'on leur sent souvent le long du col, les fluxions des yeux, les écorchûres de l'épiderme, les cours-de-ventre, & sur-tout les vomissemens, qui les fatiguent entre les mains des nourrices, tous ces maux ne viennent que par la crûë des sucs nourriciers dont ces femmes surchargent les vaisseaux de leurs nourriçons. Ainsi ces sucs, comme des ravines, se débordant dans les viscères, ou bien sur les parties extérieures, produisent tous les maux de *fluxions* qui font essentiellement les causes ou le fonds des maladies des enfans. Mais les notions que l'on vient de donner sur

ces matiéres, pouvant ſuffire pour l'intelligence & le traitement de ces différens maux, un détail deviendroit ici ſuperflu; d'autant plus qu'il reviendra ailleurs, & que l'on trouvera parmi les formules, les remèdes ſpécialement propres aux maux des enfans.

On voit, par ce que je viens de dire des maladies des enfans, la part qu'a la *partie blanche* du ſang dans les cauſes des maladies. En effet, toutes les cauſes des maladies ſe rapportent-elles à autre choſe qu'à une *lymphe* qui a changé de ſaveur, de couleur, de lieux, de ſituation, de mouvement, de conſiſtence, & de circulation? Le *ſuc gaſtrique* doit être une lymphe inſipide, douce & légère; & alors elle aide au broyement des nourritures, & en fait un chyle juſqu'alors loüable. Devient-elle *acide*, *aigre*, *gluante*, *épaiſſie?* Il en réſulte un vice capital, qui ne ſe corrige guéres, puiſque les *ſecondes coctions* corrigent mal le vice de la premiére. Les inteſtins doivent être arroſés ou imbibés d'une lymphe tellement *édulcorée*, ou ſi dénüée de toute ſalûre, qu'elle ne leur en faſſe ſentir aucune. Si un *acide pancréatique*

vient à la corrompre, ou si un *âcre sulphureux*, prenant la place du *savoneux* de la bile, vient à l'infecter de ses mauvaises qualités, quelles irritations, quelles *phlogoses*, quels troubles, quelles précipitations, ou quelles fontes ne sont point alors excitées dans les humeurs que les intestins ont à distribuer dans les veines lactées! Et de-là combien de sortes de cours-de-ventre, de coliques, de tranchées, & de dysentéries! Si une lymphe *halitueuse*, & trop élastique, sortant d'un sang *flatueux*, vient à souffler dans les intestins, au-travers de leurs pores, comme par autant d'*æolipyles*, quelle tempête de vents, de *borborygmes*, de flatuosités ne s'en excitera-t-il point! Enfin, si la sérosité purement aqueuse qui doit s'évacuer par les reins, est mal dépurée, si elle charrie dans son sein des sels mal domptés, ou imparfaitement fondus, & non perdus dans la quantité de cet abondant fluide, ce seront les germes de *graviers*, puis de *pierres*, qui s'uniront dans les reins, ou dans la vessie, où se font ces sortes de concrétions. Toutes ces réfléxions me conduisent naturellement à parler ici des Maladies du Bas-Ventre.

LXXI. Maladies du Bas-Ventre. 1°. Le Cours-de Ventre.

On attribuë ordinairement le *Cours-de-Ventre* à des humeurs qui occupent les premiéres-voies. Pour moi je remonte plus haut : Je soûtiens que l'unique cause de cette maladie est une *lymphe*, qui sort prochainement de la masse du sang ; & que cette lymphe étant souillée d'une bile qui n'est plus une huile naturelle, comme celle qu'on tire par expression, mais un souphre *empyreumatique*, comme s'il avoit passé par le feu, ou bien étant une lymphe aigrie par un *acide pancréatique*, & par le chyle devenu *stimulant*, âcre, & irritant, se précipite par les intestins, dont l'*éréthisme* hâte l'évacuation. Pour guérir ces cours-de-ventre, il faut d'abord remonter à la source, & réprimer, par le moyen de la saignée, le trouble qui passe dans les vaisseaux. Peu de tems après, on donnera au malade un *émétique* tempéré (tel qu'il se trouvera ci-après), afin de couper comme par la racine les sucs gâtés dans les premiéres-voies : ensuite, contenant le malade dans un régime sobre, & dans l'usage d'une boisson abondante d'eau de ris, accompagné de l'usage des lavemens de son, peu de jours

jours après ces préliminaires on donnera une purgation légère de tamarins, de rhubarbe, & de manne. Dès ce jour on commencera à faire prendre au malade, tous les soirs, vingt-quatre- grains ou demi-gros de *thériaque*, avant la soupe, pour commencer, dès le lendemain, l'usage d'une potion faite avec deux gros de *diascordium*, & demi-gros de bonne canelle, l'un & l'autre bouillis dans dix onces tant d'eau de scorsonère, que de celle de plantain, où l'on dissoudra, après l'avoir coulée, une once de syrop diacode, & une once de celui de roses sèches, pour en donner une cuillerée ou deux chaque fois, cinq ou six fois dans vingt-quatre heures. Tout étant bien calmé, on repurgera le malade avec le *catholicum* double & la manne, sans jamais ômettre l'usage des *calmans* & des *astringens* modérés, ci-dessus désignés, comme étant plûtôt des *toniques-confortans*, que des astringens, ou des *répercussifs*, dont on ne peut trop craindre l'usage dans les évacuations quelles qu'elles soient.

Lorsque le volume du sang & son action, que l'on a recommandé ci-

dessus de réprimer, vient à engager sa *partie rouge* dans les artères *lymphatiques*, c'est un état inflammatoire, ou du-moins de *phlogose*, qui demande beaucoup d'attention, & singuliérement l'usage réïtéré de la saignée du bras : ensuite, sans user d'aucun vomitif, ni purgatif, il faut laver amplement le bas-ventre par cinq ou six verres de *petit-laît*, dans la matinée, moitié à jeun, moitié entre les bouillons ; & donner en-même-tems, surtout dans les après-midi, d'heure en heure, une petite cuillerée d'une potion *huileuse-anodyne*, composée de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de syrop diacode, & de trois gros d'eau de canelle orgée. .Cependant si les douleurs ou les nuits mauvaises continuoient, l'on donneroit tous les soirs, en deux prises, à quatre heures l'une de l'autre, une once de syrop *diacode* distribué également dans deux petits verres de laît d'amandes. Après toutes ces préparations, on fera prendre, s'il en est besoin, l'*ipécacuanha* depuis cinq ou six grains jusqu'à dix grains seulement, soit seul, soit dans un peu de *diascordium*; mais avec cette

attention, de répéter cette petite dose d'*ipécacuanha* jusqu'à deux ou trois jours de suite, ou de deux jours l'un : & s'il paroissoit qu'une abondance de sucs pourris séjournât dans les intestins, l'on mêleroit dix ou douze grains d'*ipécacuanha*, qu'on feroit bouillir, avec une once de *catholicum*, dans un verre d'eau d'orge, où l'on dissoudroit, après l'avoir coulé, deux onces de manne. Quoi qu'il en soit, on se rendra fort attentif à donner, les soirs de ces *purgatifs* ou *émétiques*, un demi-grain ou un grain de *laudanum*.

La *Dysentérie* (car c'est elle dont il est ici question) venant à résister à tous ces remèdes, il faudroit donner en lavement vingt-quatre grains d'*ipécacuanha*, bouilli avec une tête de pavot blanc dans une décoction de molène ou bouillon-blanc, puis ordonner le syrop magistal-astringent.

2°. La Colique Bilieuse, & Venteuse.

La *Colique Bilieuse* est un mal cruel, qui se fait sentir lorsque la bile est ardente, âcre, & *flatueuse*. Car toute Colique, plus elle est *bilieuse*, plus elle est *spasmodique* ; parce qu'une bile ardente est toute *flatueuse*, de-sorte qu'elle se prend d'abord aux nerfs, & met,

par ſon ſeul contact, les membranes en *éréthiſme*. Une telle bile a ſouvent ſon origine dans un ſang *flatueux*; car il eſt dans le corps humain une cauſe de *vents*, à laquelle les Pauvres ſont plus expoſés que les Riches-mêmes. Ce qui fait les *vents*, c'eſt un air chaud, renfermé, étouffé, & par-là rendu trop élaſtique. Or l'air extérieur qui environne tous les corps, & ſur leſquels il pèſe ſi étonnamment, ayant une entrée auſſi prompte & auſſi facile qu'il la trouve dans la bouche, pour s'introduire par l'œſophage dans l'eſtomac, puis dans les inteſtins, fait dans le corps humain ce qu'il opère communément dans tout l'Univers. Car comme, en ſoufflant par-tout, il balaïe les ordûres qui s'amaſſeroïent dans les campagnes; de-même cet air parcourant tout le canal que la Nature a fait continu depuis la bouche juſqu'au dernier des inteſtins, il reſſuie toutes les membranes, en en ramaſſant toutes les humidités lymphatiques, qu'il confond avec les réſidus des alimens; afin que le tout s'évacuë, dans les tems ordonnés, pour tenir nettes toutes les premiéres-voies, ces voies banales ou communes pour la

décharge de l'œconomie animale. Mais si cet air séjourne & s'amasse dans l'estomac, il s'y fera alors une espèce d'*æolipyle*×; & c'est ce qui arrive très-naturellement à l'estomac des pauvres gens. Ils boivent froid les premiéres eaux qu'ils rencontrent dans les lieux de leurs travaux, ou de leurs atteliers; &, à l'occasion de ces boissons froides & pésantes, l'air arrêté dans l'estomac s'y condense, & c'est comme la moitié de ce qui fait la vertu d'un *æolipyle*.× Quelquefois ces pauvres Ouvriers boiront un verre de mauvais vin, ou bien de l'eau-de-vie, peut-être tous les deux, & tous les jours; & c'est achever une telle force d'*æolipyle*× dans l'estomac, en le mettant ainsi comme sur le feu, ou exposé à une ardeur brûlante, qui fait de la cavité de l'estomac (où l'air est retenu & condensé) comme un *antre* d'ÆOLE×, d'où souffle la matiére d'une infinité de vents & de flatuosités: & voilà les causes des plus cruelles *coliques venteuses*. D'ailleurs cet air excessivement élastique se mêlant dans le chyle, porte dans les vaisseaux la matiére des flatuosités, ou des esprits aërisés, qui font le sang *flatueux*, se-

× au lieu de dire d'aeolypyle. il faut dire d'éolipile. (éolipile. c'est le mot) × d'Éole. ligne 23.

lon HIPPOCRATE ; & la bile , plus que toute autre humeur , participant de cette élaſticité , deviendra moins par ſa qualité humorale la cauſe des *coliques bilieuſes*, que par ſa qualité explosive ou de reſſort , qui eſt la ſource naturelle de l'*éréthiſme* dans lequel ces coliques tiennent les inteſtins , & par eux le genre membraneux. La diſpoſition *ſpaſmodique* dans ces ſortes de coliques , eſt prouvée par la nature de celles qui accompagnent la maladie qui eſt la plus notoirement reconnuë *ſpaſmodique* ; c'eſt la *Paſſion Hyſtérique* : Car elle attire aux perſonnes du ſèxe des *coliques hyſtériques* , qui ſont ſi manifeſtement convulſives , qu'on y voit ſouvent le *nombril* tellement renfoncé au milieu du ventre , qu'il y fait une foſſe ; parce que ces parties ſont retirées de-dehors en-dedans , comme par une corde. C'eſt-pourquoi les *Coliques* nommées *de Poitou* , auſquelles ſont particuliérement ſujets les *Peintres* , les *Potiers* , & tous les Artiſans qui manient le *mercure* , ſont ſi rébelles à la cure ordinaire ; & cela parce qu'on n'y emploie que les purgatifs , quelquefois même les plus violens ; ce qui ne fait

ſouvent qu'augmenter le mal. Le diagnoſtic dans ces *Coliques* ſe diſtingue particuliérement en ce que les malades ont le ventre ſerré, parce que les humeurs n'y ont de part qu'autant que l'*éréthiſme* les retient. Enfin la maniére affligeante qui termine ſouvent ces ſortes de coliques, prouve ſenſiblement que les nerfs y ſont particuliérement affectés, puiſque la *paralyſie* finit ſi ſouvent les coliques qui paſſent pour bilieuſes.

Pour les guérir, il faut bien ſe garder de faire aucun uſage des *irritans*, quels qu'ils ſoient; car j'ai remarqué ſouvent qu'on les y prodiguoit, ſoit dans les potions, ſoit dans les lavemens. Il ſuffira de faire d'abord quelques ſaignées du bras, & l'on employera auſſi-tôt après les *calmans*: Pour cet effet, on fera prendre à la cuillier une potion *huileuſe-anodyne*, faite avec trois onces d'huile d'amandes douces, quarante gouttes-anodynes (ou une once & demie de ſyrop diacode), & trois gros d'eau de canelle orgée, le tout mêlé, autant que cela ſe pourra, avec quatre onces d'eau de coquelicoq, pour en donner trois ou quatre cuillerées d'heure en heu-

re, dans les intervalles des bouillons; dans chacun desquels on fera bouillir un moment une demi-poignée de guimauve. Il faut recommander d'ailleurs au malade de boire beaucoup, & toûjours chaud, d'une tisane faite avec les racines de guimauve, & de régliſſe. On lui fera recevoir en-même-tems des lavemens émolliens, où l'on diſſcudra un ou deux gros de *philonium romanum*, & cinq ou ſix cuillerées d'huile d'olives. Si les douleurs continuënt, on lui donnera, une fois ou deux le jour, un bol de vingt-quatre grains de *thériaque*, avec un demi-grain ou un grain de *laudanum*. L'on ajoûtera en-même-tems dans les lavemens deux onces d'huile de ruë, ou bien deux ou trois gros de térébenthine diſſoute dans un jaune-d'œuf. L'on continuëra ainſi, en augmentant plus ou moins les *calmans*, juſqu'à ce qu'on ait obtenu la ceſſation des douleurs. Après quoi, ſans précipiter la purgation, l'on inſiſtera, mais avec modération, ſur l'uſage des *narcotiques*; de-ſorte que l'on n'employera qu'une purgation très-modérée, & qu'auſſi-tôt après ſon action, on réitérera les *narcotiques confortans*.

Sans

Sans cela, comme il arrive qu'en quittant trop tôt le quinquina, la fiévre revient, de-même les douleurs de *colique* reviennent avec fureur, si l'on manque à y opposer promptement l'usage des calmans ci-dessus. On pourra aussi donner un lavement, dans lequel on aura dissous un demi-gros de *philonium romanum*. Cette méthode est plus sûre que toute autre, & l'on n'en parle affirmativement qu'après l'avoir utilement pratiquée.

3°. La Gravelle, & la Pierre.

Les urines sont des dépendances de la lymphe ; de-sorte que leurs maladies en ressortissent, puisque ce sont les *lavûres* de tout ce qui se passe dans l'ouvrage des sécrétions & des coctions dans les opérations de l'œconomie animale, qui est comme une *Chymie naturelle*, dont les lotions se font continuellement pour épurer les sucs, en rapportant ces lavûres dans les Reins, qui sont comme l'*évier* de tout le Corps. En effet, ils sont singuliérement composés de passoirs & de couloirs, dont les extrémités se terminant en *papilles*, font l'office de filtres, qui ne doivent rien laisser passer dans les Reins que ce qui est clarifié. Telles sont les urines dans

l'état naturel ; parce que toutes les opérations de cette Chymie s'éxécutant ſans laiſſer de réſidus, ou de *têtes-mortes*, les lotions qui s'y font, quand la ſanté eſt parfaite, doivent ſe filtrer dans les Reins comme une eau preſque pure, chargée de peu de molécules ſalines, terreuſes, ou gluantes, empreinte tout-au-plus d'une ſolution fort légère d'un ſel armoniacal. Au-contraire, la *dyſcraſie* ſe mettant dans les ſucs nourriciers, ils laiſſent après eux de ces ſortes de concrétions ; & ce ſont les germes des *graviers*, & par eux des *pierres* qui ſe forment originairement dans les Reins. Or comme les fibres des Reins ſont extrémement ſerrées, les *filiéres* qui doivent donner paſſage aux ſucs aqueux, les mettent en preſſe auſſibien que les molécules qu'ils charient : ainſi les ſucs ne pouvant paſſer par les capillaires-excrétoires, ils s'y arrêtent ; & voilà le foyer où ſe forme ce qu'il y a de *pierreux* dans les Reins & dans la Veſſiè. C'eſt là que les urines ſe précipitent avec les *concrétions* ; & alors ſe trouvant dans un eſpace où elles ont le tems de ſe mêler, elles s'uniſſent, ſe lient, &

ſe collent les unes aux autres, faiſant ainſi la cauſe prochaine de la *pierre* qui s'engendre dans la Veſſie.

Cette maladie eſt fréquente parmi les Pauvres, parce que leurs ſucs nourriciers ſont plus capables de s'altérer, & de fournir abondamment de ces *concrétions* ſalines, terreuſes, & gluantes. Les ſignes qui déſignent la *pierre*, quels qu'ils ſoient, ſe trouvent très-ſouvent fautifs; parce qu'un rhûmatiſme habituel ſur le col de la Veſſie, impoſe très-communément aux plus habiles. Ainſi la voie la plus ſûre, la plus courte, & la plus certaine, c'eſt de faire paſſer la ſonde dans la Veſſie quand les ſignes de *pierre* ſont annoncés, afin de ſçavoir à quoi s'en tenir; parce que la maniére de traiter une Veſſie qui contient la *pierre*, eſt fort différente de celle dont on doit la traiter loſqu'elle eſt habituellement travaillée d'une affection *rhûmatiſante.* Cette affection regarde les maladies inflammatoires, & la Néphrétique, dont je parlerai ailleurs, auſſi-bien que de la Dyſurie, de la Strangurie, & de l'Incontinence d'Urine. Je ne traiterai ici que de

la cure de la *Gravelle*, & de celle de la *Pierre*.

Cependant, avant que d'entrer en matiére pour la cure de la *Gravelle*, je crois qu'il est à propos de donner ici les moyens de s'en préserver. Il ne faudroit, pour cet effet, qu'observer un régime assez éxact pour que les matiéres *gravelleuses* se chariassent tranquillement & sans trouble par les Reins dans la Vessie. On éviteroit, par ce moyen, les *engouëmens* que contractent les excrétoires des Reins, quand les concrétions *pierreuses* s'y engagent avec abondance, ou avec précipitation; car c'est de-là que viennent les *coliques* vraiment *gravelleuses*, dont les accès sont si cruels. Ces coliques naissent de différentes causes. Souvent elles viennent de naissance, c'est-à-dire, de pere & de mere sujets à la *gravelle*; ou bien de la qualité du pays dans lequel on a pris naissance, comme on le remarque dans les pays de vignobles, où l'usage journalier des vins blancs ou paillets accumule ces sortes de concrétions *gravelleuses*, parce que le tartre de ces vins en est la matiére. Quel-

quefois ce sont les eaux de certains cantons qu'on habite, lesquelles étant chargées de particules salines & pierreuses, infectent les habitans d'affections *gravelleuses* & *pierreuses*. Or ce sont les Pauvres qui se trouvent les plus exposés à ces maux originaires de pays ; parce qu'ils n'ont pas le moyen de suppléer à tout ce qu'il conviendroit de faire pour s'en préserver. Il est cependant de certaines mesures ausquelles ils pourroient s'assujettir ; par éxemple, il faudroit qu'ils ne bûssent de ces vins blancs ou paillets que le moins qu'il leur seroit possible, dès qu'ils auroient quelque ressentiment de cette maladie, & qu'ils ne bûssent jamais que les vins les plus mûrs, ou les moins nouveaux, préférant les rouges aux blancs, & ne les bûvant que coupés avec l'eau de réglisse, de lin, ou de guimauve. On doit prendre la même précaution dans les lieux où les eaux sont *gravelleuses* ; car il ne faudroit jamais les boire que chaudes, & après y avoir fait infuser de la réglisse, une croûte de pain rôti, ou de la pimprenelle, &c. Ce seroit aussi une excellente précaution, que de faire un grand usage de thériaque, dont

on pourroit prendre trente grains, ou environ, trois fois la ſemaine, avant le ſoupé, évitant d'ailleurs l'uſage des oignons, des échalottes, & du céleri, & préferant les navets aux carottes.

Lorſque, nonobſtant ces ſages précautions, il ſurviendra un accès de *colique gravelleuſe*, il faudra d'abord faire ſaigner le malade une fois ou deux du bras, &, auſſi-tôt après chaque ſaignée, lui donner deux onces d'huile d'amandes douces, diſſoutes dans un jaune-d'œuf, & une once de ſyrop diacode, dans trois onces d'eau de pariétaire. Si la douleur s'opiniâtre, on lui fera prendre des *lavemens* d'une décoction de camomille, où l'on ajoûtera tantôt deux onces d'huile de ruë, tantôt deux ou trois gros de térébenthine, tantôt deux gros de *philonium romanum*; & enfin on lui fera avaler un *bol* de vingt-quatre grains de thériaque, où l'on ajoûtera un grain d'*opium*, ou quatre grains de pilules de STARKEY. Car tout conſiſte ici à relâcher les fibres nerveuſes des Reins, qui ſont en *criſpation*, en-même-tems qu'on détrempe le ſang & ſes ſucs à force de boiſſons chaudes, tempérées & anodynes, telles que ſont les dé-

coctions de mauve & de guimauve. Les *émétiques* ſont ici auſſi peu convenables, que les envies-de-vomir ſont eſſentiellement ſymptomatiques. La *purgation* ne convient même qu'après la ceſſation parfaite des douleurs; encore faut-il avoir la précaution de donner, le ſoir de la purgation, le bol thériacal avec le grain d'*opium*, ou quelques grains de pilules de STARKEY, parce qu'elles procurent l'écoulement des urines, en-même-tems qu'elles calment l'irritation des nerfs.

On voit que je ne parle point des Diurétiques dans la méthode de traiter la *gravelle*. C'eſt parce que je ſuis perſuadé qu'il n'y a guères que les Diurétiques, dont on fait faire uſage trop aiſément, qui faſſent dégénérer en *pierre* les affections *gravelleuſes*; à cauſe qu'ils précipitent dans la Veſſie le limon qu'un ſang gravelleux roule dans ſon ſein; & c'eſt ce limon qui forme la *pierre*. Voici la raiſon méchanique de tout ce déſordre. C'eſt que l'action des membranes de la Veſſie étant devenuë *convulſive*, elle tient en preſſe & concentre les matiéres limoneuſes, qui en s'appliquant les unes ſur les autres, forment ces *aſſiſes* pierreuſes que

l'on diſtingue dans les *pierres*, quand on les caſſe pour en connoître la formation.

Enfin, lorſqu'après des attaques de *gravelle*, un malade reſte avec des difficultés, des douleurs, ou des épreintes, en urinant, qu'il ne peut aller à cheval, ni en voiture, ni par des chemins difficiles, ſans rendre du ſang par les urines, & ſans que ſes douleurs, ſes cuiſſons, ou ſemblables tourmens redoublent en urinant, ce ſont des ſignes de *pierre* ſi marqués, qu'il ne faut pas héſiter à s'aſſûrer du mal par la ſonde. Le mal étant bien conſtaté, il n'y a que deux partis à prendre, ou celui de vivre miſérable, c'eſt-à-dire, dans le ſupplice de la *pierre*, ou de ſe la faire ôter par le moyen de la *taille* : Car les remèdes prétendus *lithontriptiques* ou *briſe-pierres*, que l'on vante tant, ſoit dans la claſſe des végétaux, ſoit dans celle des minéraux, ſont tous des impoſtures,* dont l'effet aboutit à rendre la *pierre* inſupportable, par le volume que lui font prendre ces violens Diurétiques, ou par les douleurs intolérables qu'ils attirent aux malades. Plus le malade ſera jeune, plûtôt auſſi faudra-t-il faire

* je demande pardon à l'auteur si je crois fermement qu'il parle imprudemment. en ne trouvant pas d'autre remede pour la pierre que l'operation. car comme j'ai aussi lu plusieurs auteurs je crois avoir raison d'esperer que j'en —

l'opération ; parce que la *pierre* étant moins groſſe dans ſes commencemens, & les chairs plus aiſées à prêter dans la manœuvre de l'opération, il en coûte moins de douleurs au malade, & il lui en arrive moins d'inconvéniens. Il eſt bon d'avertir ici les peres & meres, d'élever leurs enfans qui ont été taillés, dans l'abſtinence totale de vin, de bierre, d'oignon, & de tout ce qui a été interdit ci-deſſus, juſqu'à ce que les corps de leurs enfans ayant recouvré une meilleure compléxion, la diſpoſition *gravelleuſe* ſe trouve éteinte ou comme oubliée dans leurs entrailles.

LXXII. Maladies qui dépendent du vice de la Lymphe Nervale.

Voilà à-peu-près quelles ſont les maladies qui dépendent de la *partie blanche* du ſang, c'eſt-à-dire, de cette *lymphe* groſſiére & humorale, laquelle produit (comme nous avons vû) tant d'affections *ſéreuſes*, *pituiteuſes*, *rhûmatiſantes*, *glanduleuſes*, *écroüelleuſes*, & *carcinomateuſes*, dont il a été parlé en pluſieurs endroits. Mais il eſt dans le corps humain une lymphe *éthérée*, un fluide *ſpiritualiſé*, qui anime les Nerfs en y portant la matiére des eſprits ou du ſuc qui y circule. De-là le genre nerveux tire ſa force

trouverai un bon. peut être pourrai-je me tromper. et je crois aussi que s'ils se trouvent ils sont bien rares. [illegible]

naturelle, & de-là auſſi lui viennent tant de cauſes de maladies convulſives; car de-là naiſſent ces ébranlemens *ſpaſmodiques* que prennent les nerfs des perſonnes du ſèxe, à certains âges, & dans certains états de la vie, comme dans une jeune fille, dans une femme-groſſe, dans une accouchée, ou enfin dans une femme qui ſort de l'âge ſujet à l'évacuation ſinguliére de ſon ſèxe. Dans toutes ces perſonnes combien ne doit-on pas diſtinguer d'affections ou de ſymptômes *ſpaſmodiques*, pour ne pas confondre, dans leurs maladies, ce qui eſt *convulſif* avec ce qui eſt *humoral*! Faute de cela, à quelle confuſion & à quelle longueur ne ſeront point expoſés les Pauvres dans leurs maladies!

C'eſt ce qui m'engage à faire cette digreſſion, dans laquelle je vais faire voir comment la *Lymphe Nervale*, indépendemment de ce qui en a été dit au ſujet des convulſions des enfans, devient dans les adultes ſuſceptible d'*altération*, ou de vice: C'eſt ce qui rend certaines maladies ſi difficiles à connoître, ſi mal-aiſées à traiter, & plus difficiles à guérir. C'eſt cette *altération* de la lymphe nervale, ce *vice*

des esprits, cette *dyscrâsie* du suc nerveux, que je voudrois faire sentir, dans les maladies, à tous ceux qui se prêtent à administrer des remèdes ; afin de faire revenir des idées basses, suivant lesquelles sortant des voies & des traces qu'a marqué le doigt du Créateur dans l'œuvre de l'œconomie animale, on la déshonore par toutes les maniéres grossiéres dont on donne à concevoir les causes des maladies.

La *Lymphe Nervale*, suivant un célèbre Médecin-Geomètre *, est comme la rosée la plus fine qu'on puisse imaginer ; c'est un air ou un spiritueux qui ne contient ni mare, ni résidu, de-sorte que l'action de la chaleur le fait évanoüir sans qu'il en reste rien ; c'est donc un suc qui a plus de *lucidité* que de corps, plus d'esprits que de matiére, & qui se distribuë plûtôt comme en rayonnant par tous les Nerfs, qu'en les traversant avec impétuosité. Lorsque le corps est en santé, il ne sent rien d'une transmission si intime, qui se fait continuellement, quoique très-légérement, & qui est capable pourtant

* BELLINI.

d'entretenir les fonctions de la vie. Mais lorsque le corps devient sensible, las, fatigué, ou douloureux dans toutes ses parties, c'est une marque que cet *air animal* devenu nébuleux & orageux, s'est appésanti dans les Nerfs, & qu'ayant changé en impétuosité, en troubles & en irritations, sa transmission naturellement douce & insensible, il porte des sentimens de douleur, d'angoisse, de lassitude, & d'anxiété dans toutes les parties, au lieu du calme qu'il y entretenoit. Il est donc constant qu'alors la *Lymphe Nervale* a pris plus de masse & d'impétuosité, en s'associant des parties *explosives* & tumultueuses, avec lesquelles elle entre dans les nerfs. C'est cette irritation, par laquelle commencent les maladies, qui doit fixer, pendant le traitement des maladies des Pauvres, l'attention de ceux qui sans être Médecins, ont la charité d'en faire les fonctions.

Rien ne prouve plus sensiblement la nécessité de la Médecine *calmante*, qui est suffisante pour guérir bien des maladies. C'est en effet celle des habiles & sages Praticiens, lesquels ne craignent point d'avancer qu'ils ne se

passent des *narcotiques* (dont ils ne désapprouvent pas d'ailleurs l'usage), que parce qu'à l'aide des *délayants*, des *tempérants-diapnoïques*, & d'une diète dans le même goût, ils sçavent tellement contenir les *fluides* & les *solides* sous l'empire ou la direction de la Nature, qu'elle seule devient la guérisseuse entre leurs mains ; parce quelle n'est point détournée, ni dans ses sécrétions, ni dans ses coctions ou digestions, ni dans ses crises, par des purgatifs ou des stimulans indiscrètement administrés.

Les symptômes qui suivent immédiatement les *annonces* de grandes maladies (car c'est le nom que donne HIPPOCRATE aux lassitudes qui les précédent : *lassitudines*, dit-il, *morbos prænunciant*), viennent originairement de la *dyscrasie* du suc nerveux, ou du vice & de l'*ataxie* des esprits. Tout y annonce le *spasme*, l'*eréthisme* & l'irritation. Ce seront des vomissemens énormes, des cours-de-ventre violens, des saignemens-de-nez, &c. Seroit-ce la bile qui remonteroit d'elle-même, ou par sa vertu propre, des intestins dans l'estomac ? Conçoit-on que des humeurs, quelles qu'elles

ſoient, ſe précipitent avec tant d'effort & de violence par les ſelles, parce que ces fluides auroient en eux la puiſſance de ſe donner cette impétuoſité ? Le ſang peut-il par lui-même, par la force de jet qu'il ſe donneroit, ſe ſublimer au cerveau ? Ce ſont ici les eſprits irrités qui occaſionnent ces ſymptômes ; & cette irritation des eſprits ne venant que du vice de la *Lymphe Nervale*, ſoit dans ſes qualités, ſoit dans ſon cours, ſes diſtributions & ſa circulation, il eſt évident que ces humeurs ne tiennent leurs mouvemens, leurs ſublimations, leurs impétuoſités, leurs précipitations, dans nos corps, que de la puiſſance des *ſolides*, ou de l'exploſion des *eſprits* ou du fluide ſpiritueux qui circule dans les nerfs. Rien ne convient mieux dans ces circonſtances, que les remèdes qui vont plus à calmer les humeurs qu'à les évacuer. Enfin la fiévre s'allume, les anxiétés s'augmentent par tout le corps ; l'inſomnie, les délires, les phrénéſies prennent aux malades ; le pouls devient dur & réſiſtant ſous les doigts ; à tout cela ſuccèdent les ſoubre-ſauts dans les tendons, les tremblemens dans la voix,

& les tremoussemens dans les lèvres & dans les paupiéres ; tous signes qui dénotent que le vice des *esprits* influë dans les humeurs de semblables maladies. Et là-dessus ne sera-t-on pas porté à employer, dans ces cas si ordinaires dans les maladies des Pauvres, les humectans, les délayans, les anodyns, afin de donner à la Nature les tems de trève dont elle a besoin pour soûtenir de si terribles chocs ?

Ces mêmes remèdes sont propres aussi à obvier aux inconvéniens qui naissent lorsque la transpiration *intérieure* se trouve dérangée. Car il faut sçavoir, que comme l'insensible transpiration *extérieure* venant à se supprimer, est la cause de grands désordres dans l'œconomie animale, par le reflux des matiéres transpirables qui rentrent dans le sang ; de-même la suppression de la transpiration si copieuse qui doit se faire intérieurement dans les *entrailles*, & à laquelle contribuë si particuliérement le genre nerveux ou membraneux, est la source de bien des maux : Car là sont les filtres, &, pour ainsi dire, les soûpiraux, par où s'insinuë dans les en-

trailles la vapeur *halitueuſe* de cette tranſpiration. Lors donc que toutes ces iſſuës viennent à être ſerrées par le *ſpaſme* ou la *criſpation* qui arrive dans les maladies, il ſurvient des gonflemens, qui ne ſont produits par autre choſe, que par les efforts *ſpaſtiques* que fait ſur les membranes le *fluide ſpiritueux*, lequel ne trouvant plus ſes iſſuës, gonfle toutes les membranes, en les tenant dans des bourſoufflemens *ſpaſmodiques*. Je demande, ſi ce ſont des remèdes irritans qui conviendront, ou bien plûtôt des adouciſſans, des calmans, des anodyns?

LXXIII. Maladies Inflammatoires.

Quand le trouble ou l'*éréthiſme* vient à ſe mettre dans les fibres de la tiſſure nerveuſe-muſculaire, en conſéquence de celui qui eſt dans le genre membraneux, l'état de preſſion douce & naturelle, & d'une ſyſtole réguliére, ſe change dans une preſſion *convulſive*; & alors la partie rouge du ſang, preſſée d'enfiler les ſentiers par où elle peut s'échapper, s'engage dans les artères lymphatiques, dans leſquelles elle ſe détourne de la route naturelle qu'elle tenoit à-travers les vaiſſeaux ſanguins. De-là naiſſent les *inflammations* des viſcères, & toutes leurs eſpèces

pèces d'affections *phlegmoneuses*, qui surviennent dans les maladies, ou qui les commencent.

Cette origine des *maladies inflammatoires*, ne contribuë à la variété des maladies qui portent ce nom, qu'à raison de l'habitude des parties enflammées, ou de la variété, du nombre, de la capacité, des liaisons ou des communications que les vaisseaux ont entr'eux, ou avec d'autres, soit du voisinage, soit des parties éloignées. Car par-tout ce ne sont que des engagemens de la *partie rouge* du sang ou de ses globules, qui se sont fourvoyés hors des artères sanguines pour s'introduire dans les lymphatiques. C'est-pourquoi, sans trop particulariser les *inflammations*, dont on fait autant de maladies qu'elles occupent de régions ou de viscères, l'on croit pouvoir écarter de la Médecine des Pauvres un trop grand détail d'inflammations; parce qu'elles ne diffèrent pas essentiellement dans leur origine, ni dans les matiéres qui en font les causes. L'on a donc crû pouvoir se renfermer, jusqu'à un certain point, dans l'idée essentielle des *inflammations*; afin de donner aux personnes qui s'oc-

cupent à traiter charitablement les maladies des Pauvres, les ſeules notions ſuffiſantes pour les guérir, ſans les embarraſſer dans tout ce qui eſt plus d'érudition, que de néceſſité pour le ſoulagement de ces pauvres malheureux.

Il eſt un ſigne *pathognomonique* ou certain qui fait connoître les maladies vraiment *inflammatoires*; c'eſt le ſang *couënneux* que l'on tire dans les palettes. Il eſt en effet tellement propre aux affections *phlegmoneuſes*, que l'on peut aſſûrer qu'une maladie eſt *inflammatoire* quand on tire un tel ſang. Ce ſang eſt chyleux, mais denſe, compacte, coriace, & *peauſſier*: Et là-deſſus on forme quelquefois plus de queſtions & de diſputes, que d'inſtructions pour la guériſon de ces maladies. Cependant une réfléxion bien ſimple ſuffit; il ne s'agit que de ſe mettre bien au fait de la ſtructure des parties, & de la poſition des vaiſſeaux, qui expoſent manifeſtement le ſang à prendre cette conſiſtence.

LXXIV. La Péripneumonie ou [illegible] inflammation du poumon.

Ces vaiſſeaux ſont ceux où le chyle encore crud, ou imparfaitement broyé, aborde avec affluence, ſçavoir, les *artères pulmonaires*; car elles

ſont ſituées de façon, qu'elles reçoivent du ventricule droit du cœur un ſang chargé des reſtes de lymphe, ou de ſucs ſemblables, qui y remontent de tout le bas-ventre par la veine *cave-aſcendante*; & encore d'un chyle abondant, & preſque tel qu'il monte par le *canal thorachique*, tant eſt court le chemin qu'il fait par la veine *soûclavière*, qui le précipite dans le ventricule droit, & avec d'autant plus de promptitude, que c'eſt comme ſur le ceintre d'une voûte que le chyle roule rapidement, ſçavoir, par l'arcade que forme la ſoûclavière, pour ſa deſcente dans le cœur. Ce ne peut donc être qu'un chyle très-imparfaitement & même ſuperficiellement mêlé avec la *partie rouge* ou globuleuſe du ſang, laquelle au-contraire ſe trouve déprimée & précipitée ſous le poids ou l'abondance du chyle. Dans cet état le ſang entre dans l'*artère pulmonaire*, & par elle dans toutes les *artérioles* qui rampent ſur les ſurfaces du nombre infini de véſicules qui compoſent la ſubſtance & tout le volume des poûmons. Il eſt clair qu'il n'y a dans tout le corps aucun endroit, où les artères ſe trouvent plus

immédiatement ou plus précisément exposées à l'impression de l'air que la respiration porte dans les poûmons. Or si cet air est plus froid, plus dense, plus épais qu'il ne convient à la santé, agissant alors par toute la *gravitation* qu'il exerce sur les membranes de ces vésicules, il ne peut qu'épaissir le sang dans toutes les *artérioles* du tissu pulmonaire. De-plus, un sang devenu compacte & serré dans sa fibre, passe ainsi constitué par les veines pulmonaires dans le ventricule gauche. Le voilà donc tel qu'il va être distribué, haut & bas & dans tout le corps, au sortir du ventricule gauche par l'*aorte* supérieure, & inférieure. L'on verra les principes ou les germes d'inflammation qu'il portera dans tous les viscères.

Mais, sans aller plus loin, je vais donner ici la cause des *inflammations de poûmon*, si ordinaires parmi les Pauvres, dans la nécessité où ils sont de se mettre au travail dès le matin, quelque tems qu'il fasse, souvent même dans des lieux où l'air de l'atmosphère universel se trouvera plus mal-faisant. Ils respirent un air lourd, qui appésantissant le sang, tout chy-

leux qu'il eſt, ſouvent groſſi par de mauvaiſes nourritures journaliéres, s'introduit dans les artères lymphatiques qui rampent ſur les ſurfaces des véſicules pulmonaires, & bouchant ces artères, y cauſe des *ſtagnations* ſanguines, qui font les *péripneumonies* ou inflammations de poûmon. Car ces artères lymphatiques ſe dégorgeant d'une lymphe ſanguinolente, parce qu'elle croupit, elles fourniſſent la matiére de ces crachats ſanglans qui dénotent la *péripneumonie*. De-là encore vient la reſpiration laborieuſe qui fatigue les malades. La fiévre ſuit de-près; parce qu'une telle digue force la Nature à redoubler les *oſcillations* de la vertu ſyſtaltique. Le poids que ſentent les malades, quoique ſans douleur, au milieu de la poitrine, eſt la marque de l'affoibliſſement où eſt le *ton* des parties engorgées de ſang. Enfin le rouge qui ſe fait appercevoir ſouvent ſur le viſage, découvre l'embarras où eſt la circulation du ſang; ce qui occaſionne le retardement de ſon cours dans les vaiſſeaux ſupérieurs, parce qu'ils n'ont plus leur libre décharge. Mais ce qu'on ne ſçauroit trop faire obſerver, c'eſt qu'il

eſt très-ordinaire que les malades *péripneumoniques* ſe plaignent, dès les premiers jours de cette maladie, de maux-de-cœur ou d'envies-de-vomir ; ſigne *univoque* ou certain de la *ſtagnation* du ſang, comme il eſt prouvé dans les plaies ou les coups de tête, dans leſquels cas le ſang amaſſé dans le cerveau, cauſe des nauſées ou envies-de-vomir. Cependant on s'éloigne de cette vûë, en prenant pour ſignes d'amas d'humeurs dans les premiéres-voies, ces envies-de-vomir. C'eſt la faute qui ſe commet, en donnant tout d'abord des *émétiques* dans la cure des *inflammations de poûmon*, tandis qu'il eſt ſi ſévérement défendu de faire vomir les malades dans les maux qui ſont eſſentiellement affectés à la poitrine.

LXXV.
La cure de la Péripneumonie.

Il faut donc s'attacher d'abord à détourner inceſſamment & diligemment le cours du ſang, qui va consommer le mal dans le *poûmon*. Pour y réüſſir, on fera ſaigner du bras le malade, de ſix en ſix heures, puis toutes les douze heures, les premiers jours de la maladie. La ſaignée du pied au-contraire eſt mortellement déciſive dans les *péripneumonies*. Car il

faut infiniment diſtinguer, quand le ſang eſt infiltré par voie de *ſtagnation* dans le tiſſu du poûmon, d'avec ce qu'il eſt lorſque, par ſon bouffement ſubit, il ſe porte à la poitrine, à l'occaſion, par éxemple, de quelque ſuppreſſion ſanguine dans les perſonnes du ſèxe. Car alors la ſaignée du pied, promptement pratiquée, prévient l'*infiltration* du ſang & l'engagement habituel du poûmon.

Il eſt encore à obſerver, que dans les embarras du cerveau *léthargiques* & *phlegmoneux*, qui accablent quelquefois la tête dans les *péripneumonies*, la ſaignée de la jugulaire s'accorde parfaitement avec celle du bras. En-même-tems l'on employera les délayans *diapnoïques*, en donnant, de trois en trois heures, un verre d'eau diſtillée de coquelicoq, où l'on aura diſſous, ſur chaque verre, quatre grains de nitre purifié, & trois gros de ſyrop-violat. Il faut encore que le malade uſe ſouvent d'un *lohoch*, fait avec deux onces d'huile d'amandes douces, un gros de blanc-de-baleine, trois gros d'eau de canelle orgée, & une once & demie de ſyrop de coquelicoq, le tout bien mêlé

ensemble. On recommandera encore au malade de boire abondamment, & toûjours chaud, d'une *tisane* faite avec les racines de scorsonère, de guimauve, de chien-dent, & de réglisse, dont il ne sçauroit trop boire dans l'intervalle des bouillons, lesquels ne doivent être accordés que toutes les quatre heures. C'est que la *crise* de cette maladie doit se faire par les *crachats* ; & c'est à quoi l'on réüssit en diminuant habilement, le plus qu'il est possible, des matiéres croupissantes, soit par les saignées, soit par les *diapnoïques*, pour ne laisser à travailler aux fibres des vésicules musculeuses du poûmon, que la plus petite portion de sucs pourrissans du sang, qu'il sera possible. L'*antimoine diaphorétique*, célèbre parmi les Praticiens pour préserver les viscères de suppurations, pourra trouver ici sa place, au moyen de tous les *humectans* qu'on vient de proposer, en en donnant huit ou dix grains avant les bouillons. La *purgation* ne conviendra que dans la convalescence, sans se permettre à cet égard, pendant le cours d'une *péripneumonie*, que l'usage fréquent des lavemens purement émolliens

émolliens & rafraîchiſſans. L'on doit même ſe reſſouvenir de la maxime ſi univerſellement avoüée parmi les anciens Praticiens, que la *purgation* après les maladies *aiguës*, eſt d'autant plus ſûre qu'elle eſt retardée. C'eſt que, ſuivant le langage d'HIPPOCRATE, l'on ne ſçauroit avoir trop d'égard à la *vergence* des humeurs, en fait de purgation : *Quò vergunt humores, eò ducendi.* Or, en retardant la purgation après les maladies aiguës, durant leſquelles s'eſt perduë la *vergence* des humeurs, les directions des ſécrétoires, ou les oſcillations de leurs fibres, ſe trouvent rétablies dans leur ordre ; ce qui aſſûre le ſuccès de la *purgation.* Mais, pour ne pas manquer ce ſuccès, il faut avoir grand ſoin, après les *péripneumonies*, de n'employer que les purgatifs les plus doux, comme la caſſe, la manne, l'huile d'amandes douces, le ſyrop de roſes pâles, ou celui de pommes compoſé.

L'on n'a fait aucune mention des Narcotiques dans la cure de la *péripneumonie*; car quoique le poûmon ſouffre de grandes angoiſſes, accompagnées de toux très-fâcheuſes, le ſyrop *diacode* même y eſt très-contraire,

parce qu'il arrête ou ſupprime les crachats, par où doit guérir la maladie. La raiſon de ce mauvais ſuccès des Narcotiques, eſt ici ſenſible ; puiſque les véſicules muſculaires de la ſubſtance du poûmon ſe trouvant affoiblies dans leur *ton*, parce que l'infiltration du ſang tient ces parties dans un état de *gravitation*, elles perdent beaucoup de leur *élaſticité* naturelle. Si l'on vient à employer les Narcotiques, qui aſſoupliſſent ou relâchent les fibres, c'eſt le moyen de les jetter dans l'*atonie* ; d'où s'enſuit la retenuë des crachats. En cas donc de *toux* violente, ou de ſemblables angoiſſes, il faut y remédier par la ſaignée, en la réïtérant courageuſement, & encore par les diapnoïques, & l'uſage fréquent du laît d'amandes entre les bouillons, qu'il faut par-conſéquent éloigner beaucoup, en ajoûtant le ſyrop de capillaires, au lieu de ſucre, dans ce laît d'amandes.

La *toux* qui accompagne les gros rhûmes, qui ſont de vraies *fluxions-de-poitrine*, permet au-contraire l'uſage des Narcotiques, quoique ces deux maladies ſympathiſent par la reſſemblance de beaucoup de leurs

ſymptômes. C'eſt même le ſang en ferveur ou trop ardent, lequel intercepté dans le poûmon, par l'impreſſion d'un air intempéré qui le retarde dans ſon cours, met le poûmon en *phlogoſe*, en-même-tems que cette congeſtion ſanguine occaſionne l'épanchement de la ſéroſité, qui (comme il arrive quand le ſang eſt ralenti) diſtille de toutes parts dans les véſicules qui compoſent ce viſcère. Mais l'*infiltration* de la partie rouge du ſang dans les artères lymphatiques, ne s'y faiſant pas comme dans la péripneumonie, les fibres de ces véſicules conſervent leur *ton* : Et même, qui plus eſt, ce *ton* prend une diſpoſition *ſpaſtique*, par où ces fibres acquiérent encore plus d'élaſticité que dans leur naturel ; & ce ſurplus de reſſort eſt l'effet des *Narcotiques*, qui ne rabattant que ce ſuperflu morbifique de force, n'ôtent rien à celle de la Nature. Ainſi, en-même-tems que l'on ſaigne ſans crainte dans la cure d'une *fluxion-de-poitrine*, il eſt d'uſage d'employer le ſyrop diacode, ou ſemblables *calmans*. C'eſt que par leur ſecours, le poûmon entrant dans le repos que les Anciens ſe propoſoient dans l'uſage

de l'*opium*-même (qu'ils appelloient pour cela *ſilentium pectoris*), les ſaignées, en rappellant dans les grands vaiſſeaux le ſang qui portoit la *phlogoſe* ſur le poûmon, font diſparoître la fiévre, l'oppreſſion, la toux, & ceſſer la fonte qui ſe faiſoit du ſang intercepté ſur les ſurfaces des véſicules pulmonaires, & de la féroſité dans les capacités de tous ces petits ſachets. Les *délayans*, les *potions huileuſes*, les *diapnoïques*, doivent y être employés comme dans la cure de la *péripneumonie*; enſuite, dans le tems de la convaleſcence, l'on purgera le malade, mais toûjours avec les mêmes précautions ſur le choix des purgatifs. Une obſervation pourtant à faire en matiére de *fluxion-de-poitrine*, c'eſt que l'on ne doit pas manquer à donner, dans cette maladie, le ſoir de la purgation, ou le diacode, ou quelqu'autre ſemblable calmant.

J'aurois pû parler ici du *Crachement-de-ſang*, & de la *Phthiſie*, qui ſont l'un & l'autre de la dépendance du ſang, & qui appartiennent au genre *phlegmoneux* ou inflammatoire. Mais comme ce ſont des effets de l'impulſion ou de l'effort que fait le ſang ſur les viſcè-

res, je réſerve à en traiter lorſque j'aurai fait voir la maſſe du ſang porter avec ſoi par tous les vaiſſeaux du corps, depuis la tête juſqu'aux pieds, ſes efforts ſur les viſcères, & remonter par la veine-cave, groſſie de volume, & crûë en impétuoſité, dans le ventricule droit du cœur. Là prenant un nouvel eſſor, par ſa ſaillie dans les artères du *poûmon*, elle les entr'ouvre, & en fait ſortir le ſang dans les véſicules de ce viſcère ; ou bien s'engageant par les artères lymphatiques dans la ſubſtance du poûmon, elle y imprime le caractère phlegmoneux, qui cauſe les *affections phthiſiques*.

LXXVI. Autres Maux Inflammatoires.

Le ſang donc paſſant du ventricule droit du *cœur* dans le gauche, tout chyleux encore, mal broyé, & groſſiérement pilté dans le *poûmon*, où d'ailleurs il aura eſſuyé peut-être l'action d'un air intempéré qui l'aura épaiſſi, &, dans cet état, tranſmis dans le ventricule gauche, & de-là chaſſé vers le cerveau ; ce ſang, dis-je, porte par-tout, ſur ſa route, les cauſes des inflammations, ou des *congeſtions* ſanguines-phlegmoneuſes, qui ſe font ſi aiſément dans toutes

ces parties. La membrane *pituitaire* des narines en recevra les préliminaires, qui annoncent les plus fâcheux *Rhûmes*, par les *enchifrènemens* qui les commencent. Les *carotides* diſtribuant un ſang auſſi enclin au ralentiſſement dans les parties ſpongieuſes des glandes & des membranes du *pharynx* & du *larynx*, occaſionneront ces cruels maux-de-gorge ou *Eſquinancies* qui affligent ces organes. Ces mêmes artères infeſteront des mêmes cauſes inflammatoires les Oreilles, & les Yeux ; d'où naîtront en celles-là des *Douleurs* très-aiguës, & en ceux-ci des *Ophthalmies*, & toutes les eſpèces d'Ulcérations *phlegmoneuſes* qui attaquent les paupiéres, &c.

LXXVII
La Cure de ces Maux.

A tous ces maux, dont les noms ſont différens, l'on appliquera preſque les mêmes remèdes ; parce que leurs cauſes ſont originairement & eſſentiellement les mêmes. Ainſi en mettant au large, par le moyen des *ſaignées*, le ſang condenſé, l'on abrège la durée & les dangers de toutes ces inflammations : mais à la ſaignée du bras, ſans ſonger à celle du pied (pour ne pas charger la poitrine, en déchargeant la gorge) il ne faut

qu'aſſocier à-propos les ſaignées de la gorge ; car elles peuvent ſe réïtérer ſans inconvénient.

L'on y ajoûte, dans les *Eſquinancies*, les gargariſmes ſimplement faits avec le cryſtal minéral fondu dans de l'eau de plantain, ou de pourpier, & les cataplaſmes de mie de pain, où l'on mêle le nid d'hirondelle ; faiſant boire beaucoup de petit-laît, ou d'eau de riviére, où l'on aura fait infuſer une poïgnée ou deux d'endive. Mais ſur-tout il faut bien ſe garder de laiſſer venir à abſcès une *Eſquinancie* ; parce que ce ſont comme des arrhes données pour les rechûtes dans le même mal. On obvie à ce danger par le moyen des ſaignées faites d'abord, toutes les deux, trois, ou quatre heures. Car une *Eſquinancie* peut aller très-vîte, puiſqu'on l'a vûë quelquefois ſe terminer à la mort en moins de ſix heures.

Il faut uſer de la même diligence & des mêmes ſaignées pour diſſiper les *Ophthalmies*, ſi l'on veut épargner aux malades les taches *albugineuſes*, & les ulcérations ou abſcès de la *cornée*. Mais, pour aller au-devant de ces ſuites malheureuſes, il faut éviter tous

les collyres trop ſpiritueux, & tout ce qui eſt eau-de-vie, ou eſprit-de-vin; car c'eſt la peſte du miroir de l'œil, qui s'obſcurcit ou ſe ternit par de ſemblables applications. L'eau toute ſeule, où l'on fait diſſoudre tout-au-plus un peu de trochiſques blancs de Rhaſis, tient ſouvent la place de beaucoup de remèdes. Le vitriol & l'antimoine crud, ou ſemblables ingrédiens, compoſent d'excellens *collyres*; mais ils ne réüſſiſſent jamais heureuſement, qu'autant qu'on aura éteint l'inflammation. Il arrive quelquefois que les *Ophthalmies* ſont très-douloureuſes; c'eſt-pourquoi les Anciens ont ajoûté l'*opium* aux trochiſques blancs de Rhaſis. Il y a encore pour les yeux un excellent anodyn naturel; c'eſt le *laît de femme*, qu'il faut faire rayer dans l'œil malade. Enfin une autre obſervation, c'eſt que quand l'inflammation dure trop opiniâtrément, un *réſolutif* bien naturel eſt d'égorger un pigeon dont on fait couler le ſang tout chaud dans l'œil malade.

C'eſt ainſi qu'en certaines occaſions, comme dans quelque conſtitution d'air, le ſang remonte des poûmons,

par le ventricule gauche du cœur, en portant l'inflammation presque partout où il passe, & même jusqu'au cerveau quand il y entre ainsi indisposé. De-là viennent la *phrénésie*, la *léthargie*, les *affections comateuses*, & *carotiques*, enfin l'*apopléxie*, qui est le comble de tous ces maux, & d'entr'eux tous le plus phlegmoneux. L'on pourroit croire que la disposition inflammatoire s'affoibliroit en chemin faisant, ou à mesure que le sang s'éloigne de l'endroit d'où il a pris son panchant à l'inflammation, c'est-à-dire, en s'éloignant du *poûmon*, d'où ce panchant tient son origine. Mais il faut juger de ce qui arrive à la fonction de ce viscère, par ce qui arrive à celle de l'*estomac*. En celui-ci, le défaut de la premiére coction ne se couvre que très-imparfaitement par les coctions suivantes. De-même le *poûmon* étant fait pour être le médiateur entre l'air qui y entre, & le sang qui y circule, afin que celui-ci soit tenu toûjours coulant dans ses vaisseaux; dès que cet air, qui devroit rendre le sang léger, roulant, & fluide, se trouve altéré dans son ressort, dans sa gravité, dans son épaisseur, &c. il

rend ce ſang (chyleux encore qu'il eſt) plus denſe, plus compacte, & plus ſerré qu'il ne lui conviendroit dans ſa fibre. Et c'eſt une tache originelle qu'il contracte dans le poûmon, de laquelle il porte le caractère preſque *indélébile* par-tout où il va. Il ne faut point en chercher d'autre cauſe, que celle de l'impuiſſance où ſe trouvent toutes les parties qui ne ſont pas le poûmon, de ſubſtituer quelque choſe à l'action de l'air qui entre dans le poûmon : & cela parce que la *vertu ſyſtaltique* de ces parties peut bien entretenir dans le ſang la fluidité que l'air lui aura procurée ; mais aucun autre organe que le *poûmon* ne peut rappeller l'action de l'air ou la renouveller dans la maſſe du ſang. Voilà la raiſon pourquoi on va le voir produire des inflammations dans le cerveau, & pourquoi il pourra en produire dans tous les viſcères par où nous le verrons circuler.

LXXVIII L'Aſthme proprement dit.

Mais, avant que d'avancer plus plus loin, je crois que c'eſt véritablement ici le lieu de parler de l'*Aſthme* proprement dit, lequel tire ſa cauſe immédiatement du vice du poûmon. L'air donc, qui dans l'état naturel en-

tre dans les poûmons par les *bronches* (qui ſont ſituées, toûjours & par-tout dans le poûmon, entre deux vaiſſeaux ſanguins, l'artère & la veine pulmonaire) aide & ſoûtient par ſes doux frottemens la ſyſtole de ces vaiſſeaux ſanguins, & par elle il pourvoit à ce que le ſang ne ſe ralentiſſe & ne s'appéſantiſſe point ſur les *véſicules pulmonaires*. Ainſi ces véſicules n'admettent qu'un air léger, qui les remplit & les étend mollement, ſans faire aucune violence au *ton* de leurs fibres. Mais cet air changeant de *gravitation*, de volume, & de reſſort, il gêne, preſſe, & ſerre ces fibres. Au lieu donc d'une matiére *éthérée* & légère, qui devroit gonfler ces ſachets véſiculaires, il *éxude* de leurs tuniques dans leurs capacités une *lymphe*, qui eſt infiniment plus *gravitante*, plus lourde, & plus épaiſſe que l'air. Or cette lymphe s'accumulant dans toute la ſubſtance véſiculaire du poûmon, elle appéſantit tout ce viſcère, & occaſionne le ralentiſſement & l'épaiſſiſſement du ſang dans les artères & les veines pulmonaires. Voilà la véritable cauſe de l'étrange oppreſſion qui fatigue les Aſthmatiques, juſqu'à les rendre *ortho-*

pnoïques, & les jetter dans la *flerteur*, laquelle fait le ſigne univoque de l'*aſthme* conſommé. Mais de-là s'entretient dans le poûmon un affoibliſſement de ſes fibres, qui fait une eſpèce d'*atonie* dans les véſicules pulmonaires, & dans les vaiſſeaux ſanguins; & c'eſt ce qui rend l'*aſthme* habituel, ſi on n'y remédie promptement.

LXXIX. La Cure de l'Aſthme.

Ce ſera en dégageant inceſſamment le ſang de la preſſe où il eſt, & cela en pratiquant diligemment les ſaignées du bras faites coup ſur coup. En-même-tems on doit employer largement les délayans, qu'il faut boire chauds, pour aller au-plûtôt au-devant de l'épaiſſiſſement que la lymphe prend dans les véſicules pulmonaires. Ces délayans ſeront des *tiſanes* faites avec les racines de ſcorſonère, de bardane, & de régliſſe; des *infuſions théïformes* d'hyſſope, de capillaires, &c. ſans permettre au malade d'autres nourritures que des bouillons très-légers, faits principalement avec les graines & peu ou point de viande. Outre cela, l'on fera uſage d'un bol *pectoral-anodyn*; car ſans les calmans, toutes ſortes de *béchiques*, les plus célébres même, ſont inutiles, ou dangereuſes; par-

ce que les fibres des vaiſſeaux, ou des bronches, ayant contracté une diſpoſition *ſpaſtique*, les calmans en ſont le remède, en ce qu'ils mettent en valeur les vertus *pectorale*, *béchique*, &c. Ces bols donc ſeront compoſés d'un demi-gros de blanc-de-baleine bien choiſi, de trois ou quatre grains de pilules de cynogloſſe, & d'un grain ou deux de ſafran oriental, ou de fleurs de benjoin; & l'on réïtérera ce bol tous les ſoirs. Le malade ſe trouvant ſuffiſamment humecté, & en état d'uſer de *ſouphre lavé*, en cas que l'*aſthme* tire en longueur, on lui en donnera, ſans préjudice du bol ci-deſſus, dix ou douze grains mêlés d'un grain ou deux de ſafran de mars préparé à la roſée, l'un & l'autre mêlés encore avec une goutte de baûme du Pérou, & une quantité de ſyrop de capillaires ſuffiſante pour un de ces bols, que l'on donnera le matin, & un bouillon après: A midi l'on en donnera encore un, & quelque peu de nourriture après. Dans ces premiers tems on ne doit employer d'autres purgatifs que des potions huileuſes-laxatives. Les vomitifs au-contraire y ſont très-pernicieux: Car ce n'eſt gué-

res que sur la fin ou dans le progrès d'un *asthme* vraiment *humoral*, que réüssit, le vomitif pour exciter le poûmon à se débarrasser des glaires ou des phlegmes qui le tiennent en *sterteur*. Un autre remède, qui réüssit dans les oppressions les plus pressantes, c'est la *fumigation*; pourvû qu'elle se fasse avec un *tabac* bien doux, & qu'en-même-tems le malade prenne un grand lavage de *thé bou* légérement infusé.

LXXX. L'Apopléxie.

On voit que je ne me suis point écarté de mon sujet en parlant de l'*asthme* dans l'ordre des maladies inflammatoires. L'asthme appartient véritablement à ce genre de maladies ; & cela est si vrai, que l'on a vû souvent des affections asthmatiques se terminer malheureusement par des *apopléxies*, qui sont de toutes les maladies les plus phlegmoneuses. C'est qu'il ne faut au sang pour se donner la tendance à l'inflammation, que d'avoir manqué à être suffisamment atténué, broyé ou subtilisé dans le poûmon. Car par-là la fibre du sang étant demeurée trop dense, trop pésante, & trop solide, il ne lui faut qu'une occasion qui ralentisse le cours du sang, pour y développer son ressort, & le

mettre en *ſtagnation*, puis en *ſtaſe*; car de-là naît l'inflammation. Ainſi le ſang, au ſortir du ventricule gauche du cœur, ne trouvant, en entrant dans le cerveau par les *carotides*, que des parties membraneuſes, denſes elles-mêmes, compactes & ſerrées dans leur tiſſûre, ce ſont autant de réſiſtances qu'il a à vaincre, pour conſerver ſon courant & ſa fluidité. Or le ſang n'étant plus aidé, pour pénétrer dans ces détroits, par la ſyſtole des parties muſculeuſes qui environnent les carotides quand elles montent au cerveau, au-contraire venant à ramper ſur un *ſol* auſſi peu ſouple ou auſſi ſerré dans ſa tiſſûre que le ſont les membranes du cerveau, ſur-tout la *dure-mère*, il n'eſt par étonnant qu'il s'y ralentiſſe, & qu'il y cauſe l'*apopléxie*; car il ne faut que des yeux pour appercevoir ſur cette membrane la cauſe de cette maladie dans ceux qui en ſont morts.

LXXXI. La Cure de L'Apopléxie

La cure de l'*apopléxie* prouve bien la vérité de ce que j'avance; puiſque rien n'y remédie ſi efficacement que la ſaignée promptement & fréquemment faite. Cependant, quoi que l'on faſſe, il n'eſt guères de maladie qui por-

te davantage le caractère d'incurabilité que l'*apopléxie*. Car outre l'espèce qu'HIPOCRATE appelle la *forte*, & qu'il désigne par cette mauvaise note, qu'il est impossible de la guérir, il est si ordinaire à l'*apopléxie*, ou si propre à sa nature, de dégénérer en *paralysie*, que c'est souvent moins la voir guérir, que la voir changer d'une maladie peu guérissable en une autre aussi peu susceptible de guérison. Or la difficulté de guérir l'*apopléxie*, est bien marquée par la structure de la partie malade, & par la position des vaisseaux où le sang est en *stase*, ou en *stagnation*. Cette partie est le Cerveau, qui est comme une *isthme* dans le corps humain, où rien n'arrive & d'où rien ne sort que par des défilés. De-plus, cette partie est fermée d'une clotûre osseuse, laquelle n'aide en rien, bien différente en cela d'une partie musculeuse, qui par sa *systole*, favorise celle des veines qui ont à rapporter le sang. Ces veines donc ne sont soulagées que par la prompte décharge qu'elles trouvent dans tous les *sinus* de la *dure-mere*, lesquels sont à la vérité munis de fibres musculaires; mais, si l'on éxamine le double *défilé*, par où

(presque

(presque uniquement) peut se faire la descente du sang, parun trou encore osseux, & par un sac veineux, que les *jugulaires internes* se forment de chaque côté, l'on comprendra à quel retardement le sang est exposé dans son retour du cerveau au cœur.

Il est évident, par ce que je viens de dire, que la saignée est le remède spécifique à l'*apopléxie.* Elle seule, dans un mal aussi urgent, va directement à la source où le sang est arrêté. Aussi n'est-il pas de maladie pour laquelle les Praticiens soient plus hardis à ordonner la saignée. Il faut donc, à leur imitation, la faire incessamment : quelques-uns même la conseillent des deux bras tout-à-la-fois. Le préjugé, bien plus que la raison, porte le vulgaire à la saignée du pied ; mais je crois que c'est répandre le sang en pure perte. Au-contraire, la saignée de la jugulaire des deux côtés (après celle du bras aussi des deux côtés), ou tout-à-la-fois, ou en peu d'heures distantes l'une de l'autre, déchargeant promptement les jugulaires, qui reçoivent le sang au sortir du cerveau, tire immédiatement la cause du mal. Mais pour-

quoi ne pas faire ici (comme dans les grandes *opththalmies*) usage de la saignée de l'artère ? Car, en interceptant ou détournant le cours du sang qui va grossir l'étang de celui qui forme l'*apopléxie*, elle attaqueroit la cause du mal dans son principe, en la prenant en flanc,comme la saignée de la jugulaire l'attaque dans son siège ou dans son foyer.

L'*émétique* est véritablement un grand remède pour la cure de l'apopléxie ; mais il ne faut jamais oublier qu'il ne réüssira, qu'autant que par des saigneés faites les unes sur les autres, l'on aura promptement dégagé le sang, & mis les vaisseaux en état de se servir de leurs oscillations excitées par l'action de ce puissant stimulant. C'est aussi pour cela que l'on donne des lavemens purgatifs avec le séné, où l'on dissout le *vin émétique* trouble ; car c'est une observation constante, que l'émétique est infiniment aidé dans son opération lorsqu'il est associé avec le séné, soit dans les lavemens, soit dans lès potions purgatives, lesquelles, par ce moyen, deviennent de puissants fondans. C'est

d'ailleurs un excellent moyen pour que les humeurs, vivement ſollicitées par le piquant d'un tel purgatif, faſſent défiler celles du cerveau; parce que les membranes du cerveau, qui ſont le ſiége de l'*apopléxie*, ſe trouvent dans une ſi parfaite correſpondance avec le genre membraneux de l'eſtomac & de tout le bas-ventre, que toucher l'un, c'eſt les exciter tous les deux: C'eſt pour cela qu'un épithême narcotique appliqué ſur la tête, appaiſe la colique. Il faut auſſi avoir ſoin, pour la cure de l'*apopléxie*, de remédier au *ſuc nerveux*, en-même-tems que l'on diſſipe le gros de l'humeur, en débarraſſant les membranes de leurs inflammations. Car le ſang ralenti dans ſes vaiſſeaux, laiſſe ſuinter ſur les fibres nerveuſes, qui ont chacune leur membrane, une ſéroſité qui, quoique d'un petit volume, ne laiſſe pas d'être à charge à la Nature; car c'eſt du-moins une matiére étrangère dont il faut débarraſſer les nerfs. C'eſt l'effet des *cordiaux-céphaliques*, dont l'on forme des potions avec les eaux de ce genre, comme celles de cériſes noires, de bétoine, de tilleul, de muguet, &c. ou bien on em-

ploye l'*eau thériacale*, dans laquelle on diſſout la poudre de la Comteſſe de Kent, les confections d'hyacinthe, ou d'alkermès, & quelques gouttes d'eſprit volatil de corne de cerf *ſucciné*, & dont l'on donne quelques cuillerées au malade : En cas qu'il ſoit trop aſſoupi, on lui donne à ſentir l'eſprit volatil de ſel ammoniac, ou même l'on applique des ventouſes ſcarifiées ſur les épaules, & quelque véſicatoire un peu vif ſur le gras des jambes, ſans oublier les ſternutatoires.

LXXXII

La Paralyſie, & ſa cure.

Cependant, après tous ces remèdes, ſouvent un malade tombe en *paralyſie*; parce que l'apopléxie tenant tenduës, par l'inflammation des *méninges*, toutes les parties du cerveau à droite & à gauche, & également occupées du poids qui les comprime, c'eſt un équilibre *morbifique*, ou une eſpèce de *tétanos* phlegmoneux, qui tient toutes les parties également tenduës & contractées. Quelquefois, ſoit par les remèdes, ſoit par le travail de la Nature, un des côtés malades venant à ſe dégager, occaſionne dans le côté oppoſé une *détente* : alors l'équilibre ſe rompt, & il en

résulte une contraction convulsive, qui subsiste tant que l'engagement du sang continuë, & que le suc nerveux vicié se distribuë inégalement; parce qu'en-même-tems que cette distribution inégale fait tendre excessivement les parties nerveuses, elle en fait détendre d'autres. Ainsi tout consiste à prendre des mesures assés justes pour redresser les directions des *solides*, & remettre dans les *fluides* les qualités qu'ils ont perduës. Pour cet effet l'on ne peut se dispenser de réitérer les saignées, qui sont tellement propres à la guérison de la *paralysie*, que la saignée faite même sur le membre paralytique lui rend son mouvement. La purgation, qu'il faut même rendre habituelle en la continuant plusieurs jours, est ici d'un grand secours. Ainsi, après avoir purgé par quelques potions aiguisées d'*émétique*, il faut mettre en usage les tisanes *laxatives*, pour tenir toûjours une issuë ouverte à la dérivation des humeurs dont l'on veut débarrasser la masse du sang & les parties malades. En-même-tems, ou plûtôt dans les intervalles de ces purgatifs, l'on donne des *apozémes* appropriés au génie de la maladie, & principalement à l'indisposition

des nerfs. Les modèles s'en trouveront parmi les formules (*a*) ; on y trouvera auſſi les *fomentations*, les *onctions* & ſemblables remèdes (*b*), qu'il faut appliquer ſur les parties paralytiques. On peut encore faire uſage de tiſanes tempérées, faites avec les racines de *ſquine*, &c. (*c*), quand les corps ne ſont pas trop échauffés. Enfin l'application des Bouës de *Bourbonne*, & les Eaux de *Vichy* & de *Bourbon* ſont les dernières reſſources, leſquelles d'ailleurs ne ſont point hors de la portée des Pauvres, puiſqu'il ſe trouve dans les lieux de ces Eaux, des Maiſons de charité où les Pauvres ſont reçûs. Mais, ſans aller ſi loin, il ſuffit de faire attention que la plûpart de ceux qui tombent dans ces maladies, ſont des tempéramens ardens, dont les entrailles & les humeurs ſont très-échauffées : ainſi les eaux minérales *ferrugineuſes* leur ſont ſouvent plus utiles. Celles de *Paſſy*, outre qu'elles ſont des plus loüables en genre d'*eaux martiales*, ſont plus ou moins fortes par rapport aux différentes ſources d'où

(a) *Pharm. des Pauvr.* Tom. III. pag. 103.

(b) *Ibidem*, pag. 189. 220. 225. 229.

(c) Voy. *ibid.* la *Decoction des Bois*, p. 114.

elles ſortent ; ce qui les approprie aux différentes conſtitutions des corps : Le *minéral ferrugineux*, qui fait la baſe de ces eaux, rétablit la circulation du ſang, & remet les humeurs & les ſécrétions en liberté ; & c'eſt ainſi qu'il éteint les feux & les ardeurs de la maſſe du ſang.

LXXXIII. Les Concrétions Polypeuſes, & leur cauſe.

On a vû, par ce que j'ai dit ci-deſſus, que la *tendance* du ſang au ralentiſſement étoit la cauſe des affections inflammatoires dans le cerveau. Il eſt aiſé de ſe convaincre de cette vérité, en èxaminant la cauſe des *concrétions polypeuſes* qui ſe forment dans les ſinus de la dure-mere. Ces concrétions prennent leur origine du défaut de broyement dans le poûmon, où le ſang ſe trouve tout *chyleux* ; c'eſt-pourquoi le ventricule gauche du cœur, qui reçoit le ſang immédiatement de la veine pulmonaire, comme les ſinus de la dure-mere le reçoivent immediatement des veines, eſt un des endroits du corps où ſe forment plus ordinairement des *polypes*. Ainſi le ſang que le poûmon n'a pas ſuffiſamment atténüé, briſé ou ſubtiliſé, ſort avec une diſpoſition *polypeuſe* du ventricule gauche. A quels ralentiſſemens donc ne

ſera-t-il point expoſé, lorſqu'au ſor-ſortir de ce ventricule, il aura à pénétrer des artères d'un diamètre très-médiocre, engagées dans des parties oſſeuſes, étroites, & membraneuſes, expoſées d'ailleurs, par le peu de parties charnuës qui les garniſſent & les couvrent, à l'impreſſion d'un air qui ſera froid, & dès-là ſi capable encore de les comprimer! Telle eſt la poſition des *artères intercoſtales*, ſi nombreuſes par leurs ſorties de l'aorte deſcendante, & ſi répanduës ſur la pleure, ſur le médiaſtin, &c.

LXXXIV. La Pleuréſie.

Tout ce méchaniſme eſt, ce me ſemble, ſuffiſant pour faire comprendre les raiſons des différentes *pleuréſies* vraies, ou fauſſes, intérieures, ou extérieures, plus ou moins rhûmatiſantes. Car voilà ce qui fait les différens degrés de pleuréſies, & leurs différens caractères. En effet, ſi l'on conſidère que les artères ſcapulaires & mammaires ſortent immédiatement de l'aorte deſcendante, l'on comprendra que les douleurs que l'on reſſent dans les épaules & dans la région des mammelles, & qui font que tant de perſonnes appréhendent d'être pulmoniques, ne viennent que parce que le

ſang

ſang des artères de toutes ces parties, ſort trop épais de l'aorte ; & de-là naiſſent ces douleurs *rhûmatiſantes*. Lorſque ce ſang épais & par-conſéquent ralenti ſe porte dans les artères de la *pleure*, il devient la ſource de ces douleurs piquantes & cruelles, qui font le caractère des *vraies pleuréſies*. Quand le *crachement-de-ſang* accompagne ces douleurs, c'eſt une marque que la maladie eſt compliquée, & par-conſéquent que le ſang des poûmons, auſſi mal conſtitué que celui des artères intercoſtales, fait, par ſon ralentiſſement dans le tiſſu pulmonaire, un même embarras inflammatoire (c'eſt-à-dire, le même état de *ſtaſe* & de *ſtagnation*) que celui qu'il ſouffre dans la pleure, dans le médiaſtin, & dans les membranes voiſines.

Quelques-uns avoient voulu établir une différence de cure dans les *pleuréſies*, en les diſtinguant en celles d'*hyver* & en celles d'*été*, pour autoriſer, par l'idée de celles-ci, l'uſage de l'émétique & de la purgation, dès les commencemens d'une *pleuréſie* naiſſante. Mais quoiqu'il ſoit vrai que le froid de l'hyver ſerve d'occaſion aux *pleuréſies*, ſur-tout parmi les pauvres gens, qui

ſont moins en garde contre l'impreſ-ſion de l'air, la diſpoſition au ralentiſſement ou à la ſtagnation du ſang, d'où naît l'inflammation, ne peut ſe prendre uniquement dans l'action des corps *frigorifiques* de l'air, ou dans les ſemences glaciales qu'il contient en hyver, leſquelles toutes ſeules & en premier fixeroient le ſang, ou le mettroient en *ſtaſe* dans la *pleure*; car c'eſt elle qui ſe trouve plus expoſée, ou moins défenduë contre les approches de l'air. Au contraire le ſang étant ſorti du poûmon avec la tendance vers l'épaiſſiſſement, parce qu'il y a été mal briſé, ou imparfaitement atténüé, c'eſt de-là qu'il faut prendre la vraïe origine de la *pleuréſie*. Ainſi le ſang étant également inflammatoire, ou eſſentiellement phlegmoneux, en hyver comme en été, les remèdes ſont les mêmes pour la cure de cette maladie, dans quelque ſaiſon qu'elle arrive.

LXXXV. La cure de la Pleuréſie

Il eſt important de ſaigner d'abord; parce qu'il faut néceſſairement dégager le ſang qui ſe trouve intercepté dans les poûmons, & dans les artères mammaires & intercoſtales, par la preſſion d'un air extérieur & refroidi. Il y a même eu de grands

Médecins - Anatomiftes, anciens & modernes, qui ont fait faire avec fuccès la faignée dans l'endroit-même du point-de-côté, en plongeant profondement une lancette dont la pointe atteignoit d'affez près le fiége du mal, afin de dégager les membranes que l'inflammation tenoit en crifpation. Mais la faignée ufitée par les grands Praticiens pour la cure de la *pleuréfie*, c'eft celle du bras du côté de la douleur, à caufe de la rectitude des vaiffeaux, laquelle, fuivant les vûës & l'ufage des Praticiens, doit fervir de règle & de guide pour la cure de cette maladie.

L'opinion vulgaire préfère à la faignée les fudorifiques, & l'application de certains topiques. Mais quelle criminelle incertitude que celle des *fudorifiques*, qui font bien plus propres à mettre le feu dans les grands vaiffeaux, qu'à réfoudre la congeftion *phlegmoneufe*! Car elle occupe fi intimement les capillaires des artères, que l'air d'une part, par fon poids, & d'une autre la tenfion du genre membraneux, par la crifpation où il eft, les tient fermés à l'action d'un fudorifique. Les *topiques* peuvent être utiles : mais

il eſt un tems pour s'en ſervir ; car ils ne peuvent que faire du mal, ſi on les applique prématurément, parce que ces remèdes ouvrant alors des parties qui peuvent encore prêter, ils les expoſent à recevoir plus intimement & plus abondamment les ſucs ou humeurs qui s'accumulent dans la partie enflammée. C'eſt-pourquoi il faut inceſſamment preſſer les ſaignées du bras du même côté malade, pour ſe ménager l'uſage des *topiques*, qui ſont alors d'autant plus efficaces, que les parties ſouffrantes ayant moins d'épaiſſeur, ſe laiſſent plus tôt pénétrer à l'action des topiques. Un des plus utiles, ſur-tout quand le mal-de-côté occupe, en *rhûmatiſant*, toutes les parties, quelquefois depuis la mammelle juſqu'au cartilage *xiphoïde*, & quelquefois toute la région de l'épaule, c'eſt d'employer un *liniment* fait avec une cuillerée ou deux de *baûme tranquille*, où l'on aura mêlé vingt ou trente *gouttes-anodynes*, pour en frotter toutes les parties douloureuſes. En-même-tems, ſi le mal preſſe, on appliquera ſur l'épaule un petit pain chaud, imbibé d'eau-de-vie *camphrée*, où l'on aura encore mêlé douze *gouttes-ano-*

dynes. Les blancs de *poireaux*, hâchés, & deux têtes de pavot blanc, rompuës par morceaux (le tout bouilli d'abord dans un peu d'eau, & trempé ensuite dans du laît), font un cataplasme très-utile étant appliqué sur le mal-de-côté. Enfin l'application d'un animal, comme d'un *chat*, que l'on ouvre vivant, & que l'on applique chaudement sur tout le côté malade, a eu de grands succès, quand cela n'a point été prématurément pratiqué. Mais tous ces remèdes doivent être accompagnés de boisson abondante d'une tisane légère, faite avec les racines de scorsonère & de réglisse, & les fleurs de coquelicoq. Car on ne sçauroit trop *calmer* dans un mal comme celui-ci, où toutes les parties souffrantes sont membraneuses, & dans une disposition *spastique*, laquelle, par le serrement des fibres, ferme le passage à la circulation des humeurs, & sur-tout du suc nerveux. C'est-pourquoi il faut, comme dans la péripneumonie, employer familiérement les simples *calmants*, en donnant quatre onces d'eau distillée de *coquelicoq*, toutes les quatre heures, & deux prises d'*émulsions huileuses-anodynes*,

telles qu'on les trouvera décrites parmi les formules *. Si le poûmon paroiſſoit s'engager, parce que la diſpoſition *ſpaſtique* du genre membraneux, qui eſt ici eſſentiellement attaqué, gagneroit les véſicules pulmonaires, alors, ſans abandonner l'indication des ſimples *calmants*, qui ſont ici eſſentiellement néceſſaires, on fera uſer au malade d'un *lohoch* composé avec le blanc-de-baleine, l'huile d'amandes douces, & l'eau de canelle orgée. Mais toute cette maladie doit être traitée ſans purgatifs ; parce que les ſeuls remèdes émollients, ſans d'autre addition que de l'huile d'amandes douces, ſont permis juſqu'au tems de la convaleſcence, où l'on emploïe la caſſe & la manne, ſans ſéné, ni rhubarbe, mais tout-au-plus le ſyrop de roſes pâles ſimple. Au-reſte, il eſt aiſé de comprendre, que tout le fonds de la cure de cette cruelle maladie roule, 1°. Sur les *ſaignées* preſſamment réïtérées, pour dégager vîte le ſang, ou pour le préſerver d'engagement dans des parties auſſi promptes à l'enſerrer, par la force de leur reſſort, que le ſont des membranes : 2°. Sur

* *Pharm. des Pauvr.* T. III. p. 138. 140. 141.

l'usage non interrompu des *calmants*. L'intérêt présent du malade, qui souffre beaucoup, engage le Médecin à employer les calmants, tant intérieurs qu'extérieurs. Mais il faut observer qu'il n'est rien de plus ordinaire à la *Pleurésie*, que de laisser les malades *phthisiques*, ou languissans, avec une fiévre lente, une poitrine foible, un poûmon secrètement mais intimement gorgé de sucs croupissans dans sa tissûre; ce qui lui attire des *tubercules* inflammatoires, qui deviennent autant de petits abscès: & en cela consiste véritablement l'état d'ulcération du poûmon, qui fait le fonds ou la cause de la *Phthisie* ou *Pulmonie*; état qui conduit à l'*Etisie*, maladie qui désole les malades & les Médecins.

LXXXVI. L'Etisie.

L'on cherche dans les fluides ou dans les humeurs la cause de *maigreur* qui jette les corps en *Consomption*: mais ces fluides font-ils seuls & par eux-mêmes l'amaigrissement? Les solides n'y auroient-ils point le plus de part? Ou, pour mieux dire, peut-il paroître douteux qu'ils y tiennent la meilleure place, & qu'ainsi la cause originaire & fondamentale de l'*Etisie*, qui suit de-près la *Phthisie*, est toute

dans les ſolides ? L'état ou diſpoſition *ſpaſtique* du genre membraneux dans la Pleuréſie, démontre cette vérité. Car il n'eſt pas de l'état des membranes dans cette maladie comme en tant d'autres, dans leſquelles concourt une diſpoſition *ſpaſmodique* ; c'eſt en celles-ci un état paſſager, qui ſe diſſipe avec elles. Mais la diſpoſition *ſpaſtique* qui ſe trouve eſſentiellement attachée à la Pleuréſie, eſt une diſpoſition qui paſſe ſouvent en habitude ; de-ſorte que le genre nerveux demeure dans une tenſion *tonique*, qui ſe perpétuë, parce qu'elle paſſe dans tout le genre nerveux. La raiſon de cette communication eſt ſenſible, parce que tout ſe fait ici par *ondulations*. Or où ne ſe porte point une ondulation, puiſqu'une cauſe d'épilepſie remonte, par voïe d'ondulation, du pied à la tête ! D'ailleurs le genre nerveux, qui fait le fondement du membraneux, étant comme un réſeau qui fait le *bâtis* des parties *ſolides*, l'on comprend que les mailles de ce réſeau étant *diſtractiles* ou muſculaires, la *contraction* des unes emporte la *diſtraction* des autres. C'eſt ainſi qu'une douleur de côté *pungitive*, en tiraillant les fibres membraneuſes du

poûmon, cauſe une toux très-fatiguante pour les pleurétiques ; parce que c'eſt une diſpoſition *ſpaſtique* qui ſe communique à la poitrine, puis aux membranes du poûmon, & aux tuniques particuliéres de chaque véſicule de ce viſcère : Et ainſi le *ton ſpaſtique* ou la tenſion *tonique* des membranes, devient la cauſe de l'*Etiſie*, par les raiſons ſuivantes.

Les véſicules du poûmon ſont en détail dans l'œconomie animale, ce que le cœur y fait en gros. Celui-ci broïe toute la maſſe du ſang ; & les véſicules du poûmon en briſent & atténuent la portion qui circule dans les artères capillaires qui rampent ſur les tuniques de ces véſicules. Ainſi cette atténuation ou ce broïement venant à manquer de ſe faire, le ſang ſe trouve dépourvû de l'atténüation la plus intime de ſes ſucs ; ce qui nuit à ſa fluidité. Or c'eſt l'effet de l'état *ſpaſtique* des véſicules du poûmon : Car l'air qui les remplit, étant plein de reſſort, ne trouve point d'*antagoniſte* dans la ſyſtole des véſicules ; parce qu'elles ſont demeurées dans une tenſion *tonique*, qui tient de la pareſſe ou de l'inaction. Cependant le chyle dont

eſt imprégné le ſang des artères pulmonaires, reſtant mal diviſé, il fournit aux artères lymphatiques, & conſéquemment aux fibres membraneuſes, un ſuc nourricier qui, étant mal *piſté*, ne peut les pénétrer; elles tombent donc dans le deſſéchement, lequel dégénère en *Etiſie*. C'eſt bien l'idée la plus reçûë en Médecine, que l'*atrophie* ou la maigreur a pour cauſe l'épaiſſiſſement des humeurs. Mais on prend fauſſement l'origine de cet épaiſſiſſement dans l'eſtomac, &, en conſéquence, on le fatigue à pure perte par des remèdes mal entendus; & voilà ce qui fait l'incurabilité de l'Etiſie: Car l'eſtomac eſt innocent de ce qui ſe paſſe ici dans le genre nerveux; & l'erreur vient de ce que l'on confond les déſordres des *coctions*. Celle de l'eſtomac, qui eſt la *premiére*, peut être irréprochable, pendant que la *ſeconde* (c'eſt celle qui ſe fait dans les vaiſſeaux) ſera très imparfaite, de-ſorte que la *troiſiéme*, qui eſt l'*aſſimilation* qui s'opère dans les fibres des *ſolides*, manquera de s'y faire. C'eſt donc l'*aſſimilation* manquée qui fait le fondement de l'Etiſie.

LXXXVII La cure préſervative de l'Etiſie, &c.

On fait ordinairement peu d'attention à cette cauſe dans la cure de l'*Etiſie*. De-même dans les affections *phle-*

gmoneuſes de la poitrine, comme ſont la pleuréſie & la péripneumonie, qui paſſent en *phthiſie*, y a-t-il beaucoup de gens qui penſent à prévenir la cauſe originaire qui produit ce défaut d'*aſſimilation*, ſçavoir, le vice que le poûmon a contracté par l'*inertie* ou le déchet de la ſyſtole des fibres de ſes véſicules, parce que cette *inertie* eſt cauſée par l'inflammation qui a précédé, & qui a laiſſé dans ce viſcère un fonds de ſécchereſſe ? Ce ne ſera que par la diligence à réprimer ou à prévenir l'inflammation, que l'on parviendra à parer ce viſcère de cette tache. Enfin, la ſaignée étant le ſeul remède qui dérobe le ſang à l'inflammation, l'on ne parviendra à mettre les malades de pleuréſie & de péripneumonie, hors d'atteinte de *phthiſie* & d'*étiſie*, qu'en pratiquant la ſaignée avec ſageſſe, & avec l'habileté qu'il convient pour la rëitérer, & pour abattre ainſi d'un même coup le mal préſent, & diſſiper la ménace des maux qui arrivent trop ſouvent après les pleuréſies, &c. Les *calmants* ſont d'excellents ſpécifiques dans cette occaſion. Car comme leur vertu ſingulière eſt de reſtituer, ou de conſerver aux *ſolides* la ſoupleſſe de

leur reſſort, pour ne pas les laiſſer tomber dans une diſpoſition *ſpaſtique*, l'art de les employer c'eſt de le faire de bonne heure, & de les continuer aſſiduëment dans les pleuréſies, ou dans toutes ſemblables affections accompagnées de toux ſèches & importunes; & cela pour conſerver les fibres dans leur *ton* naturel. Par-là l'on prévient la ſécchereſſe & le roidiſſeſement où tombent les parties, qui s'amaigriſſent de jour en jour après de ſemblables maux.

LXXXVIII La Phthiſie ou Pulmonie, & la maniére de la traiter.

C'eſt l'*amaigriſſement* qui dénote ordinairement & qui fait le véritable état de *Phthiſie*, lorſqu'il prend au malade des chaleurs après le repas, & qu'il paroît ſur ſon viſage un rouge extraordinaire. C'eſt alors qu'il ne faut plus perdre de tems ſans travailler à réprimer toutes ces *oſcillattons* fiévreuſes, qui tiennent le genre nerveux dans une irritation habituelle. Les *humectants* ſont les remèdes les plus propres à réparer ou à conſerver la ſouple élaſticité des parties ſolides: Tels ſont les bouillons de veau avec le ris, les gruaux, les crêmes d'orge, de lentilles, de haricots, &c. Car dans toutes ces graines l'on trouve infiniment

plus de sûreté que dans le *laît*-même, dont l'usage, s'il est prématuré, ou déplacé, consomme très-souvent le mal qu'on veut faire éviter aux Phthisiques. Mais un autre abus aussi dommageable à ces malades, c'est de leur faire des *consommés* de viande, lesquels augmentant le feu ou l'ardeur du sang, & en conséquence la sécheresse des parties, précipitent les malades dans ces *émaciations* hideuses, qui font des spectres des personnes phthisiques, sur-tout parmi les Pauvres. Au-contraire, rien ne les soulage tant que l'usage constant d'une très-légère *eau de veau*, où l'on aura fait bouillir une ou deux têtes de pavot blanc, laquelle doit leur servir presque de boisson ordinaire : C'est même le moyen de leur rendre l'usage du laît de vache bien-faisant, ou sans danger, en mêlant très-peu de ce *laît* dans l'*eau de veau*, comme feroit un poisçon de laît sur une pinte d'eau de veau; en observant d'ailleurs de ne la donner que par petits coups, comme d'un poisçon, qu'il faut faire boire au malade d'heure en heure, sans jamais interrompre l'usage de quelques grains de *pilules de cynoglosse*, qu'on réitérera deux

ou trois fois dans vingt-quatre heures.

Il eſt un préjugé dont il faut ſe préſerver ; car il a étrangement prévenu les eſprits. C'eſt ſur l'uſage des *balſamiques*, les plus trompeurs remèdes dans le traitement ou la cure des Phthiſiques. C'eſt que la pourriture du poûmon étant l'effet de l'inflammation, laquelle a laiſſé les parties en *phlogoſe*, c'eſt jetter du ſouphre dans le feu, & encore à pure perte ; car les qualités balſamiques, déterſives, & mondifiantes, que l'on relève dans les *baûmes*, ou ne parviennent pas au poûmon, ou bien elles n'y arrivent, après avoir répandu l'ardeur & le feu par tout le corps, que pour y allumer le même feu. L'idée d'*ulcère* favoriſe à la vérité celle de remèdes *balſamiques* : Mais en éxaminant ce que c'eſt qu'un ulcère dans le poûmon, on voit que ce ſont des ulcérations phlegmoneuſes de *tubercules*, qui entretiennent autant d'abſcès que de véſicules pulmonaires qui ont ſuppuré. Et c'eſt la raiſon pourquoi, comme l'on vient de voir, les Balſamiques ſont dangereux, ou impuiſſants, pour la guériſon des affections *phthiſiques*, & pour les états d'*atrophie*.

Mais, dira-t-on, que de choſes dont il faut s'abſtenir dans la cure de la *Phthiſie*, tandis que c'eſt ce qu'il y auroit à faire dont il faudroit une ample énumération ! A cela je répons que la raiſon de la *paucité* des remèdes pour la guériſon de la Phthiſie, vient de la grandeur du mal, & de la difficulté qu'il y a à le traiter. Il en eſt de cette maladie comme de toutes les grandes choſes ; comme elles ſont trop relevées dans leur objet, ou trop difficiles à comprendre, il eſt plus facile de dire ce qu'elles ne ſont pas, que ce qu'elles ſont. Or tout eſt grave en quelque maladie de Poitrine que ce ſoit ; parce qu'outre l'incompétence du ſang dans ſes qualités, qui le rendent ſujet à s'arrêter ou ſe ralentir, la ſituation des Poûmons rend les maladies qui leur ſont propres, d'une très-difficile guériſon. En effet, les *lobes* de ce viſcère ſont des ſacs membraneux, horiſontalement ſuſpendus, & comme iſolés ; de maniére qu'à raiſon de cette poſition, les ſucs s'y engouffrent, ſans pouvoir s'aider à ſe remonter au moyen de l'appui d'aucune partie voiſine. C'eſt d'ailleurs un viſcère ſemblable à une *pé-*

LXXXIX. Raiſons de la grande difficulté de la cure de la Phthiſie.

ninſule ou preſqu'iſle, dans laquelle l'on n'aborde que par des chauſſées. Ainſi un Poûmon malade eſt comme hors de portée à tous les remèdes. Bien-plus, les maladies y entrent en foule, pour ainſi dire, par les artères, les veines n'y rapportant le ſang par le ventricule droit du cœur, que pour y accumuler les embarras, par les matériaux qu'y apporte un ſang chargé d'un chyle preſque crud. Après tout cela, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe trouve ſi peu de ſecours à propoſer pour guérir un poûmon malade. Au-reſte, en diſant tout ce qu'il eſt dangereux de pratiquer par rapport aux remèdes, l'on ſe trouve au fait de ce que l'on peut pratiquer en ſûreté ; c'eſt la cure *palliative*, tirée bien-plus de la diète & du régime, que de la pharmacie. Et cependant, avec ce peu, l'on a la conſolation de faire vivre des Phthiſiques pendant des années, & ſouvent même ils meurent d'autres maladies que de leur phthiſie.

Il eſt encore deux ſortes de remèdes dont l'on a à ſe défier pour la cure de la Phthiſie ; ſçavoir, 1°. L'*anti-hectique de* POTERIUS, dont les eſſais ſont ſujets à d'étranges dangers, & d'ailleurs

d'ailleurs il y a beaucoup d'apparence que l'on n'a point la vraïe deſcription de ce remède : 2°. Les *vulnéraires*, leſquels amuſent les malades, & ſouvent les empirent ; ſi l'on en excepte le *lierre-terreſtre*, dont les infuſions théïformes ſont d'un grand ſecours, ſur-tout dans les crachemens-de-ſang des Phthiſiques. Enfin le *quinquina*, qui paroît être une eſpèce de ſpécifique dans les hémorrhagies ou crachemens-de-ſang qui ſont ſujets à venir par accès, ne doit point être employé dans les fiévres des Phthiſiques, & dans leurs crachemens-de-ſang ; parce qu'ordinairement il réüſſit mal dans les occaſions où quelque viſcère eſt entamé.

C'eſt en particulier pour l'avantage des Pauvres que je ſuis entré dans tout ce détail ; parce que, comme ils ſont ordinairement abandonnés ou livrés au premier venu, qu'un zèle qui n'eſt pas ſelon la ſcience, anime à leur donner des remèdes accrédités dans le vulgaire, ces pauvres malheureux ſe trouvent en proïe aux préjugés de perſonnes qui les tuent par charité. Mon deſſein eſt de mettre les Pauvres à l'abri de ces accidens ; & c'eſt ce qui

a fait que je me ſuis un peu étendu ſur cet article.

XC. Maladies de l'Eſtomac, & leur cure en général.

Je reviens à-préſent aux maladies de la *portion rouge* du ſang, ſoit les *phlegmoneuſes* ſimples, ſoit celles qui dépendent tant de la *ſtaſe*, que de la *congeſtion* de cette portion rouge dans les parties qu'elle ménace d'accabler. Que n'a-t-on pas à craindre d'un ſang qui porte dans ſon ſein l'inflammation, quand au ſortir du ventricule gauche du cœur, il échappe aux artères intercoſtales, dans leſquelles il auroit pû s'embarraſſer, & y former la pleuréſie ! Car c'eſt un ſang qui tombe à plomb, par un canal cylindrique horizontal, avec l'impétuoſité qu'il acquiert au ſortir de ce ventricule, & laquelle eſt entretenuë par la force d'un reſſort ſyſtaltique qui eſt naturel à ce canal. Mais, par une telle caſcade, où ce ſang tombe-t-il ? C'eſt une ravine, qui par la *cœliaque* va ſe répandre par les artères *gaſtriques* droite & gauche,& par-conſéquent ſur toute l'étenduë d'une partie auſſi mollaſſe qu'eſt l'Eſtomac. Faut-il tirer d'ailleurs les cauſes de tant de maladies qui affligent ce viſcère, comme ſont les douleurs, les coliques, les indigeſtions,

quelquefois même les vomiſſemens-de-ſang ? Si l'on conſidère encore que de ce même tronc d'artère, partent (quelquefois avant la *cœliaque*) les artères *diaphragmatiques*, ſera-t-il malaiſé de trouver les cauſes de ces furieux *hoquets*, & de tant d'autres accidens qui regardent le *diaphragme* ? Car l'Eſtomac, dans les vomiſſemens, emprunte très-ſouvent de cette communication avec le Diaphragme, les ſecouſſes énormes qu'il cauſe en certaines maladies.

C'eſt donc de l'*abondance* du ſang, de ſon *impétuoſité* & de ſa *congeſtion* ſur les membranes de l'Eſtomac, que dependent la plûpart des maux qui le fatiguent. Car ce poids, comme un corps étranger, gênant le mouvement muſculaire des membranes de ce viſcère, en ſoûlève la *vertu ſyſtaltique* ; deſorte qu'il eſt rare que la cauſe des maux d'Eſtomac ne ſoit mixte, compliquée de *ſpaſme* dans les ſolides, & de *congeſtion* dans les fluides. Cette cauſe ſe manifeſte ſur-tout dans les corps réplets, & dans les ſuppreſſions d'évacuations ſanguines dans les deux ſèxes. Car le reflux du ſang qui ſe fait dans ces occaſions vers l'Eſtomac, dé-

note que ſouvent c'eſt une ſemblable cauſe qui en d'autres occaſions fait ces maladies. Auſſi ne ſe trompe - t - on guéres quand on pratique la ſaignée dans les maux d'Eſtomac violens & douloureux, ou opiniâtres. Les *émétiques*, les *purgatifs*, & les *ſtomachiques* deviennent donc moins néceſſaires, & beaucoup moins ſûrs; & ce ſera encore un moyen d'abréger la dépenſe des remèdes à la Médecine des Pauvres.

XCI. Le Hoquet, & ſa cure.

Le *hoquet* eſt une maladie de l'Eſtomac, dont les retours & la fréquence n'arrivent que parce que la cauſe s'en renouvelle promptement. Cette cauſe ſe manifeſte par la poſition des artères & des veines du Diaphragme; car celles-là ſortant immédiatement de l'*aorte*, font peu de chemin pour y porter le ſang, tandis que les veines ſe rendant auſſi immédiatement, & même très-prochainement, dans la *cave*, font que le même ſang qui fait le *hoquet*, en abordant trop abondamment au Diaphragme, y eſt rapporté très-promptement de la veine-cave par le ventricule gauche du cœur. On voit par-là la néceſſité de la ſaignée, pour terminer les plus fu-

rieux *hoquets*, & les plus opiniâtres. Car il n'en eſt pas des vaiſſeaux ſanguins du Diaphragme, comme des artères & des veines *gaſtriques*. Celles-ci font prendre au ſang des artères *gaſtriques* un chemin auſſi long pour ſon retour au cœur, qu'il y a de diſtances & de *coupûres*, ou d'angles & de courbûres dans les veines de la *porte*, dans celles du *foye*, puis du *fuſt* de la *cave* en remontant au ventricule droit du cœur. Ainſi la ſaignée ayant diſſipé la congeſtion du ſang qui fait les maux d'eſtomac, l'on ſe trouve autoriſé à eſpérer que ces maux ſont moins ſujets à récidiver; parce qu'ils donnent le tems, après la ſaignée, de placer les remèdes convenables. Ce ſont les *délayans* les plus ſimples, ne fût-ce que de l'eau, laquelle bûë chaude & abondamment, diſſipe des maux d'eſtomac très-opiniâtres; à l'aide cependant de l'uſage de la *thériaque*, animée de quelques *gouttes-anodynes*, qui portant le calme dans les fibres de l'eſtomac, les met en état d'en règler le broïement, pour perfectionner ſa coction, laquelle eſt d'autant plus néceſſaire dans l'œconomie animale, qu'étant la premiére, elle fait la règle & la bonté de

toutes celles qui s'en ensuivent.

XCII. Le Vomissement-de-sang, & sa cure.

La *partie rouge* du sang a donc tellement des maladies en propre, qu'indépendemment de la disposition phlegmoneuse que sa masse prend dans le poumon, à raison d'un air intempéré, elle devient capable de faire des maladies par sa seule congestion, ou par la *pléthore* qui lui arrive, en s'accumulant dans les viscères. On vient d'en voir des éxemples dans les maladies de l'Estomac, & du Diaphragme : Mais les *hémorrhagies* & les *pertes-de-sang* en fourniront bien d'autres, comme on le verra plus particuliérement dans les maladies des femmes,& comme,en attendant,on le voit ici à l'occasion du *vomissement-de-sang*. La congestion donc qui s'en fait dans les artères gastriques, comme on l'a fait remarquer, ne pouvant être reprise assez promptement par les veines, ce sang poussé par son impétuosité, son volume, & la pression systaltique des fibres des membranes, s'échappe & se fait jour, par les artères lymphatiques, dans la capacité de l'Estomac. On ne voudroit point éxemter un tel sang d'une tache *phlegmoneuse*, ou d'un principe inflammatoire, puisqu'une telle

évacuation ne se passe guéres sans ardeur, & sans *phlogose*. Mais l'abondance ou la *congestion*, fut-elle toute seule, est plus que suffisante pour produire un tel épanchement.

C'est toûjours à ce seul égard un accident des plus graves, & qui demande un très-prompt secours. Ce ne doit pourtant jamais être pour l'arrêter d'abord par des *astringens*. Car comme il y a une impulsion véhémente qui chasse le sang, animé d'ailleurs par son volume, ce sang trouvant ses issuës bouchées dans l'estomac, se *résilie* dans les vaisseaux du voisinage, qui deviennent les siéges ou les lieux d'inflammations très-dangereuses par les suppurations mortelles qui s'en ensuivent. La sûreté de cette cure consiste donc à dissiper la *congestion*; & c'est l'affaire de la saignée seule, laquelle cependant prépare à l'usage des remèdes qui rabattent le *bouffement* du sang, & qui, en calmant les irritations des fibres des *sécrétoires*, en referment les bouches ou les issuës; & par-là le sang reprenant son cours par la circulation, il laisse les viscères en sûreté. Les eaux d'*orge*, de *ris*, & de *millet*, sont des astringents alimen-

teux. On emploïe en-même-tems les poudres *abſorbantes*, comme le *corail rouge*, le *bol d'Arménie*, la *terre ſigillée*, le *cachou*, la *corne de cerf*, que l'on arroſe de quelques gouttes de *liqueur minérale-anodyne*; ſans ſe refuſer, en cas de beſoin, à l'uſage des *narcotiques*, que l'on adoucit encore par celui des *émulſions*, des ſucs, ou des eaux de pourpier, de plantain, de mille-feuille; & enfin, pour s'aſſûrer contre les retours, l'on en vient aux eaux ferrugineuſes de *Forges*, ou de *Paſſy*, &c.

Telle eſt l'impétuoſité du ſang juſques dans les *artères gaſtriques*. Mais quel torrent n'auroit-ce point été que cette ravine, ſi la colomne de ſang qui tombe perpendiculairement du ventricule gauche du cœur, ne rompoit ſon coup, en ſe partageant en deux colomnes, à la rencontre de l'*artère cœliaque*, qu'elle enfle, mais qui la partage à droite & à gauche dans les artères *hépatique* & *ſplénique*! En falloit-il moins pour préſerver ces deux viſcères, les plus notables qui ſoient dans l'œconomie animale, ſçavoir, le *foye* & la *rate*? La plus grande partie de ce ſang artériel fait ſa retraite dans

dans la *rate*, où presque tout est artériel, *solides* & *fluides*. Ce sont des cellules ou réseaux vésiculaires qui composent le tissu de ce viscère ; & ces vésicules sont autant de repaires pour le sang artériel, à mesure qu'il y aborde, & qu'il s'y cantonne. Mais en-même-tems les *veines spléniques* qui répondent aux *artères* de ce nom, se trouvent dans une telle continuité avec elles, que les injections faites dans les artères passent dans les veines. On verra dans quelque tems ce qui en arrive.

XCIII. Le Flux Hépatique & le moyen d'y remédier.

Nonobstant ces admirables précautions de la Nature, le sang artériel se trouve encore assez de force, en certaines occasions, pour faire des *congestions* dans les sécrétoires du *foye* ; de sorte que se confondant avec la sérosité lymphatique-bilieuse qui se sépare naturellement du foye dans les intestins, il cause ce *flux* sanguin-séreux, nommé *hépatique*, lequel consiste en excrétions qui ressemblent à des lavûres de sang. L'on s'en prend alors à la foiblesse du *foye*, qui laisse échaper ces sérosités sanguinolentes ; au-lieu que ce viscère, sans être ici en faute, n'a d'autre part dans la production de ce

flux, que d'être forcé dans le *ton* de ses fibres, qui sont violentées par l'affluence d'un sang artériel, ou plûtôt par la véhémence de son abord dans ce viscère, dont il force les diamètres des *couloirs*. Aussi n'est-il point de remèdes plus efficaces pour promptement remédier à ce désordre, que d'arrêter l'impétuosité du sang, en en diminuant le volume par des *saignées*, & en en modérant le cours par des *absorbans-adoucissans-sédatifs*, tels que le *succin*, le *nitre*, & la *magnésie blanche*. C'est-pourquoi les plantes *chicoracées* sont ici d'un merveilleux secours, soit en tisanes, en bouillons, en sucs aqueux, ou en apozêmes. C'est que tout paroît chaleur dans cette maladie, tant par la nature de l'humeur qui se vuide, qui est le sang, que par les symptômes qui accompagnent la maladie, comme la soif.

Une observation constante a fait connoître que le *flux hépatique* prend ordinairement à des personnes *pléthoriques*, c'est-à-dire, qui abondent en sang; & des Médecins attentifs à étudier les mouvemens de la Nature, en les comparant avec ceux des maladies, ont trouvé beaucoup de res-

ſemblance entre les *hémorrhoïdes* & le *flux hépatique*, juſques-là qu'ils ont remarqué que celui-ci n'eſt ſouvent que comme le ſubſtitut des hémorrhoïdes manquées ou ſupprimées. Auſſi font-ils obſerver que les *purgatifs* ou ſemblables évacuants doivent être exclus de la cure du *flux hépatique* ; au-lieu que les ſimples *altératifs* y ſuffiſent, & entr'autres les bouillons de graines, ſçavoir, de ris, d'orge, de millet, de pois, de haricots, &c.

Mais, à l'occaſion de la *pléthore* (car c'eſt elle qui cauſe les évacuations de ſang dans le *flux hépatique*), il faut ſe ſouvenir, pour ne s'y pas tromper, qu'il eſt une évacuation de ſang par les ſelles que cauſe certainement la *pléthore* ; c'eſt en ceux à qui l'on a amputé quelque membre conſidérable, comme un bras, une jambe, ou une cuiſſe : Car en eux l'eſtomac préparant toûjours la même quantité de chyle pour faire la même quantité de ſang, parce qu'ils ont également faim, quoiqu'ils n'aient que les trois quarts ou environ de leur corps à nourrir, il s'amaſſe dans leurs vaiſſeaux un ſurcroît de ſang, qui les rend malades, ou qui leur cauſe des évacuations de

ſang par les ſelles, ſi l'on manque à les ſaigner du bras de-tems-en-tems pendant l'année.

XCIV. Les maux de Rate, & leur traitement.

Le ſang apporté par l'*artère ſplénique* dans la *Rate*, y devient l'occaſion & la matiére de tous les maux de ce viſcère. On les attribuë communément à un ſang groſſier, épais, croupiſſant & terreſtre; cependant il n'eſt pas de viſcère en qui le ſang ſe conſerve plus conſtamment artériel. A quoi donc attribuer les gonflemens de Rate, & la plûpart des tumeurs, des engorgemens & des obſtructions qui s'y font, car l'on ſçait, par des obſervations ſenſibles, à quel dégré de battement parviennent les artères qui compoſent le *parenchyme* de la Rate, juſqu'à ſe faire non-ſeulement ſentir ſous les doigts, mais encore juſqu'à ſe faire oüir? Qu'attendre donc, ou que ne pas craindre, d'un tel ſang, s'il tombe en *congeſtion*, lorſqu'il ſera arrêté par ſon trop d'affluence dans ce viſcère? J'en conclurai d'abord, qu'il n'y a rien de plus préjudiciable à la ſanté que les *purgatifs*, & tant d'*apéritifs* chauds, aromatiques, deſſéchants, & ſulphureux, qu'on emploïe ſi volontiers dans les maladies de la Rate,

Au-contraire, les ſaignées du bras & du pied, les rafraîchiſſants, les demi-bains, & les eaux minérales froides ſont très-utiles aux malades rateleux, mélancholiques, vaporeux-hypochondriaques.

XCV. La Maladie Atrabilaire.

Dans ce méchaniſme de la Rate, ou dans la ſtructure de ce viſcère, ſe-découvre la juſte idée de l'*atrabilaire*, cette qualité formidable, & ſi malaiſée à manier dans la cure de certaines maladies. Ce ſont celles où HIPPOCRATE fait ſoupçonner la tache de *mélancholie*, ou le *mélancholiſme* ſecret qui y règne, de-ſorte que tout y eſt extraordinaire, bizarre, & revêche, ſoit dans les *ſymptômes*, ſoit contre les remèdes. Car en effet le ſang reçû dans la Rate, y devient un ambigu, en ce que, ſans dépoſer abſolument ſon état, ou ſans quitter ſa qualité d'artériel, il ſe revêt de la nature d'un ſang veineux. La raiſon de cette métamorphoſe, qui ne s'apperçoit nulle-part ailleurs dans l'œconomie animale, conſiſte en ce que le ſang artériel, au ſortir des *artères ſpléniques*, ſe repand ici par une eſpèce d'extravaſation dans le nombre inconcevable de petites cellules qui ſont formées par les veines,

& qu'il remplit comme une éponge qui s'imbibe d'une liqueur. Mais tout ce tissu renfermant dans ses fibres une force extraordinairement *systaltique*, à en juger par celle de battement ou de palpitation que prend la Rate en certaines maladies, rien ressemble-t-il de plus près à un organe qui est tout artériel ? Ce sang, qui paroît *noir* ou *mélancholique*, tant qu'il est considéré dans le tissu spongieux-cellulaire de la Rate, en sort rouge & vermeil, comme l'artériel, par les *veines spléniques*, puisqu'en les ouvrant, dans les animaux vivans, on l'en voit sortir ainsi coloré : Est-il douteux, après cela, que la qualité artérielle se conserve dans le sang renfermé dans la Rate ? Au-reste, la raison est toute naturelle pourquoi le sang devient *noir* dans ce viscère : C'est qu'il y tombe en sortant de canaux étroits, comparés à la capacité du réseau cellulaire de la Rate ; & quoiqu'il y perde de son mouvement, il n'en perd pas assez cependant pour que sa qualité artérielle lui soit ôtée, parce que la *systole* étonnante des fibres de ce réseau, lui conserve beaucoup de sa qualité originaire. C'est une *transfusion*

naturelle, qui ſe fait par la voïe d'une *tranſvaſation* immédiate des artères dans des cellules veineuſes, mais *ſyſtaltiques.* C'eſt donc, pour ainſi dire, la nature renverſée dans les *veines ſpléniques*, comparées avec le tronc de la *veine-porte*, dans lequel ces veines ſe déchargent : car le tronc de la *veine-porte* eſt artériel dans ſes fibres ou dans ſes ſolides; au-lieu que les *veines ſpléniques*, ſans changer la nature de leurs fibres ou de leurs ſolides, ſont artérielles dans leurs fluides, parce qu'elles charient un ſang artériel dans la *veine-porte.* Si, après cela, l'on fait attention aux parties, qui ſont celles de tout le bas-ventre, ſur les membranes duquel, ou de ſes viſcères, rampent tant de vaiſſeaux ſanguins, qui appartiennent à la *veine-porte*, de quelle conſidération ne vient pas cette *veine* dans la production des maladies, dans celle de leurs ſymptômes, enfin dans les effets qu'on attend des remèdes!

XCVI. La Lientérie, & le Flux Cœliaque.

Ce ſera la matiére de pluſieurs réfléxions utiles pour la cure des maladies du bas-ventre, qui ſont ſi fréquentes parmi les Pauvres. Mais le ſang artériel de la *veine ſplénique*, avant que de s'engager dans le tiſſu de la

Rate, s'est répandu, comme il a été dit, par les *gastriques*, dans toutes les membranes de l'Estomac. C'est un poids qui tient gênées les fibres de cet organe capital de la digestion, & qui devient la cause de deux maladies, qu'il ne faut point séparer l'une de l'autre ; parce qu'elles se ressemblent parfaitement dans leurs principes & dans leurs effets, c'est-à-dire, dans les évacuations qui s'en ensuivent : Ce sont la *lientérie*, & le *flux cœliaque*. Il est assez ordinaire d'entendre donner à ces deux maladies des origines différentes ; car on a coûtume de faire l'estomac auteur de la *lientérie*, & de dire que les intestins sont la source du *flux cœliaque*. On fonde cette distinction sur ce que dans la *lientérie* l'on voit rendre, par les selles, les alimens presque tels qu'ils étoient avant que de les avaler ; au-lieu que dans le *flux cœliaque*, ce sont des matiéres chyleuses qui sortent par les selles du corps des malades. Mais ces matiéres chyleuses ressemblent bien plus au chyle primitif (*chymus*) imparfaitement broyé dans l'estomac, & tel qu'il est avant que d'avoir passé par les intestins, qu'au chyle parfait & laîteux, tel qu'il se trou-

ve après avoir été perfectionné dans ces organes. C'est d'ailleurs une cause toute semblable que l'on a toûjours donnée à ces deux maladies, sçavoir, la foiblesse des fibres qui travaillent les digestions. Or ces fibres étant en premier celles de l'estomac (comme on l'apperçoit en comparant les matiéres qui se rendent dans la *lientérie* avec celles du *flux cœliaque*), il convient de faire de ces deux cours-de-ventre une même maladie, qui a sa cause dans l'estomac.

Cette *étiologie* est fondée sur deux raisons. La premiére est la ressemblance du siége qu'occupent ces maladies; car c'est le genre membraneux, soit qu'on le prenne dans l'estomac, soit qu'on l'établisse dans les intestins. La seconde raison, qui est même décisive, c'est que l'on a vû le *flux cœliaque*, dans un vieillard, se guérir par l'*ipécacuanha* donné à petite dose. Au reste, soit que le sang artériel poussé avec véhémence de l'*aorte* par les *gastriques*, occasionne la *pléthore*, & porte la *gravitation* dans le tissu des membranes de l'estomac, soit que poussé par l'*artère méséraïque*, il fasse l'une & l'autre dans le tissu des membranes des intestins,

l'indication du même remède, qui est capital, subsiste toûjours. C'est la *saignée* du bras ; car ce n'est que faute de saigner, que l'on manque la guérison de bien des cours-de-ventre ; & cette guérison devient dès-là très - difficile, parce qu'on en cherche la cause dans les humeurs, tandis qu'elle est dans les vaisseaux. Cela donc supposé, le reste de la cure de ces deux maladies, consiste dans l'usage des remèdes *confortants-toniques* & légèrement *calmants* ; telles que sont de légères potions faites avec le *diascordium* bouilli ; l'*eau thériacale*, adoucie par un peu de confection d'hyacinthe ; de légères décoctions des *santaux* ; ou quelquefois l'eau de *rhubarbe*, très-affoiblie : Car de grands Praticiens font remarquer que les remèdes *confortans* les plus simples & les plus tempérés, mais appropriés à ces maladies, sont préférables aux plus composés, aux plus actifs & aux plus chauds. On peut aussi faire usage de la *cascarille*, donnée par grains, & mêlée avec un peu de *limaille de fer* porphyrisée & quelques grains de *cachou*. Si tous ces remèdes étoient insuffisants, l'on en viendroit à l'*ipécacuanha*, puis à l'*eau de Forges*.

Cette affluence de ſang, ſçavoir, celui qui ſe précipite par l'*artère méſéraïque ſupérieure*, celui qui revient dépouillé de ſa lymphe, par les *veines pancréatiques*, &c. tout ce ſang différemment conſtitué, découvre aſſez clairement la ſource d'où viennent les bouffiſſûres, les gonflemens, les tenſions phlegmoneuſes[s], ſoit dans les maladies des perſonnes du ſèxe, ſoit dans les différens états de la vie, ou des hommes, ou des femmes; & il démontre en-même-tems la néceſſité de la ſaignée dans les affections du bas-ventre. De-plus, ſi l'on fait attention que cette même *méſéraïque* deſcend, en rampant, ſur les inteſtins *grêles* par tout le *méſentère*, l'on verra que c'eſt le ſang de ces vaiſſeaux qui a le plus de part dans les affections *méſentériques*, leſquelles renferment tant de fièvres opiniâtres, de maux *chroniques*, & d'obſtructions dans les glandes & dans la duplicature des membranes de toute cette région. D'ailleurs, l'*artère méſéraïque inférieure* inonde de ſang les membranes des gros inteſtins, & comble en particulier les vaiſſeaux *hémorrhoïdaux*, veines & artères. Toutes ces obſervations

font ſenſiblement appercevoir tous les déſordres qui arrivent dans le bas-ventre, à l'occaſion du retour du ſang par la *veine-porte* dans le foye, & du foye par la *veine-cave* dans le cœur.

Tant de ſang donc qui ſe précipite de l'*aorte*, par toutes ces artères, dans les parties du bas-ventre, les ménace d'inflammations, qui s'y feront dans le foye, la rate, &c. Ou, pour mieux dire, tous les maux que le ſang fera par l'engagement de ſa *portion rouge* dans les parties baſſes, juſqu'où elle pénètre, ne feront autre choſe que des inflammations. De-là, en particulier, ſe formeront les *hémorrhoïdes*, qui ne ſont que des engorgemens des artères hémorrhoïdales. Mais ſi des artères particulières ſont capables de tant d'inflammations, celles qui ſont comme les capitales, & qui ſe trouvent à la deſcente de l'*aorte*, qui aboutiſſent d'ailleurs à des viſcères principaux, ne feront point éxemtes de ces engagemens phlegmoneux dont la partie rouge du ſang eſt ſi ſuſceptible. C'eſt la ſituation des Reins, & des Artères Emulgentes, leſquelles ſe perdent dans le tiſſu ſi compacte & ſi ſerré du *parenchyme* des Reins. De-là donc vien-

dront ces cruelles *néphritiques*, qui exposent les malades à de si énormes douleurs; car la disposition *spastique* des membranes des Reins, qui sont enflammées par-tout, supprime d'abord les urines, & ménace l'œconomie animale de tous les maux qui s'en ensuivent: Tels sont les maux-de-cœur ou les envies-de-vomir, qui caractérisent les *néphritiques*, & qui ne sont que des irritations convulsives, continuées par les *plexus* qui se communiquent des Reins à l'Estomac.

XCVII. La Cure de ces Maux.

La cure de ces maux ne doit donc se prendre que du côté de l'*inflammation*; de-sorte que c'est les rendre incurables, ou malheureux, que de s'occuper à pousser, par les *diurétiques*, les urines supprimées, avant que d'avoir ôté l'inflammation qui tient serrés les *sécrétoires* des Reins. Il faut avoir recours à la saignée, sur-tout à celle du bras, qui doit précéder de beaucoup celle du pied. Les *eaux émulsionnées* avec les semences de melon, de pavot blanc, & quelques amandes douces, pilées, & arrosées abondamment d'eau d'orge, de lin, ou de guimauve; les *potions huileuses*, faites avec l'huile d'amandes douces & le syrop de gui-

mauve ; les *bouillons*, où l'on ajoûtera sur chacun quelques cuillerées de jus d'herbes, sur - tout de cerfeuil, & d'un peu d'ozeille mêlée avec le cerfeuil ; enfin quelques *calmants*, comme le syrop diacode ; tout cela portant le relâchement dans les fibres des Reins, autorise ensuite l'usage des *diurétiques*, comme des tisanes de chiendent, de racines d'ozeille, de fraisier, de persil, d'asperges, & de réglisse ; en-même-tems que l'on donnera les trochisques d'alkékenge, les poudres d'yeux d'écrevisse, de coquillages (sur-tout d'écailles d'huitres), de coques d'œufs, de nitre purifié, arrosées avec le suc de citron ; & enfin les *lavemens* émollients-anodyns, où l'on fait quelquefois bouillir quelques têtes de pavot, ou bien dans lesquels on dissout environ un gros ou deux de *philonium romanum*, lorsqu'après les saignées nécessaires, l'excès des douleurs oblige d'en venir à l'usage des *narcotiques*, comme des pilules de STARKEY.

XCVIII. Les Hémorrhoïdes, &c.

Que d'embarras cependant présentent aux yeux ces amas de sang, descendus de tant de différens viscères pour se remonter vers le cœur ! Que d'étranges alliages à appréhender de

leurs mêlanges, ou sur la route qu'ils vont tenir, ou quand ils se seront réünis dans les grands vaisseaux ! Mais avant que d'y arriver, à quels ralentissemens ne sont-ils pas exposés dans les capillaires des vaisseaux, jusqu'où ils se sont engagés ! Le sang qui remonte au cœur par la *veine-porte*, est composé de tous les restes de celui qui a servi aux viscères supérieurs, en laissant par-tout dans leurs sécrétoires la *lymphe*, & ses parties huileuses, grasses, & propres à faire glisser les humeurs à-travers les petits vaisseaux. Il se trouve donc d'autant plus ralenti dans les parties basses, qu'il a perdu un véhicule abondant dans les Reins, qui l'ont dépouillé de sa sérosité. En-même-tems il perd, dans les veines *spermatiques*, le spiritueux qu'il a laissé dans les organes où l'ont porté les artères de ce nom. Enfin étant dénüé, dans les veines *utérines*, de ce qu'il a laissé de plus fluide par les artères de même genre, qui l'ont déposé dans les organes du sèxe, il se trouve avoir très - peu de véhicule dans la *veine-porte*. Ce sont donc autant de causes de *congestions*, de *stases*, d'appésantissemens dans les fluides ; & ce sont là

des causes suffisantes pour produire les *hémorrhoïdes*. Car le sang des artères hémorrhoïdales étant poussé dans ces profondeurs de vaisseaux, sans trouver d'issuës assez promptes pour se dégager par les veines, où tout s'oppose à sa *remontée*, il en gonfle les extrémités, en-même-tems que celles des veines hémorrhoïdales (qui leur sont continuës), avec plus ou moins d'inflammation, mais, à tout le moins, avec de grandes douleurs. Ce sont alors de vraïes *hémorrhoïdes*, qui sont assez communes parmi les Pauvres : Car les *affections hémorrhoïdales*, les *coliques*, & semblables dispositions *flatueuses*, qui sont des maladies du bas-ventre, leur sont familières. On leur donne à la vérité d'autres noms, comme ceux de *coliques venteuses*, *bilieuses*, *hépatiques*, tandis que ce sont des affections de la *veine-porte*, parce qu'elle a des rapports & des liaisons immédiates avec tous les viscères du bas-ventre.

XCIX. La cure des Hémorrhoïdes, &c. Rien n'abrégera plus la cure des maux du *ventre*, que d'en bien connoître les sources, les siéges, ou les causes. On s'attache à vouloir purger des glaires, des viscosités, des crasses, que

que l'on ſuppoſe dans les inteſtins : au-lieu que c'eſt le ſang lui-même, dont les *congeſtions* cauſent tous ces maux; parce que tout y languit, par l'appéſantiſſement des ſucs qui ont à ſe remonter du creux des parties baſſes vers le foye, & vers le cœur. Cependant l'on néglige de vuider les vaiſſeaux; & de-là naiſſent des abſcès, puis des fiſtules au fondement, en-même-tems que tout le bas-ventre eſt tourmenté de gonflemens, de douleurs, ou de ſemblables ſymptômes, qui font prendre le change dans l'uſage des remèdes. Car on les deſtine contre des humeurs contenuës dans les viſcères, lorſque ceux-ci ne ſouffrent que par *ſympathie*, c'eſt-à-dire, par leurs communications avec les vaiſſeaux *hémorrhoïdaux*, & plus prochainement avec ceux de la *veine-porte*. La ſaignée faite à tems préviendra beaucoup de ces maux, & épargnera bien des drogues aux malades. C'eſt pourquoi l'on doit s'informer des pauvres gens qui ſont ſujets à de fréquentes coliques, à des gonflemens de bas-ventre, à des envies-de-vomir, à des pertes d'appétit, &c. s'ils n'ont jamais eu d'*hémorrhoïdes*; parce qu'en

manquant à se reproduire de-tems-en-tems, elles occasionnent tous ces maux. En pareil cas, il faut conseiller à ces personnes de se faire saigner au printems & en automne, avant que les accidens hémorrhoïdaux ou les accès d'hémorrhoïdes soient arrivés. Et ces saignées purement de précaution, doivent se faire du *pied*, après celle du *bras*, à dessein de prévenir la congestion du sang dans les parties basses; au-lieu que c'est celle du *bras* presque seule qu'il faut pratiquer, quand l'accès d'*hémorrhoïdes* est arrivé. Alors un avis capital à donner aux Pauvres, c'est de ne pas se livrer à tous les onguents, les huiles, & les baûmes, qui se distribuent dans le monde pour guérir les hémorrhoïdes; car rien n'est si propre à attirer des fistules au fondement. Il suffit d'appliquer dessus du *jus* de *joubarbe*, battu avec un jaune-d'œuf, où l'on dissout un grain d'*opium* quand les douleurs sont trop pressantes. A même dessein l'on emploïe les *cataplasmes* de mie de pain, de laît & de safran, ceux de mauve, de guimauve, de bouillon-blanc, de graine de lin, avec des fleurs de camomille, y ajoûtant, en cas de vives

douleurs, des feuilles de jusquiame. L'on use encore avec succès des *fomentations* faites avec les décoctions de ces herbes. Et, à ce sujet, l'on doit avertir ces pauvres gens, que l'un des meilleurs *préservatifs* contre les hémorrhoïdes à venir, est de s'étuver souvent le fondement avec de l'eau fraîche, ou de l'eau tiède, suivant les saisons, les personnes, les sèxes, & les tempéramens. Un semblable remède, c'est-à-dire, aussi simple, dans le tems de l'accès d'*hémorrhoïdes*, c'est qu'en se retranchant le vin, l'eau-de-vie, la bierre, &c. ils boivent, tous les matiens, de petits coups d'une eau laîteuse très-légère, qui se fait avec un poisçon de laît sur une pinte d'eau, pour six ou huit petits verres, qu'il faut prendre dans la matinée, comme la boisson de quelque tisane ordinaire.

C. Maladies qui dépendent du vice de la Bile.

Au-reste, la Nature ne s'est nullement oubliée sur le fait du retour du sang qui a à remonter des parties basses, pour reprendre sa circulation par le foye, & de ce viscère pour parvenir au cœur. Ce sang qui tombe de toutes parts dans la *veine-porte*, étant dénüé de la plus grande partie de ce

qui devoit lui ſervir de véhicule, tout cela s'étant perdu dans toutes les opérations, ſécrétions, & ſemblables travaux ou beſoins de l'œconomie animale, c'étoit un *ſpiritueux*, un *ſulphureux* doux & paiſible, dont il avoit beſoin pour réparer ces pertes, & ſe remettre en eſprits; & c'eſt à quoi ſert très-à-propos le ſang qui coule de la *veine ſplénique* dans la *veine-porte*. Car, comme on l'a vû ci-deſſus, ce ſang ſans être charrié par des artères, eſt pourtant artériel, parce qu'il s'eſt conſervé tel dans les cellules de la Rate, que la Nature a deſtinées pour être le *repaire* du ſang artériel qui vient de l'*aorte*. Ainſi le ſang mis en réſerve dans ce réſeau artériel, deſcend encore tout artériel par les veines *ſpléniques*, leſquelles n'en font qu'une pure ou ſimple *tranſvaſation*, pour le tranſmettre dans la *veine-porte*. Ainſi donc tous ces réſidus de ſang, dépouillés de ce qu'ils avoient de plus fluide ou de plus travaillé, ſe trouvent réchauffés & ranimés par le mêlange continuel de ce ſang artériel, qui leur eſt apporté par les *veines ſpléniques*. Et en cela conſiſte le véritable uſage de la *Rate*, qui eſt de préparer dans le ſang les

parties qui doivent former la *bile* dans le Foye. Car le sang *splénique* artériel venant à renouveller celui de la *veine-porte*, en y répandant la chaleur & l'humide naturel, c'est comme un nouvel esprit de vie, lequel remuant chacune des parties de ce sang, les tient suffisamment dégagées, afin que tout le sang de la *veine-porte* arrivant au *sinus* qu'elle forme à son entrée dans le Foye, la systole de ce *sinus*, qui fait office de *cœur* dans l'enceinte de ce viscère, le darde avec force dans les sécrétoires du Foye. Or de toutes ces espèces de bouches, il suinte, dans les canaux biliaires ou hépatiques, une lymphe grasse, *oléagineuse*, ou sulphureuse, qui s'écoule continuellement dans les intestins. C'est de cette lymphe que le chyle d'abord & le sang ensuite tirent la vertu *balsamique*, qui préserve de corruption la masse du sang & tous ses sucs, en leur communiquant la chaleur douce & bienfaisante qui fait leur *crase*, leur température, & toute leur bonne constitution. Car la vertu *saponaire* de la Bile, qui tient lisses, *lévigées*, & *ductiles* les parties du chyle, produit dans la masse du sang le même effet, en liant

toutes ses parties d'une maniére souple & humide; & c'est par-là qu'elles peuvent s'allonger, sans se rompre, pour passer par toutes les *filiéres* qu'elles ont à traverser pour consommer ou parfaire la circulation du sang. En conséquence de cela, l'ancienne Médecine avoit attribué au Foye la vertu de la *sangnification*, ou de faire le sang, parce que la *bile*, qui est l'ouvrage du Foye, donne au sang son caractère, & comme le sceau de sa perfection.

Ces avantages de la *bile* subsistent, tant qu'aucun alliage étranger ne vient point en déconcerter les principes naturels. Mais, dès les premiers pas, pour ainsi dire, qu'elle fait dans les entrailles, elle trouve sur son chemin & à sa rencontre le *suc pancréatique*. Ce suc est une sérosité douce & insipide de sa nature; mais l'acide secret qu'il cache, venant à s'éxalter, par quelque occasion que ce soit, c'est un mélange *salin-lixiviel* qui en résulte: ainsi pour peu que de son côté le souphre de la *bile* s'éxalte, il fera de cette huile essentielle, une huile brûlée ou passée au feu. Le Chyle, qui est un suc laîteux qui concentre un acide, venant à s'aigrir, il en résultera une

combinaiſon de ſel aigre avec la Bile ; & cette combinaiſon paſſant dans le ſang, c'eſt un *âcre* ou un *ſalin* plus ou moins actif ou brûlant, à meſure qu'il s'éxalte en circulant dans les vaiſſeaux. Et voilà un ſang *atrabilaire*, parce qu'il eſt plein d'une bile âcre & dégénérée, cauſe ordinaire de tant de fâcheux maux, d'ardeurs, d'anxiétés, & de chaleurs qui deſſèchent les parties, qui les roidiſſent & les tiennent dans une diſpoſition *ſpaſtique*, plus ou moins *phlegmoneuſe*. C'eſt elle qui tient les corps des malades dans des inquiétudes habituelles, & dans des fiévres d'autant plus difficiles à guérir, que les ſolides y ſont plus intéreſſés. De-là viennent les affections *mélancholiques*, *rateleuſes* & *hypochondriaques*, qui donnent tant de peine aux Médecins & aux malades. C'eſt que cette indiſpoſition eſt le comble de l'*intempérie*; parce que portant un dérangement total dans l'œconomie animale, les ſolides ſe trouvent hors de *ton*, en-même-tems que les fluides ſont hors de *meſure* & de proportion avec eux. C'eſt-pourquoi l'on ne peut s'attendre à rien de ſûr ou de réglé dans les maladies *mélancholiques* ou *atrabilaires* ; parce que

ses digestions sont autant infidèles, tardives, fautives même, que les oscillations sont dérangées, & les broyemens désordonnés. Ainsi c'est véritablement dans ces maladies que, comme parle HIPPOCRATE, le *prognostic* pour la vie, ou pour la mort, pour le soulagement, ou la non-guérison, se trouve très-incertain.

C'est bien pis quand l'indisposition *atrabilaire* passe des vaisseaux sanguins dans les nerfs, ou du sang dans les esprits. Car c'est un volatil *disparate*, étranger, vicieux, formant une *haleinée* qui est contraire à toute la Nature, & qui altère le *suc nerveux*, en tenant les nerfs dans l'*ataxie*, c'est-à-dire, dans la perte de la consonance ou de l'équilibre entre les *solides* & les *fluides*, ou de l'uniformité de la circulation du sang, laquelle uniformité fait la sûreté de l'équilibre si essentiel pour le maintien de la santé. Ce dérangement survenant, l'imagination se trouble dans les malades, les *vapeurs* les saisissent, les oscillations sortent de leurs *vergences* ou directions; de-sorte que la plûpart des remèdes, ou semblables secours, les blessent, ou les indisposent, par la mauvaise humeur, ou

ou la contrariété que ces malades apportent à tout ce que la Médecine leur offre : tels ſont les *mélancholiques*.

CI. La Mélancolie, & la maniére de la traiter.

La *mélancholie* entre ſouvent pour beaucoup dans les cauſes des maladies des Pauvres. Quoiqu'accoûtumés par état à une certaine humiliation, ils en reſſentent cependant quelquefois tout le poids ; car enfin la *bile* eſt chez eux comme dans tout le genre humain, c'eſt-à-dire, ſuſceptible d'aigreur : Or rien n'eſt plus capable de l'aigrir, que la continuité des rebuts & des mépris qu'ils ont à eſſuyer tous les jours ; c'eſt ce qui fait que les perſonnes vraiment charitables cherchent à les égayer un peu, en mêlant dans leurs aumônes, des airs conſolans, & des marques d'humanité : de-même la Médecine, pour ne manquer à rien de ce qui peut ſoulager les Pauvres, a auſſi en vûë de corriger la *mélancholie*, qui produit leurs maladies, ou qui les entretient.

Ainſi, changeant en *confortans*, en *cordiaux*, & en ſemblables remèdes tant de purgatifs, de fondans, d'émétiques, & d'irritans, dont on accable les Pauvres, l'on aura la ſatisfaction de les voir recouvrer plus tôt & plus

ſûrement la ſanté. Un peu d'uſage de tant d'excellentes Confections qui vont à relever les eſprits & ranimer la Nature ; comme les confections d'*hyacinthe*, & *alkermès*, la *thériaque*, le *philonium Romanum* ; tant d'Eaux Cordiales, de *canelle*, de *fleurs d'oranges*, de *buglose* ; avec leurs Syrops, ſans oublier celui d'*œillets* ; enfin les Sucs aqueux de ſemblables plantes, ou des Apozêmes que l'on en fera par de ſimples infuſions; tout cela, placé à propos en mille occaſions des maladies des Pauvres, abrègera & leurs ſouffrances, & la dépenſe de tant de drogues que l'on prodigue à pure perte dans leurs infirmités.

Il eſt encore un remède excellent, mais contre lequel on eſt extrèmement prévenu ; c'eſt l'*opium* : On prétend communément que c'eſt un poiſon, ou du-moins le plus mal-faiſant de tous les remèdes ; cependant il eſt ſi efficace, qu'il eſt capable, pour ainſi dire, (ſuivant la penſée d'un célèbre Médecin *) de faire revenir un *roüé* qui ne ſeroit pas encore mort. De quel ſoulagement ne prive-t-on pas de pauvres gens qui paſſent les jours

* Plater.

les nuits à crier dans leurs rhûmatiſmes, ſouvent dans un mal-de-dents, & encore en d'autres occaſions, & qu'on abandonne aux cruelles importunités d'une toux ſèche, ou ſanglante, qui les tient éveillés, ſouffrans & gémiſſans continuellement, faute d'un remède qui appaiſeroit leurs maux dans un moment! L'*opium* placé après les grands remèdes, en bien des maux qui deviennent habituels, abrège bien du tems & de la peine aux Pauvres malades. La frayeur qu'on ſe fait de ce remède, en arrête l'uſage. Mais pourquoi tant de hardieſſe, de témérité même, à donner des *purgatifs*, des *hydragogues*, des *mercuriels*, ou *fondans* de ce genre, des *ſudorifiques* les plus vifs, ou des *volatils* les plus ardens, dont les effets ſont ſi dangereux, en-même-tems qu'ils promettent bien moins ſûrement la guériſon, ou le ſoulagement? Il ne faut que ſçavoir éviter les écueils de l'*opium*, & l'on en tirera des avantages auſſi certains que fréquens. Or l'écueil principal de l'*opium*, entre les mains de la plûpart des gens, c'eſt qu'on ne le donne qu'à deſſein de faire dormir: Cependant c'eſt préciſément de quoi il faut

le moins s'occuper ; puisqu'il est prouvé par l'usage, que l'*opium*, sans faire dormir, soulage & guérit les malades, même sans faire usage des purgatifs. On l'a vû guérir comme sur le champ une colique des plus cruelles, qui depuis long-tems tourmentoit un pauvre homme jour & nuit ; ce fut en donnant à ce malade (qui vouloit qu'on le purgeât) un grain d'*opium* mêlé dans une dose de *pilules cochées* : Par cet innocent artifice, non-seulement les douleurs cessèrent; mais en-même-tems plusieurs lavemens & autres purgatifs, qui étoient restés sans effet dans le corps, revinrent avec une facilité qui étonna le malade, & les assistans. Et de tels succès sont connus en pratique.

CII. La Jaunisse, & sa cure.

La *jaunisse* est encore une maladie assez commune chez les Pauvres. On en trouve la cause dans la plûpart des moyens qu'ils emploient pour apporter quelque adoucissement à leurs peines ; par éxemple, c'est pour se soulager de l'ennui de leurs travaux & de la disette, autant que pour se soûtenir, qu'ils boivent de l'eau-de-vie dès le matin ; ce qui fait que cet esprit ardent, agissant alors immédiate-

ment ſur les parties ſolides & fluides du corps qui eſt à jeun, enflamme le ſang & la bile, & par-là deſſèche le foye. Le plus modérés s'accordent du vin pur, qu'ils boivent tel pour mieux ſe ſoûtenir dans leurs fatigues; mais cette boiſſon, quoique plus lente à enflammer les humeurs, les enflamme cependant à la longue, en portant journellement cette cauſe de ſèchereſſe dans le foye. Car le terme de la *jauniſſe* ou ſa conſommation conſiſte dans l'obſtruction du foye, ou dans l'endurciſſement de ce qu'on appelle ſes glandes; & l'ardeur que prend le ſang en fait la véritable origine. En effet, ſi le ſang dont il s'agit eſt un ſang artériel qui vient de la rate à la *veine-porte*, il eſt aiſé de comprendre que le feu qu'apportent en-même-tems dans le ſang, des liqueurs ignées ou brûlantes, le développera exceſſivement; de-ſorte qu'arrivant éxalté dans le foye, emporté alors par ſon feu, il ne ſe permet point le repos ou le ralentiſſement néceſſaire à l'œuvre des *ſécrétions*, & ſur-tout à celle de la bile dans le foye. C'eſt-pourquoi un tel ſang échappant aux bouches ou aux orifices des ſécrétoires de la bile

dans ce viſcère, y paſſe comme de plain pied dans la *veine-cave*; &, par cette veine, répandant la bile dans toute la maſſe du ſang, la bile ſe dérobe ſi parfaitement au foye, que toutes les parties extérieures du corps, juſques dans le blanc-des-yeux, s'en trouvent teintes, pendant que les matiéres qui devroient en prendre la couleur dans les inteſtins, blanchiſſent; ſigne indubitable de l'obſtruction du foye.

La partie rouge du ſang fait le fonds de la maladie en queſtion; & ce ne ſera qu'en en réprimant le feu & l'impétuoſité, qu'on parviendra à rendre ce fluide plus tranquille, ou moins précipité dans ſon paſſage par le foye. Ainſi la ſaignée, jointe à un régime convenable, ſur-tout à l'abſtinence des liqueurs vineuſes, procurera cet avantage. Car les humeurs ont ici ſi peu de part, que de commencer dans cette maladie par vouloir purger, c'eſt commencer par où il faut finir. Tout-au-plus il eſt ſupportable d'employer d'abord un *émétique* tempéré, comme demi-once ou ſix gros de vin émétique, mêlé dans une once ou deux d'huile d'amandes douces. Mais, après

cela, il faut s'en tenir à la boisson abondante d'une tisane faite avec les racines de fraisier, d'ozeille, de guimauve, & de réglisse. On mettra bouillir un moment, dans chaque bouillon, une poignée des herbes suivantes, mêlées & hâchées, sçavoir, d'*endive* ou de *chicorée verte* de jardin, de *chicorée sauvage*, d'*ozeille*, de *poirée*, de *cerfeuil*, de chacune une bonne poignée; & l'on fera prendre deux de ces bouillons tous les matins: Il faut mêler un gros de *crême de tartre* avec quinze grains de *nitre purifié*, que l'on donnera immédiatement avant un bouillon ou une soupe, à midi, & au soir: On fera recevoir au malade, tous les après-midi, un *lavement* d'une décoction commune avec deux onces de miel de nénuphar. On doit pratiquer tout cela pendant huit ou quinze jours, suivant la nature du mal, sans purger le malade qu'à la fin de ce terme; ce qu'on fera alors avec une once de sel d'Angleterre, & une once de syrop de roses pâles simple, ou de celui de chicorée composé de rhubarbe, ou de syrop de pommes composé; ou bien avec les tamarins & les follicules de séné, suivant la disposi-

tion des entrailles. Si le mal s'opiniâtre, l'on en viendra aux eaux de *Passy*, ayant soin de purger le malade comme on vient de le dire, à la fin des eaux.

CIII. Le *Cholera-morbus*, & sa cure.

Le *cholera-morbus* est une maladie effrayante, & tumultueuse, dans laquelle la bile en fureur se précipite tout-a-la-fois par bas, & se sublime ou s'emporte par haut. L'on vient de voir comment elle fait la jaunisse, lorsque, échapant aux *sécrétoires* du foye, elle quitte la voye des conduits biliaires pour enfiler celle des vaisseaux sanguins. Ici, par un désordre contraire, la bile poussée par un *volatil* impétueux, entre en fougue dans les sécrétoires du foye, & se précipitant par les canaux biliaires, elle tombe irritée dans le premier des intestins; puis, par un double soûlèvement qu'elle excite dans les fibres nerveuses de cet intestin & de l'estomac, elle produit une double irritation, laquelle d'une part fait le vomissement, & de l'autre un cours-de-ventre bilieux. L'inflammation n'est guéres loin, dans l'affreuse angoisse où se trouvent tout-à-la-fois & les *solides* irrités, & les *fluides* en courroux. C'est

une double *explosion*, une cause compliquée, mais que les mêmes remèdes peuvent dompter. Car en écartant, au moyen de la *saignée* du bras, le sang de la presse où il se trouve ainsi gêné dans les vaisseaux, & en donnant largement les *délayans*, ces deux secours affoiblissent si parfaitement l'impétuosité de l'humeur bilieuse, qu'ils en éloignent le danger. La seule eau de *poulet*, de *veau*, ou de *citrouille*, achève presque l'ouvrage: Il ne reste que l'*éréthisme* que souffrent les fibres nerveuses; mais alors les *cordiaux* calmans, adoucissans, narcotiques même en cas de besoin, satisfont à cette vûë. Ce sont, par éxemple, des *potions* à prendre à la cuillier, composées avec les eaux de scorsonère, de coquelicoq, de canelle, de mélisse simple, où l'on mêle les *poudres* de succin préparé, d'yeux d'écrevisses, de cachou, & quelquefois les *gouttes-anodynes*, ou la *liqueur minérale-anodyne*, & le syrop d'*œillets*; sans ômettre des *lavemens anodyns*, où l'on dissout l'huile d'amandes douces. Le mal enfin s'étant appaisé, l'on emploie les *potions huileuses*, faites avec trois onces d'huile d'amandes douces, une once & demie de syrop-violat,

quelques gros d'eau de canelle orgée, & quelques gouttes-anodynes.

CIV. La Colique de *Miséréré*, & sa guérison.

Mais une autre maladie plus pressante encore, plus douloureuse, & plus aiguë, qui est du genre phlegmoneux, & qui appartient au bas-ventre, c'est la *colique de miseréré*, ou la *passion iliaque*. On voit dans cette maladie une autre sorte de renversement dans le mouvement *péristaltique* des intestins, par où les humeurs, sans en excepter les gros excrémens, sortant impétueusement par le vomissement, se dérobent si parfaitement aux parties basses, que tandis que le malade souffre les plus cruelles angoisses pour vomir, rien ne s'échappe par les selles. L'engagement de quelque intestin dans les *descentes*, par-tout où elles se fassent, jusqu'à procurer l'étranglement de cet intestin, est une cause très-ordinaire de la *passion iliaque*; & la réduction de l'intestin par l'habile main d'un Chirurgien-Herniaire, en est alors le remède certain. Un avis donc capital pour les Pauvres, surtout s'ils sont Artisans, c'est que quand ils ont des descentes, ils n'aillent jamais sans *bandages*. Mais l'inflammation des intestins grêles est bien capa-

ble toute ſeule d'un tel effet. C'eſt donc à l'inflammation qu'il faut ici s'en prendre dans cette cruelle maladie, qui n'attend alors la guériſon & ne l'obtient que par les *ſaignées* preſſamment réïtérées du bras, & à la fin du pied; en-même-tems que l'on prodigue les *délayans* aqueux, & même l'*eau de poulet*, le *petit-laît*, les eaux de *graine de lin*, d'*orge*, de *gruau*, paſſées ſur des ſemences de *pavot blanc* & de *melon*; l'application de *cataplaſmes* émolliens-anodyns; les *embrocations* de même genre; ou bien même l'application d'un chat, ouvert tout vivant, ou de l'*épiploon* d'un veau, ou d'un mouton, chaudement & promptement porté ſur l'endroit du ventre; enfin les *lavemens* huileux adouciſſans, & émolliens. Car ce n'eſt point ici le cas de faire avaler du mercure crud, ou des balles de plomb, dont l'on a vû quelquefois d'heureux ſuccès dans les *deſcentes*, ou plûtôt encore dans ce qu'on appelle *boyaux noüés*; mais en ce cas même l'on ſçait combien ce remèdes peut être fautif. Cependant on ne doit pas ici ômettre de faire obſerver, qu'il eſt une *paſſion iliaque-hyſtérique*, laquelle ſe trouve dans les perſonnes du

ſèxe ſujettes aux accès de vapeurs. Car c'eſt dans ces accès qu'on les voit quelquefois, pluſieurs jours de ſuite, vomir les excrémens, tandis qu'il n'en ſort aucun par le bas. L'on a vû même cet accident arriver & ſe guérir pluſieurs fois dans une même fille vaporeuſe-hyſtérique. Cette guériſon s'opère par les ſaignées rëitérées du pied, après avoir fait ſuffiſamment précéder celles du bras : le reſte de la cure ſe fait par l'uſage extérieur & intérieur des *anti-hyſtériques* calmans, narcotiques, & amolliſſans.

CV. Récapitulation d'une partie de ce qui a été dit.

L'on vient de voir, par tout ce qui a été dit des Maladies du Bas-Ventre, la part principale qu'y a le ſang par ſa *partie rouge*, ſoit qu'elle ſe mette en congeſtion phlegmoneuſe, ſoit qu'elle cauſe des inflammations conſommées. C'eſt qu'en effet l'abondance du ſang dans toutes les parties du Bas-Ventre, mène à de ſemblables accidens. Le retour de tout ce ſang dans le ventricule droit du cœur, auroit fait craindre un nouvel accident, c'eſt-à-dire, l'*engoüement*, qui n'auroit pas manqué de s'y faire, ſi l'adreſſe de la Nature n'y avoit ſuffiſamment pourvû. Rien donc n'auroit été plus capable

de ce terrible effet, que si tout le sang de retour des *iliaques*, des *hypogastriques*, des *méséraïques*, &c. étoit venu se rendre immédiatement dans un canal ample & horisontal, tel que la *veine-cave*. Mais voici l'art de la Nature. Elle partage ce volume de sang dans autant de canaux qu'il y a de rameaux dans la *veine-porte*, & elle rompt les impétuosités de la masse ou du volume qu'auroit eu ce sang, en le détournant dans autant de sentiers que cette veine a de capillaires; de-sorte que n'entrant dans le large tronc de la *veine-cave*, qu'après toutes ces coupûres & tous ces tempéramens, il s'y mêle tranquillement & sans trouble.

Un autre art de la Nature se joint à ce premier, & va au même but: Il y auroit eu beaucoup à craindre du concours de retour des différentes portions de sang dans la *veine-cave*, si celui de la *veine-porte* y étoit entré en-même-tems que celui qui revient des *lombaires*, des *émulgentes*, des *utérines*, & des *spermatiques*, y étoit arrivé; parce que d'un tel *confluent* se seroient ensuivis de dangereux inconvéniens dans le ventricule droit du cœur. C'est pour prévenir tout ce desordre, que la Nature à placé une veine, comme *postiche*, hors

d'œuvre, ou de ſurcroît ; c'eſt l'*azygos*, qui eſt ſitüée le long de la *cave* & à côté d'elle, & dont les ramifications prolongées juſques dans le fond du bas-ventre, remontent le ſang des veines ci-deſſus nommées, pour le décharger, non d'abord dans la *veine-cave*, mais dans dix branches capitales de l'*azygos*, leſquelles, comme dans des rigoles, en ramaſſant le ſang qui s'y décharge de la part des *intercoſtales*, vont le porter au-deſſus du ventricule droit dans la *cave ſupérieure*. Ce n'eſt pas tout : aucune *valvule* n'empêche le ſang d'aller de l'un à l'autre de ces vaiſſeaux ; car les injections paſſent de l'*azygos* dans la *cave*, & de celle-ci dans l'*azygos*. Eſt-il poſſible de ménager au ſang qui remonte, plus de facilités pour le mettre hors de danger de s'engoüier à ſa rentrée dans le cœur ? Telle eſt l'attention ou le ſoin de la Nature pour entretenir l'uniformité de la circulation du ſang, afin que chaque portion s'en diſtribuë dans l'endroit qui lui eſt deſtiné. Rien juſtifie-t-il plus évidemment la ſage prévoyance que les Médecins apportent par le moyen des ſaignées, leſquelles tendent à ce que le ſang garde ou

reprenne ſes ſituations naturelles, que les maladies changent ſi étrangement ? Car comme la Nature *morcelle*, pour ainſi dire, la maſſe du ſang, pour le faire circuler également dans les vaiſſeaux ; de-même les Praticiens dérobent, par les différentes ſaignées, le ſang qui va inonder les viſcères, pour le retenir ou le rappeller dans les parties auſquelles il appartient. Puis donc que tout le ſoin de la Nature va à tout *équipoller* dans la circulation du ſang, dans ſes mouvemens, ſon volume, ſes directions, ſes impétuoſités, pour, en entretenant l'ordre dans l'œconomie animale, conſerver la ſanté, rien convient-il tant à la ſageſſe d'un Praticien, que de s'occuper des mêmes ſoins & des mêmes vûës pour la rétablir ?

Cependant quelque choſe que faſſe la Nature afin de pourvoir à ce que le ſang de retour dans le ventricule droit du cœur, en ſorte aiſément, ſans s'embarraſſer, & ſans porter ni trouble ni violence dans les vaiſſeaux, il ne lui a point été poſſible de prévoir en combien de maniéres différentes ce ſang y arrive vicié dans ſes qualités, groſſi dans ſa maſſe, appéſanti dans

ſa conſiſtence, augmenté dans ſa quantité, enfin bouffant ou trop raréfié par quelque volatil étranger ; ſuites ordinaires d'un régime mal-faiſant, ſoit par des alimens mal-ſainement apprêtés, ſoit par des boiſſons ardentes ou trop vineuſes. Dans ces conjonctures, ſe perdent les proportions que la Nature avoit miſes entre la capacité du ventricule droit, & celles des vaiſſeaux où il doit chaſſer le ſang à meſure qu'il le reçoit. Ce ventricule pourra-t-il naturellement contenir une once de ſang ? Les diamètres des artères pulmonaires ſe trouvent en rapport avec lui ; ſa force naturelle de reſſort lui ſuffit pour chaſſer cette quantité de ſang ; & les réſiſtances des tuniques muſculeuſes de ces artères ſont compaſſées avec celles du ventricule. Mais ce ſeront deux onces de ſang, au lieu d'une, qui arriveront à ce ventricule ; & ce ſang ſera plus péſant & plus élaſtique lui-même. De-là donc viendra ſur le champ une diſproportion entre les *fluides* & les *ſolides* du cœur & des artères. Car les forces des *ſolides* ne ſe remontant pas ſur le champ à proportion de celles des *fluides* ou du ſang, ces réſiſtances ſeront contraintes

traintes de céder à la force ; & ainsi les globules de la *partie rouge* étant lancés avec trop de force & d'impétuosité dans les capacités des artères, ils forcent les entrées des artères lymphatiques, lesquelles aboutissent dans les bronches & dans les vésicules du poûmon, & y font un épanchement de cette partie rouge ; de-là vient le *crachement-de-sang*, si effrayant par lui-même, & si dangereux à raison de sa nature & du viscère qui en souffre.

L'on se sentiroit d'abord porté, avec le vulgaire, à arrêter ce sang par les *astringens*. Mais c'est justement ce qu'il faut garder pour la fin de la cure : Car ces remèdes ne faisant que resserrer les fibres du vaisseau ouvert, sans avoir préalablement rompu l'impétuosité du sang, & sans l'avoir suffisamment affoibli de volume & de force, en en réprimant l'*élasticité*, il arrivera que le sang poussé vers le vaisseau qui s'est ouvert, mais retenu de sortir par l'issuë qu'il s'est faite, les vaisseaux voisins s'en engorgeront ; ainsi le viscère se trouvera intéressé, dans toute sa substance, à la maladie que l'on traite ; & l'inflammation prenant la place de la congestion qui avoit com-

mencé le crachement-de-ſang, elle diſpoſera le poûmon à la *pourriture*, aux *tubercules* pourriſſans, enfin aux *ulcérations phthiſiques*, & à la *pulmonie*, comme on le verra bien-tôt. Il faut donc commencer par ſaigner promptement du bras, toutes les quatre ou cinq heures, juſqu'à ce que le ſang modère ſes échappées. Il faut pourtant bien obſerver, ſi quelque crûë de ſang, arrivée à l'occaſion de quelque ſuppreſſion ſanguine, ſoit dans les perſonnes du ſèxe, ſoit dans celles qui ſont ſujettes aux hémorrhoïdes, n'auroit pas la meilleure part au *crachement-de-ſang*; &, en ce cas, le poûmon étant ſain d'ailleurs, c'eſt-à-dire, ſans engorgement précédent, il faut faire de bonne heure quelques ſaignées de *pied*, après quelques-unes du *bras*; car il eſt toûjours très-dangereux dans les affections de poitrine, de commencer par la ſaignée du *pied*. En-même-tems, en recommandant un régime très-ſobre, l'on fera uſer au malade d'eau d'*orge*, de *ris*, de *millet*, émulſionnée avec les ſemences de *pourpier*, de *plantain*, & de *pavot blanc*; à quoi l'on ajoûtera le ſyrop de *nénuphar*, au-lieu de ſucre. Les *poudres* abſorbantes

terreuſes, comme les *coraux*, la *terre-ſigillée*, le *bol d'Arménie*, le *cachou* (tout cela arroſé de jus de *citron*, & tempéré par quelques *gouttes-anodynes*), ſont d'un merveilleux ſecours : Car les molécules de tels ingrédients ſe mettant entre les globules du ſang, les *enrayent* en quelque maniére, &, comme autant d'entraves, les arrêtent dans leurs mouvemens. De-même les ſucs d'herbes de *plantain*, de *pourpier*, de *mille-feuille*, avec le ſyrop de *roſes ſèches*, & celui de *grenades*, font de petites potions très-utiles ; car elles modèrent merveilleuſement la fougue du ſang : C'eſt ce que fera auſſi le fréquent uſage du *nitre purifié*. Enfin le crachement-de-ſang augmentant, & demandant un prompt ſecours, l'on en viendra à l'uſage de la *liqueur minérale-anodyne*, donnée par gouttes, depuis ſix juſqu'à douze ou quinze, chaque fois, mais pluſieurs fois dans le jour, ou ſeule, ou mêlée avec les *gouttes-anodynes*, & toûjours proportionnément à l'âge & au tempérament du malade : L'on pourroit encore donner deux ou trois grains de *ſel ſédatif*, mêlé avec demi-grain d'*opium* : D'autres fois on donnera, à la cuillier, une décoction de *cachou*,

où l'on mêlera le ſyrop de *karabé* & la confection d'*hyacinthe*. On emploie encore les infuſions de *mille-feuille*, & de *lierre-terreſtre*, où l'on méle les *gouttes-anodynes*, ou bien le ſyrop de *pavot blanc*. Mais un piége aſſez ordinaire dans les crachemens-de-ſang, c'eſt que quelquefois ils paroiſſent guéris, & cependant on eſt étonné de les voir revenir comme par accès : Alors le *quinquina* bouilli avec le *lierre-terreſtre*, le *cachou*, le *plantain*, la *mille-feuille*, &c. & donné par petites doſes avec le ſyrop *diacode*, devient néceſſaire ; & on le continuë à-peu-près comme dans une fiévre d'accès.

Mais le malade n'en eſt pas quitte pour le danger du mal préſent ; car le *crachement-de-ſang* eſt le prélude de la *phthiſie*. L'on doit bien éxaminer ſi le crachement-de-ſang vient d'une cauſe extérieure, ou bien de la ſurabondance du ſang, comme on le remarque dans les corps *pléthoriques*, dont le ſang entre en *turgeſcence* aux printems, ou encore dans les perſonnes du ſèxe, ou dans celles qui ſont ſujettes aux hémorrhoïdes, par la ſuppreſſion qui ſe fait ſouvent en elles. C'eſt que dans ces occaſions, le *crachement-de-ſang* n'é-

tant point accompagné de fiévre, & la toux ne venant que par *quintes*, ſans être aucunement habituelle, ou continuelle, ni importune par ſa durée, quelques ſaignées répriment ces ſortes de fougues cauſées par l'amas du ſang; enſuite un régime ſobre, avec beaucoup de ménagement dans l'uſage du vin & de toutes les nourritures trop ſucculentes, ou trop apprêtées, achève de prévenir les ſuites & les retours de ces ſortes de crachemens-de-ſang.

Mais dès auſſi-tôt que la fiévre prend au malade, & que le *crachement-de-ſang*, ſouvent même moins abondant, eſt accompagné d'une toux importune par ſa fréquence, d'étouffemens, d'inſomnie, & qu'au milieu de tous ces accidens l'amaigriſſement ſe manifeſte ſur le corps du malade, alors il eſt vraiſemblable que la congeſtion du ſang eſt paſſée en *phlogoſe*, ou même en inflammation. C'eſt le cas ordinaire qui arrive ſur-tout à ceux qui ont de naiſſance la *tache phthiſique*; car leur poûmon étant né d'un *ton* aiſé à s'affoiblir dans ſes fibres, les embarras qui arrivent à ce viſcère deviennent aiſément inflammatoires, parce

que le ſang s'y ralentit bien-tôt dans les capillaires artériels-lymphatiques. Il faut d'ailleurs ne jamais perdre de vûë qu'il eſt des perſonnes ou des tempéramens, & des *conſtitutions* d'air, de pays, ou de lieux que l'on habite, dans leſquels le ſang (comme il a été dit) ſort du poûmon dans le ventricule gauche du cœur, ſans avoir été autant atténüé qu'il convient pour faire la molleſſe des ſucs qui le compoſent, & afin de le rendre autant ſouble & fluide qu'il a beſoin d'être pour ne point devenir ſujet à s'enflammer dans les parties, où, venant à faire digue, il s'arrête. De telles conſidérations ſervent à ſe prémunir contre les ménaces de *phthiſie* en conſéquence des crachemens-de-ſang. Ainſi donc il ne convient point de les regarder, dans ces conjonctures, comme de ſimples *extravaſations* de la partie rouge; car le ſang étant diſpoſé à l'inflammation, dont il porte en ſon ſein les ſemences ou les germes, il faut pourvoir de bonne heure à ce que le poûmon ne ſe laiſſe point pénétrer par le ſéjour d'un tel ſang, lequel s'appéſantiſſant dans les vaiſſeaux capillaires qui rampent ſur les véſicules pulmo-

naires, jette les fondemens de la *phthisie* la plus dangereuse. C'est que les extrémités des capillaires artériels-lymphatiques, demeurant *engoüées* de sucs ralentis & croupissans, ce sont comme autant de gouttiéres, qui distillent la lymphe pourrie, *puriforme* même, laquelle devient la matiére de ces crachats déplaisans, qui imposent souvent comme s'ils étoient vraiment *purulents* : mais du-moins ménacent-ils de *purulence* des parties les plus intimes qui composent le fonds ou la tissûre du poûmon ; & alors la *phthisie* est bien proche, & demande la plus parfaite attention d'un Médecin. Car pour lors cette fâcheuse maladie s'achemine vers son malheureux terme ; c'est l'*ulcère*, comme on le nomme, ou l'ulcération du poûmon. L'on voit donc naître une fiévre lente, mais continuelle, & une toux plus sêche qu'humide, plus ou moins fréquente, mais pourtant qui ne vient point par *quintes*, de-sorte qu'elle est presque continuelle jour & nuit. Enfin la maigreur fond toute l'habitude du corps ; & c'est la consommation du mal. On a donné, en parlant de la *pleurésie*, l'étiologie de ces sortes d'*éti-*

ſies. Mais l'état du poûmon dans le cas préſent, confirme bien cette cauſe : Car tout le tiſſu de ce viſcère étant imbibé de ſucs ralentis, & croupiſſants, dont tous les vaiſſeaux demeurent *engoüés*, c'eſt une eſpèce de pareſſe ou d'inertie que contractent les fibres nerveuſes des tuniques des artères. Or de cette eſpèce de flétriſſûre, ſuit un amolliſſement tenant de l'*atonie*, ou un déchet dans la *vertu ſyſtaltique*, delaquelle les artères du poûmon ont tant beſoin pour ſe dégager du ſang qu'elles ont à chaſſer dans les veines. C'eſt donc un affoibliſſement général de toute la force de cette *vertu*, laquelle ne peut plus broyer le ſang : C'eſt cependant pour l'atténuation du ſang, que le poûmon eſt uniquement inſtitué ; afin qu'enſuite le ſang ſortant fluide & léger par le ventricule gauche du cœur, il ſoit le fondement de toutes les *coctions* qui ont à ſe faire, & en particulier de l'*aſſimilation* par laquelle s'achève la *nutrition* des parties. Il n'eſt donc pas étonnant que l'amaigriſſement ſe faſſe & ſe manifeſte par tout le corps, dès-lors que les ſucs nourriciers mal atténués, ne peuvent plus s'inſinuer
dans

dans les *sachets vésiculaires*, dont la réplétion doit faire le volume ou l'embonpoint des parties.

De cette même disposition du poûmon vient la *fiévre lente*, qui est habituelle & sans interruption ; parce que tous les vaisseaux étant continuellement engorgés, c'est une digue qui entretient une lutte continuelle & irréguliére entre les *solides* & les *fluides*, source ordinaire & vraie cause de toutes les fiévres. De-là encore résultent des secousses dans les parties nerveuses, dont l'*éréthisme* fait la toux. Ainsi une même cause originaire est celle de ces trois dangereux symptômes, la *toux*, la *fiévre lente*, & l'*amaigrissement*. Les crachemens-de-sang s'en ensuivront encore, lorsque sa masse prenant trop de *rarescence* ou de volume, fera entr'ouvrir quelque artère sanguine. Enfin les cours-de-ventre *colliquatifs*, qui terminent souvent la *phthisie*, ne sont autre chose que des échappées de sucs nourriciers, qui n'ayant point leurs distributions libres, se précipitent par les *sécrétoires* banaux, c'est-à-dire, par ceux qui sont ordinaires pour la décharge de tout ce qui incommode la nature, ou par son poids, ou par son

abondance. Il eſt aiſé de comprendre, par ce dérangement dans les ſécrétions, quelle doit être la cauſe des *ſueurs* qui épuiſent les *phthiſiques*.

Les remèdes les mieux choiſis ſont pourtant impuiſſants contre de tels maux. En effet, quoique la *phthiſie* ne ſoit point abſolument incurable, elle devient cependant inguériſſable, en ce que, nonobſtant tous les utiles ſecours qu'elle tire de la pharmacie, de la diète, & du régime, la cure n'en eſt ſouvent dans le fonds que *palliative*; parce que l'intégrité d'équilibre, en quoi conſiſte l'eſſence de la véritable ſanté, ne ſe rétablit jamais bien entre les ſolides & les fluides d'un poûmon, quand la *vertu ſyſtaltique* a ſouffert un déchet tel que celui que ſuppoſe la vraie *phthiſie*. Ainſi tout l'art de cette cure conſiſte à entretenir une eſpèce d'égalité entre les mouvemens du ſang & le *ton* des parties. Le principal ſoin doit donc être de tenir le ſang dans un juſte volume, & l'action des eſprits & des nerfs dans une modération proportionnée. La ſaignée du bras faite à propos, & réitérée de-tems-en-tems, opère le premier bon effet. Le choix & la quantité modérée des alimens doux & humectans,

procurent le ſecond. Mais tous les deux, à l'aide des *calmans*, qui ſont l'ame de la cure de la Phthiſie, opèrent le *ſilentium pectoris*, tant recommandé par les Anciens, qui ne reconnoiſſoient bien cette vertu ſilentieuſe que dans l'*opium*, ſur lequel ils n'étoient nulle-part ſi peu timides que dans la cure de la Phthiſie. C'eſt que par lui ſeul on appaiſe la toux, dont les ſecouſſes entretenant la divulſion des vaiſſeaux, empêchent que jamais l'on parvienne à les ſouder, malgré tous les *béchiques*, les *toniques* même, & les *agglutinatifs* les mieux choiſis. C'eſt donc de l'*opium* donné en petite doſe, & preſque continuellement, dans les toux des Phthiſiques, qu'il faut attendre la tranquillité du poûmon, en lui impoſant ſilence, & en remédiant aux inſomnies des Phthiſiques. Cependant l'on doit profiter des bons intervalles que procurent les *calmans*, pour mettre en œuvre les jus d'herbes pectorales, vulnéraires-tempérées, comme ſont la *bugle*, la *ſanicle*, la *pervenche*, &c. les infuſions théïformes de *véronique*, de *lierre-terreſtre*, de *capillaires*, &c. les poudres abſorbantes, douces, mucilagineu-

ſes, comme de *ſuccin* préparé, de *corne-de-cerf* préparée ſans feu, de ſemences de *pavot blanc*, & ſur-tout d'un peu de *ſafran oriental*, pour aller comme à la ſappe du mal, afin d'en détruire le fonds, en facilitant aux ſucs ralentis dans les véſicules pulmonaires, la liberté de reprendre le fil de la circulation ; & c'eſt en-même-tems favoriſer l'*expectoration*, qui ſe fait d'autant mieux & plus abondamment, que la ſource en eſt plus diminüée. Il eſt des perſonnes qui font un grand cas du fameux *anti-hectique de* POTERIUS : mais il s'en faut bien que l'effet réponde à ce que l'on en promet, puiſqu'au-contraire il donne des maux de gorge, & des ſéchereſſes de poitrine ; ce qui eſt augmenter & le mal & ſa cauſe. Le *laît* eſt encore d'une réputation bien plus étenduë. Cependant il n'eſt peut-être pas de remède plus *inſidieux*, plus dangereux, ou plus infidèle que le laît ; & tout cela par un mal-entendu : Car autant qu'il eſt le plus efficace de tous les ſecours pour rétablir une mauvaiſe poitrine, ou pour terminer la cure des maux qui l'attaquent, il n'en eſt point de plus inſuffiſant ni de plus pernicieux pour les guérir ; ainſi il peut heureu-

ſement finir leur cure, mais il la commence malheureuſement. Appliquant donc cette maxime (qui eſt conſtante) à la cure de la Phthiſie, il devient manifeſte que le *laît* y eſt auſſi rarement utile ou avantageux, que cette maladie eſt peu guériſſable. Mais le régime qu'on a jugé & prouvé le plus convenable aux Pauvres, offre un ſecours qui eſt même plus sûr que le laît, ſuivant le ſentiment du fameux Mr CHEYNE, Auteur de la Médecine des Infirmes *. C'eſt l'uſage des crêmes tirées de certaines graines; & de ce nombre il met particuliérement les *haricots*, parce que leur farine a toute la moleſſe, la ſoupleſſe, la blancheur, & la douceur du laît, ſans en avoir l'inconvénient, qui eſt celui de s'aigrir, comme il arrive ordinairement au laît. Ainſi ce ſera un excellent remède dans la Phthiſie, de donner aux Pauvres des bouillons faits ou avec les *haricots* tout ſeuls, bouillis dans l'eau, ſur leſquels on peut jetter, ſi l'on veut, tant-ſoit-peu de *ſafran*, ou bien avec les *haricots* cuits avec un *poulet*, ou dans un bouillon de *veau* fort léger. Les Italiens, & les Médecins, à leur éxemple, vantent

* *De Infirmorum Sanitate tuendâ*, &c.

beaucoup leurs bouillons de *semoule*. Mais la Nature, sans tant de façons, offre aux Pauvres, dans les *haricots*, une *pulpe* farineuse, qui étant cuite à propos dans beaucoup d'eau, égale en vertu la *semoule*, & toute semblable pulpe ou pâte, comme les *vermicelli*, & les *macaroni* des Italiens. Un autre remède encore comparable à l'usage du *laît*, est l'aliment médicamenteux que fournissent les *grenouilles* & les *limaçons*; deux sortes d'animaux dont les bouillons peuvent prendre la place du laît dans la cure des Pauvres *phthisiques*. Il faut cependant bien observer, que les *grenouilles* sont plus sûres & plus saines que les *limaçons* : car ceux-ci contiennent un sel volatil, âcre & desséchant ; au-lieu que la chair des *grenouilles* & le suc qui en vient, ont quelque chose de bien plus doux, de plus velouté, & de plus moëlleux : En effet, c'est une lymphe que le suc qui vient des *grenouilles*, lequel par-conséquent est propre à remplacer, dans le corps d'un *phthisique*, la lymphe nourriciére, qui, par l'amaigrissement, est dérobée à toutes les parties du corps. Cependant si l'on jugeoit à propos de faire usage du *laît*, par éxemple, de celui de *va-*

she, comme étant le plus commun, & le plus à la portée des Pauvres, il faudroit avoir la précaution de le couper, de-ſorte qu'il n'y en eût qu'une cinquiéme ou ſixiéme partie ſur quatre ou cinq parties d'eau commune, c'eſt-à-dire, un poiſçon ou 4. onces de *laît* ſur environ une chopine ou 16. onces d'*eau*; & il faudroit boire cette quantité à petits coups, & de loin en loin, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, pendant le tems de quelques ſemaines. Au-reſte, on ne parle point ici de *purgation*; & cela parce qu'autant que le cours-de-ventre eſt dangereux dans la Phthiſie, autant les *purgatifs* y ſont pernicieux.

Voilà à-peu-près ce que j'avois à dire, en général, ſur les maladies les plus communes parmi les Pauvres. Si l'on trouvoit qu'il y eût quelque maladie de cette eſpèce, dont j'euſſe oublié de parler, on reconnoîtra cependant dans cet Ouvrage, la façon de la traiter: Il ne faut, pour cela, que remonter à la ſource, & lire éxactement ce que j'ai avancé ſur les cauſes des maladies. On verra qu'elles ne partent que de deux ſources ou cauſes génerales, ſçavoir, 1°. de la *vertu ſyſtaltique*, 2°. du *ſang* & de ſes *ſucs*. Cet-

te double cauſe s'éxerçant d'ailleurs ou ſur la *partie rouge* du ſang, ou ſur ſa *partie blanche*, l'on ſe trouvera tout-d'un-coup éclairé ſur la connoiſſance des deux eſpèces de maladies qui ſont les plus ordinaires; c'eſt-à-dire, les *phlegmoneuſes*, & les *ſpaſmodiques*. Il auroit été mal-aiſé ſans ces diſtinctions, d'abréger, comme je l'ai fait, l'étiologie & la cure de tant de maladies, ſans les confondre. Cependant de quelque eſpèce que ſoient ces maladies, elles prennent des circonſtances differentes, 1°. des *métiers* ou des *profeſſions* qu'éxercent les Pauvres; 2°. des différents *ſexes*, comme de l'état différent où ſe trouvent les filles & les femmes qui deviennent groſſes, accouchées, & nourrices; 3°. des *âges*, qui changent ſi fort la nature des corps dans les *enfans*, & dans les *vieillards*. Ce ſont là tous ſujets qui obligent d'entrer dans des détails, afin de procurer toutes les connoiſſances néceſſaires au ſoulagement des Pauvres malades. C'eſt ce que je vais faire dans la SECONDE PARTIE, en traitant d'abord des maladies des Pauvres par rapport aux *métiers* qu'ils éxercent.

FIN DU I. TOME.



